



**REVUE
DES ETUDES
SUD-EST
EUROPEENNES**

TOME VII - 1969

N° 1

EDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25–30 pages dactylographiées pour les articles et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

**REVUE
DES ETUDES
SUD-EST
EUROPEENNES**

TOME VII - 1969

N° 1

**ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE**

Comité de la rédaction

M. BERZA, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef*;
EM. CONDURACHI, A. ROSETTI, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; **H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI**, membres-correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; **AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, FR. PALL, MIHAI POP, PAUL STAHL, EUGEN STĂNESCU; AL. DUȚU** — *secrétaire de la Rédaction.*

SOMMAIRE

	Page
* * * Le 90 ^e anniversaire du professeur Nicolas Bănescu	5
Bibliographie des travaux du professeur Nicolas Bănescu (<i>P. Ș. Năsturel</i>) . . .	9
A mon maître Nicolas Bănescu — Hommage (<i>C. Daicoviciu</i>)	19
I. BARNEA (Bucarest), Plombs byzantins de la collection Michel C. Soutzo	21
T. BERTELÈ (Verona), Una falsa moneta di Isacco II e Alessio IV (1203—1204)	35
V. BEŠEVLIJEV (Sofia), Procopiana	39
PETRE DIACONU (Bucarest), Une information de Skylitzès-Cédrenos à la lumière de l'archéologie	43
IVAN DUJČEV (Sofia), Aux origines des courants dualistes à Byzance et chez les Slaves méridionaux	51
H. EVERT-KAPPESOWA (Łódź), Recherches sur la colonisation slave à Byzance	63
JEAN GOUILLARD (Paris), Un « quartier » d'émigrés palestiniens à Constanti- nople au IX ^e siècle ?	73
VASILE GRECU (Bucarest), Das sogenannte Geschichtswerk <i>De Administran- do Imperio</i>	77
R. GUILLAND (Paris), Etudes sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin	81
FRANÇOIS HALKIN (Bruxelles), Théodore Studite et la 3 ^e invention de la Tête du Précurseur	91
HERBERT HUNGER (Wien), Anonymes Pamphlet gegen eine byzantinische „Mafia“	95
OCTAVIAN ILIESCU (Bucarest), L'hyperpère byzantin au Bas-Danube du XI ^e au XV ^e siècle	109
JOHANNES JRMSCHER (Berlin, DDR), Erwägungen zum frühbyzantinischen Gesellschaftssystem	121
R. JANIN (Paris), Les basiliques paléochrétiennes des pays grecs	127
E. KRIARAS (Thessalonique), Noms propres de provenance italienne dans le « Théâtre crétois » — Degré d'érudition des auteurs	133
V. LAURENT (Paris), Deux nouveaux gouverneurs de la Bulgarie byzantine : Le proèdre Nicéphore Batatzès et le protoproèdre Grégoire	143
PAUL LEMERLE (Paris), Sur deux termes grecs concernant l'écriture à l'époque byzantine	151
HARALAMBIE MIHĂESCU (Bucarest), Les éléments latins des « <i>Tactica-strat- egica</i> » de Maurice-Urbicius et leur écho en néo-grec, II	155
GYULA MORAVCSIK (Budapest), Der ungarische Anonymus über die Bulgaren und Griechen	167
PETRE Ș. NĂSTUREL (Bucarest), Les actes de Saint Sabas le Goth (BHG ³ 1607) — Histoire et archéologie	175
FRANCISC PALL (Cluj), Considerazioni sulla partecipazione veneziana alla crociata antiottomana di Nicopoli (1396)	187
N. PIGULEVSKAYA (Leningrad), Note sur les relations de Byzance et des Huns au VI ^e s.	199

	<u>Page</u>
STEVEN RUNCIMAN (Scotland), Constantinople-Istanbul	205
GIUSEPPE SCHIRÒ (Roma), Un apografo della Cronaca dei Tocco prodotto da Nicola Sofianòs	209
EUGEN STĂNESCU (Bucarest), Autour d'une lettre de Démétrios Kydonès expédiée en Valachie	221
NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA (Bucarest), J. Lydos et la <i>fabula</i> latine . . .	231
KURT WEITZMANN (Princeton), An Imperial Lectionary in the Monastery of Dionysiu on Mount Athos. Its Origin and its Wanderings	239
PETER WIRTH (Munchen), <i>Cruces</i> der Basiliakstradition	255



M. Băulescu

LE 90^e ANNIVERSAIRE DU PROFESSEUR NICOLAS BĂNESCU

C'est à Călărași, petite ville roumaine des bords du Danube, que le Professeur Nicolas Bănescu — l'un des quatorze enfants de l'avocat Petre Bănescu et de son épouse Ecaterina, née Drăgulănescu — a vu le jour le 16 décembre 1878. Après avoir passé son enfance à Găiești et fréquenté le lycée Sfintul Sava de Bucarest, il s'inscrivit à la Faculté des Lettres et de Philosophie de la capitale de la Roumanie. Parmi ses maîtres, une pléiade d'éminents savants dont les travaux font bien souvent encore autorité de nos jours, il a compté B. P. Hasdeu, Gr. Tocilescu, O. Densusianu, D. Onciul et Nicolas Iorga. Ayant pris sa licence en 1901, N. Bănescu inaugura sa carrière didactique comme professeur de français à un lycée de Craiova. Nommé inspecteur scolaire en 1907, puis directeur du lycée Dimitrie Cantemir de Bucarest, il ne tarda pas à devenir directeur des études au lycée de Mănăstirea Dealului. Ayant déjà publié un certain nombre de travaux, notamment des traductions d'auteurs grecs, il se rendit à Munich pour y poursuivre ses études. C'est sous la direction de l'illustre August Heisenberg, l'élève du grand Krumbacher, que N. Bănescu s'initia de 1910 à 1912 aux études byzantines. Le 27 juillet 1914 il fut proclamé docteur avec la mention *magna cum laude*, après avoir soutenu une thèse de doctorat sur le futur en grec byzantin et en grec moderne, thèse fort prisée pour sa valeur intrinsèque et qui est demeurée comme un modèle du genre.

Aussitôt après la première guerre mondiale, à laquelle il avait participé courageusement comme officier de réserve, N. Bănescu fut nommé professeur de byzantinologie à la Faculté de Philosophie et Lettres de Cluj, en Transylvanie. Il en fut le vice-doyen, le doyen puis derechef le vice-doyen entre 1919 et 1923 ; de 1923 à 1924 il fut recteur de l'Université de Cluj et ensuite vice-recteur (1924—1926).

Elu membre correspondant de l'Académie Roumaine en 1919, il en devint membre actif en 1938. Un an plus tôt, l'Université d'Athènes qui célébrait le centenaire de sa fondation avait proclamé le savant roumain, bien connu en Grèce pour ses travaux, docteur *honoris causa*.

C'est encore en 1938 que le professeur de Cluj fut appelé à occuper la chaire d'histoire byzantine, devenue vacante, de l'Université de Bucarest.

L'assassinat, en 1940, de Nicolas Iorga, son maître et ami, révolta, sans l'intimider, le savant intrépide qui en 1907 n'avait pas hésité à flétrir le massacre des paysans opprimés. Et c'est sans se soucier du péril du moment qu'il condamna cet acte insensé. Son savoir comme sa valeur morale lui valurent bientôt après d'être élu, à la place du défunt, secrétaire de la section historique de l'Académie Roumaine et directeur de l'Institut roumain de byzantinologie et de l'Institut pour l'étude du Sud-Est européen. Aussi bien nul n'en était plus digne. Il prit également la conduite de la « Revista Istorică » et fit partie, de 1941 à 1946, du comité de direction de la « Revue historique du Sud-Est européen ».

Rappelons que le Professeur Bănescu a été également, jusqu'en 1947, vice-président de l'Académie Roumaine.

Retraité en 1947, le savant byzantiniste qui a répondu de 1913 à 1964 de la bibliographie roumaine dans les pages de la « Byzantinische Zeitschrift » et qui est membre de la Société des Etudes byzantines d'Athènes et du comité de direction de la revue internationale « Byzantion », n'en poursuit pas moins ses chères études. Il entreprit notamment de doter la science roumaine d'une histoire de Byzance en roumain : une bonne partie en est rédigée.

Comme sa bibliographie ci-jointe le démontre, l'essentiel des travaux du Professeur Bănescu est du ressort des études byzantines. Ceux consacrés à l'histoire des Valaques dans les sources byzantines et notamment à l'histoire du Bas-Danube et de la Dobroudja — ce thème de Paradounavon (Paristrion) indéfectiblement mêlé dorénavant à son nom — constituent, sous la réserve inéluctable de retouches de détail, un bien acquis pour la science. Et il est impressionnant de remarquer combien de fois l'archéologie vient confirmer l'intuition du grand érudit.

Si le Professeur N. Bănescu n'a jamais brigué les honneurs, ce sont eux par contre qui l'ont toujours recherché avec assiduité. Et pour cause ! C'est ainsi qu'en 1958 un groupe de collègues et d'amis, désireux de marquer son 80^e anniversaire, honorèrent d'un tome de la « Revue des études byzantines » de Paris leur vénéré confrère. Puis, en 1961, le XII^e Congrès international des études byzantines réuni à Ochride le proclama vice-président d'honneur, qualité que lui confirma à Oxford, en 1966, le XIII^e Congrès. En 1964, lors de la constitution de la Société roumaine des études byzantines, les membres fondateurs le choisirent comme président d'honneur. La même année, à l'occasion des solennités du centenaire de l'Université de Bucarest, le titre de professeur émérite lui fut décerné.

Et voici maintenant que le privilège de l'âge s'ajoutant à ses multiples mérites lui vaut la rare faveur d'un second hommage international.

Le soin en incombe cette fois à notre Revue qui, depuis sa création, a été à plusieurs reprises honorée de la collaboration de notre grand savant. Aussi a-t-elle décidé de lancer un appel, limité aux collègues, aux amis et aux élèves du nonagénaire professeur Bănescu. Plusieurs d'entre eux, et nous les en remercions ἐξ ὅλης καρδίας, ont bien voulu donner cours à notre invitation. Ce sont leurs contributions que l'on trouvera ici. Leurs articles représentent non seulement tout autant d'hommages rendus à l'actuel patriarche des études byzantines, mais encore un appoint substantiel à la byzantinologie. Les discussions que certains de ces travaux engendreront fatalement, et que nous serons toujours prêts à publier, en seront certainement une preuve éloquente.

Aux collaborateurs de ce fascicule s'associent moralement d'autres savants qui, à notre très vif regret, se sont vus dans l'impossibilité de répondre positivement à notre sollicitation. Tel fut le cas du regretté Professeur Franz Dolger, par exemple, que des motifs de santé empêchèrent de participer par la plume «... der Ehrung meines alten Freundes». Ou celui aussi du Professeur Romilly J. H. Jenkins : «... I have the utmost admiration, nous écrit-il, for the important contributions which Professor Bănescu has made to our knowledge...» De même, le Professeur Otto Demus et d'autres encore dont nous ne pouvons, faute de place, reproduire les témoignages de sympathie.

En fêtant en la personne du Professeur Bănescu le savant impeccable, l'homme de cœur et de caractère et aussi l'un des derniers témoins du I^{er} Congrès international des études byzantines (Bucarest, 1924), nous lui adressons le souhait ardent de voir ses élèves transmettre aux jeunes générations le feu sacré qu'ils ont généreusement reçu de lui sur les bancs des Universités de Cluj et de Bucarest, comme aussi dans leur intimité avec le Maître, dont l'œuvre historique, sainement fondée sur la philologie et la paléographie grecques, demeurera dans notre pays un modèle de probité scientifique et de claire et vivante érudition.

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX DU PROFESSEUR NICOLAS BĂNESCU *

1. *Privire asupra evoluției dramei atice* [Coup d'œil sur l'évolution du drame attique], LAR, VII (1903), p. 233—247.
2. *Perșii lui Eschyl* [Les Perses d'Eschyle], LAR, VII (1903), p. 457—463.
3. *Shakespeare și Eschyl* [Shakespeare et Eschyle], LAR, VIII (1904), p. 420—443.
4. *Eroinele lui Sofocle* [Les héroïnes de Sophocle], LAR, VIII (1904), p. 659—668; IX (1905), p. 41—51 et 224—235.
5. Euripide. *Hecuba și Ifigenia în Aulis*, traduse în românește, precese de cite un studiu introductiv și însoțite cu note de... [Euripide. Hécube et Iphigénie à Aulis, traduites en roumain, précédées chacune d'une étude introductive et accompagnées de notes par...], Craiova, 1905, 144 p.
6. *Pasiunea iubirii în teatrul lui Euripide* [La passion de l'amour dans le théâtre d'Euripide], LAR, IX (1905), p. 577—588
7. *Valoarea morală a tragediei „Œdip la Colossos”* [Valeur morale de la tragédie «Œdipe à Colosse»], «Vieața Nouă», I (1905), pp. 345—356.

* Cette bibliographie, loin d'être exhaustive, est limitée aux travaux regardant les études grecques, byzantines et post-byzantines, l'histoire roumaine et celle des Balkans. Nous avons fait un choix parmi les comptes rendus publiés par le Prof. N. Bănescu — ils sont indiqués du sigle CR. Nous avons dû laisser de côté les notices bibliographiques, particulièrement nombreuses, celles notamment parues, de 1913 à 1964, dans la «Byzantinische Zeitschrift», dont le savant roumain a été le correspondant attitré pour la Roumanie.

Nous avons eu recours aux abréviations suivantes pour désigner les revues les plus usuelles

AIIN	Anuarul Institutului de Istorie Națională, Cluj
Bal	Balkanica
BNJ	Byzantinisch-Neugriechische Jahrbucher
BSH	Académie Roumaine, Bulletin de la Section historique
Byz	Byzantion
BZ	Byzantinische Zeitschrift
LAR	Literatură și artă română
EO	Echos d'Orient
MO	Mitropoia Olteniei
MSI	Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii Istorice
NRL	Neamul Românesc Literar
REB	Revue des Etudes byzantines
RESEe	Revue des Etudes sud-est européennes
RhSEe	Revue historique du Sud-Est européen
RI	Revista Istorică

8. Plutarh *Viața lui Pericle*. Tradusă din grecește și însoțită de o notiță asupra autorului de... [Plutarque. Vie de Périclès. Traduite du grec et accompagnée d'une notice sur l'auteur par...], Bucarest, 1907, 82 p.
9. *Din corespondența lui Bariț*. Publicată de... [Correspondance de Bariț. Publiée par...], NRL, I (1909), 390—395, 533—537, 642—646, 772—776, 910—913; II (1911), 171—173, 199—201, 220—222, 248—251, 280—283, 334—336, 347—350, 380—381.
10. *Gheorghe Bariț. Rolul său în cultura națională* [Gh. Bariț. Son rôle dans la culture nationale], Vălenii-de-Munte, 1910, 32 p.
11. *Un capitol din istoria mănăstirii Neamțului. Starețul Neoni Corespondența sa cu C. Hurmuzachi și Andrei Șaguna* [Un chapitre de l'histoire du monastère de Neamț. L'abbé Neoni. Sa correspondance avec C. Hurmuzachi et André Șaguna], Vălenii-de-Munte, 1910, 99 p.
12. *Moștenirea lui Tudor Vladimirescu* [L'héritage de Tudor Vladimirescu], *Revista pentru istorie, arheologie și filologie*, XI (1910), p. 334—339.
13. *Viața și scrierile marelui vornic Iordache Golescu. Bucăți alese din ineditele sale, tipărite de...* [La vie et les écrits du grand vornic Iordache Golescu. Morceaux choisis parmi ses inédits, imprimés par...], Vălenii-de-Munte, 1910, 308 (—311) p. + 3 planches.
14. „*Diala*” marelui logofăt Constantin Golescu. *Epitropia casei sale* [Le testament du grand logothète Constantin Golescu. La curatelle de sa maison], NRL, II (1910), p. 617—621, 629—631.
15. *Cîteva scrisori de-ale revoluționarilor munteni (1850)* [Quelques lettres des révolutionnaires valaques (1850)], NRL, II (1910), p. 761—763.
16. *Contribuție la istoria învățămîntului din Muntenia în veacul al XIX-lea* [Contribution à l'histoire de l'enseignement en Valachie au XIX^e siècle], NRL, III (1911), p. 237—240, 248—252, 279—288.
17. *Corespondența familiei Hurmuzachi cu Gheorghe Bariț. Publicată de...* [La correspondance de la famille Hurmuzachi avec Gh. Bariț. Publiée par...], Vălenii-de-Munte, 1911, 134 p.
18. *Acte grecești privitoare la țerile române* [Actes grecs relatifs aux Pays roumains], NRL, III (1911), p. 360—366, 388—396.
(Traduction de documents publiés par N. A. Bées, dans «*Βυζαντις*», I (1909), fasc. 2—3, p. 191—331, *passim*).
19. *Un poemă grec vulgare relativă la Pierre le Boiteux de Valachie*, Bucarest, 1912, 29 p.
20. *Quelques morceaux inédits d'Andréas Libadénos*, «*Βυζαντις*», II (1912), p. 358—395.
21. *Ioan Maiorescu. Scriere comemorativă cu prilejul centenarului nașterii lui (1811—1911)* [Ioan Maiorescu. Ecrit commémoratif à l'occasion du centenaire de sa naissance (1811—1911)], Bucarest, 1912, XXII + 554 p. (en collaboration avec V. Mihălescu).
22. *Deux poètes byzantins inédits du XIII^e siècle*, Bucarest, 1913, 20 p.
23. *Die Entwicklung des griechischen Futurums von der frühbyzantinischen Zeit bis zur Gegenwart. Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde der philosophischen Fakultät (I. Sektion) der K. Ludwig-Maximilians-Universität zu München*, Bukarest, 1915, 121 p.
24. *Contribuții la istoria literaturii bizantine. I. Un ms. inedit al „Theogoniei” lui Tzetzes. II. Cu privire la „Ἐκφρασις” din Cod. Vatic. 1409* [Contributions à l'histoire de la littérature byzantine. I. Un ms. inedit de la Théogonie de Tzetzes. II. A propos de l'«*Ἐκφρασις*» du Cod. Vatic. 1409], Bucarest, 1915, 20 p (tirage à part de «*Convorbiri literare*», XLIX (1915), 7—8, Juillet-Août, p. 747—764).
25. *Un dascăl uitat: Grigore Pleșoanu* [Un maître oublié: Gr. Pleșoianu], MSI, II^e série, XXXVII, 1915, 47 p. + 3 planches + 1 fac-similé.
26. A. Thumb, *Grammatik der neugriechischen Volkssprache* (Sammlung Goschen, 756, Berlin-Leipzig, 1915). CR in «*Bulletin de l'Institut pour l'étude du Sud-Est européen*», II (1915), p. 149.

27. *Cele dintâi cristalizări de stat ale Românilor* [Les premières cristallisations d'Etat des Roumains], RI, V (1919), p. 103—113.
28. *Daniel (Dimitrie) Philippide*, in *Lui Nicolae Iorga omagiu*, Craiova, 1921, p. 33—42.
29. *Cele mai vechi știri bizantine asupra românilor de la Dunărea-de-jos. Comunicare citită la Academia Română în ședința publică de la 7 iunie 1921* [Les plus anciennes informations byzantines sur les Roumains au Bas-Danube. Communication lue à l'Académie Roumaine dans la séance publique du 7 juin 1921] , AIIN, I, 1921—1922, p. 138—160.
30. *Macarios Kaloritès et Constantin Anagnostès*, Paris, 1923, 6 p. (tirage à part de « Revue de l'Orient chrétien », 3^e série, III (XXIII), n^{os} 1—2 (1922—1923), p. 144—149
31. *Encore une fois sur Makarios Kaloritès* (Καλὸν Ὅρος—Ἄγιον Ὅρος), BNJ, III (1922), p. 158—160.
32. *Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains au Bas-Danube*, BNJ, III (1922), p. 287—310 (V. supra, n^o 29).
33. *La „Roma Nuova” alle foci del Danubio*, Rome, 1923, 10 p. (Publicazioni dell'Istituto per l'Europa Orientale. Roma. Seconda Seria «L'Europa orientale», III (1923), p. 580—585 = Studi sulla Romania, Napoli, 1923, p. 95—100).
34. *Changements politiques dans les Balkans après la conquête de l'Empire bulgare de Samuel (1018). Nouveaux duchés byzantins : Bulgarie et Paristrion*, BSH, X (1923), p. 49—72.
35. *Viața și opera lui Daniel (Dimitrie) Philippide. Carlea sa despre pământul românesc* Γεωγραφικὸν τῆς Ῥουμανίας (Leipzig, 1816) [La vie et l'œuvre de Daniel (Démétrius) Philippide. Son livre sur le pays roumain Γεωγραφικὸν τῆς Ῥουμανίας (Leipzig, 1816)], Bucarest, 1924 = AIIN, II (1923), p. 119—204.
36. *Un duc byzantin du XI^e siècle : Katakalon Kekauménos*, BSH, XI (1924), p. 25—36.
37. N. Iorga, *Formes byzantines et réalités balkaniques*. Leçon faite à la Sorbonne, Paris, 1922. CR in BZ (XXIV), 1924, p. 372—377.
38. *Ein neuer Katepánw Bουλγαρίας*, BZ, XXV (1925), p. 331—332.
39. „Academia” grecească din București și școala lui Gheorghe Lazăr. *Contribuți la istoria învățămîntului românesc. Cuvîntare festivă* [«L'Académie grecque» de Bucarest et l'école de Gh. Lazăr. Contributions à l'histoire de l'enseignement roumain. Discours occasionnel], Cluj, 1925, 31 p. + 2 planches («Anuarul Universității pe 1923—1924»).
40. A. Heisenberg, *Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Kaisertums und der Kirchenunion*, «Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften», 1922 et 1923. CR in RhSEe, II (1925), p. 144—146.
41. A. Heisenberg, *Aus der Geschichte und Literatur der Palaiologenzeit*, Munchen, 192. CR in RhSEe, II, 1925, p. 141—144.
42. C. Amantos, *Παρατηρήσεις εις τὴν μεσαιωνικὴν γεωγραφίαν*, tirage à part de «Ἐπετερίς Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν», I, 1924. CR in RhSEe, II (1925), p. 148—149.
43. Gy. Czebe, *Turco-byzantinische Miscellen*, tirage à part de «Körösi Csoma-Archivum», I (1921—1924). CR in RhSEe, II (1925), p. 149.
44. Fr. Dolger, *Regesten der Kaiserurkunden des ostromischen Reiches. I. Regesten von 565—1025*, Munchen & Berlin, 1924, CR. in BZ, XXV (1925), p. 392—394.
45. «Ἐπετερίς Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν», I, 1924. CR in RhSEe, III (1926), p. 258—261.
46. *Historical Survey of the Rumanian People*, Bucharest, 1926, 60 p. + 17 planches + 2 cartes.
47. *Un fragment inédit du «Poème à Spanéas» (cod. Marc. VII 51)*, in *Recueil d'études dédiées à la mémoire de N. P. Kondakov*, Prague, 1926, p. 75—80.
48. *Un récit en grec vulgaire de la construction de Sainte-Sophie*, «Ἐπετερίς Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν», III (1926), p. 144—160.
49. *Opt scrisori turcești ale lui Mihnea „Turcitul”* [Huit lettres turques de Mihnea le «turc»], MSI, III^e série, t. VI, 1926, p. 177—191 + 8 planches

50. *A propos des duchés byzantins de Paristrion et de Bulgarie*, RhSEe, III (1926), p. 321—325.
51. W. Goeber, *Quaestiones rhythmicæ in primis ad Theodoretî historiam ecclesiasticam pertinentes*, Berlin, 1926. CR in RhSEe, III (1926), p. 242—243.
52. A. Heisenberg, *Das Kreuzreliquiar der Reichenau*, «Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften», 1920. CR in RhSEe, III (1926), p. 241.
53. A. Heisenberg, *Das Problem der Renaissance in Byzanz*, «Historische Zeitschrift», 133. CR in RhSEe, III (1926), p. 239—241.
54. Ph. Koukoulès, Τὸ ἐν τῇ ἐθνικῇ βιβλιοθήκῃ τῶν Ἀθηνῶν ἀντίτυπον τοῦ ἐλληνικοῦ γλωσσarioῦ τοῦ Du Cange, tirage à part de «Ἀθηνᾶ», t. 47, 1925, CR in RhSEe, III (1926), p. 243.
55. W. N. Slatarski, *Geschichte der Bulgaren*. I. Teil, Leipzig, 1918. CR. in BZ, XXVI (1926), p. 113—116.
56. *Momente din viața „Academiei grecești”* [Moments de l'existence de l'Académie grecque] in *Omagiul lui Ion Bîanu din partea colegilor și foștilor săi elevi*, Bucarest, 1927, p. 37—44.
57. *A propos de deux sceaux de l'Orient grec*, BZ, XXVII (1927), p. 40—41.
58. *Chipurî și scene din Bizanț* [Figures et scènes de Byzance], Cluj, <1927>, 185 p.
59. *La domination byzantine sur les régions du Bas-Danube*, BSH (Contributions à l'histoire de Byzance et des pays post-byzantins), XIII (1927), p. 10—22.
60. *Sceau byzantin inédit trouvé à Silistrie*, BSH, XIII (1927), p. 23—24.
61. <Les études byzantines en> Roumanie, Byz, IV (1927—1928), p. 504—509.
62. *Chilia (Licostomo) und das bithynische Χηλή*, BZ, XXVIII (1928), p. 68—72. (V. infra, n° 85).
63. *La romanité de la Dobroudja à travers les siècles* Travail préparé à l'occasion du 5^e Congrès international de thalassothérapie de Bucarest-Constantza (mai 1928), Bucarest, 1928, 20 p. + 1 carte.
64. C. Amantos, Νέα ἔγγραφα περὶ τοῦ Ῥήγα Βελεστινῆ, «Πρακτικά, de l'Académie d'Athènes», 1927. CR in RhSEe, V (1928), p. 153—155.
65. W. Beschewliew, *Zu den urbulgarischen Inschriften*, «Annuaire de l'Université de Sofia», XXIII—7, Sofia, 1927. CR in RhSEe, V (1928), p. 153.
66. I. Sajdak, *Anonymi Oxoniensis lexicon in nationes Gregori Nazianzeni*, Cracovie, 1927. CR in RhSEe, V (1928), p. 153.
67. C. Amantos, Σλάβοι καὶ Σλαβόφωνοι εἰς τὰς ἐλληνικὰς χώρας, «Ἑλληνικὴ Ἀνθρωπολογικὴ Ἐταιρεία». Séance du 12 février 1926 CR in RhSEe, V (1928), p. 155.
68. *Acte venefiene privitoare la urmașii lui Petru - Vodă Șchiopol* [Actes vénitiens relatifs aux descendants du voévode Pierre le Boiteux], MSI, seria III, t. X, 1929, p. 117—184 + 3 planches.
69. *Unbekannte Statthalter der Themen Paristrion und Bulgarien: Roman Diogenes und Nikephoros Botaneiates*, in *Festschrift A. Heisenberg zum 60. Geburtstag gewidmet*, BZ, XXX (1929/30), p. 439—444.
70. *Adaos la relașule bailului Marco Venier cu privire la campania din 1595 a domnilor noștri* [Appendice aux relations du bailo Marco Venier au sujet de la campagne de 1595 de nos princes], AIN, IV (1926—27), Cluj, 1929, p. 127—134.
71. *L'évolution historique du peuple roumain*, in «La Roumanie agricole», Bucarest, 1929, p. 3—21 + 8 photos (XIV^e Congrès international d'agriculture, Bucarest, 7—10 juin).
72. W. Beschewliew, *Zur Chronographie des Theophanes*, BZ, XXVI (1927). CR in RhSEe, VI (1929), p. 80—81.
73. W. Boghitschewitsch, *Die auswärtige Politik Serbiens 1913—1914*. Band I, Berlin 1928, CR in RhSEe, VI (1929), p. 77—79.

74. Ph. Koukoulès, Βυζαντινῶν τινῶν ἐπιθέτων σημασία καὶ ὀρθογραφία, «Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν», V (1928). CR in RhSEe, VI (1929), p. 79–80.
75. *Peut-on identifier le Zamblacus des documents vénitiens?* in *Mélanges Charles Diehl*, I, Paris, 1930, p. 31–55.
76. A. Andréadès, *Deux livres récents sur les finances byzantines*, BZ, XXVIII (1929). CR in RhSEe, VII (1930), p. 50.
77. Ἑλληνικά, I, Athènes, 1928. CR. in RhSEe, 1930, p. 46–49.
78. G. D. Sotériou, *Die byzantinische Malerei des XIV. Jahrhunderts in Griechenland*, «Ἑλληνικά», I (1928). CR in RhSEe, VII (1930), p. 49–50.
79. A. Heisenberg, *Zu den armenisch-byzantinischen Beziehungen am Anfang des 13. Jahrhunderts*, «Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaft», 1929. CR in RhSEe, VII (1930), p. 50–51.
80. *Ion C. Brătianu (1864–1927)*, Craiova, <1931,> 196 p. + 10 planches.
81. *Le Professeur August Heisenberg (1869–1930)*. Conférence lue à l'Institut pour l'étude du sud-est européen de Bucarest (février 1931), RhSEe, VIII (1931), p. 65–78.
82. *Vechi legături ale țărilor noastre cu Genova* [Anciennes relations de nos pays avec les Génois], in *Închinare lui Nicolae Iorga cu prilejul împlinirii vârstei de 60 de ani*, Cluj, 1931, p. 32–37.
83. *Ein ethnographisches Problem am Unterlauf der Donau aus dem XI. Jahrhundert*, Byz, VI (1931), p. 297–307.
84. *Bulletin roumain (1929–1931)*, Byz, VI (1931), p. 702–706.
85. *Ein Schlusswort über das bithynische Xηλή*, BZ, XXXII (1932), p. 334–335. (V. supra, n° 62).
86. *Les sceaux byzantins trouvés à Silistrie*, Byz, VII (1932), p. 321–331.
87. *Bulletin régional. Roumanie*, Byz, VII (1932), p. 383–387.
88. *La question du Paristrion ou conclusion d'un long débat*. Communication lue à l'Académie Roumaine. Séance du 2 avril 1932, Byz, VIII (1933), p. 277–308.
89. *Bulletin de Roumanie*, Byz, VIII (1933), p. 575–583.
90. I. Sajdak, *Que signifie Κυριώτης Γεωμέτρης*, Byz, V (1931). CR in RhSEe, X (1933), p. 81–82.
91. I. D. Ștefănescu, *La peinture religieuse en Valachie et en Transylvanie depuis les origines jusqu'au XIX^e siècle (Orient et Byzance VIII)*, Paris, 1932, vol. I et album. CR in BZ, XXXIV (1934), p. 394–398.
92. *Un poème grec vulgaire du moyen âge: 'Ο κάτης και οί ποντικοί ...*, «Εἰς μνήμην Σπυρίδωνος Λάμπρου», Athènes, 1935, p. 393–397.
93. *Contribution à l'histoire de la Seigneurie de Théodoro-Mangoup en Crimée*, BZ, XXXV, (1935), p. 20–37 + 2 planches.
94. *Marele vornic Iordache Golescu* [Le grand «vornic» Iordache Golescu], Bucarest, <1935> 30 p. (Cunoștințe folositoare. Seria C. Din lumea largă, Nr. 56).
95. *Plombs byzantins découverts à Silistrie*, Byz, X (1935), p. 601–606 (en collaboration avec Pericle Papahagi).
96. N. Iorga, *Histoire de la vie byzantine. Empire et civilisation*, 3 vol., Bucarest, 1934. CR in BZ, XXXV (1935), p. 104–106.
97. *Sceau inédit de Katakalon, katépano de Paradounavon*. Communication lue au V^e Congrès international des études byzantines (Section d'archéologie) tenu à Rome (20–27 septembre), EO, 35 (1936), p. 405–408. (V. infra, n° 121).
98. G. Moravcsik, *A magyar szent korona gorog feliratai*, Budapest, 1935. CR in RhSEe, XIII (1936), p. 296.
99. A. Sigalas, Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γραφῆς, Thessalonique, 1934. CR in RhSEe, XIII (1936), p. 296–297.

100. G. Stadtmüller, *Michael Choniates Metropolit von Athen (c. 1138—c. 1221)*. CR in RhSEe, XIII, (1936), p. 297—298.
101. *Entre Roumains et Grecs. Ce que vous (sic ! lege nous) apprend le passé*. Tirage à part de «Νέα πολιτική. Μηνιαία επιθεώρησις», Athènes, 1937, 16 p. (p. 9—16 traduction grecque, partielle, par E.A. sous le titre Μεταξύ 'Ρουμάνων και 'Ελλήνων. Τι μας διδάσκει τὸ παρέλθον).
102. *Părerii nouă asupra lui Kekaumenos* [Opinions nouvelles sur Kékauménos], MSI, III^e série, t. XII, 1937, p. 273—282.
103. *Figuri revoluționare române* [Figures révolutionnaires roumaines]. (*Cinci conferințe ale Universității libere*), Bucarest, 1937, 125 p. + 8 planches (Așezămintele culturale Ion C. Brătianu, XXXVI). (Conférences de N. Iorga, *Horea, Cloșca și Crișan*; P. P. Panaitescu, *Avram Iancu*; D. Bodin, *Tudor Vladimirescu*; Al. Lapedatu, *Ion Cămpineanu*; N. Bănescu, *Dumitru și Ion Brătianu*, p. 101—125).
104. A. A. Vasiliev, *The Goths in the Crimea*, Cambridge—Massachusetts, 1936. CR in BZ, XXXVII (1937), p. 415—423.
105. *Paradunavon—Paradunavis*, Bal, I, (1938), p. 55—58.
106. *Bizanțul și romanitatea de la Dunărea-de-jos. (Discurs rostit la 25 mai 1938 în ședință solemnă .. Cu răspunsul Domnului N. Iorga)* [Byzance et la romanité du Bas-Danube. (Discours prononcé le 25 mai 1938 en séance solennelle .. Avec la réponse de Monsieur N. Iorga)], Bucarest, 1938, 38 p (Academia Română Discursuri de recepție, LXXII).
107. *A propos de Kekaumenos*, Byz, XIII (1938), p. 129—138.
- 107 bis. *O colecție de sigilii bizantine inedite* [Une collection de sceaux byzantins inédits], MSI, III^e série, t. XX, 1938, p. 115—126 + 2 planches.
108. *Fantaisies et réalités historiques. (Réponse aux « Toponymical and Historical Miscellanies » de M. Bromberg)*, Byz, XIII (1938), p. 73—90.
109. *Dobrogea bizantină* [La Dobroudja byzantine], «Analele Dobrogei», XIX (1938), 2, p. 52—59.
110. *Les divagations d'un helléniste de la « nouvelle école »*, RhSEe, XV (1938), p. 69—71. (Combat l'article de C. Necșulescu, *L'hypothèse des formations politiques roumaines sur le Danube au XI^e siècle*, «Revista istorică română» VII (1937) p. 110—122).
111. *Oreste Tafrali (1876—1937)*, EO, XXXVII (1938), p. 504. (Article nécrologique).
112. *Oreste Tafrali*, Byz, XIII (1938), p. 761—763 (Article nécrologique).
113. *Roumanie. Bulletin (bibliographique) régional*, Byz, XIII (1938), p. 311—320.
114. *Le conflit entre Gênes et l'Empire de Trébizonde à la veille de la conquête turque (1418—1449)*, Atti del V Congresso Internazionale di Studi bizantini (Roma, 20—26 Settembre 1936), I, 1939, p. 5—10.
115. *Maurocastrum—Mo(n)castro*, MSI, seria III, t. XXII, p. 165—178. (Voir version française, n^o 124).
116. P. I. Zepos, Συναγματίον νομικὸν Ἀλεξάνδρου Ἰωάννου Ὑψιλάντη Βοεβόδα ἡγεμόνος πάσης Οὐγγροβλαχίας 1780, Athènes, 1936, CR in RhSEe, XVI (1939), p. 83—84.
117. M. A. Triantaphyllidès, Σταθμοὶ τῆς γλωσσικῆς μας ἱστορίας, Athènes, 1937. CR in RhSEe, XVI (1939), p. 84—85.
118. Chrysanthe, métropolite de Trébizonde, Ἡ ἐκκλησία Τραπεζοῦντος, Athènes, 1936. CR in RhSEe, XVI (1939), p. 164—168.
119. H. Grégoire, *Le nom et l'origine des Hongrois*, «Zeitschrift der deutsch-morgenländischen Gesellschaft», 91, 1937. CR in RhSEe, XVI (1939), p. 167—168.
120. H. Grégoire, *L'habitat « primitif » des Magyars et les Σαβαρτοίσφαλοι*, Byz, XIII (1938), p. 267—278. CR in RhSEe, XVI (1939), p. 167—168.
121. *Sceau de Démétrius Katakalon, katépano de Paradounavon*, EO, XXXIX (1940), p. 157—160. (V. supra, n^o 97).

122. N. Iorga. *Elogiu academic rostit de ..* [N. Iorga Eloge académique prononcé par ...], MSI, III^e série, t. XXIII (1941), p. 477—498 + 1 planche.
123. † N. Iorga, BSH, XXII (1941), fasc. 1, p. 1—4 + 1 planche (Article nécrologique).
124. Maurocastron — Moncastro, BSM, XXII (1941), p. 165—178. (Version française du n^o 115).
125. *Les inscriptions byzantines du château d'Ἀνακουφή au Caucase (XI^e siècle)*, RhSEe, XVIII (1941), p. 103—108 + 1 planche.
126. *Stăpînirea bizantină în Matracha (Tmutorokan), Zihia, Chazaria și Rusia în timpul Comnenilor*, MSI, III^e série, XXIII (1941), p. 113—132 + 1 planche. (V. version française, n^o 127).
127. *La domination byzantine à Matracha (Tmutorokan), en Zichie, en Khazarie et en « Russie » à l'époque des Comnènes*, BSH, XXII (1941), 2, p. 57—77 + 1 planche. (Traduction du n^o 126).
128. *Conceptia istorică a lui N. Iorga* [La conception de l'histoire de N. Iorga], RI, XXVIII (1942), p. 1—10.
129. *Patriarhul Athanasie I și Andronic II Paleologul Situația religioasă, politică și socială a imperiului*, MSI, seria III, t. XXIV, 1942, p. 441—467. (Version française, n^o 130).
130. *Le patriarche Athanase I^{er} et Andronic II Paléologue Etat religieux, politique et social de l'Empire*, BSH, XXIII (1942), p. 28—56
131. A. Mazon, *Le Slovo d'Igor*, Paris, 1930. CR in RhSEe, XIX (1942), p. 614—619.
132. P. I. Zépos, Συναγμάτιον νομικὸν Ἀλεξάνδρου Ὑψηλάντου Βοεβόδα, ἡγεμόνος πάσης Οὐγγροβλαχίας 1780. CR in RhSEe, XIX (1942), p. 642—643 (Voir aussi supra, n^o 116).
133. *Precizări istorice cu privire la ducatele bizantine Paristrion (Paradounavon) și Bulgaria*, MSI, seria III, t. XXVI, 1943, p. 59—81. (Voir ci-après, n^o 134).
134. *Précisions historiques relatives aux duchés byzantins de Paristrion — Paradounavon et de Bulgarie*, BSH, XXIII (1943), p. 287—288 (Résumé de l'article ci-dessus).
135. *O problemă de istorie medievală · crearea și caracterul statului Asăneștilor (1185)*, MSI, seria III, XXV (1943), p. 543—590 (Voir n^o 136).
136. *Un problème d'histoire médiévale : création et caractère du second empire bulgare (1185)*, Bucarest, 1943, 93 p. (Institut roumain d'études byzantines. Nouvelle série : 2) (Version amplifiée de l'étude précédente).
137. *Ethnographie et rôle militaire du thème de Bulgarie*, Bal, VI (1943), p. 48—52.
138. *Un călător englez din secolul al XVII-lea despre Morlachi* [Un voyageur anglais du XVII^e siècle sur les Morlaques], RI, XXIX (1943), p. 267—268.
139. † Henri Focillon, RI, XXIX (1943), p. 158—160. (Notice nécrologique).
140. † Kostis Palamas (1859—1943), RI, XXIX (1943), p. 160—161 (Notice nécrologique).
141. Pr. Nicolae Popescu, *Dela privighere la privighetoare*, Bucarest, 1943. CR in RI, XXIX (1943), p. 296.
142. Marie-Mathilde Alexandrescu-Dersca, *La campagne de Timour en Anatolie (1402)*, Bucarest, 1942. CR in RI, XXIX (1943), p. 292—293.
143. Th. Capidan, *Limbă și cultură*, Bucarest, 1943, p. 280—292. CR in RI, XXIX (1943), p. 289—292.
144. N. Iorga, *Les découvertes portugaises et la croisade*, 1940. CR in RI, XXIX (1943), p. 288—289.
145. N. Iorga, *Oameni reprezentativi în purlarea războaielor*, Bucarest, 1943. CR in RI, XXIX (1943), p. 287—288.
146. *Le thème de Paristrion — Paradounavon (Paradounavis). Les origines. Le nom*, BSH, XXV (1944), 2, p. 139—151.
147. *Nicolae Iorga și ideia națională* [Nicolas Iorga et l'idée nationale], RI, XXXI (1945), p. 1—9.

148. *Un mare învățat și prieten francez · Charles Diehl* [Un grand savant et un grand ami français Ch Diehl], RI, XXXI (1945), p. 11—18
149. *Dampolis ou Diakéné? Un épisode de la guerre byzantino-pelchénègue*, BSH, XVI (1945), 2, p. 185—191
150. *Le dènéral byzantin de Sucidava*, BSH, XXV (1945), 2, p. 223—224 + 1 planche.
151. *Nicolas Iorga martir al libertății popoarelor*, MSI, III^e série, t. XXVII, 1945, p. 35—62. (Version française, infra n^o 152).
152. *Nicolas Iorga, martyr de la liberté des peuples*, BSH, XXVI (1945), 1, p. 3—32 (Traduction de l'article ci-dessus)
153. † *D. Tomescu*, RI, XXX (1945), p. 265—266 (Notice nécrologique).
154. *V. Grecu, Și totuși Învățăturile lui Neagoe Voievod*, «Convorbiri literare», 1944. CR in RI (XXXI), 1945, p. 213—214
155. Gh. I. Brătianu, *Nouvelle contribution à l'histoire de la Dobroudja au moyen âge*, RhSEe, XXI (1944). CR in RI, XXXI (1945), p. 211—212
156. *Pomenirea lui Mircea cel Bătrîn* [Commémoration de Mircea l'Ancien], RI, XXXII (1946), p. 1—7.
157. *Declinul Famagustei. Sfirșitul regalului de Cipru*, MSI, III^e série, XXVIII (1946), p. 29—51, (Voir n^o 158)
158. *Le déclin de Famagouste. Fin du royaume de Chypre. Notes et documents*, Bucarest, 1946, 116 p + 1 carte (Institut roumain d'études byzantines. Nouvelle série : IV). (Version française du n^o 157, enrichie d'un copieux appendice de documents inédits).
159. *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, Bucarest, 1946, 193 p. + 3 planches et 1 carte (Institut roumain d'études byzantines. Nouvelle série : III)¹⁾.
160. *Notes de sigillographie et de prosopographie byzantines*, BSH, XXVII, (1946), p. 42—55.
161. *La signification des titres de βασιλευς et de προνοητής à Byzance au XI^e et au XII^e siècle*. Studi e testi, 123, in *Miscellanea Giovanni Mercati*. Vol. III, Letteratura e storia bizantina, p. 387—398, Città del Vaticano, 1946.
162. Protosinghelul V. Vasilache, *Mitropolitul Veniamin Costache*, Mănăstirea Neamț, 1942. CR in RI (XXXII), 1946, p. 147—148.
163. G. Vernadsky, *Sur l'origine des Aïains*, Byz, XVI (1942—43). CR in RI, XXXII (1946), p. 146—147.
164. V. Laurent, *Contribution à l'histoire des relations de l'Eglise byzantine avec l'Eglise roumaine au début du XV^e siècle*, BSH, 1945. CR in RI, XXXII (1946), p. 145—146.
165. V. Laurent, *Le titre d'empereur orthodoxe et le sens de son emploi en numismatique byzantine*, «Cronica numismatică și arheologică», XIX (1945). CR in RI, XXXII (1946), p. 148—149.
166. «Biserica Ortodoxă Română», LXIV (1946). CR in RI, XXXII (1946), p. 149—153.
167. *Charles Diehl (1859—1944)*, BSH, XXVIII (1947), 1, p. 3—31.
168. *Vechiul Stat bulgar și țăările române*, MSI, III^e série, t. XXIX, 1947, p. 261—296. (Voir n^o suivant).
169. *L'ancien Etat bulgare et les Pays roumains*, Bucarest, 1947, 97 p. (Institut roumain d'études byzantines. Nouvelle série : V). (Traduction de l'article précédent).
170. *Deux études byzantines I. Autour de Kekauménos²⁾; II. La première attaque russe de Constantinople (860)³⁾*, REB, VI (1948), 2, p. 191—198.

¹⁾ Edition revue et amplifiée d'un ouvrage dont le tirage tout entier, sauf un exemplaire unique, fut détruit lors du bombardement de Bucarest du 6 mai 1944.

²⁾ A propos du travail de M. Gyóni, *L'œuvre de Kekaumenos, source de l'histoire roumaine*, «Revue d'histoire comparée», XXIII (1946), p. 96—180.

³⁾ En marge du livre d'A. A. Vasiliev, *The Russian attack on Constantinople in 860*, Cambridge, Massachusetts, 1946.

171. *Les frontières de l'ancien Etat bulgare*, in *Mémorial Louis Petit Melanges d'histoire et d'archéologie byzantines*, Bucarest, 1948, p. 4—14 (Archives de l'Orient chrétien, I).
172. "ΟΓΛΟΣ—OGLŪ : *le premier habitat de la Horde d'Asparuch dans la région du Danube*, Byz, XXVIII, in *Mélanges Rodolphe Guiland*, 1958 (1959), p. 433—440
173. *Biserica în primele veacuri ale Bizanțului. Politica religioasă a lui Anastasius I* [L'Eglise aux premiers siècles de Byzance. La politique religieuse d'Anastase I^{er}], MO, XIII (1961), 4, p. 25—37.
174. *Împăratul Justinian I* (L'empereur Justinien I^{er}), MO, XIV (1962), 1—2, p. 13—22.
175. *Întemeierea Constantinopolului* [La fondation de Constantinople], MO, XV (1963), p. 506—510.
176. *Ana Dalassena, mama Comnenilor* [Anne Dalassene, la mère des Comnènes], MO, XV (1963), p. 21—34
177. *A propos de Basile Apokapès, duc de Paradounavis (= Paristrion) La notice du moine Théodule (1059)*, RESEe, I (1963), p. 155—158.
178. V. Beševliev, *Les inscriptions proto-bulgares* Edition française par H. Grégoire, Byz, XXV—XXX (1955—1960), passim. CR in RESEe, I (1963), p. 594—595.
179. R. M. Bartikian, *Критические заметки о записани Еустафия Воула (1059 г.)*, «Византийский Временник» XIX (1961). CR in RESEe, I (1963), p. 211—213.
180. I. Dujčev, *Les Slaves et Byzance*, Sofia, 1960 CR in RESEe, II (1963), p. 209—211.
181. I. Dujčev, *Les boljars dits intérieurs et extérieurs de la Bulgarie médiévale*, «Acta orientalia hungarica», III CR in RESEe, II (1964), p. 289—291.
182. Z. V. Oudaltzova, *L'esclavage et le colonat en Italie sous la domination byzantine dans la seconde moitié du VI^e siècle et au VII^e siècle (particulièrement d'après les données des papyrus de Ravenne)* (en russe), «Византийские Очерки», XIX (1961). CR in RESEe, III (1965), p. 336—338.
183. *Archives d'Etat de Gênes Officium Provisionis Romanie*, RESEe, IV (1966), p. 575—591 ; V (1967), p. 235—263 (Publication d'un dossier de 95 documents des années 1424 et 1425)
184. *Les débuts de l'Empire byzantin. Le règne de Constantin et de ses premiers successeurs*, manuscrit dactylographié (de 162 p., en roumain), à paraître dans MO, 1969

PETRE Ș. NĂSTUREL

À MON MAÎTRE NICOLAS BĂNESCU

HOMMAGE

Parmi les études et les articles d'histoire par lesquels, dans ces pages, les hommes de science roumains et étrangers ont entendu apporter au savant professeur et byzantinologue Nicolas Bănescu un hommage pleinement mérité, qu'il se trouve aussi une place pour ces quelques lignes de sentiments purement humains que tient à lui dédier celui qui fut il y a cinquante ans son élève diligent sur les bancs de l'Université roumaine de Cluj et, sa vie durant, son sincère admirateur...

Après la terrible tourmente de la première guerre mondiale, après la joie de la réintégration de ma Transylvanie à la patrie-mère roumaine, je m'étais inscrit — jeune homme de 21 ans, à peine de retour de ce qui avait été jusque là le front — à la nouvelle Université roumaine, à la section de Philologie Classique, qui, outre cette discipline, embrassait comme matières annexes l'archéologie et l'histoire ancienne.

Un tel choix n'était nullement l'effet du hasard : une vieille passion pour l'antiquité m'avait aiguillé vers cette branche des études humanistes. Ce choix allait d'ailleurs s'avérer bénéfique pour toute ma future carrière.

Aujourd'hui, à l'âge de soixante-dix ans révolus d'une vie qui n'a point été inactive, je puis mieux me rendre compte de l'importance qu'a présentée mon orientation vers le domaine de la philologie classique, de l'archéologie et de l'histoire ancienne.

Cependant, si ma décision d'alors s'est révélée profitable au-delà même de mes espérances, c'est que parmi le groupe d'excellents professeurs qui m'échurent — à la tête desquels se trouvait cet inégalable humaniste moderne, le professeur Vasile Bogrea — j'ai eu, dès les premières semaines de ma vie universitaire, le privilège de connaître celui qui me captiva aussitôt tant par ses qualités d'homme de science et de parfait orateur que par l'élégance et le charme qui émanaient de sa personne : le professeur de byzantinologie Nicolas Bănescu. Le résultat ne se fit pas

attendre : je devins un de ses élèves les plus assidus et les plus dévoués, durant quatre années de fréquentation ininterrompue de ses cours et de ses séminaires.

Ce qui, par-delà les exigences proprement dites de mes études, m'attirait vers le professeur Bănescu, c'était un inapaisable désir d'écouter ses exposés à la fois documentés et fascinants, d'une beauté et d'une élégance accomplies, sur le monde mystérieux de Byzance, sur l'histoire, la culture et les arts byzantins, c'était la volonté d'assimiler au maximum les commentaires d'une haute érudition sur la langue et la littérature byzantines de l'auteur de la magistrale monographie sur *l'Evolution du futur en grec*.

Je suis cependant redevable au vénérable nonagénaire de bien plus que du simple fruit de ces années d'études. Toute ma reconnaissance et toute mon affection lui sont dues, au même degré, pour la sollicitude paternelle avec laquelle il a guidé mes premiers pas dans mes recherches d'archéologie et d'histoire, et dont il a suivi toute mon activité ultérieure, jusqu'à l'âge de la vieillesse.

Mon admiration pour celui qui accomplit aujourd'hui l'âge respectable de quatre-vingt-dix ans ne va pas seulement — ne saurait aller seulement — au professeur et au savant. A Nicolas Bănescu, l'homme, je dois peut-être plus encore. Durant ces années agitées de courants sociaux et politiques inhumains, d'asservissement de la liberté et de la conscience des hommes, mon maître a plaidé sans cesse, courageusement, dignement, pour la cause de la démocratie et de l'humanisme. L'exemple qu'il nous a donné — par la parole et même par le geste — a constitué pour nous, étudiants démocrates parvenus à l'âge critique de la vie où s'ouvrent différentes voies, un encouragement et un élément d'optimiste confiance dans le destin de la Roumanie.

Appelé en 1938 à Bucarest, à la chaire de Byzantinologie, Nicolas Bănescu a laissé un vide qui n'a pas été comblé jusqu'à ce jour à l'Université de la Dacie Supérieure de Cluj, où il a professé 18 ans et qu'il a dirigée à deux reprises, comme recteur et comme vice-recteur, en 1923—1924 et en 1924—1925. Bien que parti de chez nous, ses anciens collègues et élèves de Cluj n'ont jamais cessé de l'honorer et de le considérer comme l'un des leurs.

Que mon maître nonagénaire veuille bien recevoir l'hommage de son septuagénaire élève :

Prof. CONSTANTIN DAICOVICIU

Cluj, 16 décembre 1968

PLOMBS BYZANTINS DE LA COLLECTION MICHEL C. SOUTZO

I. BARNEA (Bucarest)

Le Cabinet Numismatique de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie compte, en dehors de l'importante collection de sceaux antiques léguée par C. Orghidan¹, une collection plus modeste mais encore inédite de 258 plombs de commerce, sceaux en plomb et tessères romains et byzantins. Il s'agit du legs de Michel C. Soutzo (1841—1933)², numismate et collectionneur bien connu. A propos de ces pièces, C. Moisil, le collaborateur et le successeur de Michel C. Soutzo à la direction du Cabinet Numismatique de l'Académie, nous donne les renseignements suivants : « Pendant les années 1920 et 1921, nous avons revu ensemble les monnaies, poids et sceaux de plomb romains et byzantins, nous les avons déterminés, inventoriés et déposés au Cabinet Numismatique... 241 sceaux de plomb romains et byzantins »³. Et plus loin, le même auteur ajoute : « Enfin, dans les vieilles villes de la Dobroudja, il (M. C. Soutzo) acquit de nombreux sceaux antiques en plomb, les uns de l'époque romaine, les autres de l'époque byzantine (bulles sigillaires) qui forment une partie notable et de prix de sa collection. Lorsqu'elles seront publiées, celles-ci apporteront de nouvelles contributions à l'histoire de ces villes et à leurs relations avec l'Empire romain et l'Empire byzantin »⁴.

D'autres plombs de commerce, sceaux en plomb et tessères d'origine byzantine de la même époque et d'une similitude qui va parfois jusqu'à

¹ V. Laurent, *Documents de sigillographie byzantine La collection C. Orghidan* (Bibliothèque byzantine, Documents, 1), Paris, 1952.

² Nous remercions une fois de plus M. Octavian Ilescu, le chef du Cabinet Numismatique de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, pour l'aimable obligeance avec laquelle il a mis à notre disposition, pour l'étude, les plombs de la collection Michel C. Soutzo.

³ C. Moisil, *Michel C. Soutzo*, dans « Balcama », IV (1941), p. 489—490. Il semble qu'on ait ajouté à la collection de plombs léguée par M. C. Soutzo quelques plombs byzantins achetés en 1924—1926 à A. Samoilă de Constantza.

⁴ *Ibidem*, p. 493.

l'identité avec ceux de la collection de Michel C. Soutzo ont été découverts dans le sol de la Dobroudja — à Constantza, Pârjoaia, Silistra, ainsi que dans plusieurs autres centres du bord de la mer Noire ou de la rive droite du Danube⁵. C'est un témoignage de plus en faveur de la provenance en général dobroudjéenne et tout particulièrement tomitaine de ces pièces. Toutefois, la richesse de sa collection, le fait que Michel C. Soutzo voyagea beaucoup à l'étranger et que, d'autre part, à Constantza — où il passait une bonne partie de l'été — « il recevait les collectionneurs et les marchands de monnaies antiques de la Dobroudja, ainsi que ses amis roumains et étrangers qui visitaient la Dobroudja pour s'adonner à la chasse ou pour étudier ses anciens monuments »⁶, nous poussent quand même à une certaine réserve lorsqu'il s'agit de désigner la provenance de ses plombs. En tout cas, il est bien regrettable de constater l'absence de toute précision quant à l'endroit de leur découverte et les circonstances qui y ont présidé, car ce manque de précision diminue leur valeur historique.

Pour le présent article, nous avons choisi de la collection de Michel C. Soutzo (qui fera l'objet d'une étude à part) seulement quelques exemplaires, appelés à illustrer son caractère général. Il y a d'abord quelques plombs de commerce témoignant des liens de la Dobroudja avec certaines villes microasiatiques (n^{os} 1—8) ou publiant le nom de quelques négociants importants du IV^e siècle de n.è. (n^{os} 9—10). Trois plombs avec l'effigie de Justinien I (n^{os} 11—13) confirment les renseignements fournis par les sources littéraires et par les découvertes archéologiques au sujet de l'importance que ce grand empereur accordait à la fortification de la province sise aux bouches du Danube. Un autre sceau en plomb, celui-ci du temps d'Héraclius (n^o 14) est, pour autant que nous le sachions, l'unique exemplaire de ce genre trouvé en Dobroudja. Ajouté à la série de monnaies du même empereur récoltées dans différents centres de l'ex-province Scythia Minor, il atteste de même le fait que ces centres ont continué leur existence pendant la première moitié du VII^e siècle et qu'ils ont conservé leurs liens avec la capitale de l'Empire. Plusieurs autres plombs byzantins

⁵ H. Metaxa, *Plumburi de marcă de la Tomi* [Plombs de marque de Tomi], dans « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », VIII (1915), p. 31—35; W. Knechtel, *Plumburi bizantine* [Plombs byzantins], dans « Buletinul Societății Numismatice Române », XII (1915), n^o 24, p. 80—97 (avec tirage à part); I. Barnea, *Sigilii bizantine inedite din Dobrogea* [Sceaux byzantins inédits de Dobroudja], dans « Studii și cercetări de numismatică », III (1960), p. 323 sq; Idem, *Noi sigilii bizantine de la Dunărea de Jos* [Nouveaux sceaux byzantins provenant du Bas-Danube], dans « Studii și cercetări de istorie veche », 17 (1966), 2, p. 277 et sq; P. Diaconu, *Urme vechi creștine descoperite în sud-vestul Dobrogei* [Traces paléochrétiennes découvertes dans le sud-ouest de la Dobroudja], dans « Biserica Ortodoxă Română », 81 (1963), n^o 5—6, p. 548—550. Au dernier moment, M. V. Canarache, directeur du Musée d'Archéologie de Constantza, vient de m'apprendre qu'il a donné au Cabinet Numismatique de l'Académie environ 40 plombs de commerce et sceaux en plomb byzantins, représentant la découverte de seulement deux années de recherches à Constantza. Parmi ces plombs de commerce il y en avait qui portaient les noms des villes de Smyrne et d'Ephèse.

⁶ C. Moisil, *op cit*, p. 486 et *passim*.

(n° 15—21) sont à même d'augmenter le nombre si réduit des documents concernant la continuité de vie en Scythie Mineure, ainsi que ses liens, aux VI^e—IX^e siècles, avec Byzance. Les sceaux en plomb des X^e—XII^e siècles (n° 22—23) viennent compléter la série de ceux déjà découverts auparavant en Dobroudja, mettant en lumière d'autres aspects des liens qui unissaient encore l'Empire et le thème de Paristrion-Paradounavon, ainsi que quelques noms de fonctionnaires byzantins inconnus en relation d'une manière quelconque avec ce thème. Enfin, l'unique tessère que nous publions ici est d'une importance surtout linguistique, puisqu'elle confirme la persistance de la prononciation erasmienne de la voyelle η à une époque assez tardive, pour laquelle toute une série de documents épigraphiques nous avait accoutumés avec la lecture rauchlinienne de cette voyelle (cela au cas où il ne s'agirait pas d'un archaïsme).

1 — 3. Plombs de commerce de Smyrne

Trois plombs irréguliers, avec des dimensions variables de 1,7—2 cm

Av. Dans un cadre rectangulaire (1,3×1,4 cm), creusé dans la masse molle du métal, la légende fut imprimée, fort probablement, avec la même matrice; ses lettres sont des majuscules, légèrement en relief, disposées trois par trois sur deux lignes; leur hauteur est de 3—4 mm. Deux légendes se sont conservées entièrement (1—2); pour ce qui est de la troisième (3), il lui manque la première lettre. Chacune d'elles reproduit le nom de la cité de Smyrne, sur la côte occidentale de l'Asie Mineure :

CMY

Σμύ-

PNA

ρνα

Rv. Protubérance presque hémisphérique traversée à la base par un petit canal horizontal, destiné à recevoir le cordonnet qui attachait le plomb à la marchandise.

IV^e siècle de n.è.

D'autres plombs de commerce avec des inscriptions reproduisant le nom de la même ville microasiatique ont été découverts dans le sol de la Dobroudja, à Pârjoaia (district de Constantza), sur la rive droite du Danube, là où se dressent les ruines attribuées à l'ancienne cité romaine de *Sucidava*. Les spécimens de Pârjoaia sont datés de la seconde moitié du IV^e siècle de n.è. Leur présence a été expliquée par l'existence en ces

lieux des deux villes de frontière qui, transformées après la paix de Valens avec Athanaric (369) en stations douanières, permettaient encore aux Goths d'entretenir un trafic commercial avec les Romains ⁷.

4 — 6. Plombs de commerce de Koloë (Lydie)

4. Plomb circulaire, irrégulier, avec le diamètre de 1,6 cm. Il y a sur l'avvers une brisure, juste à l'extrémité gauche du canal qui le traversait au milieu.

Av. Surface à peu près unie, avec un petit rectangle imprimé (1,2×1,1 cm de côté). On y distingue une légende, dont les lettres légèrement en relief sont les unes partiellement, les autres presque entièrement oblitérées ou brisées; leur hauteur est de 1,5—3 mm.

KOAO

Κολο-

ΗΝΘ.

ηνω[ν]

Κολοηνω̄ν (πόλις)⁸.

Rv. Surface légèrement bombée, sans aucun signe ou ornement.

5. Plomb irrégulier de 2,2×1,7 cm, offrant une strangulation au milieu et partiellement brisé au niveau du canal horizontal par où passait le cordonnet.

Av. La même légende que celle employée pour le plomb précédent est imprimée à l'intérieur d'un cadre rectangulaire (1,3×1 cm), avec les mêmes lettres et vraisemblablement exécutée avec la même matrice. Quelques lettres sont oblitérées ou brisées en partie, alors que d'autres lettres le sont entièrement.

Rv. Identique au cas précédent.

6. Plomb bien conservé, irrégulier de forme, à peu près circulaire, avec le diamètre de 1,8 cm.

Av. Un carré au côté de 1,2 cm encadre une légende étirée vers le bas, imprimée dans la partie la plus unie de la surface du plomb. Les lettres en relief, petites et irrégulières, sont disposées sur deux lignes, séparées par un trait horizontal, également en relief. Dépourvue de la protection du pourtour légèrement en relief du cadre, la dernière lettre a été détruite dans sa majeure partie. Hauteur des lettres : 2,5—3 mm.

KOA

Κολ-

OH

όη

Κολόη, ville de Lydie.

⁷ P. Diaconu, *op. cit.*, p. 548—550. Si l'une de ces deux stations douanières pouvait bien être à Sucidava, pour l'autre il y a bien peu de chances qu'elle ait été — ainsi que l'auteur le pense — à Tomi. Elle devrait être localisée sans doute, toujours sur le Danube, peut-être à *Noviodunum* ou à *Constantiniana Daphne*.

⁸ Burchner, *Koloë* (ή Κολόη), dans RE, 11, 1922, col. 1 107.

Il est évident que cette légende a été imprimée avec une autre matrice que celle employée dans les deux premiers cas, bien qu'elle indique la même ville.

Rv. De forme conique irrégulière, traversé à sa base en sens horizontal par le canal du cordonnet.

7. Plomb de commerce d'Ephèse

De forme irrégulière, son aile droite a disparu complètement et la gauche est sur le point de se briser elle aussi. Les dimensions actuelles : 1,5 × 1,8 cm.

Av. Il y a une légende à l'intérieur d'un cadre carré au côté de 1 cm ; les lettres sont hautes de 2—3 mm, partiellement oblitérées et disposées sur deux lignes que sépare un trait horizontal, en relief. La dernière lettre (N) a perdu sa haste droite.

ΕΦΕ	'Εφε-
CIGΘN	σίων
'Εφεσίων (πόλις) ⁹ .	

8. Plomb de commerce de Métropolis (Asie Mineure)

De forme hémisphérique, au diamètre de 1,4 cm.

Av. Surface circulaire irrégulière, où un cadre rectangulaire a été légèrement creusé ; ses grands côtés sont presque entièrement tombés à l'extérieur. Ce cadre¹ entoure une légende sur trois lignes ; ses lettres marginales sont partiellement tombées à l'extérieur de la surface plus petite du plomb. Le dessin des lettres est régulier ; elles sont hautes de 3—4 mm et en partie oblitérées.

MITP	Μητρ-
ΟΠΟ	όπο-
ΛΙC	λις

Remarquons la ligature des deux premières lettres (Μη-).

Μητρόπολις, ville de la Grande Phrygie, au nord-est d'Apamée (Diner), sur la grande route d'Ephèse-Laodicée-Apamée, qui se dirige loin vers l'Orient, ou, plus probablement, son homonyme de Ionie, sur la route de Smyrne-Ephèse, ville qu'Aelianus appelait Μητρόπολις ἢ 'Εφεσία¹⁰.

⁹ Cf. P. Diaconu, *loc. cit.*

¹⁰ *Metropolis*, dans RE 15, 1932, col. 1495—1496, n° 3 (Ruge) et col. 1497, n° 8 (Keil).

Rv. Protubérance hémisphérique, traversée à la base par un petit canal régulier, à l'usage du cordonnet.

9. Plomb de commerce appartenant à Hyperechios

De forme hémisphérique, irrégulière, au diamètre de 1,9 cm, il présente une petite brisure dans sa partie marginale inférieure.

Av. Cadre quasi ovale, en creux, au diamètre de 10×12 mm. A l'intérieur, sur trois lignes aux lettres d'un contour très net mais en partie oblitérées, la légende suivante :

ΥΠΕ	Υπε-
ΡΕΧΙ	ρεχι-
ΟΥ	ου

Hyperechios devait être, à ce qu'il semble, quelque Grec d'Asie Mineure dont les liens avec les cités de la côte occidentale de la mer Noire et de la rive droite du Bas-Danube s'avèrent de plus en plus particulièrement étroits¹¹.

Rv. Protubérance traversée à la base par le canal horizontal du cordonnet.

10. Plomb portant le nom d'un certain Antonios

De forme circulaire, au diamètre de 1,25 cm et l'épaisseur de 1,5 mm.

Av. Cadre circulaire, perlé, décentré vers la gauche et le haut, entourant une légende sur trois lignes, aux lettres légèrement en relief et hautes de 2—3 mm, d'un dessin régulier et net. A gauche, une partie des lettres de la légende sont tombées en dehors du plomb. Les deux dernières lettres sont inversées, l'une à la place de l'autre.

ΑΝΤ	Αντ-
ΘΝΙ	ωνί-
ΥΟ	ου

Rv. Surface unie, sans aucune trace de lettre ou de canal pour le cordonnet. Ce trait laisse place au doute quant à la destination de ce petit objet : est-ce bien un plomb de commerce ou s'agit-il plutôt d'une tessère privée ?

¹¹ Seeck, *Hyperechius*, dans RE, 9, 1916, col. 280—281.

11 — 13. Trois sceaux de l'empereur Justinien I (527—565)

11. Plomb à peu près rectangulaire (2,2 × 2,1 cm), aux bords incurvés, ce qui indique qu'à l'origine cet objet devait être de forme circulaire. Il est traversé par un canal qui s'ouvre au milieu des côtés supérieur et inférieur.

Av. Buste de l'empereur Justinien, vu de face, nimbé et portant la couronne à pendeloques à double rangée de perles et revêtu de la chlamyde nouée sur l'épaule droite. De la légende circulaire qui entourait le buste il n'en reste qu'une partie à l'extrémité gauche : [D](ominus) N(oster) IVSTINI[anus P(ater) P(atriciae)AVG(ustus)].

Rv. Victoire essorante, debout, de face, tenant en chaque main une couronne à bandelettes. D'un côté et de l'autre, à mi-hauteur, un monogramme X—P, chacun avec la boucle de la lettre P orientée vers l'extérieur¹².

12. Plomb circulaire irrégulier, au diamètre de 1,7 cm et épais de 2—3 mm, traversé par le canal du cordonnet, dont les extrémités s'ouvrent en diagonale, à droite en haut et à gauche en bas, où il y a une brisure plus accusée.

Av. Le buste de Justinien, similaire à celui du n° 11, mais centré plus bas et au dessin plus oblitéré. Aucune trace de la légende marginale — soit qu'elle ait été oblitérée, ou qu'elle soit tombée hors du plomb.

Rv. La silhouette oblitérée d'une Victoire ailée, debout, de face, avec les bras étendus et tenant dans chaque main une couronne à bandelettes pendantes. Sous la main droite une croix byzantine. Un autre exemplaire similaire, mais fort bien conservé, a été découvert à Constantza¹³.

13. Plomb irrégulier, aux surfaces oblitérées et aux bords ébréchés. Des brisures plus accusées aux extrémités du canal réservé au cordonnet qui traverse le plomb par le milieu.

Av. Le buste de l'empereur Justinien, d'un dessin similaire aux exemplaires précédents mais beaucoup plus oblitéré. A peine si l'on distingue le visage et les traces de quelques lettres de l'extrémité gauche.

Rv. Victoire debout, presque entièrement effacée. A droite, en bas, une grande croix dont les bras sont barrés aux bouts¹⁴.

¹² V. Laurent, *Les sceaux byzantins du Medaillier Vatican* (Medagliere della Biblioteca Vaticana, I), Città del Vaticano, 1962, n° 9; W. Wroth, *Catalogue of the Imperial Byzantine coins in the British Museum*, I, London, 1908, p. 27, pl. IV, 11—12.

¹³ W. Knechtel, *op. cit.*, n° 2, p. 6.

¹⁴ Cf. N. A. Mouchmov, *Sceaux de plomb byzantins conservés dans la collection du Musée National à Sofia*, dans « *Izvestia-Bullet. de l'Institut archéologique bulgare* », VIII (1934) (en bulgare avec résumé en français), n° 1, p. 332, fig. 190/1.

14. Héraclius et Héraclius Constantin (610—641)

Sceau en plomb relativement bien conservé, offrant une brisure de moindre importance à l'extrémité supérieure du canal réservé au cordonnet et une autre plus importante à l'extrémité inférieure. Diamètre : 2,7 cm ; épaisseur : 2—4 mm.

Av. A gauche, le buste massif de l'empereur Héraclius, vu de face, portant une barbe courte, couronné du diadème crucigère et revêtu de la chlamyde nouée sur l'épaule droite. A côté de lui, à gauche (la droite du spectateur) le buste plus modeste de son fils Héraclius Constantin, également vu de face et portant le diadème crucigère. Les deux bustes sont en partie oblitérés. La circonférence garde les traces très effacées de la légende, dont le contenu habituel était : *Domini nostri Heraclius et Heraclius Constantinus, perpetui Augusti.*

Rv. La figure en partie oblitérée de la Vierge, vue de face, debout, retenant sur son sein avec les deux mains Jésus enfant. De chaque côté une grande croix aux bras barrés¹⁵. Aucune trace d'inscription ou de légende.

Le visage enfantin du fils d'Héraclius et la barbe courte du père montre que le sceau doit dater d'une époque immédiatement ultérieure à l'an 613¹⁶.

15. Sceau de Théodose, ex-préfet

Plomb ovale, irrégulier, au diamètre de 2,2—2,4 cm, relativement bien conservé sauf un ébrèchement à l'extrémité supérieure du canal du cordonnet qui le traverse en diagonale. Orné sur les deux faces d'un cadre circulaire, perlé, au diamètre de 1,8 cm, qui entoure une légende avec des lettres de 3—4 mm.

Av. Légende sur trois lignes, précédée d'une croix, dont le bras supérieur est brisé. La dernière lettre est en partie oblitérée (Y).

† ΘΕ	Θε-
ΟΔΟC	οδοσ-
ΙΟΥ	λου

Rv. Suite de la légende de l'avvers. Celle-ci étant décentrée vers le bas, à droite, la dernière ligne est tombée sur la bordure inférieure du

¹⁵ Deux croix similaires sur le sceau d'un certain Théodoulos, trouvé à Tomi (VI^e—VII^e siècle) H. Metaxa, *op. cit.*, p. 34, n^o 5.

¹⁶ V. Laurent, *Médaillier Vatican*, *op. cit.*, n^o 5 ; Idem, *Collection Orghidan*, *op. cit.*, n^o 2, p. 13—14 ; W. Wroth, *op. cit.*, p. 197—201 : toutes les monnaies avec l'effigie d'Héraclius et d'Héraclius Constantin viennent de Constantinople et sont datées des années 612—615.

plomb, c'est pourquoi on ne peut y distinguer clairement que la lettre ω. Néanmoins, la lecture est assurée :

ΑΠΟ	'Απὸ
ΕΠΑΡ	ἐπάρ-
ΧΘΝ	χων

† Θεοδοσίου ἀπὸ ἐπάρχων.

VI^e — VII^e siècle.

Deux autres sceaux trouvés à Constantza et appartenant au même préfet (le dernier peut-être des préfets de la Scythie Mineure) semblent indiquer comme très vraisemblable la provenance de notre sceau de cette localité. Le sceau de la collection de M. C. Soutzo a été exécuté avec le même boullotérion¹⁷ que l'un des deux sceaux susmentionnés. L'autre sceau découvert à Constantza fut exécuté avec un autre boullotérion, comme le montre la disposition toute différente des lettres dans les trois lignes de l'avvers et du revers¹⁸.

16. Le stratélate Nikaias

Ebrèchements très accusés aux extrémités inférieure et supérieure du canal par où passait le cordonnet du plomb. Fissure au long du canal. Les deux faces sont corrodées. Les lettres en majuscules sont régulières, mais très oblitérées et même, quelques-unes, presque entièrement effacées. Diamètre : 2 cm ; diamètre du champ : 1,6 cm ; hauteur des lettres : 3 mm.

Av.

ΝΙΚ	Νικ-
ΑΙΑ	αία

Rv.

CTP	Στρ-
ΑΘΗΛ	ατηλ-
ΑΤΥ	άτου

Νικαία στρατηλάτου.

VI^e — VII^e siècle¹⁹.

¹⁷ W. Knechtel, *op. cit.*, p. 8, n° 5

¹⁸ I. Barnea, *Sigilli bizantine inedite din Dobrogea, op. cit.*, p. 323—324, n° 1, V. Laurent), dans « Byzantinische Zeitschrift », 54, 1961, p. 490.

¹⁹ G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris, 1884, p. 366 ; E. Hanton, *Lexique explicatif du Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, dans « Byzantion », IV (1927—1928), p. 126—127 ; V. Laurent, *Bulletin de sigillographie byzantine*, dans « Byzantion » VI (1931), p. 801, Idem, *Médailleur Vatican, op. cit.*, n° 75

17 — 18. Georgios Théodoulos

Deux sceaux en plomb appartenant à la même personne et dont les légendes peuvent se compléter réciproquement.

17. Plomb circulaire irrégulier au diamètre de 2,4 cm et l'épaisseur de 2—5 cm. Le pourtour partiellement brisé laisse voir pourtant les extrémités supérieure et inférieure du canal qui traversait le plomb. Une légende est inscrite sur les deux faces, dans un mélange de caractères grecs et latins, en lettres majuscules, espacées, hautes de 4—6 mm.

Av. A l'intérieur d'un cadre perlé, conservé de moitié presque :

GEO	<i>Geo-</i>
RGI	<i>rgi-</i>
O	<i>o</i>

Rv. Dans un cadre très décentré vers la gauche :

ThE	<i>The-</i>
· δU	<i>[o]du-</i>
. O	<i>[l]o</i>

Georgios Theodoulos

VI^e — VII^e siècle ²⁰.

18. Similaire au précédent, mais de forme encore plus irrégulière et dans un état de conservation encore plus mauvais. Diamètre : 2,2 cm ; épaisseur 1,5—6 cm. Légende décentrée sur les deux faces.

Av.

...	<i>[Geo-]</i>
R.I	<i>r[g]i-</i>
O	<i>o</i>

Rv.

. hE	<i>[T]he-</i>
. δU	<i>[o]du-</i>
LO	<i>lo</i>

Georgios Theodoulos

VI^e — VII^e siècle.

19. Sceau d'un certain Jean

Assez bien conservé, à l'exception de quelques petits ébrèchements aux extrémités du canal du cordonnet. Une petite érosion circulaire sur le revers, à droite. Diamètre : 2,2 cm ; diamètre du champ : 1,8 cm ; épaisseur : 2 mm.

²⁰ Cf. V. Laurent, *Coll. Orghidan, op. cit.*, n 338 ; Idem, *Médailleur Vatican*, n^{os} 137—138.

Av. Daniel dans la fosse aux lions. Une étoile de chaque côté de Daniel, vu de face, les mains dans une attitude d'orant ²¹.

Rv. Monogramme cruciforme cachant le nom Ἰωάννου ²².

VII^e—VIII^e siècle.

20. Sceau d'un autre Jean

Relativement bien conservé. Les extrémités supérieure et inférieure du canal par où passait le cordonnet présentent chacune un ébrèchement ; il y a aussi un autre ébrèchement latéral. Diamètre : 2,3 cm ; diamètre du champ : 1,6 cm ; épaisseur : 1—2 mm.

Av. Cadre circulaire, perlé, décentré vers la droite, ayant au centre le buste nimbé d'un saint, vu de face, à cheveux longs et barbe. De chaque côté de sa tête, une petite croix latine.

Rv. Cadre similaire à celui de l'avvers, mais décentré vers la gauche, entourant un monogramme cruciforme qui cache le nom Ἰωάννου.

VII^e—VIII^e siècle.

21. Sceau de Théodore

Graves ébrèchements aux extrémités du canal par où passait le cordonnet. Oblitération très accusée des deux faces. Diamètre : 2,1 cm ; épaisseur : 1—2 mm.

Av. Silhouette d'un saint debout, nimbé, élevant sa lance de la main droite et laissant pendre son bouclier, qu'il tient de la main gauche. Aucune trace de légende, mais à en juger d'après le nom qui se cache sous le monogramme du revers, il s'agit fort probablement de saint Théodore.

Rv. Monogramme cruciforme, ayant à chaque bout les lettres qui réunies donnent le nom Θεοδώρου ²³.

VII^e—VIII^e siècle.

22. Sceau d'un certain Georges

De graves ébrèchements aux bouts du canal par où passait le cordonnet. Le pourtour rogné. Diamètre : 1,8 cm ; épaisseur : 2 mm.

Av. Saint Georges à cheval, se dirigeant vers la gauche. La tête du

²¹ G. Schlumberger, *op. cit.*, p. 26.

²² V. Laurent, *Bulletin de sigillographie byzantine, op. cit.*, p. 827, n^o 12.

²³ Cf. H. Metaxa, *op. cit.*, p. 34, n^o 3.

saint est nimbée et, appuyée, sur son épaule, il porte une lance terminée par une grande croix. La figure du saint, ainsi que la tête du cheval sont en partie oblitérées.

Rv. Monogramme cruciforme avec le nom Georges au génitif : Γεωργίου. Les lettres sont régulièrement taillées ; quelques-unes sont oblitérées et même ébréchées en partie.

Un exemplaire similaire à celui-ci, sans être tout à fait identique, provenu de Constantza, a été publié en même temps par H. Metaxa ²⁴ et W. Knechtel ²⁵. Bien que l'on considère généralement que les plus vieilles représentations de saint Georges ne peuvent être antérieures au XI^e siècle, le monogramme ne nous permet quand même pas de dater cette pièce plus récemment que de la fin du IX^e ou le commencement du X^e siècle. C'est du reste vers cette même époque qu'apparaît la légende littéraire de ce saint guerrier, bien que son illustration iconographique soit d'une époque plus récente ²⁶. Compte tenu des connaissances acquises jusqu'à présent, il nous est donc permis de considérer comme les représentations les plus anciennes de saint Georges à cheval celles fournies par les sceaux byzantins. C'est un fait qui, outre sa valeur documentaire, confirme l'importance de ces petits objets sous le rapport iconographique.

23. Le proèdre Atikios

Une partie de l'extrémité supérieure, gauche, de l'avvers s'est brisée. Le canal du cordonnet est un peu oblique par rapport à la figure de l'archange Michel qui orne l'avvers et encore plus oblique par rapport à la légende du revers. Diamètre du plomb : 2,2—2,3 cm ; diamètre du champ : 1,8 cm ; épaisseur : 2 mm.

Av. En partie oblitéré. L'archange Michel dans un cadre perlé, vu debout, de face, avec les ailes ouvertes ; revêtu d'une chlamyde ornée de losanges, il tient de la main droite un sceptre et le globe crucigère de l'autre main. Aucune trace d'inscription.

Rv. Légende sur cinq lignes, à l'intérieur d'un cadre perlé, circulaire, un peu étiré vers la gauche. En haut, au milieu, une croix à bras égaux. La première lettre des trois premières lignes est complètement oblitérée ou, en tout cas, dans sa majeure partie. Les autres lettres, bien que partiellement oblitérées se distinguent plus ou moins facilement.

²⁴ *Ibidem*, p. 34, n^o 6, fig. 7, a—b

²⁵ W. Knechtel, *op. cit.*, p. 14—15, n^o 25

²⁶ V. Laurent, *Bulletin . . .*, *op. cit.*, p. 810, n^o 5, d et p. 827, n^o 15 ; V. N. Lazarev, dans «Византийский Временник», VI (1953), p. 186—222 et surtout p. 202—206 (étude fondamentale)

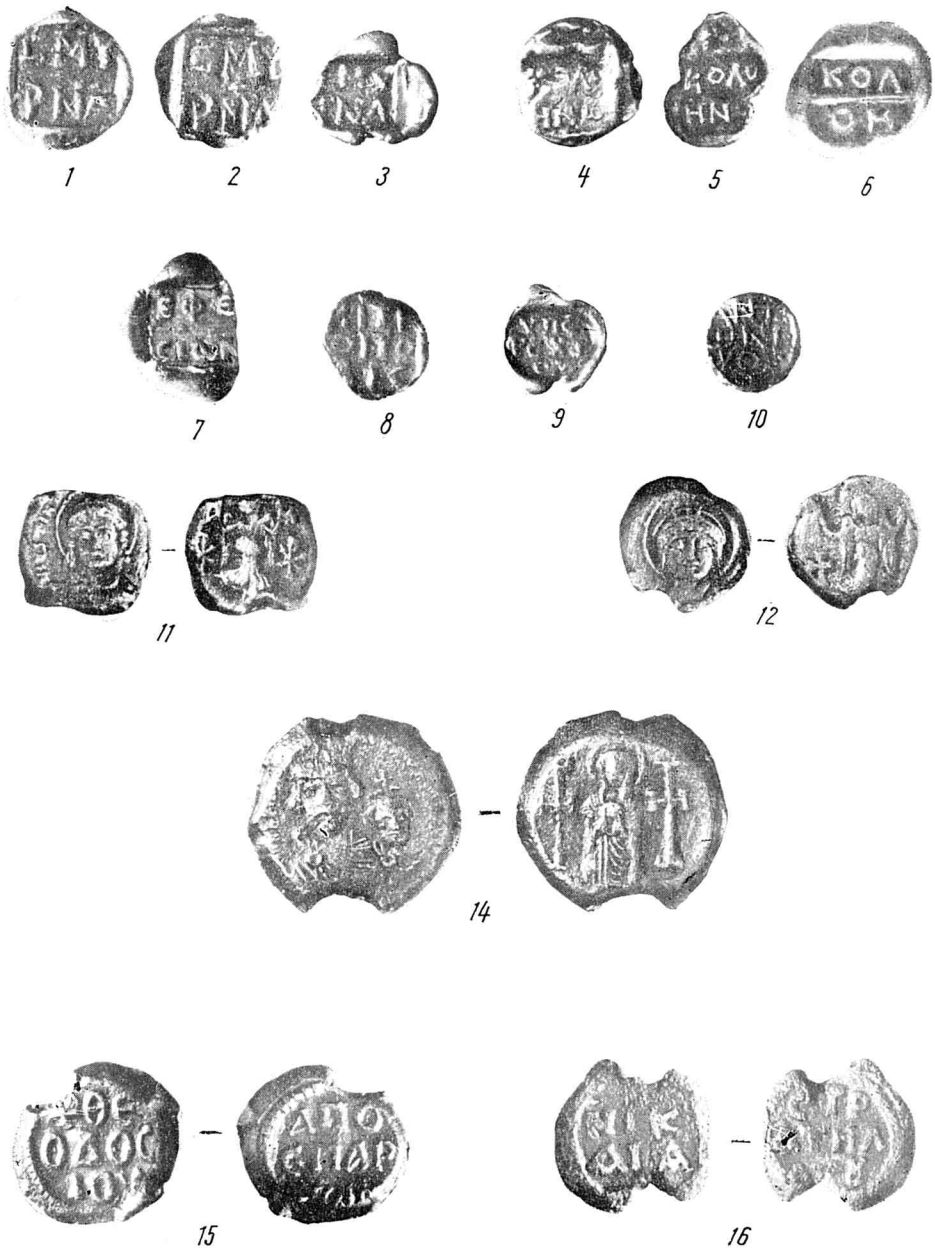


Fig 1 — Plombs byzantins de la collection Michel C. Soutzo.

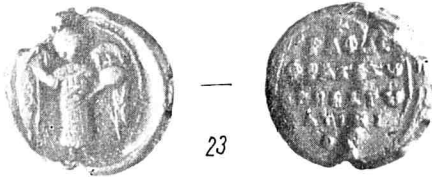
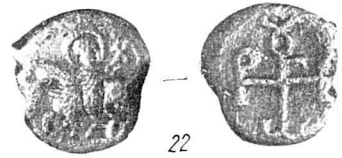
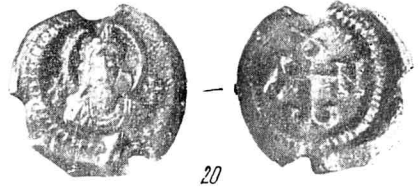
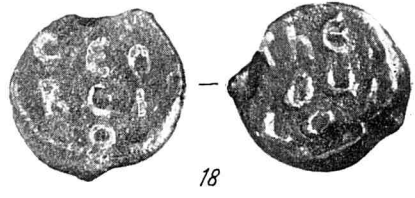
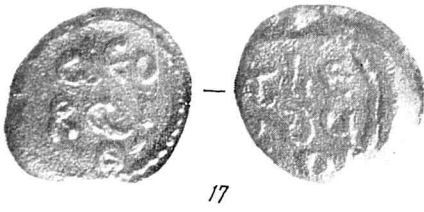


Fig. 2 — Plombs byzantins de la collection Michel C. Soutzo.

†	†
·ΡΑΦΑC	[Γ]ραφάς
·ΦΡΑΓΙΖΩ	[σ]φραγίζω
·ΡΟΕΔΡΩ	[π]ροέδρου
ΑΤΙΚΙ	'Ατικί-
ΟΥ	ου

† Γραφάς σφραγίζω προέδρου 'Ατικίου.

XI^e — XII^e siècle ²⁷.

24. Tessera convivalis

Un petit disque en plomb, un peu ébréché dans sa partie inférieure. Diamètre : 3 cm ; épaisseur : 1 mm. L'avvers comporte à l'intérieur d'un cadre très simple, en relief, une légende de quatre lignes, aux lettres irrégulières. La dernière ligne est en partie oblitérée. Hauteur des lettres : 4—5 mm. Le revers est complètement uni.

TE KA	Τε κα-
ΛΕ ΤΑΚΑ	λè τὰ κα-
ΛΑΠΑΝ	λὰ πάν-
ΤΑΠΙΕ	τα. Πίε.

T(η) καλ(η) τὰ καλὰ πάντα. Πίε.

IV^e — V^e siècle de n.è.

Notons le fait que la lettre η est remplacée par ε, ce qui plaide pour une date pas trop récente de cette pièce. Toutefois, l'écriture irrégulière et la forme des caractères épigraphiques ne permettent point la datation plus ancienne de cette tessère. La légende prouve qu'il s'agit d'une tessère privée, à savoir une sorte de billet de participation à un banquet (*tessera convivalis*) — comme la présence du verbe πίε semble l'indiquer. Des souhaits similaires sont inscrits sur les cadres des miroirs de la même époque ²⁸.

²⁷ Ch. Diehl, *De la signification du titre proèdre*, dans *Mélanges G. Schlumberger*, I, Paris, 1924, p. 105—117 et V. Laurent, *Coll. Orghidan*, op. cit., n° 75, 115 et 454.

²⁸ D. Tudor, *Oțtenia romană*, 2^e éd., București, 1958, p. 369, fig. 96 et SE, n° 271 ; V. Culică, dans « Studii și cercetări de istorie veche », 17 (1966), 1, p. 191, n° 13 et p. 194 : inscription complétée par nous partant d'un exemplaire avec l'inscription entièrement conservée, appartenant au Musée d'histoire de la ville de Bucarest.

UNA FALSA MONETA DI ISACCO II E ALESSIO IV (1203—1204)

T. BERTELÈ
(Verona)

Nel 1938 abbiamo acquistato nei Balcani una piccola moneta d'argento¹ che presentava nel dritto le figure ed i nomi di Isacco ed Alessio e, nel rovescio, l'immagine di Cristo seduto su un trono con spalliera. Pretendeva perciò di essere una moneta di Isacco II col figlio Alessio IV il cui brevissimo regno (18 agosto 1203—28 gennaio 1204) precedette di pochi mesi la conquista di Costantinopoli per opera dei Crociati.

La moneta apparve subito assai strana: lo stile del dritto non corrispondeva a quello del rovescio ed errata era la posizione delle mani dei due personaggi sull'asta della croce esistente tra essi (la mano del figlio sta più in alto di quella del padre mentre nelle monete bizantine il posto più elevato della mano indicava preminenza ed era riservato all'imperatore principale quando era rappresentato assieme ad un coimperatore o alla figura religiosa quando un sovrano era rappresentato assieme ad essa).

L'esame provò poi che si trattava di un falso per il quale era stato adoperato un *grosso* veneziano non di Enrico Dandolo (†1205), uno dei grandi capi della IV Crociata, ma di un doge molto posteriore²; nel

¹ Peso gr. 1,62; diametro mm 20; bucata

² Tale è il parere di O. Murari, espertissimo conoscitore delle monete veronesi e in generale di quelle delle zecche dell'Italia Settentrionale nel Medio Evo, il quale ne ha indicato i motivi in un appunto che ci ha cortesemente favorito e che di seguito pubblichiamo: „Per la datazione del grosso adoperato si possono prendere in esame alcuni particolari del rovescio che sono propri di determinati periodi.

In primo luogo si può considerare l'anello che è sotto il braccio sinistro del Cristo. È uno dei segni di zecchiere. I primi segni (punti) si trovano sui grossi a partire dall'epoca di Jacopo Tiepolo (1229—1249) ma gli altri segni, tra i quali gli anellini che qui ci interessano, si incontrano solo a partire da Ranieri Zeno (1253—1268) e si ritrovano sui grossi di diversi dogi successivi fin quasi alla metà del secolo XIV.

Un'altra indicazione si può trarre dalla forma della parte superiore del trono sul quale è seduto il Cristo. Per tutta la prima metà del sec. XIII, cioè dall'epoca di Enrico Dandolo

drutto di esso vi era la figura di S. Marco che consegnava al doge un vessillo (*vexillum ducatus*); nel rovescio, Cristo seduto in trono.

Diamo una riproduzione a grandezza naturale e un ingrandimento di ambo i lati di un grosso di Enrico Dandolo e della „nuova moneta”.

Nel drutto di quest'ultima si può vedere che, pur mantenendo il tipo generale originario, la figura del doge fu scalpellata e sostituita da quella dell'imperatore Isacco col suo costume ed attributi: corona con pendenti e *loros* ingioiellato la cui estremità pende dal braccio destro; fu però conservata la posizione della mano destra, in basso, sull'asta della croce; la „promissione” ducale tenuta dal doge in alto, con la sinistra, fu adattata a rappresentare *l'akakía*.

A sua volta la figura di S. Marco fu pure scalpellata e sostituita da quella di Alessio dal viso imberbe (sebbene, se aveva circa 24 anni come dice il Saulcy, ³ avrebbe dovuto apparire con piccoli baffi e corta barba); sul capo ha anch'egli la corona con pendenti e sulla veste porta una specie di corta clamide; fu conservata anche in questo caso la posizione della mano destra di S. Marco in alto, sull'asta della croce; la sinistra è piegata sul petto com'era quella di S. Marco che teneva con essa il Vangelo.

Al centro, il vessillo ducale fu sostituito da una croce doppia. Infine l'iscrizione DUX lungo l'asta del vessillo fu anch'essa scalpellata e sostituita dalla parola *despote* che, per ragioni di spazio, dovette essere divisa in tre parti: Δ a sinistra, in alto; ε/c—π/o dall'uno e dall'altro lato della parte superiore dell'asta della croce; τ a destra, in alto (Δεσποτ). Le leggende laterali che davano il nome del doge e del Santo, scritte in forma circolare, furono sostituite dalle nuove, scritte dall'alto in basso: a sin. ICAA. IOC; a d. AAEI.

a quella di Marino Morosini (1249—1253), si nota che il trono termina in alto con due sporgenze laterali più o meno marcate, simili a due orecchie, che poi gradualmente scompaiono.

Ugualmente verso la fine del secolo sembra orientarsi quel piccolo segno arcuato che si nota a destra, sul numbo. Nei grossi della prima metà del secolo si trova generalmente più basso, all'altezza delle spalle del Cristo o molto vicino alla linea orizzontale del trono. Successivamente si vede in posizione meno regolare e frequentemente più in alto come in questo esemplare.

Non si può prendere in esame il drutto dell'esemplare, troppo alterato col bulino. Ma anche il rovescio presenta tracce evidenti di bulinatura. Sono chiaramente aggiunte le pieghe della veste nel tratto tra la spalla ed il braccio sinistro: negli esemplari normali la veste si presenta in quel tratto come un triangolo liscio. Altri ritocchi sono stati fatti anche nella parte centrale, in basso, della veste.

Dall'insieme ci sembra che il grosso adoperato possa attribuirsi alla seconda metà del sec. XIII e più probabilmente agli ultimi decenni, intorno all'epoca del doge Pietro Gradenigo (1289—1311)'.
³ F. de Saulcy, *Essai de classification des suites monétaires byzantines*, Metz, 1836, p. 362.



2



1. Grosso di Enrico Dandolo — 2. Falsa moneta di Isacco II e Alessio IV. — Ambedue a grandezza naturale e ingrandite.

Non insistiamo su altri particolari minori.

La falsificazione fu probabilmente eseguita in epoca moderna, dopo la pubblicazione dell'opera del Saulcy il quale, a proposito delle monete di questo regno, scriveva : „Sans aucun doute, les monnaies de cette série peuvent et doivent exister”, premettendo che „sur ces monnaies, le jeune empereur doit paraître en commun avec son père”⁴, frasi che poterono richiamare l'attenzione del falsario e spingerlo a creare la moneta sconosciuta.

Può anche darsi che il falsario fosse un veneziano, data la predilezione mostrata per il grosso veneto. A causa della laboriosa tecnica adottata egli non può tuttavia aver creato molti esemplari della „nuova moneta”.

⁴ F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 360.

PROCOPIANA

V. BEŠEVĽIEV
(Sofia)

Die Kastellnamen in *De aedificiis* des Prokop sind nicht immer in einer einwandfreien und zuverlässigen Form überliefert. Deshalb muß man vor ihrer sprachwissenschaftlichen Verwertung immer darauf achten, ob sie nicht offensichtliche Fehler aufweisen. Die bisherige Forschung hat diese an sich selbstverständliche Vorbedingung völlig außer acht gelassen. Man hat bis jetzt die Kastellnamen gedeutet, ohne sich um die Richtigkeit ihrer Überlieferung zu kümmern. Wenn man die kurzen und zerstreuten Vermutungen von Kopistenfehlern in den Aufsätzen von P. Skok¹ beiseite läßt, ist I. I. Russu, der einzige, der diese Frage angeschnitten hat. Er hob mit Recht hervor, daß, „manche der offensichtlich verderbten Namen von einigen Forschern weiterhin in entstellter Form als gültiges sprachwissenschaftliches Belegmaterial verwendet und gedeutet werden“. Wir möchten nachstehend auf einige typische Kopistenfehler hinweisen, die sich leicht feststellen lassen.

1. Die Hauptursache für falsche Wiedergabe der Kastellnamen ist das Verwecheln von Buchstaben, das folgende Fälle deutlich zeigen.

γ—τ: Ἀντίπαγραι 117,32 statt Ἀντίπατραι²

δ—κ: Κλέμαδες 124,7 statt Κλέμακες (?) = Climaces

δ—λ: Δεονίανα 148,3 statt Λεονίανα³ und umgekehrt

λ—δ: Λιμώ 148,4 statt Λιμώ⁴

θ—τ: Σαρμαθών 148,4 statt Σαρματῶν.

¹ Z. B. ZRPh., 50, 1930, 530*, 54, 1934, 443 f., 456, 466, 467.

² Die Ortsnamen der Balkanhalbinsel in *De aedificiis*, „Revue de Linguistique“, VIII, (1963), 1, 127 f.

³ Ebenda, 131.

⁴ RE, 5, 649.

- μ—κ: Βουγάραμα 121,31 statt Βουγάρακα.
 ν—μ: Πρινιάνα 119,12 statt Πριμιάνα,⁵ Σκουάνες 121, 52 statt Σκουάμες.
 ν—υ: Μανρόβαλλε 148,46 statt Μαυρόβαλλε, Πανταλείας 106,16 statt Παυταλείας, vgl. in den Handschriften 147,16 Αύθιπάρου neben Ἀνθιπάρου
 ξ—ζ: Δείζας 147,32 statt Δείζας, vgl. Μαξεντίου 131, 24 in der Handschrift V Μαξεντίου
 ξ—σ(ζ): Κουρτουξοῦρα 146, 20 statt Κουρτουσοῦρα bzw. —ζοῦρα.
 τ—π: Τρισκιάνα 121, 23 statt Πρισκιάνα,⁶
 φ—σ: Γρόφρες 122, 44 statt Γρόσφρες (?)
 α—ου: Τουρρίβας 124,8 statt Τουρρίβους und umgekehrt
 ου—α: Δούσμανες 122, 47 statt Δάσμανες,⁷ Λουκουάντα 122, 24 statt Λακουάντα, Βεσούπαρον 146, 3 statt Βεσάπαρον, Ζεαπουρίες 122, 20 statt Ζεαπαρίες, Ζητνουκόρτου 130, 17 statt Ζητνουκόρτα, Μουρκίαρα 118, 9 statt Μαρκίαρα vgl. Μαρκίπετρα 121, 4 und Μαρκέρωτα 147, 24, Ῥοτοῦν 120,49 = Rotam, Τουρούλης 148, 20 statt Ταρούλης, Τρεδετετιλίου 124, 24 statt Τρεδετετιλίας, Αύθιπάρου 147, 16 und Ὑμαυπάρου 146, 29 statt Αύθιπάρα und Ὑμαυπάρα. Beide letzten Formen lassen sich allerdings auch als Transkription von einem lateinischen *-parum* mit ausgefallenem Schluß-m deuten. Vgl. auch Μούνδεπα 145, 26 in der Handschrift A Μάνδεπα.
 α—ε: Κάρβερος 147,36 statt Κέρβερος, Καστελλοβρέταρα 120, 31 statt Καστελλοβέτερα, Ἐρκουλα 123,6 statt Ἐρκουλε (-m), vgl. κινστάρνα 118, 18—19 statt κινστέρνα und umgekehrt
 ε—α: Νοβείουστινιανά 149, 21 statt Νοβαιουστινιανά, Σκέμνας 146, 10 statt Σκάμνας, Γερμεν-122, 6 statt Γερμαν-
 α—ο: Βικάνοβο 124, 27 statt Βικόνοβο, Λουποφαντάνα 123, 38 statt Λουποφαντάνα, Δινισκάρτα 148, 42 statt Δινισκόρτα,
 ου—ε: Ῥουμισιάνα 106, 20 statt Ῥεμισιάνα
2. Folgende Kastellnamen zeigen Auslassungen von Buchstaben:
 ζ: Τρεδετετιλίου 124, 24 statt Τρεδετζετιλίας
 ν: Ἀντωῖνον 146, 43 statt Ἀντωνῖνον
 ρ: Τιγᾶς 131, 22 statt Τιγρᾶς
 σ: Πρέιδις 149, 12 statt Πρέσιδις,⁸ Στενέκορτα 121, 27 statt Στενέσκορτα.
3. Manche Kastellnamen enthalten überflüssige Buchstaben oder Silben.
 — a. Buchstaben: ν: Πίνζος 146, 12 statt Πίζος
 ρ: Καστελλοβρέταρα 120, 31 statt Καστελλοβέτερα, Οὔρβρ'ανα 122, 52 statt, Οὔρβιάνα,⁹ Φερραρία 123, 20 statt Φερραρία.

⁵ Russu, *Ortsnamen*, 128.

⁶ *Ebenda*, 129.

⁷ C. Patsch, RE, 4, 222.

⁸ Russu, *Ortsnamen*, 132

⁹ *Ebenda*, 130.

σ: Οὔτως 130, 27 statt Οὔτω wohl unter dem Einfluß von οὔτως, und vielleicht Δείξας 147, 32 unter dem Einfluß des Partizips Aorist δείξας statt Δείζα bzw. Δίζα.

ι: Κουμέδαβα 106, 20 statt Κουμέδαβα, Δανεδέβαι 121, 28 statt Δανεδέβα, vgl. Βωνονία 129, 11 in der Handschrift V Βωνονίαι.

β. Silben: -δε: Μεριοπόντεδε 124, 43 statt Μεριοπόντε.

-κα: Μιλλάρεκα 123, 10 statt Μιλλάρε, wenn nicht Μιλλάρε κα' = (ad) Miliare (m) XXI

-ρε: Βουργονόβορε 129, 1 statt Βουργονόβο.

Einen besonderen Fall stellt der Kastellname Κρατίσκαρα 106,19 dar, der zugleich Auslassung des Buchstaben Σ- im Anlaut und Zusatz der Silbe-ρα im Ausgang aufweist. Der Name hat ursprünglich Σκρατίσκα gelautet.

Wir haben die obigen Falle nicht in der Absicht angeführt, das Thema ausführlich oder erschöpfend zu behandeln, sondern lediglich um zu zeigen, daß die überlieferten Formen nicht selten Kopistenfehler enthalten, und daß man eventuell auf solche gefaßt sein muß, bevor man einen Kastellnamen für thrakisch u. dgl. erklären oder deuten will.

UNE INFORMATION DE SKYLITZÈS-CÉDRÉROS À LA LUMIÈRE DE L'ARCHÉOLOGIE

PETRE DIACONU (Bucarest)

La chronique de Skylitzès-Cédrénos note, au lendemain de la cessation des luttes qui mirent aux prises, devant Dorostolon (Silistra), Byzantins et Kiéviens en 971, le fait suivant : τῶν δὲ Ῥῶς ἀποπλευσάντων, τῶν παρὰ ταῖς ὄχθαις τοῦ ποταμοῦ φρουρίων καὶ πόλεων πρόνοιαν θέμενος ὁ βασιλεὺς καὶ φρουρὰν καταλιπὼν τὴν ἀρχοῦσαν ἐς ἤθη τὰ Ῥωμαίων ἀνέζειξεν¹ (= Quand la flotte russe se fut éloignée, l'empereur accorda son attention aux forteresses et aux villes des bords du fleuve et, après y avoir laissé une garnison suffisante, il leva le camp pour la résidence des Rhomées, *i. e. Constantinople*).

Il est aisé d'observer que le passage que nous venons de reproduire consigne certaines mesures destinées à renforcer la frontière byzantine au Bas-Danube.

Comme les indications fournies par notre source dépassent le cadre accoutumé d'informations de chronique, leur vérification s'impose. Aussi nous proposons-nous de rechercher dans les pages qui suivent de quelle manière elles se reflètent dans les observations découlant des recherches archéologiques.

Mais, avant tout, une question se pose à l'esprit, celle de savoir sur laquelle des deux rives du Danube se dressaient les forteresses et les villes dont il est question. A prendre *ad litteram* la phrase de Skylitzès-Cédrénos, il faudrait admettre qu'elles se trouvaient de part et d'autre du fleuve. En effet, il y est dit qu'elles étaient situées παρὰ ταῖς ὄχθαις τοῦ ποταμοῦ. Si l'on prend en considération l'acceptation de rive escarpée de

¹ Cedrenos, *Hist. comp.*, II, Bonn, 1839, p. 412.

ἄχθη, il résulte que lesdites forteresses et villes se dressaient sur la rive droite du Danube, vu que celle-ci est à la fois élevée et escarpée. Aussi l'emploi de ἄχθη au pluriel doit-il être apprécié comme une modalité d'expression, une licence littéraire, propre du reste au style de Skylitzès.

Qu'il en est bien ainsi, c'est ce qui résulte également d'un autre passage de la même chronique. Parlant des trois forteresses cédées par Constantin IX Monomaque à Kegen, le chroniqueur écrit : καὶ φρουρία τρία ἀπὸ τῶν ἐν ταῖς ἄχθαις ἰδρυμένων τοῦ Ἰστρου εἰλήφε² (= et il reçut trois des forteresses fondées sur les bords de l'Istros). En réalité il est question ici aussi de la rive droite du Danube. Il résulte d'ailleurs clairement d'autres passages de la même chronique, que les forteresses attribuées à Kegen étaient situées au sud du fleuve.

Par conséquent, les forteresses et les villes qui retinrent l'attention de Skylitzès-Cédrénos ont dû se trouver sur la rive droite du Danube inférieur.



On le sait, les ruines romano-byzantines de Dinogetia-Garvăn ont subi à un moment donné une vaste opération de nivellement³. Là où il existait des monticules, on les rasa et les matériaux ainsi éliminés servirent à combler les fosses⁴, en vue d'obtenir une surface aussi plane que possible. Les décombres, répandus sous forme d'une couche assez épaisse⁵, s'étendent fréquemment par-dessus un niveau de sol stérile qui marque la période écoulée entre le moment où la cité romano-byzantine fut détruite et celui où le nivellement fut effectué⁶. L'étude de ces décombres montre l'absence des pierres. J'ai la conviction qu'elles auront été récupérées pour servir à réparer ce qui restait encore debout des murailles de la place⁷.

On a observé à Capidava aussi une situation analogue. Là encore les décombres résultant du déblaiement des ruines ont été dispersés sur une vaste aire. Le nivellement est plus évident dans la partie sud-ouest de la cité, à savoir dans le secteur dit du « castel du VI^e siècle ».

L'ampleur et la manière organisée des nivellements⁸ dénotent que les opérations de déblaiement des ruines se sont effectuées à une fin net-

² Cedrenos, *op. cit.*, p. 584.

³ Gh. Ștefan, dans *Dinogetia*, I, 1967, p. 22.

⁴ Em. Condurachi, I. Barnea, Petre Diaconu, *Nouvelles recherches sur le « limes » byzantin du Bas-Danube aux X^e-XI^e siècles*, dans *Thirteenth International Congress of Byzantine Studies*, Oxford, 1966 (tirage à part), p. 5 ; reproduit dans *Proceedings of the XIIIth International Congress of Byzantine Studies*, London—New York—Toronto, 1967, p. 182.

⁵ Leur épaisseur atteint parfois 1 mètre (voir Gh. Ștefan, *op. cit.*, p. 5).

⁶ Gh. Ștefan et collab., *Săpăturile arheologice de la Garvăn* [Les fouilles archéologiques de Garvăn], dans « *Materiale și cercetări arheologice* », V (1959), p. 575—576.

⁷ Em. Condurachi, I. Barnea, Petre Diaconu, *op. cit.*, p. 5.

⁸ Gh. Ștefan et collab., *op. cit.*, p. 576.

tement précisée, laquelle ne pouvait être autre que le réaménagement des places fortes afin de les rendre utilisables, naturellement, dans d'autres conditions que celles de l'époque romano-byzantine. C'est du reste ainsi que l'on explique pourquoi à Dinogetia-Garvăn, parallèlement au nivellement des décombres, on entreprit la réparation de l'enceinte⁹, des tours¹⁰ et de la porte¹¹, tandis qu'à Capidava l'on élevait un nouveau mur fait de blocs de pierre fixés avec de l'argile¹².

A ce qu'il semble, une activité identique se déroula aussi dans d'autres cités de la rive du Danube. Ce serait le cas, par exemple, de Noviodunum-Isaccea et de Carsium-Hirşova¹³. Mais l'imprécision des données recueillies ne nous permet pas de nous arrêter à leur sujet. Les observations stratigraphiques ont mené à la conclusion que les opérations de réaménagement des forteresses se sont déroulées à un moment de la haute époque féodale¹⁴ et l'examen des matériaux archéologiques, datés parfois par des monnaies de Jean Tzimiskès, a permis de restreindre l'époque de restauration des fortifications aux années immédiatement postérieures à la victoire byzantine remportée sur les soldats de Kiev sous les murs de Silistrie¹⁵.

Les fouilles effectuées en 1950 à Dinogetia-Garvăn ont ramené à la lumière quelques murs de pierre et de terre glaise se distinguant de tous les autres par le fait qu'ils sont directement fixés au-dessus du niveau des constructions appartenant à l'époque romano-byzantine¹⁶. Ces murs ne se trouvent que dans le secteur nord des fortifications. La disposition des constructions sur le plan suggère les limites d'habitations de plein pied de forme rectangulaire, disposées à la file, dans un certain ordre.

⁹ Em. Condurachi, I. Barnea, P. Diaconu, *op. cit.*, p. 5. Pour assurer au mur d'enceinte une plus grande résistance en cas d'attaque, le terrain, dans son voisinage immédiat, fut dégagé des ruines et des décombres — sur 15 m de large — jusqu'au roc (Gh. Ştefan, dans *Dinogetia*, I, 1967, p. 20)

¹⁰ Gh. Ştefan, I. Barnea et B. Mitrea, *Şantierul Garvăn (Dinogetia)* [Le chantier de Garvăn (Dinogetia)], dans «Materiale și cercetări arheologice», VIII (1962), p. 686—687 Cf. Gh. Ştefan, *Dinogetia*, I, p. 22.

¹¹ Petre Diaconu, *În legătură cu datarea olanelor cu semne în relief descoperite în așezările feudale timpurii din Dobrogea* [A propos de la datation des tuiles à signes en relief découvertes dans les établissements de la haute époque féodale en Dobroudja], dans SCIV, X (1959), p. 495. Nous sommes en mesure aujourd'hui de revenir sur la datation de l'annexe extérieure de la porte de Dinogetia. Selon les dernières données dont nous disposons, nous penchons à dater cette annexe du XI^e siècle, au lieu du X^e. Selon toutes probabilités, c'est au X^e siècle que fut refaite la porte romano-byzantine. Ce n'est qu'après sa destruction (à l'occasion peut-être de l'invasion pechenègue de 1036) que l'on se mit à bâtir l'annexe extérieure.

¹² Gr. Florescu, R. Florescu, Petre Diaconu, *Capidava*, I, 1958, p. 135—138.

¹³ Em. Condurachi, I. Barnea, Petre Diaconu, *op. cit.*, p. 6—7.

¹⁴ Gh. Ştefan et collab., *op. cit.*, p. 575; la légende de la p. 20, fig. 1—2 date les machures des X^e—XII^e siècles.

¹⁵ Gh. Ştefan et collab., *op. cit.*, p. 576; Em. Condurachi, I. Barnea, Petre Diaconu, *op. cit.*, p. 5.

¹⁶ Gh. Ştefan, I. Barnea, B. Mitrea, D. Protase, V. Vătăşianu, *Săpăturile de la Garvăn (Dinogetia)* [Les fouilles de Garvăn (Dinogetia)], dans SCIV, II (1951), 1, p. 38.

Partant de l'observation que les murs sont directement situés sur « la couche ancienne romano-byzantine » et qu'entre la base des murs et le niveau des ruines antiques on distingue même « une traînée de terre de couleur grise qui indique par endroits la surface de la couche ancienne »¹⁷, les auteurs du rapport préliminaire excluent la possibilité que les murs remontent à l'époque romano-byzantine et ils les qualifient de « murs barbares », les datant des VIII^e–IX^e siècles¹⁸.

Pour nous, nous estimons que « les murs barbares » de Dinogetia-Garvăn ont été construits sous Jean Tzimiskès. En faveur de cette datation plaident les observations stratigraphiques elle-mêmes enregistrées, observations dont la plus éloquente nous semble être celle relative à l'établissement des murs sur la couche de sol stérile qui recouvre les ruines de l'époque romano-byzantine¹⁹.

De pareilles constructions apparaissent, en nombre assez élevé, à Capidava²⁰. Comme à Dinogetia-Garvăn, elles se trouvent dans la partie nord de la cité²¹. Et tout comme à Dinogetia, les murs de Capidava délimitent le cadre de chambres disposées à la file, l'une contre l'autre. Ces chambres, pourvues de foyers ouverts et parfois de fours en forme de calote hémisphérique, ont un plancher net²². L'inventaire est représenté par une quantité réduite de céramiques, qui se résume aux catégories suivantes : a) céramique sablonneuse ; b) à émail vert olive ; c) grise, à lignes lustrées ; d) kaolinée, à angobe rouge ou brune²³.

Compte tenu de l'existence uniquement des deux dernières espèces céramiques, les habitations de plein pied de Capidava ont été datées de la fin du IX^e siècle et du début du suivant²⁴. Une éventuelle datation du temps de Jean Tzimiskès est repoussée *a priori* pour la raison que l'on n'a

¹⁷ *Ibid*

¹⁸ *Ibid*. A noter que p. 20, fig 1–2, sur le plan général de l'établissement, ces murs sont datés des X^e–XII^e s. (voir la légende). Dans les plans généraux publiés dans les rapports préliminaires suivants dans diverses études et dans la monographie de Dinogetia aussi, ces murs sont marqués de hachures et attribués aux V^e–VI^e s. Les auteurs du rapport de 1959 sont donc revenus, sans aucune justification, sur la datation de ces murs.

¹⁹ *Ibid*. Normalement cette couche de « stérile » est recouverte par les décombres étalés en l'an 571 (voir Gh Ștefan et collab., *op cit*, p. 575). Nous nous hâtons d'ajouter toutefois que là où le terrain était trop élevé (comme c'est le cas pour le coin nord-est de la cité, c'est-à-dire sous la forme des murs décrits plus haut), un nivellement n'était plus nécessaire ; dans de pareilles zones par-dessus le « stérile » ce n'est pas la couche de décombres mais les demeures de l'époque respective qui font suite.

²⁰ R. Florescu, *Date noi de la Capidava. În legătură cu cultura materială a zonei Dunării de Jos în perioada anterioară campaniilor lui Ioan Tzimiskes* [Informations nouvelles de Capidava. A propos de la culture matérielle de la zone du Bas-Danube pendant la période d'avant les campagnes de Jean Tzimiskès], dans « Apulum », VI (1967), p. 259–267.

²¹ R. Florescu, *op. cit.*, p. 259 attribue encore à ce niveau les vestiges de « plancher » surpris en d'autres points de la place forte. En réalité, ces « planchers » attestent le niveau foulé par les habitants des cabanes.

²² R. Florescu, *op cit*, p. 260.

²³ *Ibidem*, p. 263.

²⁴ *Ibidem*, p. 267.

pas retrouvé, à l'intérieur des habitations, des monnaies appartenant au règne de ce basileus.

Conformément aux observations stratigraphiques, les habitations de plein pied de Capidava s'encadrent dans le plus ancien niveau de vie. Une preuve en ce sens est fournie par leur intersection par des fosses appartenant à des fonds de cabanes ultérieurs²⁵.

L'auteur des fouilles de Capidava voit dans le caractère des habitations et des foyers « ouverts » une tradition dacique dans la technique de construction des murs ainsi que dans les caractères d'une partie de la céramique, des éléments de tradition romaine²⁶. D'où la conclusion que les habitations de surface de Capidava ont appartenu à une vieille population roumaine, déplacée dans ces lieux par suite des mesures adoptées par le tsar des Bulgares Siméon pour renforcer la ligne du Danube²⁷. Selon le même chercheur, lesdites habitations n'ont rien de commun avec les trois niveaux de cabanes à demi souterraines. Ces dernières appartiendraient à une autre population et dateraient de l'intervalle de temps délimité par les règnes de Jean Tzimiskès et de Michel IV le Paphlagonien (1034—1041).

Personnellement, nous ne saurions être d'accord avec de telles conclusions. La date assignée aux habitations de plein pied de Capidava, fin du IX^e s. — début du X^es., ne repose sur aucun fait concluant. L'argument tiré de l'existence des vases kaolinés à angobe rouge et brune comme de celle des vases gris, décorés de lignes lustrées, est sans valeur péremptoire, du fait que les deux espèces continuent d'exister dans la seconde moitié du X^e siècle²⁸. En outre, si l'on tient compte de la faible quantité de céramique grise²⁹, les habitations de surface doivent être datées de préférence vers la fin du X^e siècle que d'une centaine d'années plus tôt, car la céramique grise, en tant que composante de la céramique de la civilisation de Dridu, n'est à aucune époque de son existence plus faiblement représentée qu'à la fin du X^e siècle. Ainsi donc, il appert de la discussion qui précède que les éléments invoqués à l'appui de la datation de bonne heure du niveau des habitations de plein pied de Capidava constituent finalement des indices en faveur d'une date plus tardive.

Outre cela, vu que les habitations reposent sur les décombres, leur datation de l'époque de Jean Tzimiskès n'implique plus aucune discussion. Certes, nous n'avons garde d'oublier que l'on n'a trouvé dans les habita-

²⁵ *Ibidem*, p. 259—260.

²⁶ *Ibidem*, p. 265.

²⁷ *Ibidem*, p. 267.

²⁸ Voir M. Comşa, dans *Dinogetia*, I, 1967, p. 204, fig. 13 (diagramme), où une partie de cette céramique est datée aussi des premières décennies du XI^e siècle. Voir à cet égard le point de vue plus ferme de I. Nestor, *Les données archéologiques et le problème de la formation du peuple roumain*, dans « *Revue roumaine d'histoire* », 3 (1964), p. 407—420.

²⁹ R. Florescu, *op. cit.*, p. 263.

tions de plein pied de Capidava aucune pièce de monnaie de Jean Tzimiskès, mais nous nous hâterons d'ajouter que c'est là un cas fortuit. Pour appuyer d'un exemple notre affirmation, il suffit de rappeler que lors de la campagne de fouilles de 1956 on n'a pas même découvert, dans l'ensemble de tout un secteur, une seule monnaie appartenant au règne de cet empereur ³⁰.

De l'analyse des maigres données dont on dispose il ressort que les habitations de surface de Capidava et de Dinogetia s'inscrivent dans le plus ancien niveau de vie de la haute époque féodale. Cela toutefois ne signifie pas qu'elles ne soient pas contemporaines aussi du plus ancien niveau de cabanes à demi souterraines des établissements en question. Il a été tout juste fait mention en son temps du fait que les habitations de plein pied sont situées dans le secteur nord des établissements de Dinogetia-Garvăn et de Capidava, le reste des surfaces étant occupé par des fonds de cabanes.

Dans une telle situation une question s'impose à l'esprit : les habitations de plein air n'appartiendraient-elles pas à une certaine catégorie ethnique ou sociale ? A notre avis, il ne peut être question de pareille chose. Ces habitations sont, en réalité, les casernes, si l'on peut dire, où furent installés les détachements militaires byzantins qu'à son départ pour Constantinople Jean Tzimiskès laissa en Dobroudja. Certes, les unités militaires cantonnées dans les cités ne pouvaient faire partie des armées des thèmes du sud des monts Balkans, ne serait-ce que pour le motif que, conformément aux usages en vigueur, celles-ci devaient résider dans leurs garnisons d'origine. De même, il est peu probable que les premiers soldats laissés pour assurer la garde des lieux aient été des autochtones. Le recrutement de soldats dans les rangs de la population indigène devait être précédé du cadastre des terres et de leur distribution en στρατιωτικῆ γῆ ³¹, d'un recensement de la population et d'autres opérations encore que l'on ne pouvait effectuer que dans les limites d'un certain laps de temps. C'est pourquoi il faut supposer que les premières unités militaires laissées dans les forteresses de Dobroudja appartinrent aux *tagmata*, c'est-à-dire aux armées constituées de soldats de métier ³², que des obligations de recrutement ne liaient pas à leur région d'origine.

Or, ces unités n'étaient point accoutumées à habiter dans des cabanes. Conséquemment, il fallait leur assurer les conditions d'habitation

³⁰ Gr. Florescu et collab., *Capidava. Raport asupra activităţii arheologice din 1956* [Capidava. Rapport sur l'activité archéologique de 1956], dans «Materiale și cercetări arheologice», V (1959), p. 562—563.

³¹ Hélène Glykatzi-Ahrweiler, *Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin aux IX^e — XI^e siècles*, Paris, p. 8—24 (tirage à part du « Bulletin de Correspondance hellénique », 84 (1966)).

³² Id., *op. cit.*, p. 24—33.

propres aux garnisons vivant au sud de la chaîne des Balkans, à savoir des habitations de plein pied, spacieuses, aux parois en pierre et distribuées selon un plan systématique. Parallèlement à cela, il fallait, dans la mesure du possible, leur bâtir des édifices religieux adéquats, chose qui, du reste, est attestée à Dinogetia-Garvăn. En effet, la petite église locale est, selon toutes les probabilités une chapelle de garnison. Quant à la stratigraphie, elle est contemporaine des habitations de plein pied situées dans la zone nord de la cité. Le rapport existant entre la petite église et les habitations de plein pied de Dinogetia-Garvăn est imposé également par les circonstances que l'entrée de ladite chapelle est située sur son flanc septentrional, c'est-à-dire dans la direction des logis des soldats ³³.

Naturellement, les unités de *tagmata* ont résidé dans les cités du Danube un certain temps, dont la durée fut déterminée par la complexité des opérations préliminaires au recrutement des soldats pris dans les rangs de la population autochtone. Ce n'est qu'après l'achèvement de ces opérations que l'on put commencer à recruter les soldats parmi les indigènes. Ce moment, que l'on peut situer, sous toutes réserves, aux alentours de l'an 1000, coïncide non seulement avec le retrait des unités de *tagmata* et leur remplacement par des soldats indigènes, mais encore avec la fin de l'existence des habitations de plein pied, laquelle entraîna la généralisation des cabanes sur toute la surface des cités des bords du Danube de Dobroudja.



Pour en revenir au passage reproduit en tête de cet article, nous soulignerons le fait que son existence nous détermine à voir dans la sollicitude manifestée par l'empereur Jean Tzimiskès pour les forteresses et les villes du Danube des préoccupations de les réaménager ³⁴, et à considérer la garde qu'il y avait laissée comme signifiant l'installation de garnisons à demeure.

Telles sont les informations littéraires que nous avons cherché à confronter avec les observations archéologiques dans les quelques pages qu'on vient de lire.

³³ Voir la discussion soulevée par le problème de l'emplacement de l'entrée sur le côté nord de la petite église apud Gh. Ștefan, I. Barnea et B. Mitrea, *op. cit.*, p. 688—689.

³⁴ Les efforts déposés par les Byzantins sous Jean Tzimiskès pour fortifier la ligne danubienne atteignent une ampleur bien plus grande que ne le donne à entendre le texte reproduit par Skylitzes-Cédrenos. Pour étayer notre affirmation, il suffit de rappeler que c'est alors que l'on construisit aussi la base navale de l'île de Păcuil lui Soare (voir Petre Diaconu, *Quelques problèmes relatifs à la forteresse byzantine de Păcuil lui Soare à la lumière des dernières fouilles archéologiques*, dans « Dacia », N. S., X (1966), p. 365—371).

AUX ORIGINES DES COURANTS DUALISTES À BYZANCE ET CHEZ LES SLAVES MÉRIDIONAUX

IVAN DUJČEV (Sofia)

Le problème de la continuité dans l'histoire des doctrines dualistes du Moyen Âge a été traité, jusqu'ici, à plusieurs reprises. On a cherché à élucider ce problème à propos des rapports entre le manichéisme et le paulicianisme, entre le bogomilisme et les mouvements dualistes des siècles précédents, enfin entre le bogomilisme, le patérenisme et la doctrine des cathares d'Europe occidentale. Les phénomènes des hérésies — tout comme les révolutions — ne sont pas des produits d'importation d'un pays à l'autre, d'une époque à l'autre : elles naissent sous des influences internes et externes, mais toujours spécifiques pour un pays et pour telle ou telle époque historique. Il n'est donc pas question d'établir un enchaînement mécanique entre les divers courants dualistes, surtout en ce qui concerne les hérésies dualistes de l'Europe médiévale. L'influence du dehors, c'est-à-dire des mouvements hérétiques antécédents, dans les mêmes régions ou ailleurs, est bien naturelle, sans être cependant un facteur unique et primordial. En relevant tantôt le caractère 'autonome' des mouvements dualistes des diverses époques, tantôt les influences possibles d'un mouvement hérétique dualiste sur un autre, on arrive parfois à des conclusions diamétralement opposées. Contre la conception de certains savants qui insistent surtout sur le caractère 'autonome' et trop spécifique des courants dualistes de l'Europe médiévale, on a formulé la thèse d'une vaste continuité à travers les siècles et les espaces. Il suffit de rappeler ici l'opinion d'un excellent connaisseur du bogomilisme, le prof. Dm. Obolensky d'Oxford, qui déclare que « a detailed study of Bogomilism should help Western medievalists to shed new light on the still somewhat obscure problem [of the historical connections] between Asiatic Manichaeism and the dualistic movements of western Europe, particu-

larly of the Italian Patarenes and of the Cathars or Albigenses of southern France »¹. A son avis, on peut concevoir « the Bogomil sect as the first European link in the thousand-year-long chain leading from Mani's teaching in Mesopotamia in the third century to the Albigensian Crusade in southern France in the thirteenth ».

Est-il admissible cependant de relier, dans un immense courant d'idées dualistes, une infinité de phénomènes depuis Manès jusqu'aux Albigeois ? En traitant le problème, on a appliqué avant tout la méthode comparative, basée sur une analyse des traits communs et des divergences entre les diverses manifestations dualistes. On n'a pas pris en considération pourtant, au moins dans une mesure suffisante, l'histoire des contacts entre le monde européen et l'Asie, c'est-à-dire les différents peuples et tribus qui venaient de l'Asie ou bien des régions voisines et qui, par conséquent, portaient les traces d'influence asiatique de caractère religieux, pour y chercher un facteur qui peut expliquer la pénétration des influences dualistes en Europe médiévale et, d'une manière particulière, à Byzance, ainsi que le renouvellement périodique des courants dualistes. Autant que ces contacts entre l'Orient et Byzance ont été étudiés, c'est avant tout dans les détails de leur histoire politique et militaire, et non comme une source d'influence religieuse. En parlant des invasions des peuples qui arrivaient de l'Asie et des régions proches, on se limite parfois à noter le « paganisme » de ces peuples, sans s'efforcer aucunement de préciser davantage et de découvrir, sous cette dénomination trop générique, les traits spécifiques. C'est exactement dans ce sens que l'on peut apporter, à mon avis, quelques arguments nouveaux et précieux, pour la solution des problèmes longuement discutés, parfois sans résultats positifs.

Avant d'aborder cependant ce problème en détail, une observation préliminaire s'impose quant à la date de la naissance des doctrines dualistes dans l'Empire d'Orient et dans les territoires balkaniques, occupés au Moyen Age par les Slaves méridionaux. Dans l'histoire des doctrines dualistes il semble ici possible de descendre, au point de vue chronologique, bien au-delà de Manès et de ses disciples. Le dualisme et le culte solaire constituaient les traits fondamentaux de la doctrine de Mithra qui se propagea d'Orient en Occident au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne jusqu'à un tel degré qu'elle devint un rival dangereux du christianisme lui-même². Grâce aux nombreux témoignages, surtout de caractère archéologique et épigraphique, on connaît assez bien la divulgation

¹ Dm Obolensky, *The Bogomils. A Study in Balkan Neo-Manichaeism*, Cambridge, 1948, p. VII.

² Pour les détails voir les indications chez I. Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo II. Saggi di storia letteraria*, Roma, 1968, p. 406 sqq, avec des notices bibliographiques.

considérable du mithriacisme dans les régions balkaniques. Il suffit de donner un coup d'œil à la carte géographique, dressée par M. J. Vermaseren³, qui du reste peut être, au moins en partie, enrichie et précisée dans certains détails sur la base de trouvailles archéologiques nouvelles ou négligées. Après avoir atteint une diffusion tellement vaste, le mithriacisme a dû céder la place au christianisme victorieux. La grande crise du mithriacisme est advenue, semble-t-il, vers la fin du IV^e et au début du V^e siècle, quelques dizaines d'années donc après l'affirmation du christianisme comme religion officielle dans l'Empire Romain. Ainsi, on nous dit⁴ que « nach dem J. 400 gibt es in Europa wohl nur mehr ganz selten, etwa in verkehrtsarmen Gebieten, eine Kultstate des Mithras ». Cette limite chronologique ne peut pas être acceptée pour l'Orient, particulièrement pour les territoires de la Péninsule des Balkans. En prenant en considération que la décadence et, à la fin, la disparition totale du mithriacisme en Europe occidentale était due, avant tout, au progrès du christianisme et à son introduction comme religion universellement reconnue et officielle dans ces régions, il faut dire que la situation dans les territoires balkaniques était tout à fait diverse. Quoique faisant partie intégrante de l'Empire, ces régions ne furent converties que graduellement. La religion du Christ s'imposait ici assez lentement. Au cours de quelques siècles, la population locale, tout comme les 'barbares', les nouveaux venus qui s'installaient ici et absorbaient la population plus ancienne, continuèrent à adorer les divinités païennes jusqu'à une époque assez tardive, au moins jusqu'à la seconde moitié du IX^e siècle, quand les Serbes, les Bulgares et les Croates furent convertis d'une façon officielle au christianisme⁵. Il n'est pas sans intérêt de noter que dans certains endroits de la Péninsule Balkanique on adorait les images sculptées dites du Cavalier thrace, en tant qu'images de saint Georges de Cappadoce, et ceci presque jusqu'à l'époque moderne⁶. On peut admettre que les anciens sanctuaires du dieu Mithra avaient conservé leurs adorateurs bien au-delà de l'époque classique et post-classique, même au Moyen Age. L'Eglise chrétienne, dans sa lutte contre les cultes païens plus an-

³ M. J. Vermaseren, *Corpus inscriptionum et monumentorum religionis mithriacae*, I—II, Hagae comitis, 1956—1960.

⁴ E. Wust, *Mithras*, PWRE, XV, 2 (1932), col. 2149.

⁵ Informations générales chez Dj. Sp. Radović, *La date de la conversion des Serbes*, in « Byzantion », XXII (1952), pp. 253 sqq. — I. Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo. I. Saggi di storia politica e culturale*, Roma, 1965, p. 221 sqq. — D. Mandić, *Razprave i prilozii iz stare hrvatske povijesti*, Rim, 1963, pp. 109—144. « Pokrštenje Hrvata » — V. N. Zlatarski, *Istorija na bulgarskata država prez srédnitè vèkove*, I, 2, Sofia, 1927, p. 27 sqq. — I. Snegarov, *V koja godina se pokrùstil bulgarskijaj knjaz Boris*, in « Istor. Pregled », XXII, fasc. 5 (1966), pp. 92—99. — I. Dujčev, *La Bulgaria Medioevale fra Bisanzio e Roma. Relazioni culturali della Bulgaria con Bisanzio e con l'Italia*, « Felix Ravenna », fasc. 46 (XCVII), (1968), pp. 74 et 93 n. 25.

⁶ Cf. G. I. Kazarov, *The Thracian Rider and St. George*, « Antiquity », XII (1938), pp. 290—296.

ciens, s'appropriait leurs sanctuaires et les adaptait au culte chrétien⁷. Même dans de pareils cas cependant les traces du culte plus ancien et païen ne pouvaient pas être totalement effacées. Or ce fait est d'une importance singulière dans l'histoire des doctrines dualistes dans les territoires balkaniques. Il restait ici toujours, même après la disparition de la religion de Mithra et la substitution du christianisme, des traces du dualisme et du culte solaire, transformées et adaptées selon les nouveaux dogmes religieux ou enracinées dans le folklore⁸. On peut parler cependant aussi d'une transition directe entre le dualisme et le culte solaire, propres au culte du Mithra, et le manichéisme.

Sous ce rapport il faut se rappeler les conclusions auxquelles était arrivé un des meilleurs connaisseurs du mithriacisme et ses monuments, feu Franz Cumont. « Peu à peu — écrit-il à propos des dernières manifestations de la religion de Mithra⁹ — ses derniers fidèles abandonnèrent dans les pays latins une religion frappée d'une déchéance morale autant que politique. Elle se maintint avec plus de ténacité dans l'Orient, sa véritable patrie. Chassée du reste de l'Empire, elle trouva un refuge dans les contrées où elle était née, et acheva lentement de s'y éteindre. Seulement les conceptions que le mithriacisme avait répandues dans l'Empire pendant plus de trois siècles, ne devaient pas périr avec lui... Sa théorie sur les actions sidérales, tour à tour condamnée et tolérée, fut portée par l'astrologie jusqu'au seul des temps modernes. Mais c'est à une religion plus puissante que cette fausse science, que les mystères persiques devaient léguer, avec leur haine de l'Eglise, leurs idées cardinales et leur influence sur les masses. Le manichéisme, bien qu'il fût l'œuvre d'un homme et non le produit d'une longue évolution, était uni à ces mystères par des affinités multiples. La tradition suivant laquelle ses premiers fondateurs auraient conversé en Perse avec des prêtres de Mithra peut être inexacte dans sa forme, elle n'en exprime pas moins une vérité profonde. L'un et l'autre culte s'étaient formés en Orient du mélange de la vieille mythologie babylonienne avec le dualisme perse, et s'étaient compliqués dans la suite d'éléments helléniques. La secte de Manès se répandit dans l'Empire durant le IV^e siècle, au moment où le mithriacisme se mourait, et il fut appelé à recueillir sa succession. Tous les mystes que la polémique de l'Eglise contre le paganisme avait ébranlés sans les convertir, furent séduits par une foi conciliante, qui permettait de réunir dans une même adoration Zoroastre et le Christ. La large diffusion qu'avaient obtenue les croyances mazdéennes teintées de chaldéisme, avait préparé les esprits

⁷ Des indications sur cet usage v. chez I. Dujčev, *Le problème des tumuli et des sanctuaires slaves en Bulgarie*, in « *Slavia antiqua* », IX (1962), p. 61 sqq.

⁸ Pour les détails v. Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, II, p. 406 sqq.

⁹ Fr. Cumont, *Les mystères de Mithra*, 2^e éd., Bruxelles, 1902, pp. 175—176. Cf. Idem, *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, I, Bruxelles, 1895, pp. 348—350.

à accueillir l'hérésie ; celle-ci trouva les voies aplanies, et c'est là que réside le secret de son expansion soudaine. Les doctrines mithriaques, ainsi renouvelées, devaient résister pendant des siècles à toutes les persécutions, et, ressuscitant encore sous une forme nouvelle au milieu du Moyen Age, agiter de nouveau l'ancien monde romain. »

Il est à noter que ces conclusions tellement importantes, négligées presque totalement par tous les historiens des hérésies dualistes médiévales de la Péninsule des Balkans, ont été adoptées également par d'autres spécialistes de l'histoire du mithriacisme. Ainsi, E. Wust, après avoir mentionné la disparition du culte de Mithra dans l'Europe Occidentale, ajoute : « Anders war es im Osten : in seiner Heimat Iran konnte Mithras dem eindringenden Christentum erfolgreich Widerstand leisten. Viele der mithrischen Lehren übernahm der Manichäismus, der zwischen Mithras und dem Christentum einen Ausgleich zu schaffen suchte. »¹⁰

Cependant une rectification s'impose face aux affirmations tant de Fr. Cumont, que d'E. Wust quant aux régions où la doctrine de Mithra put survivre à la victoire du christianisme. Il n'est pas question seulement de l'Orient, « sa véritable patrie », mais également des régions de la Péninsule des Balkans, où la religion du Christ ne réussit à s'implanter que très lentement et assez tard. Dans une grande partie de la Péninsule les cultes païens, et parmi eux le culte de Mithra, continuaient à conserver leurs adeptes bien longtemps après la fin du IV^e siècle. On doit dire, par conséquent, qu'en ce qui concerne le Moyen Age des régions balkaniques, les doctrines dualistes, importées ici par divers courants hérétiques et avant tout par les manichéens, n'étaient pas quelque chose de foncièrement nouveau et inconnu, qui apparaissait pour la première fois. Les adeptes de Manès ainsi que tous les prédicateurs des courants dualistes pendant les époques postérieures avaient trouvé le terrain préparé déjà depuis longtemps. Il est hors de doute que parmi l'ancienne population d'origine thrace qui s'était conservée ici et là dans les régions balkaniques, surtout dans localités montagnardes et peu accessibles¹¹, étaient restés des vestiges du culte mithriaque. Ajoutons encore que l'assimilation de la population thrace par les Slaves, installés ici, en multitude prédominante, au cours de la seconde moitié du VI^e et la première moitié du VII^e siècle, contribuait à renforcer davantage ces conceptions dualistes qui caractérisaient déjà la religion protoslave et qui étaient dues, sans doute, au long contact avec le monde iranien¹².

¹⁰ Wust, *Mithra*, *ibidem*, col 2149.

¹¹ Voir les indications dans mon étude, *La formation de l'Etat bulgare et de la nation bulgare*, in *L'Europe aux IX^e - XI^e siècles. Aux origines des Etats nationaux*, Varsovie, 1968, p. 215 sqq.

¹² Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, II, p. 409 sqq.

En acceptant l'hypothèse de la continuité dans l'histoire des courants dualistes, on arrive à se heurter à quelques difficultés particulières. Il semble difficile, sinon impossible d'établir le lien direct entre le manichéisme et les hérésies dualistes des temps postérieurs, avant tout le paulicianisme et le bogomilisme. Quelques savants contemporains ont introduit l'usage du terme «néo-manichéisme», pour désigner les mouvements dualistes pendant l'époque du bas Moyen Age¹³. Il n'est pas question, bien entendu, seulement d'un terme, mais surtout d'une conception fondamentale qui reconnaît la continuité entre le manichéisme initial et les phénomènes dualistes des temps postérieurs. Il est nécessaire aussi de préciser la valeur de certains témoignages des sources historiques médiévales sur les origines du bogomilisme. Ainsi, sans donner un nom bien défini à l'hérésie, constatée en Bulgarie pendant le premier quart du X^e siècle, et connue un peu plus tard communément comme l'hérésie des bogomiles, le patriarche de Constantinople, Théophylacte (933—956), nous parle d'une hérésie qui n'était rien d'autre que le 'manichéisme mutiné de paulicianisme'¹⁴. Or cette filiation du bogomilisme au manichéisme vient d'être contestée par certains spécialistes, avant tout par le prof. H.-Ch. Puech : « A moins de se payer de mots et de se contenter d'appeler 'manichéen' ou 'néo-manichéen' tout mouvement de type plus ou moins dualiste, — écrit-il¹⁵ — il semble difficile de dériver tout uniment le bogomilisme du manichéisme proprement dit. Quelles preuves avons-nous de la présence ou de la venue dans les Balkans au X^e ou au IX^e siècle de représentants de la religion de Manès ? Tout indique, au contraire, que ceux-ci avaient disparu depuis longtemps de l'Empire byzantin, sous l'effet des terribles mesures prises à leur endroit par Justin et Justinien, codifiées par des lois portant contre eux la peine capitale et exécutées avec la dernière rigueur. Si les témoignages en faveur de leur existence sont très nombreux et très concrets en ce qui concerne Constantinople et la Syrie dans la première moitié du VI^e siècle, ils deviennent à peu près nuls et très peu significatifs durant le cours des deux siècles suivants. . . »

Notons tout d'abord qu'il n'est nullement question de faire « dériver tout uniment le bogomilisme du manichéisme proprement dit », mais uniquement à établir les influences possibles de la religion de Manès sur la doctrine des bogomiles. Après les persécutions dans l'Empire byzantin

¹³ C'est le sous-titre du livre déjà mentionné du prof. Dm. Obolensky (voir ici, p. 52 n. 1) Cf. aussi A. Schmaus, *Der Neumanichismus auf dem Balkan*, « Saeculum », II (1951), pp. 277—299.

¹⁴ Voir le texte chez Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, I, p. 312, 35—36, cf p. 299.

¹⁵ H.-Ch. Puech, in H.-Ch. Puech — A. Vaillant, *Le traité contre les Bogomiles de Cosmas le Prêtre*, Paris, 1945, p. 304.

et en Perse, des adeptes de Manès s'étaient réfugiés en Arménie ¹⁶, et de là ils pouvaient pénétrer sans difficulté particulière en Bulgarie. Pour la première moitié du IX^e siècle nous sommes informé, grâce à une inscription protobulgare ¹⁷, de la présence d'Arméniens en Bulgarie. Ces Arméniens qui avaient préféré un Etat païen, comme l'était à cette époque la Bulgarie, à la Byzance chrétienne, pouvaient bien être des hérétiques — naturellement aussi bien des manichéens que des pauliciens. Grâce à une indication dans les célèbres '*Responsa Nicolai I Papae ad consulta Bulgarorum*' ¹⁸, nous savons que, peu de temps après la conversion officielle du peuple bulgare au christianisme en 865, dans le pays néo-converti étaient venus, pour développer une activité de prosélytisme hétérodoxe, « Graeci, Armeni et ex ceteris locis ». Malgré toutes les persécutions, des adeptes de la doctrine de Manès s'étaient conservés également en Iran et en Irak ¹⁹, d'où ils pouvaient pénétrer en Bulgarie. Pourtant comment faut-il interpréter l'indication fournie par les *Responsa* pontificales de l'existence en Bulgarie, vers 866, des *libri sarracenicici* ²⁰ ? Notons aussi le renseignement sur la pénétration en Bulgarie, toujours pendant la seconde moitié du IX^e siècle, d'un certain Théodore Santabarénos, accusé en manichéisme et arrivé de Byzance ²¹.

Or, on sait que la religion de Manès avait trouvé un dernier refuge, en s'établissant d'une manière durable dans l'Empire des Ouigours qui habitaient le Turkestan Chinois et l'Asie Centrale ²². Heureusement nous connaissons assez bien l'histoire de la doctrine de Manès pendant la période de sa diffusion chez les Ouigours et l'existence d'une Eglise manichéenne dans l'Empire des Ouigours ²³. Après avoir pénétré dès l'époque initiale de son histoire chez ces tribus, de race turque et appartenant aux

¹⁶ Puech, *ibidem*, p. 305 sqq.

¹⁷ V. Beševlev, *Die protobulgarischen Inschriften*, Berlin, 1963, pp. 220 — 229, n^o 47. Voir d'autres renseignements chez P. Charanis, *The Armenians in the Byzantine Empire*, « Byzantinoslavica », XXII (1961), pp. 196 sqq ; Idem, *The Armenians in the Byzantine Empire*, Lisboa, 1963, où le témoignage de l'inscription protobulgare n'est pas indiqué Cf. Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, I, pp. 265, n. 4 et 554.

¹⁸ MGH, EE VI. Karolini aevi IV. Berolini 1925 : Nicolai I. Papae *epistolae*, éd. E. Peters, p. 599, 28 sqq.

¹⁹ Puech, *op. cit.*, p. 309.

²⁰ Nicolai I. Papae *epistolae*, *ibidem*, p. 599, 3—4

²¹ J. Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, XVI, col. 432. Cf. Obolensky, *op. cit.*, p. 80 sqq — Puech, *op. cit.*, p. 309.

²² Puech, *op. cit.*, p. 304 sqq., 309 sqq. Autres indications voir chez Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, I, p. 263 et n. 3.

²³ Voir sur le problème l'étude importante par U. Pestalozza, *Il manicheismo presso i Turchi Occidentali ed Orientali : Rilevi e chiarimenti*, in *R. Istituto Lombardo di scienze e lettere. Rendiconti*, vol. LXVII, fasc. XI—XV (1934), pp. 417—497 ; J. R. Hamilton, *Les Ouigours à l'époque des cinq dynasties d'après les documents chinois*, Bibliothèque de l'Institut des Hautes-Études chinoises, vol. X, Paris, 1955, p. 5 sqq.

Turcs dits Occidentaux ²⁴, le manichéisme eut un succès tout particulier pendant la seconde moitié du VIII^e siècle. En 762—763 le chaghan des Ouigours se convertit officiellement à la religion de Manès et imposa cette religion comme religion dans son Etat. Ainsi, permit-il la construction, avec son aide, d'un grand nombre de temples manichéens, et favorisa l'organisation d'une vaste hiérarchie manichéenne. Les membres de cette hiérarchie furent non seulement protégés par le souverain, mais parfois aussi utilisés pour des missions importantes, entre autre pour la propagation du manichéisme parmi d'autres peuples et dans d'autres régions. L'apogée de la puissance de l'Empire des Ouigours vers l'an 821 constituait aussi l'apogée du manichéisme comme religion d'Etat chez les Ouigours, et en général en Asie. Après une période séculaire de floraison chez les Ouigours, le manichéisme traversa une crise grave. En 840 l'Empire des Ouigours subit une défaite totale qui marqua aussi le commencement des grandes persécutions contre la religion de Manès et contre ses adeptes. Il est impossible d'exposer ici tous les détails de l'histoire du manichéisme pendant les siècles suivants ²⁵. Il est nécessaire de dire seulement que les missionnaires du manichéisme trouvèrent refuge, encore une fois, chez les peuples de race turque, dans la région de Tourfan, d'où proviennent un grand nombre de textes manichéens ²⁶, ainsi qu'en certains territoires de l'Asie Centrale, au voisinage des régions de la Russie méridionale d'aujourd'hui. De cette façon la religion de Manès se conserva, comme une puissance spirituelle imposante, jusqu'au XIII^e siècle et eut, sans doute, un grand rôle dans la vie historique de tous les peuples, surtout d'origine turque, qui eurent des contacts avec ces régions.

Nous devons d'ailleurs nous poser la question de savoir si cette persistance du manichéisme comme une grande force religieuse, soit chez les Ouigours, soit chez les autres peuples de race turque, n'eut pas une influence sur la formation et le développement des doctrines dualistes à Byzance, et spécialement parmi les Bulgares et les autres Slaves de la Péninsule des Balkans? La question a été posée, jusqu'ici, uniquement quant aux Ouigours et au manichéisme des Ouigours — les autres peuples

²⁴ R. Grousset, *L'Empire des steppes. Attila, Genkis-khan, Tamerlan*, Paris, 1948, p. 161 sqq.; M. I. Artamonov, *Istoriya Chazar*, Léningrad, 1962, pp. 66 sqq., 84 n 34, 114 sqq., 402 sqq., 416 sqq. Pour d'autres indications v. Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, I, p. 263, n. 4.

²⁵ Pestalozza, *op. cit.*, pp. 496—497; il ajoute à la fin quelques indications sur «(la) sopravvivenza del manicheismo presso i Viguri della regione di Turfan nel primo ventennio del secolo decimoterzo»; Hamilton, *op. cit.*, pp. 15 sqq., 128 sqq. — Obolensky, *op. cit.*, p. 8 sqq., avec des arguments «to justify the use of the term neo-Manichaeism».

²⁶ L'édition principale des textes de Tourfan (T'ou-fan), dans le nord du Sing-Kiang actuel, v. W. Bang, *Türkische Turfan-Texte*, in *SB d. k. Akademie d. Wissensch. zu Berlin, phil.-hist. Klasse*, 1929, pp. 1—30, pp. 411—430, 1930, pp. 183—210, 432—450; 1931, pp. 323—356, 461—517. D'autres indications chez A. V. Williams Jackson, *Researches in Manichaeism. With special reference to the Turfan Fragments*, New York, 1932; Obolensky, *op. cit.*, p. 7 sqq.; p. 7 n 3

ples de race turque, qui venaient de l'Asie et eurent des contacts avec l'Empire byzantin et les territoires balkaniques ne sont jamais pris en considération sous ce rapport ! La réponse a été nettement négative. En posant ce problème seulement quant aux Bulgares et en cherchant à établir les contacts possibles avec la doctrine des bogomiles, le prof. H.-Ch. Puech lui donne une solution négative : « Imaginerons-nous — écrit-il ²⁷ — de longs périple de persécutés ou de missionnaires venant des rives du Tigre et de l'Euphrate ou des bords de la mer Caspienne porter aux Slaves du Bas-Danube 'la Doctrine des Deux Principes et des Trois Moments' ? Personne, à vrai dire, n'a hasardé semblable supposition, qui, bien qu'à son tour elle n'ait en soi rien d'impossible, paraît en effet improbable. Si la chronologie ne s'y oppose pas, quels repères fournir, qui permettraient de jalonner ces itinéraires ? Où découvrir le moindre signe de tels échanges et de tels contacts ? » Heureusement à ces doutes, formulés avec une honnêteté scientifique admirable, on peut répondre par une affirmation qui est quelque chose de plus qu'une simple hypothèse.

En posant la question d'une possibilité de pénétration des courants manichéens des Ouigours chez les Slaves de la Péninsule des Balkans, il ne faut pas oublier quelques faits d'une importance fondamentale, et avant tout la parenté étroite qui existait entre les Ouigours et les Protobulgares, les fondateurs de l'Etat bulgare au VII^e siècle et ses organisateurs au cours des premiers siècles de son histoire ²⁸. Comme il est bien connu ²⁹, les Ouigours appartenaient au groupe oriental de langues turques, tandis que les Protobulgares faisaient partie du groupe occidental. La communauté de la civilisation des deux groupes ethniques est attestée par un certain nombre de traits communs dans la langue ³⁰, dans la terminologie administrative ³¹, dans le système chronologique ³², dans les

²⁷ Puech, *op. cit.*, p. 310.

²⁸ Pour les détails v. Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, I, p. 67 sqq. Une étude fondamentale : Gy. Moravcsik, *Zur Geschichte der Onoguren*, « Ungarische Jahrbucher », X (1930), pp. 53—90, sur les problèmes des Protobulgares ; Idem, *Byzantinoturcica*, I *Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Turkvolker*, Berlin, 1958², p. 108 sqq., avec une riche bibliographie.

²⁹ Artamonov, *op. cit.*, p. 66 sqq ; p. 115.

³⁰ Sur la langue des Protobulgares voir principalement : St. Mladenov, *Verojatni i mnimi sostavici ot ezika na Asparuchovite bulgari v novobulgarskata reč*, in « Godišnik (= Annuaire) de l'Université de Sofia », fac. hist.-philol., XVII (1920—1921), pp. 201—287 ; Idem, *Vestiges de la langue des Protobulgares touraniens d'Asparuch en bulgare moderne*, « Revue des études slaves », I (1921), pp. 38—53. Le problème devrait être étudié sur la base des matériaux et des considérations nouvelles.

³¹ Des exemples : Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, I, p. 80, n. 4. Sur les titres correspondants chez les Ouigours v. les indications de Hamilton, *op. cit.*, pp. 139 sqq., 145 sqq. ; G. I. Ramstedt, *Zwei uigurische Runenschriften in der Nord-Mongolei*, « Journal de la Société finno-ougrienne », XXX, 3 (1914), pp. 6, 12, 13, 16, 37, 43 ; cf. Dujčev, *op. cit.*, p. 263, n. 4.

³² I. I. Mikkola, *Die Chronologie der türkischen Donaubulgaren*, « Journal de la Société finno-ougrienne », XXX, 33 (1914) ; cf. Dujčev, *op. cit.*, pp. 80, n. 3 ; 263, n. 4 ; O. Pritsak, *Die bulgarische Fürstenliste und die Sprache der Protobulgaren*, Wiesbaden, 1955 ; cf. I. Dujčev in « Byzantinoslavica », XXII (1961), pp. 348—350.

croyanances astrologiques ³³, etc., ce qui nous autorise à formuler quelques hypothèses sur l'histoire de leurs contacts mutuels. Nous pouvons donc admettre l'existence de rapports entre les Ougours et les Protobulgares non seulement à l'époque primitive de leur histoire, c'est-à-dire avant l'établissement des Protobulgares à l'ouest de leur patrie d'origine, au nord du Caucase, et la formation de l'Etat bulgare au sud du Danube en 681, mais aussi au cours des siècles postérieurs. On doit tenir compte que l'Etat bulgare maintenait des rapports avec les territoires au nord de la mer Noire, jusqu'aux grandes rivières de la Russie méridionale d'aujourd'hui ³⁴. Ces distances considérables, surtout pour le Moyen Age, pouvaient-elles constituer des obstacles insurmontables pour les missionnaires zélés de la religion de Manès, et particulièrement quand ils se voyaient menacés et étaient durement persécutés après le milieu du IX^e siècle?

Quelques témoignages relatifs à cette époque, semblent plutôt suggérer une réponse positive. Le problème, ainsi posé, n'a pas reçu sa juste solution à cause de raisonnements qui ont trait à la date de l'apparition du bogomilisme parmi les Bulgares. Comme j'ai cherché à le prouver ailleurs ³⁵, une interprétation erronée de certains témoignages des sources historiques, d'origine bulgare avant tout, a servi de base à la conception que le mouvement des bogomiles est apparu chez les Bulgares seulement au début du règne du roi Pierre (927—969), c'est-à-dire « dans le premier quart du X^e siècle » ³⁶. En réalité cependant, c'est à cette époque qu'on doit dater uniquement l'activité du prêtre Bogomil (= calque sur le grec Theophilos !) ³⁷ qui a formulé, dans un système plus logique et cohérent, l'idéologie d'un mouvement dualiste qui était né, en territoire bulgare, plusieurs dizaines d'années auparavant, pendant la seconde moitié du IX^e siècle, sinon même un peu plus tôt, et qui avait ses racines dans une époque très lointaine. En autres termes, le mouvement dualiste qui était né plutôt spontanément, a eu, à cette époque, son docteur et son prédicateur le plus fervent.

En prenant en considération la possibilité d'un contact durable entre les Protobulgares de la période païenne et de l'époque immédiatement postérieure à la conversion officielle en 865 et Byzance, d'un côté, les Ougours et les autres peuples de race turque, d'un autre côté, on peut

³³ Ja. Todorov, *Iztočno-asijskijat životinski zikül ot gledište na astrologičeskite vërvanija* in « Godišnik (=Annuaire) de l'Université de Sofia », fac hist — philol, XXVII, 8 (1931), pp. 1—42, cf. I Dujčev in « Izvestija (=Bulletin) de la Société d'histoire », XI—XII (1931—1932), pp. 389—392

³⁴ V. N. Zlatarski, *Istoriya na bŭlgarskata dŭrŭava prŭz srŭdnite vŭkove*, I, 1, Sofia, 1918, pp 277 sqq, 306 sqq L'inscription du khan bulgare Omourtag (831—836) · Beševliev, *op. cit.*, pp 281—285 n^o 58.

³⁵ Dujčev, *op. cit.*, I, p. 261 sqq.

³⁶ Puech, *op. cit.*, p. 289 sqq.

³⁷ Dujčev, *op. cit.*, I, pp 261—262; 261, n. 1.

proposer une solution beaucoup plus plausible de toute une série de témoignages jusqu'ici mal présentés ou bien complètement négligés. Il est question des témoignages qui parlent en faveur d'une diffusion des courants manichéens à Byzance et chez les Bulgares, simultanément, déjà au cours du IX^e siècle, bien avant la prédication du prêtre Bogomil comme porteur des idées dualistes et « néo-manichéennes »³⁸. Cela nous offre, avant tout, une réponse au problème relatif à la constatation juste que « le IX^e siècle nous fait brusquement assister à une recrudescence des écrits antimanichéens, à l'élaboration de nouvelles mesures relatives à l'abjuration des sectaires convertis, à la constitution de recueils d'anciens ouvrages consacrés à la discussion des doctrines dualistes »³⁹. Il faut reconnaître tout de suite que la solution proposée de voir qu'il s'agit non de manifestations d'un courant manichéen véritable, mais plutôt d'une substitution de la dénomination du terme 'manichéen' à d'autres courants dualistes de l'époque postérieure, comme le paulicianisme, est loin d'être satisfaisante. « Le danger réel qui provoque ce renouveau littéraire n'est point le manichéisme à proprement parler, qui aurait ressuscité tel quel après s'être terré pendant plus de deux cents ans, — nous dit-on⁴⁰, — mais, en partie, l'iconoclasme et surtout le paulicianisme... Le Manichéen ne représente plus qu'un fantôme à exorciser ; l'adversaire de chair et d'os qu'ils visent à travers lui ou à son côté, l'ennemi présent et direct est le Paulicien. » Or, il semble assez difficile d'admettre que Photios — un des représentants les plus érudits de la théologie byzantine au IX^e siècle — ne fût pas capable de distinguer nettement les doctrines manichéennes des doctrines pauliciennes. Donc, en composant ses oraisons contre les manichéens, il n'avait pas en vue d'autres hérétiques que les vrais manichéens⁴¹. Ou encore, quand dans les textes législatifs du IX^e siècle on trouve⁴² mention des hérétiques manichéens, le terme ne peut être interprété que dans le même sens. En constatant, avec bon droit, « une recrudescence des écrits antimanichéens » pendant le IX^e siècle à Byzance, il ne faut pas interpréter cela comme une mode littéraire, mais plutôt comme une preuve d'une « recrudescence » vraie et propre de la doctrine manichéenne soit à Byzance, soit dans la Péninsule des Balkans, parmi les Bulgares. Le 'néo-manichéisme' que l'on constate dans l'Empire byzantin et parmi les Bulgares néo-convertis au cours du IX^e siècle peut être considéré, en bonne partie, comme résultat des contacts avec l'Asie et avec les peuples

³⁸ *Ibidem*, I, p 262 sqq

³⁹ Puech, *op. cit.*, pp. 304—305.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 305.

⁴¹ Détails chez Dujčev, *op. cit.*, I, p 266 sqq.

⁴² Voir par ex. *Ecloge Leonis et Constantini*, éd. A. G. Monferratus, Athenis, 1889, p. 64 sqq. — J'espère reprendre ailleurs l'étude du problème.

et les tribus asiatiques, parmi lesquelles les courants dualistes continuèrent à persister jusqu'à une époque très tardive. Les contacts historiques entre les Ouigours et les Protobulgares eurent, sans doute, leurs reflets non seulement dans la langue, la terminologie administrative, dans le système chronologique et les croyances astrologiques, mais fort probablement aussi dans le domaine de la religion, sous l'aspect d'éléments manichéens qui renforcèrent les anciennes traditions dualistes et donnèrent l'origine de l'hérésie dualiste des bogomiles.

RECHERCHES SUR LA COLONISATION SLAVE À BYZANCE

H. EVERT-KAPPESOWA (Łódź)

Le grand flot des peuplades slaves commença à envahir la Péninsule Balkanique dès la fin du V^e siècle,¹ et si au début il ne s'agissait que de pillage, bientôt les envahisseurs commencèrent à se fixer sur le terrain conquis. Donc la question se pose : quels furent les changements ethniques et sociaux que provoqua cette colonisation en masse. L'afflux des Slaves fut-il assez considérable pour slaviser toute la Péninsule et bouleverser entièrement la structure rurale de l'Empire ?

En abordant la première question il ne faut pas oublier que cette grande masse des Slaves était composée de différentes tribus² assez mal organisées, n'ayant qu'une faible notion de l'intérêt commun. Encore vers le milieu du VII^e s. les alliances entre elles sont éphémères ; il est vrai que vers le milieu du VII^e s. plusieurs d'entre elles se sont unies pour assiéger Thessalonique³ qu'ils ont bloqué pendant deux ans. Mais finalement leur alliance fut rompue par suite de quelque malentendu et cela juste au moment où la ville, réduite par une terrible famine à un état de complète prostration, eût pu être prise.⁴ Ce qui est intéressant c'est

¹ F. Barišič, in « Sbornik Radova », XXXVI (1953), p. 25—31. Selon Procope la première invasion eut lieu en 527 (*De Bello Gothico*, III, 40).

² Les *Acta Sti Demetrii*. . notent à propos de la première attaque des Slaves contre Thessalonique en 584 ou 594 que les assiégeants, bien que peu nombreux, représentaient 'la fleur des tribus slaves' (... τοῦ τῶν Σκλαβινῶν ἔθνους τὸ ἐπιλεκτόν ἄνθος). Donc ces tribus, leur diversité et pluralité, devaient être bien connues aux habitants de Thessalonique. (*P. Gr.*, vols 116, 1277).

³ Ce sont les Rynchines, les Strymonites, les Sagoudates et les Dragouvites. (*Fontes Graeci Historiae Bulgaricae*, Sofia, 1958, 1, 147 ; *Fontes Byzantini Hist. Populorum Yougoslaviae spectantes*, Belgrade, 1955, 1, 203). Leur alliance s'était maintenue pendant un certain temps après la mort de leur chef, mais finalement les Strymonites ont préféré, selon toute probabilité, à retourner à leur procédé de piraterie qui était plus lucratif que le long siège et même la prise de la ville. Comme ils étaient les seuls à avoir une flotte sans laquelle la ville ne pouvait pas être prise, leur décision a dû être funeste pour toute l'entreprise.

⁴ *Fontes Byzantini*, I c. *Fontes Graeci*, p. 149. *P. Gr.*, o. c., 1354.

que les assiégés furent approvisionnés par une autre tribu slave, les Vélégzites, dont l'habitat se trouvait aux environs de Démétriade. Les Vélégzites étaient des agriculteurs⁵ et probablement ils vendaient leurs produits en temps de paix à Thessalonique; la chute de la ville n'était donc pas dans leur intérêt et ce calcul a prévalu contre le sentiment de l'unité ethnique. Ce dispersement favorisait la grécisation.

D'autre part, cette prise de possession du pays se heurta assez tôt à des mesures énergiques du gouvernement impérial. On transférait en masse les Arméniens d'abord à l'ouest de l'Asie Mineure et ensuite dans la Péninsule Balkanique; aux dires du chroniqueur il s'agissait de 30 mille personnes,⁶ mais il faut plutôt entendre 30 mille hommes astreints au service militaire, qui étaient sans doute accompagnés de leurs familles. Constantin Copronyme avait ordonné un transfert des Arméniens et des Syriens sur les terrains décimés par la peste.⁷ Nicéphore I établissait des soldats avec leurs familles dans les régions frontières entre Byzance et la Bulgarie.⁸ Après la bataille de Patras il fit venir les Grecs de l'Italie méridionale en Laconie.⁹ Justinien II transférait non seulement les Slaves en Asie Mineure mais il avait aussi l'intention de faire venir les Chypriotes dans la Péninsule Balkanique.¹⁰

Ainsi la population de la Péninsule fut de très bonne heure fort mêlée. Il est vrai que l'élément slave dominait mais ni sa langue, rude et pauvre, ne pouvait rivaliser avec le grec, ni ses primitives croyances résister au christianisme. Car les Grecs qui quittaient leurs demeures à l'approche d'une invasion revenaient dès que les conditions devenaient plus stables; du reste les grandes villes fortifiées et les places côtières sont toujours restées en leurs mains, devenant ainsi des foyers de l'hellénisme.¹¹ Ainsi les envahisseurs commencèrent à se gréciser encore longtemps avant le rétablissement entier de l'autorité byzantine dans la Péninsule. Je crois que l'histoire d'un de leurs chefs nous en offre un exemple.

Ce chef s'appelait Perbundos et était à la tête de la tribu des Rynchines; selon toute vraisemblance il avait, vers l'année 644 ou 649, conclu un pacte secret avec trois autres tribus slaves dans le but de s'emparer

⁵ *Fontes Graeci*, p. 154; *Fontes Byzantini*, p. 206.

⁶ P. Charanis, *Ethnic changes in the Byzantine Empire in the VIIIth Century*, D.O.P., 1959, 13, p. 38. un édit de l'empereur Maurice de l'année 602.

⁷ Leo Grammaticus, *Chronographia*, Bonnae, 1842, p. 185.

⁸ Theophanes, *Chronographia*, Bonnae, 1838, p. 755.

⁹ P. Charanis, *The Chronicle of Monemvasia and the Question of the Slavonic Settlements in Greece*, D.O.P., 1950, p. 141-160.

¹⁰ Theophanes, *op. cit.*, p. 558

¹¹ A. Bon, *Le Péloponèse Byzantin jusqu'en 1204*, Paris, 1951, p. 62. M. Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*, «Abhandl. d. Deutsch. Akad. d. Wissenschaften», Phil.-Hist. Klasse, Berlin, 1941, p. 310 sq.

de Thessalonique par ruse.¹² Au cours des sièges précédents les Slaves avaient pu se convaincre que les remparts de la ville étaient imprenables par les moyens dont ils disposaient. Perbundos décida donc de s'installer pour un certain temps à Thessalonique et, profitant d'un moment propice, ouvrir les portes à ses complices.¹³

Le projet n'était pas aussi insensé qu'il puisse paraître : Perbundos était connu à Thessalonique et y jouissait d'une grande popularité.¹⁴ Néanmoins il a dû commettre une imprudence qui éveilla des soupçons, car il fut arrêté et conduit à Constantinople. Ici il fut traité avec beaucoup d'égards mais par mesure de précaution on le mit sous clef. Comme il parlait le grec comme n'importe quel Byzantin, portait l'habit grec avec une parfaite aisance, comme rien dans son port et son extérieur ne trahissait son origine barbare et, surtout, comme il avait des amis parmi les hauts dignitaires de la capitale il réussit à s'évader de sa prison et à quitter la ville bien qu'on ordonnât immédiatement de fermer toutes les portes et d'inspecter tous les bateaux dans les ports. En se faisant passer pour un Grec Perbundos se réfugia dans le bien d'un de ses amis byzantins où il fut, après un certain temps, dépisté et ramené à Constantinople. Au cours du procès il avoua tout, fut condamné et exécuté.¹⁵

En lisant ce récit des sources on constate avec étonnement que personne à Thessalonique n'a trouvé étrange ni le séjour d'un roitelet slave dans la ville, ni ses constantes allées et venues. Au contraire, il semble qu'il se mouvait sur un terrain qui lui était parfaitement familier. Voilà donc le chef d'une tribu barbare, barbare lui-même, qu'on traite en allié plutôt qu'en ennemi, qui connaît parfaitement non seulement la langue et les mœurs grecques mais aussi le climat qui règne dans le milieu administratif de la capitale, et qui sait se servir de cette connaissance. Comment aurait-il pu l'acquérir sinon par un séjour prolongé parmi les Grecs. On est porté à croire que Perbundos, qui exerçait une telle autorité parmi les siens, était peut-être non seulement le chef des Rynchines mais aussi le fils d'un chef et comme tel il a pu être élevé à Constantinople, comme c'était d'usage pour les jeunes princes barbares. De cette façon il se serait frotté à la civilisation byzantine et dans une certaine mesure grecisé. D'ailleurs il n'était pas le seul.¹⁶

Ainsi les influences byzantines commencèrent à pénétrer chez les Slaves dès le début du VI^e s. Il faudrait donc renverser les proportions

¹² *P. Gr.*, o. c., 1351; *Fontes Graeci*, p. 144; *Fontes Byzantini*, p. 200. Pour la datation cf. H. Antoniadis-Bibicou, *A propos de la première mention d'un stratège des Caravisiens*, *Bzsl*, XXVII, 1, 1966, p. 71-91.

¹³ *P. Gr.*, l. c.; *Fontes Graeci*, p. 143; *Fontes byzantini*, p. 202.

¹⁴ *Ibid.* Lorsque le chef slave fut arrêté, la ville de Thessalonique envoya une délégation à Constantinople pour demander à l'empereur sa libération.

¹⁵ *P. Gr.*, l. c.; *Fontes Graeci*, p. 144-146; (aussi note 3); *Fontes Byzantini*, p. 201-204.

¹⁶ Cf. *P. Gr.*, o. c., 1368-1376, l'histoire d'un certain Maurus.

et parler au moins autant de la grécisation des Slaves que de la slavisation des Grecs.

Le problème des changements sociaux causés par la colonisation slave n'est pas moins compliqué que la question précédente.

Nous disposons pour cette époque d'une source capitale, connue sous le nom de Code Rural; c'est un recueil de lois destiné aux petits propriétaires ruraux, qui sont des gens personnellement libres, et ne sont astreints à aucune servitude, hormis leurs obligations envers l'Etat. Comme l'apparition du Code coïncide avec la colonisation slave, certains d'entre les chercheurs, en rapprochant ces deux faits, ont conclu que le Code avait été composé pour les nouveau-venus, et qu'il reflétait les usages qui leur étaient propres, notamment la communauté des biens: toute l'étendue de la terre arable aurait appartenu aux habitants du village en commun, elle aurait été divisée en lopins et, par voie du tirage, attribuée aux particuliers pour un espace de temps strictement prévu, pour être ensuite redistribuée de la même façon. Un pareil régime agraire, en créant une classe des agriculteurs libres, indépendants et forts de leur appui mutuel aurait affaibli la position des grands propriétaires fonciers et retardé la féodalisation de l'Empire.¹⁷

Si tentante que soit cette hypothèse elle éveille — à mon avis — des objections sérieuses. D'abord pour constater des changements il faut connaître les conditions qui existaient au préalable; or nous ne savons que très peu sur la situation des paysans byzantins avant l'invasion¹⁸ et nous ne savons rien sur les mœurs des Slaves à cette époque. Si nous sommes assez bien renseignés sur leur rôle destructif dans l'histoire de Byzance, nous avons trop peu de données pour nous prononcer sur leur capacité constructive. Il n'existe aucun argument décisif pour affirmer que le Code Rural était destiné spécialement à la population slave du Balkan, car, — comme il a été déjà mentionné, — le gouvernement byzantin procéda justement à cette époque à de grands transferts de ses sujets. D'ailleurs les conditions géographiques et climatiques qu'on aperçoit à travers les paragraphes du Code peuvent aussi bien se rapporter à l'Asie Mineure qu'à la Péninsule Balkanique. Si on examine le cas des 30 mille familles (cf. p. 64), dont chacune avait l'obligation de fournir à

¹⁷ Pour une bibliographie concernant le C.R. cf. G. Ostrogorsky, *Geschichte d. Byzantinischen Staates*, Munchen, 1963, p. 113 sq. Le point de vue exposé ci-dessus est soutenu par les byzantinistes soviétiques: E. Lipšic, *La paysannerie byzantine et la colonisation slave*, « Viz. Sbornik », 1945, p. 123 sq. (en russe); E. Lipšic, Z. Udalcova, A. Kashdan, *Quelques problèmes de l'histoire économique et sociale de Byzance à résoudre*, « Voprosy Istorn », 1958, 10, p. 83 sq. (en russe).

¹⁸ Hormis peut-être l'Egypte, où les documents sont beaucoup moins rares. Cf. G. Rouillard, *La vie rurale dans l'Empire Byzantin*, Paris, 1953. Ici je me permets de renvoyer le lecteur à mon travail, *Etudes sur l'histoire du village byzantin*, « Soc. scientiar. Lodziensis », Sect. II, No. 47, Łodz, 1963, p. 46—73 (en polonais).

l'armée un soldat de cavalerie, on verra que nous sommes ici en face d'une catégorie de propriétaires moyens, car chaque cavalier avait habituellement un cheval de rechange¹⁹ et, par conséquent, les lopins qu'on leur assignait étaient au moins de la grandeur d'une tenure moyenne. Mais cette catégorie des agriculteurs n'avaient rien en commun avec les Slaves.

Le Code Rural est un document grec ; en plusieurs endroits il se rapproche du Corpus Iuris et de l'Éclogue,²⁰ son système fiscal est purement byzantin ainsi que ses méthodes pénales. Les gens auxquels il s'adresse ont toute liberté de changer de place ou d'occupation, mais cela tant que leurs devoirs envers le trésor d'Etat sont remplis par eux ou bien par leurs co-villageois. Aucun de quatre-vingt-six paragraphes du Code n'emploie le terme « colon », nulle mention de charges ou de prestations quelconques, mais par contre on y trouve des paragraphes où il est question des impôts. Pour les autorités le paysan est avant tout un contribuable. Si quelqu'un n'acquitte pas son dû, ses droits à la propriété passent à celui ou à ceux qui sont « responsables » pour le versement des impôts.²¹ Par contre, un paysan qui abandonne sa terre mais continue à supporter cette charge garde tous ses droits à sa propriété.²² Nous avons donc à faire avec le trait caractéristique du système fiscal byzantin : la responsabilité collective vis-à-vis du fisc.²³

Les châtiments prévus pour les délits graves — amputation des extrémités, de la langue, aveuglement, marque au fer rouge et même le supplice de la fourche²⁴ sont typiques aussi pour les mœurs byzantines de ce temps. Et si le paragraphe où il est question de la dîme et du châtiment céleste au cas d'improbité²⁵ se rapporte réellement aux métayers de terres monacales²⁶ ce serait encore un argument de plus en faveur du

¹⁹ J. L. Teall, *The Grain Supply of the Byzantine Empire 330–1025*, D O P, XIII, 1959, p. 89–139

²⁰ Cf. F. Dolger, *Ist der Nomos Georgikos ein Gesetz des Kaisers Justinian II?*, « Beitrage z Papyrusforschung und antiken Rechtsgesch. », 35, Munchen, 1945, Festschrift L. Wenger, II, p. 34 sq ; K. Zacharia v. Ligenthal, *Gesch d griechisch-rom Rechts*, Berlin, 1892, p. 235 sq ; E. Spulber, *L'Éclogue des Isauriens*, 1929 ; R. Hube, *De l'importance de la législation romaine et byzantine pour les peuples slaves*, Varsovie, 1868 (en polonais).

²¹ § 18. « ..οί τῶ δημοσίῳ ἀπαιτούμενοι λόγῳ... ». Tous les passages du C.R. sont cités selon l'édition de W. Ashburner, *The Farmer's Law*, « The Journal of Hellenic Studies », XXX, II (1910), p. 85–108, XXXII (1912), p. 68–95.

²² C R. § 19

²³ Cf. G. Ostrogorsky, *l.c* ; *Die landliche Steuergemeinde d byzant Reiches im X Jahrhundert*, « Vierteljahrschr fur soz. und Wirtschaftsgesch », XX (1927), p. 1–109 ; J. Karayanopoulos, *Die kollektive Steuerverantwortung in d fruhbyzant Zeit*, « Vierteljahrschr fur soz. und Wirtschaftsgesch. », XLIII (1956), 4, p. 289–332 ; *Das Finanzwesen d fruhbyzant. Staates*, Oldenburg–Munchen, 1958 ; F. Dolger, *Das Bestehen d Epibole in mittel- und spatbyzantin. Zeit*, B Z, 35, 1935, p. 14–21.

²⁴ C R, amputation §§ 28, 44, 59, 65–80. Aveuglement §§ 42, 68. Marque au fer rouge § 58. Supplice de la fourche §§ 46, 47. Dans ce dernier cas il s'agit des esclaves.

²⁵ O. c., § 10.

²⁶ E. Lipšic, *o c.*

caractère grec de notre document, car les monastères en question ne sauraient être que des monastères orthodoxes, mais l'autorité de l'Eglise ne s'établissait que là où elle était soutenue par le pouvoir laïque. Notons aussi que si le fonctionnaire du fisc avait ses entrées libres sur le terrain du village comment supposer que des châtimens aussi graves que la mutilation, ou même la mort, eussent pu être appliqués sans l'intervention des organes de justice. Il est vrai qu'il existe une quantité de versions du Code Rural en langue slave, mais : 1° ce sont des traductions du grec dont la plus ancienne date du X^e s. ²⁷ et 2° elles ne sont pas tant l'illustration des mœurs slaves qu'une preuve de plus de l'influence exercée par la législation byzantine sur celle des Slaves.

La communauté de terre qui a suscité une vive discussion se trouve mentionnée dans quatre paragraphes du Code : le § 8°, quiconque se considère lésé par le partage de la terre aura plein droit de demander l'annulation dudit partage ; ²⁸ le § 81°, si quiconque après avoir occupé (arbitrairement) le terrain commun y a construit un moulin, les membres de la communauté entreront en possession dudit moulin contre remboursement des frais ; ²⁹ le § 82°, après le partage (des lopins) il sera permis à chacun de construire un moulin sur son terrain ³⁰ (évidemment sur le terrain qui lui sera échu en partage) ; le § 32°, si quelqu'un a planté un arbre sur le terrain commun et, après le partage, ce terrain échouera à un autre, ledit arbre restera propriété du premier paysan. ³¹

L'interprétation du texte se heurte ici à de grandes difficultés. La construction d'un moulin est une entreprise coûteuse et de longue haleine. On ne se figure pas que quelqu'un puisse s'y décider en sachant que son champ avec ledit moulin passera à un autre. A moins que la distribution ne se fasse à vie. Après la mort du détenteur son lopin reviendrait à la communauté pour être soumis au tirage.

Une pareille réflexion s'impose là où il s'agit d'un moulin érigé sur le « topos koinos ». Comment peut-on construire un moulin sans attirer l'attention du village tout entier ? Et qui consentira à faire toute cette dépense en sachant que dans le meilleur cas il ne rentrera que dans ses frais.

Quoiqu'il en soit ces quatre paragraphes contiennent des données intéressantes ; il y est question du partage du terrain commun qu'on oppose au terrain « idios », c.-à-dire à une possession privée. Les paragraphes

²⁷ W. Ashburner, *o c.*, XXX, II, p. 85 sq. 1910.

²⁸ C.R. § 8 : « ἄδειαν ἐχέτωσαν ἀναλύειν... μερισίνν... ἐάν μερισμός γενόμενος ἡδικησέν τινας ».

²⁹ « ἐάν τις οἰκῶν ἐν χωρίῳ διαγνώσῃ τόπον κοινόν ὄντα ἐπιτήθειον εἰς ἐργαστήριον μύλου... »

³⁰ *O c.*, § 82 : « ἐάν μερισθείσης τῆς τοῦ χωρίου γῆς... τις ἐν τῇ ἰδίᾳ μερίδι... ».

³¹ « ἐάν δένδρον ἀνετράφη ὑπὸ τινος ἐν τόπῳ ἀμερίστῳ καί μετὰ ταῦτα μερισμοῦ γενομένου... »

mentionnent aussi le « koīnotes » — la communauté du village. Le problème donc qui se pose c'est de résoudre ce qu'il faut comprendre sous ces termes. Quant au « koinotes » dont le paragraphe 81 parle *expressis verbis*, il me paraît être une assemblée des paysans le plus en vue du village, car il veille aux intérêts de tous les habitants, mais on ne peut exclure que dans certains cas ce terme pouvait désigner l'assemblée de tous les paysans — mâles adultes. Dans ce paragraphe il s'agit du moulin construit sur le terrain commun. C'est le « koinotes » qui évalue les frais de cette construction, les rembourse et prend possession de l'objet en question. Dans deux autres paragraphes (N^{os} 7 et 37) figurent « οἱ ἀκροαταὶ » qui tranchent un litige entre deux villages et entre deux co-villageois. Le paragraphe produit l'impression qu'il s'agit ici des gens âgés, connus dans le village. W. Ashburner traduit « the judges », je crois que le mot « arbitre » serait plus à sa place. E. Lipšic donne l'une et l'autre version.³² Il est à noter que dans un cas c'est le « koīnotes » qui décide, dans l'autre une espèce de commission ou bien les juges. Ici encore on oppose un simple villageois « τῆς οἰκῶν ἐν χωρίῳ »... à la totalité des habitants du village « ἡ τοῦ χωρίου κοινότης »... Ce terme se rencontre souvent dans l'histoire rurale de l'Égypte ; il apparaît chaque fois quand le village fait tout ensemble une démarche dans l'intérêt de tous, p.ex. porte une plainte contre les abus des percepteurs des impôts ou défend son droit à l'auto-pragia (un privilège en vertu duquel les habitants du village assument eux-mêmes la levée de l'impôt). Ce « koinotes » n'a rien à voir avec la communauté des biens.

Le « koīnotes » du Code Rural exerce probablement des fonctions autrement importantes : selon l'opinion de M. Ostrogorsky la communauté du Code Rural c'est une communauté purement fiscale, l'épibolé du Bas-Empire, l'allelengyon du M. Age byzantin, dont les sources postérieures nous parlent souvent.³³ On sait qu'une telle ou telle région formait vis-à-vis du trésor d'Etat une unité fiscale, chargée de verser dans un terme prévu une certaine somme à titre d'impôt. Le fisc ne s'intéressait qu'à la somme globale et ne s'occupait nullement du contribuable particulier, mais celui-ci se rendait bien compte qu'il lui faudra payer pour les champs délaissés, qui étaient sans aucun doute d'un rendement médiocre. Pourquoi laisser en friche cette terre pour laquelle il fallait, malgré tout, supporter des frais. Il est donc probable que le « koīnotes » du Code Rural procédait à l'attribution des biens abandonnés parmi ceux des habitants qui, étant plus à l'aise, disposaient d'une quantité suffisante de bêtes de trait pour les mettre en valeur. Toutes ces terres, bien que pareillement pauvres,

³² *Recueil des documents pour servir à l'histoire sociale et économique de Byzance*, Moscou, 1951, p. 103—108.

³³ *Geschichte...*, p. 113 sq.

n'étaient pas dans le même état. Certaines étaient situées plus avantageusement (p. ex. d'un accès plus facile à l'eau) que les autres ou moins négligées. Il est donc impossible qu'une pareille attribution des biens délaissés ne provoquât du mécontentement et ne donnât lieu aux abus. C'est à cause de cela peut-être que le législateur a prévu dans le paragraphe 8° la possibilité d'annulation du partage.

En outre, le village pouvait posséder (comme on le voit aussi de nos jours) en commun une forêt, ³⁴ des prairies, des terres en friche — ce serait le « τόπος κοινός » du Code, par opposition au « τόπος ιδίος » qui désigne la possession d'un particulier — et « τόπος μέριστος » ou bien « τόπος ἀμέριστος » —, terre délaissée, prévue pour le partage. ³⁵

A travers les paragraphes du Code Rural on entrevoit une grande inégalité économique entre les habitants du village, inégalité qui s'accorde mal avec le système d'une communauté des biens. Certains paragraphes s'occupent des personnes appauvries (aporoi). Ce sont les débiteurs du § 67 (cf. note 38) dont la situation est désespérée car ils ne rentreront probablement jamais en possession de leurs biens. Les paysans des §§ 11, 12 et 14 sont aussi dans une fort mauvaise situation puisque pour labourer leurs champs ils recourent au bétail et aux instruments aratoires de leurs voisins, contre rémunération naturellement. ³⁶ Les gardiens des §§ 23—29 et 33, 34 sont selon toute vraisemblance des gens libres mais pauvres, employés par les riches du village pour garder leurs troupeaux. ³⁷ Par contre, on voit aussi des personnes aisées : les créanciers qui prêtent à intérêt, ³⁸ qui possèdent des esclaves, ³⁹ qui prennent à bail les champs des autres. ⁴⁰

On ne trouve dans le Code Rural aucune mention sur l'achat, la vente, le droit de l'héritage, etc. Les partisans de la communauté des biens y trouvent un argument à l'appui de leur thèse, mais il ne faut pas oublier que notre source est un document bien étrange : il ne souffle mot de tels délits comme sacrilège, maléfice, viol, il ne donne aucune explication sur la question, pourtant si grave : quel principe devait présider à la distribution des champs, qu'il s'agit de la terre commune ou des biens abandonnés. Difficile à dater avec précision, composé dans une langue

³⁴ C R §§ 39—40 un paysan en abattant un arbre vient de tuer par mégarde une bête qui pâtuait évidemment dans la forêt commune Cf les §§ 17 et 21 où il est clairement question des endroits boisés qui appartiennent aux particuliers.

³⁵ O. c., § 81 · τόπον κοινόν pour désigner le terrain du village où il n'est pas permis d'ériger un moulin; § 82 ἐν τῇ ἰδίᾳ μερίδι . — sur son propre terrain; § 32 — quelqu'un plante un arbre sur un terrain qui n'est pas encore partagé . ἐν τόπῳ ἀμερίστῳ

³⁶ Cf. § 37 du C R où il est question d'un bœuf emprunté par un paysan chez un autre. ³⁷ Il y est question de leur rémunération et de leur responsabilité, il est prévu que dans des cas douteux ils peuvent prêter serment; or le serment d'un esclave n'a aucune valeur, et c'est son maître qui est responsable de lui

³⁸ O. c., § 67: οἱ τόκου χάριν ἄγρον λαβόντες καὶ πλείω τῶν ἑπτὰ χρόνων... καρπιζόμενοι .. καὶ τὴν ἄνω πᾶσαν καὶ τὴν κάτω κατὰ ἡμίσειαν εἰσφοράν. ἐστοιχέσατο εἰς κεφάλαιον.

³⁹ O. c., §§ 46, 47, 45, 71, 72.

⁴⁰ O. c., § 11 · ἐάν τις γῆν λάβῃ παρα ἀπορήσαντος γεωργοῦ...

déplorable, un style vulgaire et embrouillé, il produit l'impression d'un aide-mémoire, d'une compilation à l'usage des autorités locales. Le compilateur ne s'occupait que des délits les plus fréquents, il ne s'arrêtait pas aux détails parfois essentiels, parce que ceux-ci étaient traités minutieusement dans les collections des lois respectives. ⁴¹

Bien qu'aucun paragraphe ne décrive dans quelles conditions et comment un individu peut disposer de son bien, le principe de propriété individuelle est souligné à plusieurs reprises. Conformément aux §§ 3° et 5° deux paysans peuvent échanger leurs terres pour une période de temps définie ou pour toujours. ⁴² Les lopins ainsi échangés seraient pratiquement mis hors de cause au moment du partage. En outre ceux qui voudraient garder leurs champs auraient le loisir de le faire sous prétexte d'un échange fictif. On trouve aussi le cas d'un paysan qui après avoir quitté le pays revient et trouve son petit domaine occupé par un autre. ⁴³ Il s'agit évidemment d'une prise de possession arbitraire ; il faut supposer que le terme du versement de l'impôt n'était pas encore échu ou bien le propriétaire légal les a acquittés. La loi sauvegarde ses intérêts et ordonne la restitution de son bien. Selon un autre paragraphe il est permis à un créancier d'occuper le champ de son débiteur insolvable et d'en tirer profit pendant sept ans à titre d'intérêts. Ce n'est qu'après sept ans que la moitié du revenu doit être portée au compte de la dette. ⁴⁴ Donc le champ en question pouvait rester en gage fort longtemps au-delà de sept ans en possession du prêteur selon le montant de la somme empruntée. Ici on ne voit pas bien, non plus, comment agissaient les autorités du village si entretemps il aurait fallu procéder à la distribution des lopins.

En concluant, il faut avouer que le Code Rural nous pose une quantité de problèmes sans nous fournir le moyen de les résoudre et tant que nous n'aurons d'autre source pour le compléter, il est à craindre que nous resterons aux hypothèses, plus ou moins plausibles mais toujours discutables.

⁴¹ Déjà au V^e s une loi interdisait aux sujets de l'Empire de procéder à n'importe quel changement — achat, vente, etc — de leurs propriétés foncières sans une autorisation au préalable des autorités respectives (Zacharia v Ligenthal, *Geschichte*, p 195). Selon les Nouvelles de Justinien (éd Scholl, Berolmi, 1912, 127, c 7, 8), la décision définitive de l'attribution d'un terrain appartenait, dans les cas douteux, au fonctionnaire du fisc, mais le lésé avait le droit d'appel

⁴² « ἕάν δύο γεωργοὶ συμφωνήσωσι.. καταλλάξαι χώρας... καὶ εἰς τὸ διηνεκὲς εὐνεφώνησαν.. § 5 : ἕάν δύο γεωργοὶ καταλλάξωσι χώρας εἴτε πρὸς καιρὸν εἴτε εἰς τὸ διηνεκὲς... ».

⁴³ § 21. Ce paragraphe est fort obscur : en l'absence du propriétaire, un de ses co-villagers occupa sa terre et la cultiva pendant un certain temps Il y bâtit même une maison et éleva une vigne ; cependant il était tenu de rendre cette terre à son propriétaire légal si celui-ci revenait Mais, peut-être en vue des améliorations faites entretemps, il était permis à l'occupant d'offrir au propriétaire légal un autre lopin, pourvu qu'il fût de la même valeur. Ceci est clair : on sauvegarde les intérêts du possesseur légal, mais il semble cependant étrange qu'au cas où il refuse d'accepter l'offre faite on lui permet d'abattre la maison et la vigne, et on ne souffle mot du terrain lui-même.

⁴⁴ Cf. note 38.

UN «QUARTIER» D'ÉMIGRÉS PALESTINIENS À CONSTANTINOPLE AU IX^e SIÈCLE ?

JEAN GOUILLARD (Paris)

La bigarrure ethnique de l'empire byzantin n'a pas été sans affecter la physionomie de sa capitale. Elle n'a pas eu, certes, des effets aussi étendus que la conjoncture politico-économique, qui, à partir du X^e siècle, aboutit à quadriller toute une zone de Constantinople en « quartiers » nationaux : russes, amalfitains, vénitiens, etc.¹. Nul doute, cependant, qu'à toutes les époques les immigrants n'aient tendu à se rapprocher les uns des autres, ne serait-ce que suivant leur profession, qui pouvait être une spécialité nationale, ou à se rencontrer, sinon à s'établir, aux abords de fondations religieuses qui étaient leurs par le patronage d'un saint ou par une donation impériale. Ce phénomène, spontané et banal, de la démographie urbaine au moyen âge est difficile à documenter, en raison de l'éparpillement et de la discrétion des sources. Les observations qui suivent se proposent de relever, à propos de l'émigration palestinienne des débuts du IX^e siècle, quelques indices ténus du phénomène, tout en éclairant un ou deux points de topographie constantinopolitaine.

La mort d'Harun al-Rachid avait précipité le califat dans une anarchie (809—813) qui fut gravement ressentie par la population chrétienne des lieux saints, notamment de Jérusalem et de sa grande banlieue monastique.² Il s'ensuivit un exode, tant de moines que de laïques, vers les terres d'empire. Un contingent d'émigrants s'arrêta à Chypre, dans l'expectative, soit d'un proche retour, soit d'un établissement sur le continent byzantin. On est fondé à supposer que le pouvoir central les encouragea à ne pas aller plus loin. Un certain nombre de moines gagnèrent

¹ Cf. R. Janin, *Constantinople byzantine*², Paris, 1964, p. 245—260.

² Theophanes, *Chronographia*, éd. de Boor, I, p. 484, lin. 5—19.

Constantinople, où Michel I^{er} Rhangabé leur fit don d'« un monastère insigne ». ³ Nous savons par la Vie de saint Michel le Syncelle qu'il s'agissait de Chôra ⁴ et que, parmi ces nouveaux arrivants, se distinguaient, outre Michel le Syncelle, Théodore et Théophane, les futurs « Tatoués » (*graptoi*). ⁵ Chôra était, du reste, de longue date, le pied-à-terre des moines de Palestine et, plus tard, Michel III et Théodora ne firent que confirmer cette destination en attribuant le monastère au Syncelle, qui y fut enterré, comme l'avait été Théophane Graptos. ⁶

La Vie, beaucoup plus sûre et plus riche, d'un autre émigré palestinien ⁷ lève un coin du voile sur l'élément civil de l'exode. Nous pensons à Jean Echim, qui débarqua à Attaleia, vers la même époque, avec plusieurs membres de sa famille et d'autres chrétiens. Echim, remarqué pour ses aptitudes physiques et sa connaissance de la langue arabe, fit une carrière d'officier dans le thème des Cibyrrhéotes et démontra sa valeur dans ses tractations diplomatiques avec les Arabes et dans la répression des partisans de Thomas le Slave. Il déserta ensuite, dans des conditions peu claires et, conseillé par un stylite Eustratios, « d'ordination *hiérosolymitaine* », prit l'habit monastique sous le nom d'Antoine. C'est à partir de ce moment ou, plus exactement, de son installation dans la capitale, qu'il intéresse notre propos.

Antoine, importuné par l'afflux des admirateurs, décide, vers 848, de mener la vie d'ermite. Son higoumène, Macaire d'Héraklèn (Bithynie), lui suggère une retraite : « Nous possédons dans la Ville (Constantinople) un métochion placé sous le vocable de Tous-les-Saints. Il est plaisant à souhait, et convenablement éloigné des bruits de la cité ». ⁸ Cette description évoque assez naturellement la région des Blachernes, au nord-ouest de la capitale. ⁹ A vrai dire, le récit nous permet d'être plus affirmatif. Il fournit deux coordonnées, dont l'une n'a pas été suffisamment exploitée, et dont l'autre est passée inaperçue.

Pétrônas le stratège, tourmenté par une infirmité de bon vivant, vraisemblablement un accès de goutte, était allé se soumettre à une sainte

³ Id., *ibid.*, p. 499, ln 15—31

⁴ *Vie de s. Michel le Syncelle*, éd. Th. I. Schmitt, dans « Bull. de l'Inst Archéol Russe de Constantinople », 11 (1906), p. 233—234. Pour l'interprétation historique de cette *Vie*, très tendancieuse, voir S. Vailhé, *Saint Michel le Syncelle*, dans « Rev. de l'Orient Chrétien », 6 (1901), p. 313—332, 610—642

⁵ Et non « marqués au fer rouge », comme nombre d'auteurs s'obstinent à l'écrire.

⁶ *Vie de s. Michel le Syncelle*, éd. citée, p. 250 et suivantes.

⁷ La *Vie de s. Antoine le Jeune* est conservée, substantiellement, en trois fragments, dont les deux plus importants ont été édités respectivement par A. Papadopoulos-Kerameus, dans « Pravoslavnyj Palest Sbornik », fasc. 57, p. 186—216, et par F. Halkin, dans « Analecta Bollandiana », 62 (1944), p. 210—223. Ce second fragment seul nous intéresse ici, pour plus de détails, voir F. Halkin, *art. cité*, p. 188 et suiv.

⁸ F. Halkin, *op. cit.*, p. 213, § 5. Ce métochion est mentionné, en outre, aux §§ 6, 11, 19.

⁹ C'est le sentiment de R. Janin, *La géographie ecclésiastique de Constantinople*. I, III. *Les églises et les monastères*, Paris, 1953, p. 405.

incubation au monastère des SS. Cosme et Damien, dit encore Kosmidion, au quartier de Paulinos, c'est-à-dire au nord-ouest de la muraille de Théodose.¹⁰ Un ami, dont nous reparlerons, lui conseilla de s'adresser plutôt à Antoine, « qui vit retiré non loin de chez nous ». ¹¹ Quelque interprétation que l'on donne à ce « chez nous », qui peut désigner aussi bien l'église des saints guérisseurs que le domicile de l'ami (ci-dessous), le chemin à parcourir n'était pas considérable, si l'on songe que le perclus en fut capable, « appuyé sur sa canne et soutenu par son compagnon ». En d'autres termes, le métouchion était relativement proche du Kosmidion.

Il y a beaucoup mieux. On lit un peu plus haut dans la Vie d'Antoine que « les frères de Chôra s'étaient liés avec l'hésychaste et lui rendaient de temps en temps visite, d'autant qu'ils étaient les moines les plus proches voisins ». ¹² Si « Chôra » n'apparaît pas dans l'édition, avec la majuscule voulue, c'est par une de ces méprises comme il en échappe aux meilleurs éditeurs et dont personne n'est exempt. Il ne s'agit donc pas ici de « chôra », « campagne », mais de la fondation homonyme. Aussi bien voit-on mal ce que pourrait signifier « les frères de la campagne » ou « de la région ». Les frères sont ici la communauté monastique. Comme les institutions de ce genre ne manquaient pas dans les parages de Chôra, on devine combien était intime le voisinage mentionné. Bref, le métouchion, relativement proche du Kosmidion, était quasiment porte à porte avec Chôra, beaucoup plus voisin de ce dernier monastère, donc, que des SS. Apôtres où serait tenté de le placer F. Halkin. ¹³

Le biographe d'Antoine le Jeune ne fait aucune allusion aux moines de Jérusalem qui venaient d'illustrer Chôra, Michel et Théophane, morts, il est vrai, depuis quelques années. En revanche, parmi les trois bénéficiaires des vertus thaumaturgiques d'Antoine dans cette période de sa vie — l'un d'eux étant Pétrônas avec sa famille —, on trouve au moins un palestinien, probablement deux. Le saint guérit, en effet, l'esclave d'un « sien ami et compatriote (patriôtès) » ¹⁴. L'ami de Pétrônas, qui conduit celui-ci au métouchion ¹⁵, est un moine de Chôra, qui avait fait une carrière civile, peut-être avec Antoine, alors Jean Echim, et s'appelait Ephraïm. ¹⁶ Ce nom a une couleur orientale certaine, sans constituer un indice péremptoire d'origine : notons, à ce propos, qu'il n'est porté par aucun des centaines d'évêques du VII^e concile (787) ou des quelque cent-

¹⁰ F. Halkin, *op. cit.*, p. 215, § 10. L'épisode occupe les §§ 10 et 11. Sur la localisation du Kosmidion, cf. R. Jamn, *op. cit.*, p. 299.

¹¹ *Ibid.*, p. 216, § 10, ln. 5.

¹² *Ibid.*, p. 214, § 7, ln. 8—11.

¹³ *Ibid.*, p. 213, note 1.

¹⁴ *Ibid.*, p. 215, § 9, ln. 12.

¹⁵ *Ibid.*, p. 216, § 10, ln. 2.

¹⁶ *Ibid.*, p. 214, § 8, ln. 12—13.

trente higoumènes qui signèrent le procès-verbal de sa quatrième séance.

On voit que l'existence d'Antoine le Jeune se déroule, à Constantinople, au voisinage d'un couvent à ce moment plus ou moins palestinien, Chôra, et que des trois amis que nous connaissons à l'ermitage, deux ont la même origine. Assurément, cela ne fait pas un « quartier » palestinien, mais des détails comme ceux qu'on vient de rapprocher appartiennent aux indices de regroupements nationaux sur lesquels on attirait l'attention au début de cette note.

Les remarques précédentes, inspirées par un problème topographique, appellent un complément, sans relation apparente cette fois avec les indices en question. Antoine, au bout d'une quinzaine d'années passées au métouchion, transporte son ermitage dans la maison même de Pétrônas, jusqu'au moment où, tombé gravement malade, il est hospitalisé au monastère du diacre Léon.¹⁷ C'est là qu'il meurt. On a, sans y insister, rapproché, en raison de l'homonymie, cette fondation d'un couvent de Léon célébré par Théodore Stoudite.¹⁸ Ce monastère, qui était également surnommé la *Néa Monè*, comprenait un hospice (docheion), ce qui appuierait l'identification des deux dénominations.¹⁹ Se trouvait-il, comme Tousles-Saints, dans la région de Chôra ou, plus largement, dans le Deutéron ? Ses espaces verts qui rappelaient le Paradis terrestre²⁰ porteraient à le supposer.

Reste à mentionner cet « élysée de tous les saints martyrs du Christ » auquel le biographe fait allusion à propos des sept premières années d'Antoine à Tousles-Saints.²¹ Ce peut être une chapelle du métouchion, une désignation libre de celui-ci, à moins qu'il ne s'agisse de cette équation familière aux hagiographes : vie monastique parfaite = confession de la foi par le martyr. Malgré la disparate de l'expression (συνδιάξας τῷ ἡλυσίῳ τῶν... μαρτύρων) qui donne un complément local (« élysée ») à un verbe qui, dans l'usage même de l'auteur, appelle un complément personnel (« converser avec », au sens ancien de « converser »),²² la première interprétation nous semble la plus fondée.

¹⁷ *Ibid.*, p. 220, § 17.

¹⁸ Théodore Stoudite, poèmes CVI—CVIII, dans *Patrol. gr.* (Migne), t. 99, col. 1805CD. Cf. F. Halkin, *op. cit.*, p. 220, note 5, et R. Janin, *Les églises et les monastères*, p. 317—318.

¹⁹ Sur le docheion, poèmes CVII—CVIII cités ; pour le surnom de Néa Monè, poème CVII, vers I cette dénomination n'est relevée ni par Halkin ni par Janin.

²⁰ Poème CVI, vers 6.

²¹ F. Halkin, *op. cit.*, p. 214, § 7, ln. 1—2.

²² *Ibid.*, p. 213, § 5, ln. 8—9: τῷ πλῆθει τῶν ἀδελφῶν... συνδιάγειν.

DAS SOGENANNTHE GESCHICHTSWERK DE ADMINISTRANDO IMPERIO

VASILE GRECU (Bukarest)

Die byzantinische Geschichtsliteratur ist besonders reichhaltig; sie zerfällt in zwei Teile. Der eine enthält gewöhnlich die Weltgeschichte, die mit der Schaffung der Welt beginnt und mit der Zeit des Autors endet, wobei dieselbe ausgeschlossen ist. Der andere Teil behandelt besonders die zeitgenössische Geschichte. Die Weltgeschichten sind in der Volkssprache abgefaßt und für zahlreiche Mönche, welche die Leser abgeben, bestimmt. Die zeitgenössische Geschichte wird gewöhnlich von Persönlichkeiten verfaßt, die selbst eine geschichtliche Rolle spielen und nicht einmal mehr weniger tendenziös ausfällt, indem die Verfasser ihren Standpunkt zu rechtfertigen versuchen. Sie ist in der sogenannten Gelehrtensprache, nämlich in der Kathareusa, das heißt Reinsprache verfaßt, indem sie sich vornimmt die klassische Geschichtsliteratur fortzusetzen.¹

Was das Geschichtswerk *De Administrando Imperio* anbelangt, ist es angezeigt gleich zu Beginn festzustellen, daß es sich in keine der zwei erwähnten Kategorien byzantinischer Geschichtswerke einreihen läßt. Von Anfang an war es nicht dazu bestimmt, veröffentlicht zu werden. So oft es neu gedruckt wurde, wurde Kaiser Konstantin VII. Porphyrogenetos (913—959) als Autor angegeben. Zweifelsohne hat er bei dem Zustandbringen des Werkes einen wichtigen Anteil gehabt, es aber nicht selbst geschrieben. Auf kaiserliche Veranlassung hin und unter des Kaisers Aufsicht haben sich um das Zustandbringen der Schrift höchstwahrscheinlich mehrere Mitarbeiter bemüht.

¹ Karl Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur (527—1453)* (*Handbuch der klassischen Altertums-Wissenschaft* IX. Bd., 1. Abt.), München, 1897, S. 291—408.

Oberflächlich betrachtet hinterläßt der Inhalt der Schrift sichtlich den Eindruck, daß sie nur zum privaten, persönlichen Gebrauch bestimmt war. Sie sollte den jungen Kronprinzen Romanós belehren, — daher auch der gar spat hinzugekommene unpassende Titel *De Administrando Imperio*, — aber ihn auch unterhalten. Der erste Zweck ist in der Vorrede von dem kaiserlichen Verfasser selbst angegeben: „ Ἴδὸν ἐκτίθημί σοι διδάσκαλιν ” (Da, habe ich dir eine Lehre vorgetragen). Den zweiten, unterhaltenden Zweck legt der gesamte Inhalt klar dar. Aber auch der Verfasser selbst hebt den belehrenden Teil hervor. Der junge Tronfolger soll sich die guten Herrscher zum Vorbilde nehmen und sich nach ihnen richten. Als abschreckendes Beispiel wird ihm das Schicksal des Usurpators Romanós Lakapenos vorgehalten. Sodann setzt er fort: „Doch nebst vielen anderen Sachen mußst du, mein vielgeliebter Sohn, auch diese zur Kenntnis nehmen; denn wenn du sie zur Kenntnis genommen hast, werden sie dir gar sehr frommen und dich zu einem bewunderungswerten Mann werden lassen. Daher mußst du die verschiedenartigen Völker genau kennen, ihre Herkunft, Sitten, Lebensweise, die geographische Lage der von ihnen bewohnten Erdteile und ihre Beschreibung, wie es im folgenden eingehender dargelegt wird (§ 13 letzter Abschnitt, S. 76, Ausgabe Gy. Moravcsik, 2. Aufl.). Darauf folgen nicht weniger als zehn Abschnitte (§ 14—§ 23), über die Geschichte der Araber, nachdem schon vorher in mehreren Paragraphen (§1—13) über die verschiedenen Völkerschaften (Petschenegen, Ungarn, Chersoniten, Chazaren), welche zu jener Zeit alle im Süden der heutigen UdSSR lebten, erzählt wurde, wobei auch die Fahrt der Russen (Ῥῶς) auf Einbäumen bis nach Konstantinopel erwähnt wird. Da sich die Araber auch in Spanien niederließen und sodann nach Nordafrika hinübergingen, hält sich der Autor auch über Kapitel aus der Geschichte dieser Gegenden auf (§23—§25). Dabei schöpft er beträchtliche Abschnitte beinahe wörtlich aus dem Chronographen des Theophanes Homologetes.

Mit dem § 25 geht er für mehrere Abschnitte auf die Geschichte Italiens und seiner verschiedenen Gegenden (§26—§28) über, im § 28 wird über die Entstehung Venedigs berichtet; im § 29 über Dalmatien (ἡ Δελατία) und die benachbarten Völkerschaften, wobei die Soldanogeschichte besonders erwähnenswert ist, wie auch die Geschichte der Städte Ragusa und Spalato (heute Split in Jugoslawien). Über die Provinz Dalmatien (θέμα Δελατία) allein handelt § 30; über die Kroaten und das von diesen bewohnte Land § 31, desgleichen §32 über die Serben und § 33 über Zahlumen, die ihren Namen vom Berge Chlumos herleiten. Die §§ 34—35 geben kurzen Aufschluß über die Terwunioten, Kanaliten, über das Land Diokleia und seine Einwohner. Über die Paganen und Arentanen und über den Landstrich, den diese bewohnen, handelt § 36. Eine

langere Auseinandersetzung gilt den Volkern der Petschenegen² (§ 37) und Ungarn, gewöhnlich Turken (Τούρκοι) benannt, über deren Ursprung und Führer mehrere Kapitel handeln (§ 38—§ 40).

Für die rumanische Geschichte ist die Nachricht höchst wichtig, daß die Ungarn (οἱ Τούρκοι) in jener Zeit, als sie noch in der heutigen Ukraine in Südrußland hausten, Wojewoden als Anführer hatten.³

Das 41. Kapitel erzählt kurz über den Herrscher Mährens Swatopluk und dessen Söhne. Das 42. Kapitel ist lang und verschiedenen Inhaltes, liefert kurze hauptsächlich geographische Nachrichten, indem es mit der Beschreibung von Thessalonike beginnt und mit der von Alanien, Avasgien und der Stadt Sotiriupolis (Σωτηριούπολις) an der Grenze von Avasgien (Ἀβασγία) endigt. Das 43. Kapitel handelt über das Land Taron (Ταρῶν), das 44. Kapitel über die Gegend von Apachunis (τὸ Ἀπαχουνῆς) in Armenien, über die Stadt Manzikiert (Μανζικίερτ) und andere, wie z. B. Arzes (τὸ Ἀρζές), gleichfalls in Armenien. In dem 45. Kapitel ist die Rede von Περὶ τῶν Ἰβήρων und über die Umgegend, in dem 46. Kapitel über die Herkunft der Iwiren und über die Stadt Ardanutzi (τὸ Ἀρδανούτζι), in dem 47. Kapitel über die zeitliche Übersiedlung der kypriotischen Bevölkerung nach Kyzikos, sarazenischer Überfälle wegen. Das 48. Kapitel berichtet teilweise über die sechste heilige trullanische Synode, das 49. Kapitel darüber, wie die Slawen in der Provinz Peloponnesos sich die Kirche in der Stadt Patras zu unterwerfen suchten, das 50. Kapitel über die peloponnesischen Slawen der Millingen und Jezeriten und die von diesen bezahlten Tribute; gleichfalls über die Bewohner der Stadt Maine und über den von diesen bezahlten Tribut. Das 51. Kapitel berichtet über die Weise wie die kaiserliche Barke hergestellt wurde und über die ersten Steuerleute dieser Barke und einiges über den Oberaufseher (Protospatharen) des Wasserbehälters. Das 52. Kapitel zählt die Pferde auf, welche die Provinz Peloponnesos für das Heer zu stellen hat. Das letzte, 53., Kapitel erzählt zwei anmutige Geschichtlein über die Stadt Cherson in der heutigen Krim. Das eine davon spielt sich zur Zeit des Kaisers Diokletian und auch jahrelang später hindurch ab. Das zweite betrifft das wunderbare Schicksal der chersonitischen Heldin Gykia, welche für die Rettung des Vaterlandes ihr Eigentum opferte, nachdem sie den Verrat ihres Mannes an seiner eigenen Heimat durch ihr treues Dienstmädchen entdeckt hatte. Diese letzte Erzählung mutet sehr an eine novellenartige Geschichte an.

² Diese haben auch auf dem heutigen rumanischen Boden sichtliche Spuren hinterlassen, was z. B. die geographische Benennung Peceneaga bezeugt.

³ Siehe darüber BOEBOΔΟΣ *stavischen Ursprungs oder Homoionymie?* Erschienen in „*Polychronion*“, *Festschrift Franz Dölger zum 75. Geburtstag*, Heidelberg, 1966, S. 207—209.

Aus dieser summarischen Inhaltsangabe ist ersichtlich, daß der Titel *De Administrando Imperio* gar nicht entsprechend ist. Ein passenderer Titel wäre **Lesebuch** oder **Chrestomathie** mit verschiedenen schönen und wunderbaren Geschichtlein zur Belehrung und Unterhaltung des jungen Kronprinzen Romanós, ausgewählt und zusammengestellt von seinem gelehrten Vater, dem Kaiser Konstantin VII. Porphyrogenetos. Daß ein derartiges für die Lektüre des zukünftigen Kaisers bestimmtes Lesebuch sehr viele Lesestücke politischen Inhaltes umfassen mußte, ist selbstverständlich. Sie waren sicherlich die wohlbegründete Ursache, daß der erste Herausgeber der wohl sehr preiswerten Schrift ihr den Titel *De Administrando Imperio* gab, der dann in allen Ausgaben beibehalten wurde. Wir sind jedoch wohlberechtigt dem kaiserlichen Urheber und seinen Mitarbeitern für die Zusammenstellung der Schrift, so wie dem letzten Herausgeber für die schöne sorgfältige Ausgabe zu Dank verpflichtet.

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE ADMINISTRATIVE DE L'EMPIRE BYZANTIN

Sur les titres du Bas-Empire byzantin: préteur du peuple, skoutérios
ou porte-bouclier, protokomès ou premier comte

I

Le préteur du peuple, ὁ πραιτωρ τοῦ δήμου

R. GUILLAND (Paris)

L'office de préteur du peuple fut créé par Justinien I^{er} (527—565)¹. En effet, une loi de 535 supprima la préfecture des Vigiles, subordonnée à la Préfecture de la Ville, dont les agents étaient en trop bons termes avec les criminels. Elle fut remplacée par une magistratus *spectabilis*, qui relevait directement de l'empereur et qui prit le nom de préfecture de la plèbe ou du peuple². Le Préfet des Vigiles, appelé aussi *νοκτέπαρχος*³, prit le nom de préteur du peuple, *πραιτωρ τοῦ δήμου* ou préteur des demeures, *πραιτωρ τῶν δήμων*, ou encore⁴, *praetor plebis, praetor urbanus, praetor Justinianus*. Le préteur du peuple avait un assesseur, une Cour de justice, 20 soldats et 30 pompiers⁵. Il avait pour mission de veiller à la tranquillité de la capitale, de réprimer les attentats nocturnes, de juger sommairement les vols et crimes divers et de combattre les incendies.

L'office de préteur du peuple eut d'abord plusieurs titulaires, puis, assez rapidement, un seul⁶. Les textes le mentionnent plusieurs fois : en

¹ C. J., *Novelle*, XIII (535—537) (consulat de Belisaire).

² E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, II, Paris—Bruxelles—Amsterdam, 1949, p. 74, note 2.

³ Malalas, 479 et 631; Procope, *Anecd.*, 20, J. Lydus, *De magistr.*, II, 29. Cf. Du Cange, s. v., col. 1218. Le *νοκτέπαρχος* est assez souvent cité par les historiens et par les chroniqueurs. Malalas cite Isaïe de Rhodes, *nyctéparque* sous Justinien I^{er} (Malalas, 436).

⁴ A. Chastagnol, *Observations sur le consulat suffect et la préture du Bas-Empire*, « Rev. Hist. », 1958, p. 253.

⁵ C. J., *Novelle*, XIII.

⁶ E. Stein, *op. cit.* Excursus J, p. 803.

547⁷, en mars 550⁸, en août 551⁹, en janvier 565¹⁰ et dans l'hiver 592—593¹¹.

D'une manière générale, le préteur est un juge¹². Théophylacte Simocatta rapporte l'anecdote d'un voleur de bouclier, traduit devant le tribunal du préteur τῶν δῆμων¹³. Il est singulier que l'office de préteur du peuple, imaginé par Justinien I^{er}, se soit maintenu, au moins de nom, jusqu'à la fin de l'Empire. Au X^e siècle, le préteur du peuple était encore désigné sous son ancienne appellation de *nuktéparque* et exerçait encore son ministère. En montant sur le trône, Jean I^{er} Tzimiskès (969—976) s'empessa de nommer de nouveaux fonctionnaires parmi lesquels figure le *νοκτέπαρχος*¹⁴.

Le silence se fait ensuite sur le préteur du peuple dans les textes, pendant assez longtemps. On le voit reparaitre au XIII^e siècle. Mais le préteur du peuple d'alors n'a aucun rapport avec le magistrat du même nom, créé par Justinien I^{er}. Il occupe un haut rang et une place élevée parmi les interprètes ainsi que le montre, en particulier, le baile de Venise, mettant le préteur du peuple au premier rang des interprètes, dans un acte du 3 mars 1320¹⁵. Quel était alors le service du préteur du peuple? Il est assez difficile de le préciser. Pachymère, au début du XIV^e siècle, compare l'*abbas*, chef de la communauté génoise de Constantinople, avec l'ancien *πράτωρ τοῦ δήμου*¹⁶. Mais le Ps.-Codinos ne le connaît pas : le préteur du peuple n'a plus de fonction ; son titre est simplement un titre aulique¹⁷.

A l'époque du Ps.-Cod., le préteur du Peuple occupe, dans la hiérarchie, le 38^e rang¹⁸. Son costume est décrit : il est identique au costume du Grand Tzaousios ; son *kabbadion* est en soie communément employée ; son *skaranikon* est en soie or blanc, brodée à l'or trait avec devant et derrière le portrait vitrifié de l'empereur ; son bâton est de bois lisse¹⁹.

⁷ Malalas, 483.

⁸ Malalas, PG, LXXXV, c 1820, fragm. *Tuscul.*

⁹ *Ibidem*, c. 1821 B

¹⁰ Theophyl. Simoc., VI, 6, 14

¹¹ *Ibidem*.

¹² Le mot *πράτωρ* est employé souvent comme synonyme du mot *κριτής*. Cf. Leo, *Tact.*, 95 : ὁ *πράτωρ* ἡγρουν ὁ τοῦ θύματος δικάστης ; Ephrem 9140—9142 ; Cantac., III, 53.

¹³ Theophyl. Simoc., 261.

¹⁴ Leo, *Diac*, 95.

¹⁵ E. Stein, *Untersuchungen zur spätbyzantinischen Verfassungs- u. Wirtschaftsgeschichte*, « Mitt. zur osman. Gesch. », II, 1923—1925, p. 37.

¹⁶ Pachym., II, 624.

¹⁷ Ps.-Cod., *De off.*, 39 B(onn) ; cf Notes p. 196 ; p. 182 Verpeaux J. Pseudo-Kodinos, *Traité des Offices*, Paris, 1966).

¹⁸ Ps.-Cod., *De off.*, 10 B, p. 10, V, p. 138 Dans toutes les listes qui nous sont parvenues (Verpeaux, pp. 300, 30—31 ; 305, 22 ; 307, 26—27 ; 309, 20—21 ; 321, 58—59 ; 335, 72 ; 345, 7 ; 348, 42) le préteur du Peuple vient après le grand tzaousios.

¹⁹ Ps.-Cod., *De off.*, 24 B, 161, 21 V.

Les textes ont conservé les noms de quelques préteurs du Peuple. Le plus ancien semble être *Comitas Dipondiariste*, mentionné en 547, en mars 550 et en août 551. Le pape Vigile s'était réfugié en 551 dans le sanctuaire des Saints-Serge-et-Bacchus, car il redoutait la colère de Justinien I^{er}, lors de la querelle des Trois Chapitres. Le préteur du peuple *Comitas Dipondiariste* vint l'arrêter. Mais le pape se cramponna aux colonnes de l'autel ; la violence avec laquelle on voulait l'arracher de l'autel fit écrouler celui-ci qui manqua de l'écraser. Devant l'attitude hostile de la foule, *Comitas* et sa troupe se retirèrent en hâte ²⁰.

Le silence semble se faire ensuite jusqu'au XIV^e siècle sur le préteur du Peuple. *Georges Acropolite* écrit bien qu'en 1257 *Théodore II Lascaris*, avant de revenir en Asie Mineure, le nomma préteur avec autorité sur tous, ἐμὲ δὲ πράιτωρα χειροτονήσας, πάντων αὐτῶν ἀφήκε προϊστασθαι ²¹, mais *Acropolite* était alors grand logothète ; il est peu probable, quoi qu'en pense *Du Cange* ²², que l'empereur lui ait conféré la dignité médiocre de préteur du Peuple. Le mot *πράιτωρ* est pris ici dans son sens général de gouverneur ou juge de province. *Acropolite* fut vraisemblablement nommé préteur de l'Hellade. Du XIV^e siècle datent les préteurs du Peuple suivants :

Le notaire impérial *Iakóbos Balistarios*, interprète, διεμνηνευτής, en novembre 1332 ²³, grand interprète en octobre 1343 ²⁴, est mentionné le 9 septembre 1349 *πράιτωρ τοῦ δήμου τῆς Ῥωμανίας* dans l'acte de *Jean VI Cantacuzène* et de *Jean V Paléologue* confirmant et prorogant pour 5 ans le traité signé avec Venise, le 25 mars 1342 ²⁵.

Le pansébate sébaste, *oikeios* de l'empereur et préteur du Peuple *Démétrius Rainès*, est mentionné dans un acte synodal d'octobre 1316, à propos d'une question d'héritage ²⁶.

Le préteur du Peuple *Syropoulos* est cité parmi les interprètes impériaux dans un acte du baile de Venise, du 3 mars 1320 ²⁷.

En 1348, *Cantacuzène* envoya au pape *Clément VI* une ambassade au sujet de l'Union des Eglises. Elle comprenait deux hauts fonctionnaires, le protovestiarite *Georges Spanopoulos*, le préteur du Peuple *Nicolas Sigéros* et un Latin, nommé *Phransès*, connu du Pape ²⁸. En 1349,

²⁰ Theoph., I, 225. Sur le sanctuaire du monastère des Saints-Serge-et-Bacchus d'Hor-misdas, cf. R. Janin, *La Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin* Première partie, tome III, Paris, 1953, pp. 466—470

²¹ Acropol., 148 B, 139 Heisenb. Cf. Ephrem, vv. 9140—9142.

²² Du Cange, *Gloss*, s. v., col. 1218

²³ F. Dolger, *Regesten*, V, 1965, N^o 2787.

²⁴ Predelli, *I libri comm*, II, 1878, p. 125, note 56.

²⁵ F. Dolger, *Regesten*, N^o 2952.

²⁶ Mikl. et Mul., *Acta*, I, 66.

²⁷ E. Stein, *Untersuchungen* ., p. 37 : « pretora dyno Suropulus ».

²⁸ Cantac., III, 53.

Nicolas Sigéros est grand interprète et figure comme tel dans le traité par lequel, le 9 septembre 1349, Jean VI Cantacuzène et Jean V Paléologue confirmaient et renouvelaient le traité avec Venise²⁹. En 1352, Jean VI Cantacuzène envoya de nouveau Sigéros en ambassade auprès du pape³⁰. En 1355, Sigéros, devenu grand hétériarque, est de nouveau envoyé en ambassade au pape à Avignon et participe, la même année, à la signature du traité conclu avec Venise³¹. Sigéros est en correspondance avec Pétrarque et lui procure des manuscrits d'Homère et continue à travailler en faveur de l'Union des Eglises³².

Une lettre du pape Urbain V, datée de 1367, est adressée aux « nobilibus viris Dimitrio Chidoni et Strogilo militi et *Johanni* pretori C.P. », pour les encourager à travailler en faveur de l'Union des Eglises³³. Il est très probable que Jean était préteur du Peuple.

Dans une décision du nomophylax de 1386, tranchant un différend entre le monastère de la Théotokos du Lembos et Michel Comnène Branas, oikeios de l'empereur, le pansébaste et oikeios de l'empereur, *Rimpsas*, préteur du Peuple, est cité parmi les témoins³⁴.

II

Le porte-bouclier, ὁ σκουτέριος

Le skoutérios, ou porte-bouclier, portait l'étendard impérial, τὸ διβέλλον¹ et le bouclier de l'empereur, non seulement lors des réceptions de la Cour, mais partout où l'empereur se rendait. Les Varanges entouraient l'étendard. Que l'empereur fût aux armées ou ailleurs, on portait toujours devant lui son étendard². De nombreuses oriflammes figuraient dans les réceptions impériales, mais, en avant, flottait toujours l'étendard impérial³. Exceptionnellement, lorsque l'empereur se rendait dans un monastère, c'était le bottier de l'empereur qui avait l'honneur de porter l'étendard impérial. Le Ps.-Codinos avoue ignorer la raison de cet usage⁴.

²⁹ F. Dolger, *Regesten*, N° 2952.

³⁰ Halecki, *Un empereur de Byzance à Rome*, Varsovie, 1930, p. 38.

³¹ *Ibidem*, p. 39, note 1.

³² *Ibidem*, p. 18.

³³ *Ibidem*, p. 368.

³⁴ Mikl. et Mul., *Acta*, IV, 276.

¹ Sur le *dibellion*, cf. Du Cange, *Gloss*, s v. et Ps.-Cod., *Notes*, 269, 283. Il s'agit vraisemblablement d'un étendard bifide.

² Ps.-Cod., *De off*, 39 B, 183 V.

³ *Ibidem*, 48 B, 196 V.

⁴ *Ibidem*, 82 B, 247 V.

Sous le nom de σκουτέριοι ou σκουτάριοι, les Byzantins désignaient les écuyers des Latins ⁵. Mais il y a lieu de remarquer que le σκουτέριος byzantin n'a rien de commun avec l'écuyer des Latins ni avec les σκουτάριοι ou soldats porteurs de boucliers ⁶.

Nicéphore Grégoras écrit que « celui qui porte l'étendard de l'empereur, c'est chez les Latins (celui qu'on appelle) marquis » : ὁ τὴν βασιλικὴν κατέχων σημαίαν, τοῦτο παρὰ λατίνους μαρκέσιος ⁷. Du Cange a remarqué lui-même qu'une pareille interprétation était fautive, les porte-étendards occidentaux n'ayant jamais porté le titre de marquis, donné à des gouverneurs de province ⁸.

Le skoutérios apparaît, semble-t-il, seulement à Nicée. Au XIV^e s., il occupe le 42^e rang dans la hiérarchie ⁹. Le Ps.-Codinos décrit son costume : il est identique à celui du Premier Veneur : turban en soie blanche avec des galons, kabbadion en soie communément employée, skaranikon en soie or blanc, brodée à l'or trait avec, devant et derrière, le portrait vitrifié de l'empereur. Son bâton est en bois lisse ¹⁰.

Les textes nous ont conservé fort peu de noms de skoutérioi. Le plus ancien, semble-t-il, est *Xyléas*. Théodore II Lascaris (1254—1258), obligé de revenir en Asie Mineure, laissa le commandement de diverses places d'Occident à ses lieutenants. Le skoutérios *Xyléas* fut chargé de défendre Prilep avec les troupes cantonnées à proximité ¹¹. Acropolite, qui se trouvait à Prilep, ayant appris de mauvaises nouvelles, partit avec le skoutérios *Xyléas* pour aller rejoindre Théodore II Lascaris à Pélagonia, afin de se concerter pour faire face à la situation. *Xyléas* était un guerrier expérimenté et un bon patriote ¹².

Au XIV^e siècle appartiennent les skoutérioi suivants : Le skoutérios *Choumnos* défendit victorieusement, avec l'aide du pincerne Ange Sennacherim, Orestiadé, assiégée par les Almugavars, qu'il obligea à lever le siège ¹³.

Le skoutérios *Glabas* est identique, semble-t-il, au grand dioécète *Glabas*, que le grand domestique Jean Cantacuzène chargea, en 1341, de rassurer l'impératrice Xénè, mère d'Andronic III Paléologue, sur les conséquences de son éloignement du pouvoir, en cas de mort de l'empereur

⁵ Cantac, I, 204; III, 431.

⁶ Cer, I, 46, 236 B, I, 47, 239 B, I, 48, 252 B.

⁷ Nic Grégoras, I, 238 B.

⁸ *Ibidem*, II, 1207.

⁹ Ps.-Cod., *De off.*, II B, 138 V. Dans les différentes listes, qui nous sont parvenues, le skoutérios vient soit après l'archidiacre (Verpeaux, 301,3, 322,63), soit, le plus souvent, après le grand logaraste (Verpeaux, 305,24; 307,26, 309,20; 336,75, 345,10, 348,45). Dans le Ps.-Codinos, il vient après le protokynègos.

¹⁰ *Ibidem*, 24 B, 162 V.

¹¹ Acropol, 148 B.

¹² *Ibidem*, 150—151; 160 B

¹³ Pachym., II, 603 B Il s'agit bien de la dignité aulique et non d'un prénom, comme se demandait J. Verpeaux, *Notes prosopographiques sur la famille Choumnos*, « Byz.-Slavica », XX (1959), 263.

Andronic III ¹⁴. Le grand dioécète Glabas avait, sans doute, été promu skoutérios, passant ainsi de la 55^e dignité à la 42^e. Glabas mourut vers 1343 ¹⁵.

Le praktikon pour le monastère athonite de Xénophon mentionne, en 1320, un *Indanès*, attaché au monastère, mais sans prénom ni titre ¹⁶. Il se pourrait que cet Indanès fut *André Indanès*, mentionné dans deux prostagmata. Le premier, antérieur à 1351, est adressé au skoutérios André Indanès, au sujet d'une contestation entre le monastère de Xéropotamou et lui-même, à propos du paiement annuel de la redevance pour la fonderie du village Kontogrikou, que le monastère devait payer à Indanès ¹⁷. Le second prostagma, de mars 1351, prescrit, après l'intervention du grand papias Cabasilas et de Sennacherim, le paiement par le monastère de Xéropotamou de 37 ducats à Indanès, déclaré propriétaire de la fonderie ¹⁸. Un acte de décembre 1348 cite une Anne Sarantène Intanina Doukaina, qui est peut-être une parente d'Indanès ¹⁹.

III

Le premier comte, ὁ πρωτοκόμης

Le premier comte est le chef des comtes de la marine impériale ¹. Une liste hiérarchique l'appelle, en effet, le premier comte des marins, ὁ πρωτοκόμης τῶν ναυτῶν ². Parmi les principaux officiers de la flotte impériale, placés sous les ordres du mégaduc, figurent : le grand drongaire de la Flotte, l'amiral, le premier comte, les drongaires et les comtes ³. Les comtes figuraient dans l'officium de tous les grands chefs de l'armée et de la flotte ⁴. Les κόμητες τοῦ πλοῦματος étaient des officiers de marine de grade assez élevé ⁵.

D'après les *Tactica* de Léon ⁶, le comte avait sous ses ordres de 3 à 5 navires et réglait leur marche ; il est probable qu'il commandait aux

¹⁴ Cantac, II, 91.

¹⁵ *Ibidem*, 426.

¹⁶ F. Dolger, *Aus den Schatzkammern des heiligen Berges*, Munchen, 1948, 64.

¹⁷ F. Dolger, *Regesten*, V, 1965, N° 2971.

¹⁸ *Ibidem*, N° 2972.

¹⁹ F. Dolger, *Aus den Schatzkammern*, 64.

¹ Ps.-Cod., *De off.*, 43 B, 188 V.

² *Ibidem*, 215.

³ *Ibidem*, 28 B, 167 V.

⁴ Cer., II, 52, 718

⁵ *Ibidem*, 737.

⁶ *Tactica*, XIX § 22.

rameurs ⁷. Les comtes de la flotte sont assez souvent mentionnés dans les sources historiques ⁸.

Le premier comte figure seul sur la liste des offices du Ps.-Codinos, où il occupe le 74^e rang de la hiérarchie. ⁹ Dans une liste des offices du XIV^e siècle, le premier comte vient après le domestique des thèmes d'Occident et avant le papias ¹⁰. Les simples comtes ne sont pas mentionnés par le Ps.-Codinos; leur grade n'était pas assez élevé pour les faire entrer dans le cadre de la noblesse. Diverses listes annexes les mentionnent, cependant, où ils figurent au dernier rang ¹¹.

Le Ps.-Codinos décrit le costume du premier comte ¹²: son kabadion et son skaranikon rouge sont ceux du Grand Mourtaïtès, mais il n'a pas de bâton.

Les textes ne semblent avoir transmis aucun nom de premier comte.

⁷ Ps.-Cod., *De off.*, 205. Cf. Du Cange, *Gloss.*, κόμης.

⁸ Pachym., I, 309. Cf. Du Cange, *Gloss.*, id.

⁹ Ps.-Cod., *De off.*, 12 B, 139 V. Dans les listes qui nous sont parvenues, le protokomès, mis à part une liste où il vient après l'archidiaque (Verpeaux, 301, 23), est classé après le domestique des thèmes orientaux et le domestique des thèmes occidentaux (Verpeaux, 306,9; 308,14; 337,16), désignés aussi sous l'expression: domestique des thèmes (Verpeaux, 310,6; 346,3-4; 349,70) ou encore, domestique de tous les thèmes (Verpeaux, 323, 90). Dans le Ps.-Codinos, il vient après le grand myrtaïtès.

¹⁰ E. Miller, *Manuelis Philae carmina*, II, Paris, 1857, p. 411, vers 105.

¹¹ Ps.-Cod., *De off.*, 212.

¹² *Ibidem*, 27 B, 166 V.

INDEX

I. NOMS DE PERSONNES

- Acropolite, Georges : grand logothète préteur, préteur de l'Helade 3.
- Balistasios, Iakôbos, interprète, grand interprète, notaire impérial, préteur du Peuple, διερχηνεύτης πραίτωρ τοῦ δήμου τῆς Ῥωμανίας 3.
- Branas, Comnène Michel, oikeios de l'empereur 4.
- Cabasilas, grand papias 6.
- Cantacuzène, Jean, grand domestique 5.
- Choumnos, skoutérios 5.
- Comitas Dipondiariste, préteur du Peuple 3.
- Dipondiariste, voir Comitas.
- Glabas, grand dioécète, skoutérios 5, 6.
- Indanès 6.
- Indanès, André, voir : Indanès (?), 6, skoutérios 6.
- Intanina, Anne Sarantènè Doukaina 6.
- Isaie, nyctéparque 1 note 3.
- Jean, voir : Johannes, préteur du Peuple 4.
- Johannes, pretor C. P. 4.
- Rainès, Démétrius, oikeios de l'empereur, pansébaste, sébaste, préteur du Peuple 3.
- Rimpsas, oikeios de l'empereur, pansébaste, préteur du Peuple 4.
- Sennacherim, Ange 6, pincerne 5.
- Sigéros, Nicolas, grand hétériarque 4, grand interprète, préteur du Peuple 3.
- Spanopoulos, Georges, protovestiarite 3.
- Syropoulos, interprète impérial, préteur du Peuple 3.
- Xyléas, skoutérios 5.

II. FONCTIONS ET DIGNITÉS

- abbas* 2.
- amiral 6.
- archonte, grand 2, note 18.
- baile de Venise 2.
- bottier de l'empereur 4.
- chef des comtes de la marine impériale 6.
- comte 6.
- comte de la flotte 6.
- comte, premier 1, 6.
- comte des marins, premier 6.
- διερχηνεύτης : Balistasios, Iakôbos 3, notaire impérial, préteur du Peuple, πραίτωρ τοῦ δήμου τῆς Ῥωμανίας 3. δικάστης τοῦ θέματος 2, note 12.
- dioécète, grand : Glabas 5, skoutérios 5.
- domestique, grand : Cantacuzène, Jean 5.
- domestique des thèmes d'Occident 7.
- drongaire 6.
- drongaire de la Flotte, grand 6.
- écuyer (des Latins) 5.
- gouverneur 3.
- gouverneur de province 5.
- hétériarque, grand : Sigéros, Nicolas 4, grand interprète, préteur du Peuple 3.
- interprète 2 ; Balistasios, Iakôbos 3, notaire impérial, préteur du Peuple, διερχηνεύτης, πραίτωρ τοῦ δήμου τῆς Ῥωμανίας 3.
- interprète, grand : Balistasios, Iakôbos, interprète, notaire im-

- périal, préteur du Peuple, διερ-
μηνεύτης, πραίτωρ τοῦ δήμου τῆς
Ῥωμανίας 3; Sigéros, Nicolas,
3, préteur du Peuple 3.
- judge 2.
- judge de province 3.
- κόμης 7, note 7.
- κόμης τοῦ πλοῦματος 6.
- κριτής 2, note 12.
- logothète, grand : Acropolite,
Georges, préteur, préteur de
l'Hellade 3.
- μαρκέσιος 5.
- marquis 5.
- mégaduc 6.
- nomophylax 4.
- notaire impérial : Balistarios, Iakô-
bos 3, interprète, grand inter-
prète, préteur du Peuple, διερ-
μηνεύτης πραίτωρ τοῦ δήμου τῆς
Ῥωμανίας 3.
- νυκτέπαρχος 1.
- nuktéparque 2.
- nyctéparque : Isaïe 1, note 3.
- officier de la Flotte impériale 6.
- oikeios de l'empereur : Branás Com-
nène, Michel 4; Raïnès, Dé-
métrius 3, pansébate sé-
baste, préteur du Peuple 3;
Rimpsas 4 pansébate, préteur
du Peuple 4.
- pansébate sébaste : Raïnès, Démé-
trius 3, oikeios de l'empereur,
préteur du Peuple 3.
- papias 7.
- papias, grand : Cabasilas 6.
- pincerne : Sennacherim, Ange 5.
- porte-bouclier 1, 4.
- porte-étendard occidental 5.
- praetor Justinianus* 1.
- praetor plebis* 1.
- praetor urbanus* 1.
- πραίτωρ 3, 2, note 12.
- πραίτωρ τοῦ δήμου 2.
- πραίτωρ τοῦ δήμου τῆς Ῥωμανίας 3 :
- Balistarios, Iakôbos 3, interprète,
grand interprète, notaire impé-
rial, préteur du Peuple, διερ-
μηνεύτης, πραίτωρ τοῦ δήμου τῆς
Ῥωμανίας 3.
- préfecture du Peuple 1.
- préfecture de la plèbe 1.
- préfecture des Vigiles 1.
- préfecture de la Ville 1.
- préteur : Acropolite, Georges 3,
grand logothète, préteur de l'Hel-
lade 3.
- préteur des dèmes 1.
- préteur de l'Hellade : Acropolite,
Georges, grand logothète, pré-
teur 3.
- Préteur du Peuple 1, 2, 2, note
18; Balistarios, Iakôbos 3,
interprète, grand interprète, no-
taire impérial, διερμηνεύτης, πρα-
ίτωρ τοῦ δήμου τῆς Ῥωμανίας 3;
Comitas Dipondiariste 3; Jean
4; Raïnès, Démétrius 3, oikei-
os de l'empereur, pansébate
sébaste 3; Sigéros, Nicolas 3,
grand hétériarque 4, grand
interprète 4; Syropoulos 3,
interprète impérial 3.
- pretor C. P.* : Johannes 4.
- protokomes 1.
- πρωτοκόμης 6.
- πρωτοκόμης τῶν ναυτῶν 6.
- protovestiarite : Spanopoulos,
Georges 3.
- σκουτάριος 5.
- σκουτέριος 5.
- skoutérios 1, 4; Choumnos 5;
Glabas 5, 6, grand dioecète
5, 6; Indanès, André 6; Xy-
léas 5.
- soldat porteur de bouclier 4.
- spectabilis magistratus* 1.
- tatas de la Cour 2, note 18.
- Tzaousios, grand 2, 2, note 18.
- Veneur, premier 5.

THÉODORE STUDITE ET LA 3^e INVENTION DE LA TÊTE DU PRÉCURSEUR

FRANÇOIS HALKIN (Bruxelles)

Dans son *Traité historique du chef de saint Jean-Baptiste* (Paris, 1665), l'illustre byzantiniste Du Cange édita plusieurs textes grecs relatifs à son sujet. Le dernier de ces documents porte le titre que voici : Τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν καὶ ὁμολογητοῦ Θεοδώρου τοῦ Στουδίτου ἐγκώμιον εἰς τὴν τρίτην εὔρεσιν τῆς τιμίας κεφαλῆς τοῦ ἁγίου Προδρόμου¹.

Malgré la mention expresse du nom de l'auteur, Du Cange opina² que la pièce ne pouvait émaner de Théodore Studite. La raison qu'il en donnait paraissait décisive. Le saint abbé de Studios est mort en 826, tandis que la troisième invention de la tête du Baptiste eut lieu³ sous le règne de Théodora et de son fils Michel III (842—867) et durant le premier patriarcat de saint Ignace de Constantinople (847—858).

Du Cange présuma que le véritable auteur de l'homélie devait être un homonyme, Théodore Santabarenos, qui fut pendant un an à la tête du monastère de Studios et put donc s'appeler Studite.

Quarante ans plus tard, le bollandiste Papebroch, traitant de saint Jean-Baptiste dans les *Acta Sanctorum*, admit comme Du Cange que l'homélie ne pouvait être du saint Studite, mais se montra sceptique quant à l'attribution à Santabarenos ; il regardait plutôt le discours comme l'œuvre de quelque autre Théodore moine de Studios⁴.

Quelle que soit l'autorité d'un Du Cange ou d'un Papebroch, il n'est pas douteux que l'opuscule en question ne soit sorti de la plume de saint Théodore Studite. Plus de trente manuscrits, faciles à repérer

¹ *Bibliotheca hagiographica graeca* (en abrégé *BHG*), n° 842. L'édition de Du Cange a été reproduite dans les *Acta Sanctorum*, Iunii t. IV (1707), p. 736—739, puis dans la *Patrologie latine* de Migne, *P.L.*, t. 67, col. 448—454.

² *Op. cit.*, p. 93—94

³ D'après le récit des trois inventions, *BHG* 841 (*Acta SS.*, t. c, p. 734 ; *P.L.*, t. c., col. 444). Dans un article récent, extrait de la revue «*Ἐκκλησία*», N. X. Eleopoulos ne mentionne même pas cette 3^e invention : Αἱ τὴν τρίτην εὔρεσιν τῆς τιμίας κεφαλῆς τοῦ ἁγίου Προδρόμου .. (Athènes, 1967, 13 pages)

⁴ *Acta SS.*, t. c., p. 731, § 165—166.

grâce aux catalogues spécialisés et à l'ouvrage d'Ehrhard⁵, le lui attribuent sans aucune exception ni hésitation.

Ce témoignage unanime de la tradition manuscrite est confirmé par le contenu même de la pièce. Plus d'un passage, en effet, rappelle soit l'époque où vécut le courageux abbé, soit la manière caractéristique dont il use pour désigner sans le nommer son oncle et prédécesseur, saint Platon.

Après avoir rappelé le sort misérable qui échet finalement à Hérode et Hérodiade et l'avoir comparé aux honneurs éclatants qui sont rendus au chef de saint Jean-Baptiste, l'orateur s'écrie : Καὶ ταῦτα ἴστε, βασιλεῖς τῆς γῆς..., ἵν' ἐνομοῦντες ὡς ἐπὶ πᾶσι καὶ ἐν τοῖς γάμοις, μὴ τὰ αὐτὰ πάθοιτε τοῖς ἐναγέσι στηλιτευόμενοι ἐξ Ἰσοῦ⁶. Dans ces invectives à l'adresse des rois de la terre et des autres coupables qui imitent la conduite d'Hérode, comment ne pas voir une allusion aux événements dont la capitale de l'empire venait d'être le théâtre ? Pour s'être opposés au scandaleux mariage de l'empereur Constantin VI, Théodore et ses moines eurent à subir l'exil et la prison ; seule la déchéance de l'impérial adultère les ramena dans leur couvent. La phrase citée exprime bien le point de vue des zélés défenseurs de la morale outragée et particulièrement celui de leur chef : dans la destitution du persécuteur, il voyait un châtement divin.

Vers la fin du discours, le panégyriste invoque le Précurseur en ces termes : Καὶ στηρίζεις ἐμὲ μὲν διαφερόντως, τὸν σὸν ἐλάχιστον οἰκέτην, σὺν τῷ πνευματικῷ πατρὶ καὶ τῇ ἀνατεθείσῃ σοι ποιμνῇ⁷. La mention de son « père spirituel » était tout à fait dans les habitudes de Théodore Studite. Tant que vécut saint Platon, qui lui avait jadis donné l'habit monastique et qui, bien longtemps avant sa mort, avait tenu à l'installer lui-même comme son successeur, Théodore se plaisait, dans les dernières phrases de ses discours, à rendre un hommage discret mais fidèle à son père spirituel. Un grand nombre de ses catéchèses renferment une mention analogue⁸. On peut aussi comparer la fin de son sermon sur la nativité du Baptiste : Καὶ εὐμενῆς ἔσο τῷ ἐπάδοντί σοι λαῷ τῇ τε ἐλάχιστῃ σου ποιμνῇ σὺν τῷ διαφέροντί μοι πατρὶ⁹.

Peu après son retour de Thessalonique, vers 798 ou 799, Théodore et ses moines purent se fixer dans l'ancien monastère de Studios. Il est probable que l'homélie dont nous nous occupons n'est guère postérieure à cette installation. En tout cas, elle fut prononcée dans le nouvel éta-

⁵ *Subsidia hagiographica*, n° 5, 7, 13 et 44 ; « *Analecta Bollandiana* », t. 16, 19–21, 23–25, 28, 39, 44, 57, 60, 69, 72, 75, 77, 79–81, 83 ; A. Ehrhard, *Übertieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche*, 3 vol., Leipzig, 1937–1952.

⁶ *PL*, t. c., col. 452 BC.

⁷ *Ibid*, col 454 A.

⁸ Cf. Ch. Van de Vorst, in « *Anal. Boll.* », t. 33 (1914), p. 42, note 4.

⁹ *BHG* 843 : *P.G.*, t. 99, col. 757, § 11.

blissement, puisque le prédicateur, en terminant son ἐγκώμιον, supplie le Précurseur de venir en aide au troupeau qui lui était dédié : τῇ ἀνατεθείσῃ σοι ποίμνῃ. Or le couvent de Studios était placé sous le patronage de saint Jean-Baptiste.

Notre homélie est donc indiscutablement l'œuvre de Théodore Studite († 826). Il s'ensuit qu'elle ne peut se rapporter à la troisième invention, survenue entre 847 et 858. Elle n'y fait d'ailleurs pas la moindre allusion. La seule phrase où l'orateur parle de la découverte de la relique ne précise aucunement les circonstances¹⁰ ; elle peut aussi bien concerner la deuxième invention que la troisième. Et c'est en effet au 24 février, date traditionnelle des premières inventions, qu'elle figure dans un bon nombre de manuscrits hagiographiques¹¹.

Mais elle se trouve aussi assignée comme lecture pour la fête du 25 mai, anniversaire de la troisième invention¹². Dans ce cas elle porte régulièrement un titre modifié qui correspond, à quelques variantes près, au manuscrit utilisé par Du Cange¹³ : Θεοδώρου τοῦ Στουδίτου ἐγκώμιον εἰς τὴν τρίτην εὐρεσιν, etc. Ces mots ne remontent pas à l'auteur et ne doivent pas être compris comme si Théodore avait célébré lui-même la troisième invention : pareille interprétation est exclue par la chronologie. Il faut donc traduire ainsi l'intitulé : « Homélie de Théodore à lire pour commémorer la troisième invention »¹⁴.

Lus un peu distraitemment, les premiers mots du discours, Τρίτον μῆνυμα τῆς τοῦ Προδρόμου μνήμης, ont pu donner le change. Comme il ressort des lignes qui suivent¹⁵, ils signifient simplement qu'après avoir fêté la nativité de saint Jean Baptiste, le 24 juin, et sa décollation, le 29 août, on consacre encore à ce saint hors pair une troisième solennité liturgique, le 24 février, pour rappeler la miraculeuse découverte de son précieux chef.

La note ci-dessus doit beaucoup à un projet d'article rédigé vers 1915 par le P. Ch Van de Vorst, bollandiste de 1909 à 1917, qui fut ensuite appelé à des postes de supériorat et à des fonctions administratives, où il passa le reste de sa vie.

¹⁰ « La terre ne voulut pas garder longtemps le trésor qu'elle tenait caché et en frustrer l'humanité. Au temps marqué, elle livra, comme un fruit nouveau et magnifique, ce qu'elle gardait dans son sein » P L., t. c, col. 448 B, 12—15

¹¹ Voir, par exemple, les *Parisini* gr. 773 et 1451, le *Coislin* 307 et le *Baroccianus* 238

¹² Notamment dans les trois manuscrits suivants du mont Athos. *Lavra* Δ 79 (XIII^e s.), *Philothéou* 66 (de 1340/41) et *Vatopédi* 633 (de 1422), ainsi que dans plusieurs recueils du XVI^e s. Voir Ehrhard, *op. cit.*, t. III, p. 60, 62, 64, 155, 318, 411, 457 et 895.

¹³ Le *Regius* 273, aujourd'hui *Parisinus* gr. 1197 (XII^e s.)

¹⁴ La τρίτη εὐρεσις τῆς τιμίας κεφαλῆς τοῦ Προδρόμου καὶ βαπτιστοῦ est inscrite, au 25 mai, dans la plupart des synaxaires. Elle est déjà marquée, à cette date, dans le plus ancien synaxaire qui nous soit parvenu, le *Palmiacus* 266. Voir A Dmitrievskij, *Τυπικά*, t. I (Kiev, 1895), p. 75, cf. H. Delehaye, *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae* (Bruxelles, 1902), col. 707 et les « synaxaria selecta » au bas de la page.

¹⁵ Ἡ μὲν γὰρ τῶν γενεσίων (πανηγύρις), ἡ δὲ τῆς ἀποτομῆς..., ἡ δὲ παροῦσα... P L., t. c., col. 448 B.

ANONYMES PAMPHLET GEGEN EINE BYZANTINISCHE „MAFIA“

HERBERT HUNGER (Wien)

Die Prosopographie gehört zu jenen Arbeitsgebieten des Byzantinisten, auf denen bis heute ein brauchbares Hilfsmittel in der Form eines Lexikons fehlt. Vor Jahrzehnten hatte V. Laurent den Plan einer byzantinischen Prosopographie vorgelegt,¹ während neuerdings eine englische Arbeitsgemeinschaft die *Prosopographia Imperii Romani* für die spätantiken Jahrhunderte zu erweitern sucht.² In der Kommission für Byzantinistik der Österreichischen Akademie der Wissenschaften zu Wien wird seit vier Jahren an einer Prosopographie der Palaiologenzeit unter der Leitung des Unterzeichneten gearbeitet; bis jetzt sind über 15 000 einschlägige Namen aus Urkunden und literarischen Quellen gesammelt. Der folgende Text soll ebenfalls einen kleinen Beitrag zur Prosopographie der Palaiologenzeit liefern. Er durfte auch das Interesse des verehrten Jubilars finden, zumal zwei Mitglieder der Familie Tzamplakon genannt werden, welcher Professor Bănescu dereinst einen Artikel gewidmet hatte.³

Zunächst fand ich den Text im Cod. Par. gr. 1409, einer Handschrift des 14. Jahrhunderts, auf fol. 158^v—159^v. Da Omont das Stück in seinem Katalog ubergangen hatte, hielt ich es für unediert. Erst am Ende meiner Arbeit mußte ich zu meiner Überraschung feststellen, daß G. Mercati bereits vor 40 Jahren den um einiges verkürzten, d. h. am

¹ V. Laurent, *La Prosopographie de l'empire byzantin. Plans et travaux*, in „Echos d'Orient“, 33 (1934), 385—395.

² J. Morris, *Prosopography of the later Roman Empire*, in *Akte des IV. internat. Kongresses für griech. u. lat. Epigraphik*, Wien, 1964, S. 271—273. Das Werk soll vom 4. Jahrhundert bis einschließlich 641 reichen.

³ N. Bănescu, *Peut-on identifier le Zamblacus des documents ragusains?* in *Mélanges Ch. Diehl*, I, Paris, 1930, S. 31—35.

Ende verstummelten und mit verschiedenen nicht unwesentlichen Varianten versehenen Text aus dem Cod. Vat. gr. 914, einem Autograph Isidors von Kiev, ediert hatte.⁴ Da Mercati den bloßen Text ohne jeden Kommentar abdruckte und in der einzigen auf dieses Stück bezogenen Bemerkung innerhalb seiner Darstellung (S. 24f.) sogar die Frage offenließ, ob es sich um ein Opusculum Isidors oder das eines früheren Autors handle, erscheint mir eine auf beide Handschriften gestutzte Edition mit Übersetzung und Kommentar durchaus gerechtfertigt.

TEXT

Τὸ ψήφισμα

Ἀγαθῆ τύχη. Ἐπεὶ Διπλοβατάτζης Κερασφόρος, πατρὸς Ὀνοδήμου, μητρὸς Ἐκάβης, φυλῆς Τραγωνίτιδος, κλεπτέστατός τε ὢν καὶ κερδαλεώτατος, φθορεὺς τε τῶν κοινῶν πραγμάτων καὶ τρώκτης γογγυστικός, καὶ πᾶσι μὲν τοῖς ἄλλοις αὐτοῦ φίλοις οὐ κατ' ἀλήθειαν, ἀλλὰ πρὸς χάριν καὶ ἡδονὴν καὶ ψεῦδος καὶ

5 ἀπάτην σύνεστι, τῷ δὲ πιγκέρνη καὶ μάλιστα ἐπ' ἀπώλειᾳ σαφεῖ, νῦν μὲν καταναγκάζων αὐτὸν ἐξαργυρίζεσθαι τὴν περιουσίαν, νῦν δὲ τοὺς ἀγροὺς ἐνεχυριάζειν, καὶ τέλος ὅταν αἰσθηταὶ τοῦ διοικητοῦ περιλειπομένου — καταναλωκότες μὲν ἅπαν ἀργύριον, σκεύους δὲ τινος μὴ εὐποροῦντος, ὅπερ ἂν ἐνεχυριάσαιτο, —

10 νυκτὸς αὐτίκα ἀποδιδράσκει πρὸς ἕτερόν τινα γέμοντα ἔτι, δέδοκται αὐτῷ τῷ φαυλοβίων ἀπάντων βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ, ἐπειδὴν ὁ πιγκέρνης εἰς ἀρχὴν τινα καταστῆ ἢ τοῦτον ἴδωσι θυραυλοῦντα καὶ συμμετέχειν ἀξιούντα τῆς ἀγαθῆς τύχης, συμπεριλαβόντας ὡς φῶρα καὶ περιελόντας ἅπαν τὸ ἱμάτιον τῷ χειρὲ τε εἰς τοῦπίσω δῆσαντας περιαγαγεῖν αὐτὸν καὶ παραδοῦναι πέντε καπηλίσι περιωνύμοις Ἄννη τε τῇ Χρυσῇ, Μαγγανίνῃ τῇ Εὐδοκίμου, Εὐδοκίᾳ τῇ γαλακτοπώλιδι καὶ ἔτι τῇ Ταμαρώζῃ καὶ Ῥουμπαχλάδι, ῥηπιζόμενον δὲ ὑφ' ἐκάστης

15 καὶ κονδυλιζόμενον καὶ ἐς γυμνάς τὰς πυγὰς περιτιλλόμενον καὶ κορδακιζόμενον οὕτω ἰοῦ λοιποῦ τῆς αἰτίας ἀφίεσθαι καὶ συμμετέχειν τῶν κοινῶν ἀξιοῦσθαι.

Εἶπε τὴν γνώμην Μάρκος Νυκτίβιος συμποσιάρχος, ἐπεψηφίσαντο πάντες, ὅθι περ κεφάλαιον ἀτασθαλίας Ἄσαν κρατοῦντος ἀνεψιὸς πρῶτος, ἐκ Βυζαντίου, μύρων ἀπόζων, αὐτάδελφος τούτου Βιζύηθεν, τῶν φιλικῶν οἴκων ἐπίτροπος

20 ἄγρυπνος, θεῖός τε τούτων Πομόλουξ Ἄσαν ἐκ Φερῶν Σφραντζῆς ἐκ Ξανθείας, τᾶλλα τε βίον ἀμεμπτον παρεσχηκῶς καὶ περὶ οἶνον καὶ ἀφροδίσια διακείμενος ἀπεχθῶς Αἰθίοψ Τζαμπλάκων ἐκ Δράμας, σῶφρων ἀνὴρ λιτῆ τε χαίρων διαίτη καὶ ἀκαπλήυτον ὁμοῦ καὶ ἀπράγμονα μετιῶν βίον, ὥστε καὶ τὸν ἄκρατον

25 ἄμικτον ἐκροφεῖν, ὡς μὴ πράγματα παρέχη τοῖς οἰκέταις ὑδροφορεῖν παρὰ τὸν δεῖπνον, ὅσαι ὥραι ἀνάγκην ἔχουσι Αἰθαλίεις Λάσκαρις, ἐκ Φερῶν, οἰνοφάγου κηδεστής, κόσμιον ἦθος αὐχῶν καὶ πρὸς πᾶσαν παιδιὰν ἀρρεπῆς ἔξω τοῦ προσήκοντος φερομένην, τὴν δὲ κυβεῖαν ἀποτρόπαιον ἡγούμενος καὶ ἀκοῦσαι, μεταδοτικὸς ὢν ἔχει τοῖς βουλομένοις καὶ δαπανηρὸς περὶ τοὺς τῶν παίδων γάμους,

⁴ G. Mercati, *Scritti d'Isidoro il cardinale Ruteno* [Studi e Testi 46], Rom, 1926, S. 163 —

εἰ μόνον ἀφ' ἐτέρων βίων τὰ χρειώδη πορίζοιτο· Διπλοβατάτζης Ἀνδρόνικος, οὐκ οἶδ' ὅθεν, καὶ Μελίκ ἐκ Βεροῖας, βίον ἀκραιφνή παιδότην παρεσχημένον καὶ μάλιστα τὴν εἰς βασιλέα πίστιν ἀκλόνητοι· Κωκαλᾶς Γεώργιος ἐκ Θεσσαλονίκης, ἡσυχος ἀνὴρ καὶ βίον ἔλκων ἀπὸ δικαιοσύνης, θορύβοις ἀπεχθανόμενος καὶ καινοτομίαις πραγμάτων, τοὺς δὲ νυκτιλόχους τοσοῦτον στυγῶν, ὡς παρακινεῖν μὲν ἀπατῶν διορύξαντας οἰκίαν εὐδαιμονοῦσαν, αὐτοὺς μὲν εἰσιόντας ἐκφέρειν, αὐτὸν δὲ παρὰ τὴν ὁπὴν ἐστάναι καὶ ἀμύνειν, εἴ τις ἐπίοι, περὶ δὲ τὸ τέλος τῆς ληστείας, ὅταν αἰσθηταὶ τούτους ἐρπύζοντας ἐπὶ στόμα καὶ διεκπίπτειν τῆς ὁπῆς βουλομένους, γυμνῶσας τὸ ξίφος καὶ λαβόμενος τῶν τριχῶν χειροτομεῖν αὐτοὺς ἀφειδῶς.

Ὁνος ἔσχατος διὰ γῆρας τε καὶ νωθρείαν παρασκιρτήσας συνεδρίῳ καὶ ὀγκησάμενος ὄρθριον καὶ ἀράς ἐπέθηκε ἐμμένειν τοῖς ἐψηφισμένοις καὶ στέργειν ἀνδρῶν τελείων τὴν ἀρετὴν καὶ κόσμου πάλαι ἀπορραγέντων, Εὐρυβόα πρῶτου Τζαμπλάκωνος, ἐν ἧ μνητὴ τὸ πρῶτον ἀπεκάρη καὶ τὰ μέλαινα ἠμφιάσατο, ἐν αὐτῇ καὶ ζήσειν καὶ τραφήσεται τὸν ἅπαντα χρόνον δόγμα προιεμένου, καθὼς ὁ νόμος ἔχει τοῖς μοναχοῖς, Ἰλαρίωνος ὄντως ἀνδρὸς μὴ ψευδομένου τὸν μοναχὸν — ἴσασι πάντες τὴν τελειότητα τοῦ ἀνδρὸς, ὅπως τε διέπτυσσε πᾶσαν δόξαν μὴθ' ὀρῶν μὴθ' ὀρώμενος, ἀλλ' ἐν ὁπαῖς τὸν ἅπαντα βίον διατελῶν, διδάσκων πάντας καὶ πάσας ἀκολουθεῖν αὐτῷ, πρὸς δὲ τὸν Ἰσμαῆλ πολλάκις αὐτομολῶν ὡσὰν κάκειθεν ἐκδιδαχθῆτι πρὸς τελειότητα — Θεράποντός τε τοῦ θαυμαστοῦ καὶ παρὰ ταῖς τῶν ἀπάντων γλώσσαις διακειμένου, τὴν αὐτὴν καὶ τούτου στείχοντος τῷ προειρημένῳ, ἄτε οἶμαι ὑφ' ἐνὶ καθηγεμόνι διαπλασθέντας, ὥστε καὶ συμπνεῖν ἀλλήλοις ἐκ τούτου παρεῖναι καὶ κλήρω διαλαχόντας τὴν Κωνσταντίνου τὴν ἰδίαν ποίμνην ἕκαστον ἐντὸς τῶν ὀρίων ἔχειν.

Τοῦ τοίνυν ψηφίσματος οὕτως ἐντελοῦς γενομένου στέργειν πᾶσα ἀνάγκη τὸν πιγκέρην τὰ ἐγνωσμένα, εἰ δέ τι παρατρέχειν ἐπιχειρεῖ τοῦ ψηφίσματος, ἀνασκοποῖσαντες αὐτὸν οἱ τῶν δεδογμένων ἐφευρεταὶ καταράξωμεν αὐτὸν εἰς χάος ἐς τὸ τὴν κάραν αὐτοῦ συντετριφθῆναι καὶ τὴν γλῶτταν διακεκόφθαι τὴν φληναφοῦσαν πολυφλοίσβου θαλάσσης κυμάτων ῥήματα, ὡσὰν μάθη μὴ παρατρέπειν τὰ δεδογμένα τῷ τῶν φαυλοβίων κοινῷ.

Τὸ ψηφίσμα ἀγαθῆ τύχη om P*) 1 ἐπειδὴ V 2 κλεπτίστατος V 3 ἄλλοις om P 5 συνών V καὶ μάλιστα] ὦν μάλιστα P καταναγκάζειν P 7 διοικητοῦ κενοῦ V 8 σκευος P ἐνεχυριάσαιτο] ἐνεχυριάσας ἀργύριον προσπορίσεται V 9 δεδόχθω τῇ τῶν φ. V ἀπάντων om. V 11 καταστήσῃ] καὶ V (Mercati) ἀξιοῦντα om. P 12 περιλαβόντας V ἅπαν ἰμάτιον V τοιμάτιον P 13 περιαγαγόντας αὐτὸν τρισὶ καπηλίσαι παραδοῦναι περιωνύμοις V δοῦναι P 15 καὶ ἔτι — Ῥουμπαχλάδι om. V 16 κονδυλιζόμενον — περιτιλλόμενον καὶ om. P 17 τουλοιοῦ P ἀφιέναι V 18 πᾶν V ὅθι] ὅτι PV 20 μύρων] Μάρων V ἀπώζων P Βυζιῆθεν P 21 τούτων] τούτου V ἀπὸ Ξάνθας V 22 παρεσχημένους V 24 μετιῶν] μετερχόμενος V ὥστε καὶ τὸν οἶνον ἄκρατον ἐκροφᾶν καὶ ἄμικτον P ὡσὰν μὴ παρέχειν κόπον τοῖς οἰκέταις P 25 ὑδροφορεῖν ὡς ὄραι ἀνάγκην ἔχουσι P 26—30 Αἰθαλδεῖς — πορίζοιτο om P 29 δαπανηροῦς V (Mercati) 34 ὥστε κινεῖν μὲν ἀπαντῶν V 36 ἐστάναι ἐφ' ᾧ παραφυλάττειν V τῆς ληστείας] περὶ δὲ τέλος τοὺς ληστὰς V 38 βουλομένων P γυμνῶσαι P δηροτομεῖν P 40 παρασκιρτήσας] ἐπιστὰς P 41 ὀγγισάμενος P ἐμμένειν om. P 43 ἐκάρη V 44 τὸν ἅπαντα χρόνον om. P 45 τῶν μοναχῶν V 47 βίον διατελῶν] χρόνον ἀνηνωκῶς V 48 πάντας καὶ hic desinit V 50 τούτου] ex τούτω corr. P 54 οὕτως] ὄντας primum in ὄντως, tum in οὕτως corr. P.

*) P = Par. gr. 1409; V = Vat. gr. 914

ÜBERSETZUNG

Der Hahnrei Diplobatatzes, — Vater Onodemos, Mutter Hekabe, Bezirk Tragonitis — nur auf Diebstahl und Bereicherung aus, ein Zerstörer der Gesellschaft und murrischer Fresser, verkehrt mit allen seinen anderen Freunden nicht aus wahrer Freundschaft, sondern wegen Gefälligkeit und Vergnügen, zwecks Trug und Täuschung. Vor allem geht er aber klar auf die Vernichtung des Pinkernes aus, indem er ihn einmal zwingt, sein Hab und Gut zu verkaufen, dann wieder seine Äcker zu verpfänden. Zuletzt, wenn er sieht, daß nur mehr der Verwalter übriggeblieben ist, — da jener schon sein ganzes Geld verbraucht hat und kein Objekt mehr besitzt, das er verpfänden konnte —, macht er sich bei Nacht und Nebel plötzlich davon zu einem anderen, der noch reich ist.

So beschlossen also „Rat und Volk“ aller Tagediebe folgendes: Wenn der Pinkernes sich zu einem Amt begibt, wenn man ihn im Freien sieht und daß er es sich gut gehen lassen will, greife man ihn wie einen Dieb, beraube ihn aller Kleider, binde ihm beide Arme auf den Rücken, schleppe ihn herum und übergebe ihn fünf bekannten Marktweibern, der Anna Chryse, der Manganina, Tochter des Eudokimos, der Milchfrau Eudokia und schließlich der Tamaroza und der Rhumpachlas. Wenn er von jeder von ihnen geprügelt, geohrfeigt, in den nackten Hintern gezwickelt und mit Füßen getreten ist, dann soll er fernerhin von der Anklage frei sein und sein öffentliches Amt ausüben dürfen.

Den Beschluß verkündete der Nachtschwärmer und Obersaufbruder Markos, und alle stimmten zu, die Führer der Frevlerbande: Asan, der älteste Neffe des Herrschers, aus Byzanz, nach Parfum riechend, sein Bruder aus Bizye, der wachsamer Verwalter der Häuser seiner Freunde, und deren Onkel, der aufgeblasene Asan aus Pherai, Sphrantzes aus Xantheia, von untadeliger Lebensführung und vor allem ein Feind des Weines und der Liebe; der „schwarze“ Tzamlakon aus Drama, ein besonnener Mann, bescheiden, echt und still lebend — er trinkt den Wein ganz pur, um den Dienern außerhalb der Mahlzeit zur gegebenen Stunde die Arbeit des Wassertragens zu ersparen, der „rußige“ Laskaris aus Pherai, der Schwiegervater des Weinweißers, voll Stolz auf seine Korrektheit, ungerührt von jedem ausgelassenen Spaß, hält es für abscheulich, vom Würfelspiel auch nur zu hören, teilt von seiner Habe denen mit, die etwas wollen, und stürzt sich in Unkosten bei der Hochzeit seiner Kinder, sofern er sich aus fremdem Vermögen das Notige verschaffen kann; Andronikos Diplobatatzes, woher weiß ich nicht, und Melik aus Berrhoia, von Kindheit auf ein sittenreines Leben führend, und unerschütterlich in ihrer Treue gegenüber dem Kaiser; Georgios Kokalas aus Thessalonike, ein ruhiger Mann, nur der Gerechtigkeit lebend, dem Lärm und den Neuerungen feind. Die nachtlischen Banditen haßt er so sehr, daß er sich verrückt stellt, wenn sie in ein reiches Haus einbrechen, sie hineingehen und (die Beute) heraustragen läßt, während er selbst an der Einbruchsstelle steht und einen potentiellen Eindringling abwehrt. Gegen das Ende der Plunderung, wenn er bemerkt, wie sie auf dem Boden kriechen und aus dem Loch entkommen wollen, zieht er das Schwert, packt sie beim Schopf und schneidet ihnen schonungslos den Hals ab.

Wegen seines Alters und seiner Tragheit hupfte Onos als letzter zur Versammlung, schrie in der Fruh (wie ein Esel), erklärte fluchend, man möge auf dem Beschluß beharren und sich zur Tugend vollkommener Männer bekennen, die schon längst der Welt abgesagt hatten, 1.) des „Brüllers“ Tzamlakon, der es sich zum Grundsatz gemacht hatte, wie es bei den Mönchen Gesetz ist, in dem Kloster, wo er die tonsur und die Mönchskleidung erhielt, für immer zu leben; 2.) des Hilarion, eines wirklich echten Mönchs — alle Welt kennt die Vollkommenheit des Mannes, wie er jeden Ruhm verachtet, selbst nicht umherschaut und sich nicht sehen läßt, sondern sein ganzes Leben in Höhlen zubringt, allen Männern und Frauen ein Vorbild gibt, ihm zu folgen, oft aber auch zu dem Mushm überläuft, als ob er auch dort etwas zu seiner Vollkommenheit lernen konnte, 3.) des wunderbaren Therapon, der in aller Munde ist und

denselben Weg beschreitet wie der vorher Genannte Weil sie alle von einem Abt ausgebildet wurden, sind sie auch imstande, in ihren Meinungen übereinzustimmen und, obwohl sie in Konstantinopel leben, ein jeder seine Herde innerhalb seines Bezirkes zu leiten

Da der Beschluß somit in Kraft trat, muß der Pinkernes unbedingt die (einzelnen) Bestimmungen anerkennen. Sollte er versuchen, irgendeine Bestimmung dieses Beschlusses zu umgehen, so wollen wir, die Erfinder dieser Beschlüsse, ihn aufspießen und in das Chaos hinabstürzen, auf daß sein Haupt zerschmettert sei und seine Zunge, die Worte daherschwatzt wie Wellen des tosenden Meeres, durchstoßen sei, damit er es lerne, die Beschlüsse des Konsortiums der Tagediebe einzuhalten.

Der anonyme Autor skizziert in diesem pamphletartigen Text das Treiben einer Gruppe von asozialen Elementen, die in der Art einer terroristischen Geheimorganisation außerhalb der staatlichen Rechtsordnung eine private Gerichtsbarkeit auszuüben trachten. Die Namen der Mitglieder dieser „Mafia“ weisen in die führenden Familien der Palaiologenzeit. Ihr derzeitiges Opfer, der Pinkernes (= kaiserlicher Mundschenk), dessen Namen wir nicht erfahren, nahm damals den 14. Rang unter den kaiserlichen Wurdenträgern ein, stand also an ziemlich hoher Stelle innerhalb der Beamtenhierarchie.⁵

Nach einem einleitenden Abschnitt, der nur den Diplobatatzes als habgierigen persönlichen Feind des Pinkernes aufs Korn nimmt, wird der von „Rat und Volk“ der Mafia gefaßte Beschluß geschildert, der sich ebenfalls gegen den Pinkernes richtet. Die Mitglieder der Bande sollen versuchen, des Pinkernes bei guter Gelegenheit habhaft zu werden und ihn gefesselt der Beschimpfung und Verunglimpfung durch fünf einzeln angeführte Marktweiber auszusetzen. Nur Anna Chryse ist mit dem üblichen Doppelnamen genannt, die Manganina — offenbar spöttisch — mit dem Vatersnamen verbunden, während die drei übrigen nur einen Namen aufweisen; dafür erfahren wir, daß die Eudokia eine Milchfrau ist. Der arme Pinkernes sollte nicht nur den Beschimpfungen durch die zumeist wortgewandten Marktweiber, sondern als gefesselt hilfloses Opfer auch körperlichen Mißhandlungen ausgesetzt werden.⁶

Durch verschiedene Wendungen und termini technici wie δέδοκται τῆ... βουλῆ καὶ τῶ δήμῳ (Z. 9 f.), εἶπε τὴν γνώμην... ἐπεψηφίσαντο πάντες (Z. 18), συνεδρίῳ (Z. 40), στέργειν (Z. 41, 54), ψηφίσματος (Z. 54), τὰ δεδομένα... τῶ κοινῶ (Z. 59) erweckt der Pamphletist den Eindruck einer Art von Volksversammlung bzw. Geschworenengericht. Natürlich spielt sich diese Versammlung der Mafia bei Nacht ab, da sie das Licht scheuen muß, und die „Saufbruder“ ohnehin die Nacht für ihre Unternehmungen vor-

⁵ Ps-Kodinos, *De officis*, S. 133—137, Verpeaux — R. Gulland, *Recherches sur les institutions byzantines*, I, Berlin—Amsterdam, 1967, 242.

⁶ Der Schreiber des Pansinus oder derjenige seiner Vorlage hat diesen Satz aus Pruderie gekürzt.

ziehen.⁷ Während acht namentlich angeführte Mitglieder dieser Mafia dem von Markos verkündeten Beschluß sofort zustimmen, bringt der zuletzt gekommene Onos den Hinweis auf drei heiligmäßig lebende Mönche, über die fast ebensoviel erzählt wird wie über alle acht obengenannten Männer zusammen. Die mangelhafte Logik des Übergangs zu diesem Abschnitt läßt darauf schließen, daß der Pamphletist die drei zuletzt Genannten um jeden Preis in seinen Text hineinnehmen wollte.

Das Stück schließt mit einer grimmigen Warnung an den Pinkernes für den Fall, daß er es wagen sollte, die Beschlüsse der Mafia zu mißachten.

Wir wollen nun versuchen, die einzelnen Personen zu identifizieren und damit auch einen wahrscheinlichen Zeitpunkt für das geschilderte Treiben der Mafia zu gewinnen. Die Überlegungen müssen von dem Brüderpaar Asan ausgehen. Zunächst wird man an die Bruder Michael Palaiologos Asan und Andronikos Palaiologos Asan⁸ denken. Sie waren Neffen Kaiser Andronikos' II., und Z. 19 heißt es: 'Ασάν κρατοῦντος ἀνεψιὸς πρῶτος. Da von den Schwestern Andronikos' II., die Mutter von Söhnen wurden, Eirene, die Gattin Ivans III., und Anna, die Gattin des Demetrios Kutrules, früher als ihre Geschwister, nämlich beide im Jahre 1278, heirateten, scheint Michael Asan wirklich der älteste Neffe (ἀνεψιὸς πρῶτος) des Kaisers gewesen zu sein; das Geburtsdatum des Protosebastos Konstantinos Palaiologos (Papadopulos Nr. 48) ist allerdings nicht bekannt. Wenn freilich 'Ασάν in unserer Stelle als Genetiv zu verstehen wäre, müßte man übersetzen: „der erste Neffe des Herrschers Asan“, wobei das Präsens-Partizip κρατοῦντος wohl nur von einem noch Regierenden verwendet werden konnte. Daher scheidet Ivan III., der schon 1279 auf den bulgarischen Thron verzichten mußte, von vornherein aus. Wenn wir κρατοῦντος auf den byzantinischen Kaiser beziehen, so wäre als terminus ante quem 1328, das Jahr des Sturzes Andronikos' II., gegeben. Im Hinblick auf das Hochzeitsjahr Ivans III. und der Eirene wäre als frühester Zeitpunkt für die Handlung unseres Textes etwa das Jahr 1300 anzusetzen.

An Personen, die in der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts das Amt eines Pinkernes bekleideten, kommen in Frage: 1) Johannes Palaiologos, an den Kaiser Andronikos II. zwei Horismoi ca. 1324 und ca. 1327 richtete⁹; ansonsten ist er für uns völlig farblos. 2.) Alexios Philanthropenos, Pinkernes schon vor 1296,¹⁰ lebte nach seiner (leichten) Blindung

⁷ Den Vorsitz führt der πρυτάνης συμποσίαρχος; der zuletzt kommende Onos trifft im Morgengrauen ein (ἄρθρον)

⁸ A Th Papadopulos, *Versuch einer Genealogie der Palaiologen 1259—1453*, Amsterdam, 1962, Nr. 45 und 46

⁹ Dolger, *Regesten*, 2504 und 2570. — Vgl. Gulland, *Recherches*, I, 246

¹⁰ Pachymeres, II, 210, 5ff.

durch Libadarios von 1296 bis 1323 als Privatmann, bis er vom Kaiser wieder als Kommandeur herangezogen wurde. Anlässlich der Eroberung von Mitylene durch den greisen Philanthropenos 1334 betitelt Kantakuzenos diesen immer noch als Pinkernes;¹¹ er muß also Jahrzehnte lang diese Würde bekleidet haben. Gegen den entmachteten und aus dem politischen Leben ausgeschalteten Philanthropenos konnten sich die angeführten Umtriebe sehr wohl richten. 3.) Syrgiannes Palaiologos Philanthropenos, Pinkernes zumindest seit 1319, befand sich seit Winter 1322 bis zum Sturz Andronikos'II. im Gefängnis.¹² 1334 erlag er einem Anschlag des Sphrantzes Palaiologos. 4.) Johannes Angelos, ein Vetter Johannes' VI., wird zuerst zum Jahr 1328 als Schwiegersohn des Andronikos Palaiologos Protobestiarios (Papadopulos Nr. 50) erwähnt; er starb wahrscheinlich 1348.

Wie man sieht, läßt sich von diesen Personen aus keine sichere Entscheidung für den Zeitansatz gewinnen. Dazu kommt als eine gewisse Schwierigkeit, daß wir nichts von einem Bruder Ivans III. wissen, der als Onkel Asan der beiden Brüder, und zwar aus Pherai, auftreten konnte.¹³ Der eingangs genannte und durch allerlei Epitheta lächerlich gemachte Diplobatatzes durfte dieselbe Persönlichkeit wie jener Diplobatatzes sein, der in zwei Briefen des Demetrios Kydones von 1352 bzw. 1355/56 aufscheint. Daß Diplobatatzes in dem zweiten Brief als Schmarotzer geschildert wird, der sich bei anderen sattißt und nur unter dem Druck der allgemeinen Not dieses Geschäft aufgegeben hat, ist recht bezeichnend.¹⁴ In unserem Text wird er nämlich als τρώκτης γογγυστικός, als „murrischer Fresser“, vorgestellt.

Diese Daten der Kydonesbriefe veranlassen uns, nach einer Alternative zu dem zuerst genannten Bruderpaar Asan Ausschau zu halten, mit der wir in die Vierziger- oder zumindest Dreißigerjahre des 14. Jahrhunderts kamen. Sofort bieten sich die beiden Sebastokratores Johannes Asan und Manuel Asan,¹⁵ Söhne des zuvor genannten Andronikos Palaiologos Asan (Papadopulos Nr. 46), an. Ihre Schwester Eirene war die Gattin Johannes'VI. Kantakuzenos; von 1337 bis 1342 befanden sich beide im Gefängnis.¹⁶ In den folgenden Jahren standen die Brüder als Truppenführer und Statthalter in den von Kantakuzenos eroberten Gebieten im Dienste ihres kaiserlichen Schwagers und werden in den Quellen

¹¹ Kantakuzenos, I, 479 — Guiland, *Recherches*, I, 247.

¹² Erste Nennung als Pinkernes: Dolger, *Regesten*, 2412 (= Miklosich-Müller, V, S. 83,7). Ferner Gregoras, I, 297f; St. Binon, *A propos d'un prostagma inédit d'Andronic III Paléologue*, in BZ, 38 (1938), 133—155; 377—407; bes. S. 378—380.

¹³ Vgl. W. N. Siatarski, *Geschichte der Bulgaren*, I, Lpz., 1918, S. 148ff.

¹⁴ Demetrios Kydones, epist. 50, Z. 26—32 Loenertz: πόθεν τούτων τις ἡμᾶς εὐδαιμονεῖ τοῦ Διπλοβατάτζη μηδὲ τρέφεσθαι δυναμένου;

¹⁵ Bei Papadopulos ohne Nummer.

¹⁶ Gregoras, I, 534; 624f.

wiederholt gemeinsam genannt.¹⁷ Manuel Asan wurde 1344 zum Statthalter von Bizye ernannt; ¹⁸ dies wurde zu den Worten unseres Textes (Z. 20) passen: ἀντάδελφος τούτου Βιζύηθεν. Der Onkel der beiden Bruder aus Pherai könnte einer der zwei jüngeren Bruder ihres Vaters, nämlich Konstantinos oder Isaak, gewesen sein; der älteste, Michael Palaiologos Asan (Papadopulos Nr. 45), war in den Vierzigerjahren nicht mehr am Leben. Als Pinkernes käme dann nur der vorhin zuletzt genannte Johannes Angelos in Frage, der ein Cousin und ebenfalls Parteigänger Johannes'VI. Kantakuzenos war und wahrscheinlich 1348 starb.¹⁹ Gregoras ruhmte seine militärischen Qualitäten zum Jahr 1343.²⁰

Wie paßt aber zu dieser Konstruktion die Bezeichnung der beiden Brüder Asan als ἀνεψιοί eines Kaisers? Johannes und Manuel Asan waren Großneffen Andronikos'II., Vettern zweiten Grades Andronikos'III. und Schwäger Johannes'VI. Kantakuzenos. Da ἀνεψιός aber niemals „Schwager“ bedeuten kann, scheidet die Regierungszeit Johannes'VI. von vornherein aus. Im Hinblick auf die Möglichkeit, ἀνεψιός als „Vetter“ zu verstehen, konnte man die Regierungszeit Andronikos' III., also die Jahre 1328—1341, für unseren Text zur Diskussion stellen. Johannes Asan scheint wirklich der älteste Vetter des Kaisers gewesen zu sein, was zu seiner Bezeichnung als ἀνεψιός πρῶτος passen würde. Die Geburtsjahre der beiden Brüder sind leider unbekannt; ihr Vater Andronikos Palaiologos Asan war von 1316 bis 1320 Despotes von Morea. Als Pinkernes wäre dann am ehesten Syrgiannes anzunehmen, der nach dem Sturz Andronikos'II. seine Freiheit wieder erlangte und im Juli 1333 von Alexios Tzamplakon beim Kaiser des Hochverrats bezichtigt wurde. Da Syrgiannes daraufhin nach Euboia und später zum Serbenkönig fluchtete, wurde der Sommer 1333 ein terminus ante quem für unseren Text bedeuten.²¹ Es besticht einigermaßen, daß unter den Feinden des Pinkernes nicht nur ein Tzamplakon, sondern auch ein Sphrantzes angeführt wird; wissen wir doch, daß Syrgiannes von dem Senator Sphrantzes Palaiologos im Auftrag des Kaisers im August 1334 vor Thessalonike liquidiert wurde.²²

Der ebenfalls im Rahmen unserer Mafia genannte Georgios Kokalas ist urkundlich zum Jahre 1337/38 als μέγας ἀδνουμιαστής bezeugt.²³ Kan-

¹⁷ Kantakuzenos, II, 167, 195, 232, 282, 404, 491, 532. Gregoras, I, 627f, 654, 797, 799.

¹⁸ Kantakuzenos, II, 491, 17f.

¹⁹ Kantakuzenos, II, 167, 183, 187f, 195, 312. — Guiland, *Recherches*, I, 249f.

²⁰ Gregoras, I, 657, 14ff

²¹ Auf die Zeit vor 1337 kommen wir schon durch die Inhaftierung der Bruder Asan 1337—1342.

²² Kantakuzenos, I, 451—457. Gregoras, I, 497—501.

²³ Miklosich-Müller, I, S. 177.

takuzenos bezeichnet ihn als μέγας λογαριαστής²⁴; er spielte während des Zelotenaufstandes in Thessalonike eine gewisse Rolle.²⁵ Auch in unserem Text heißt es, daß er aus Thessalonike stamme.

Wir stellen fest, daß sich bei einem zeitlichen Ansatz in die ersten Dreißiger Jahre die wenigsten Schwierigkeiten ergeben. Den Abstand von etwa zwei Jahrzehnten zu den Kydones-Zeugnissen für unseren Diplomatatzes müssen wir in Kauf nehmen.

Es bliebe noch die Möglichkeit zu erwägen, das Ἀσάν κρατοῦντος beziehe sich auf einen der bulgarischen Herrscher des 14. Jahrhunderts. Sowohl Michael Šišman (1323—1330) als auch Ivan Alexander (1331—1371) nannten sich aus dynastischen Gründen auch Asan. Michael, der mit einer Schwester Andronikos'III., Theodora, verheiratet war, konnte aber wohl schwerlich als „Vetter“ der Bruder Asan gelten. Noch weniger ist dies von Alexander, einem Neffen Michaels,²⁶ anzunehmen.

Schließlich waren noch einige Bemerkungen zu verschiedenen Personen und ihren Namen hinzuzufügen.

Diplomatatzes — es bleibt ungewiß, ob er mit dem später en passant genannten Andronikos Diplomatatzes identisch ist, — bildet zunächst den Hauptangriffspunkt des Pamphletisten. Sein erstes Epitheton κερασφόρος = der Hornträger, ist wahrscheinlich als der „Gehörnte“, der Hahnrei, zu verstehen. Michael Psellos gab eine kurze Erklärung zu dem in der Umgangssprache geläufigen Ausdruck κερατᾶς im Sinne von Hahnrei, wobei er das Wort aus der Verhaltensweise des Hornviehs (τῶν κερασφόρων) abzuleiten suchte.²⁷ Die auf antike Gewohnheit zurückgehende stichwortartige Angabe des Vaters, der Mutter und der Phyle kann ebenfalls nur der Verspottung des Diplomatatzes dienen. Im erfundenen Namen des Vaters steckt ὄνος = der Esel, im Namen der Phyle τράγος = der Bock. Ob man bei der Mutter Hekabe an deren Verwandlung in einen Hund denken sollte? Die euripideische „Hekabe“, in welcher der Troerkinigin diese Metamorphose prophezeit wird, gehörte jedenfalls zu der in Byzanz in der Schule gelesenen Trias des Euripides.²⁸

Sämtliche genannten Ortsnamen, Bizye, Pherai, Xantheia, Drama, Berrhoia und Thessalonike liegen in Makedonien; als Schauplatz der geschilderten Vorgänge ist aber vermutlich Konstantinopel anzunehmen.

²⁴ Kantakuzenos, I, 232, 7.

²⁵ Kantakuzenos, II, 573—582.

²⁶ ἀδελφιδούς: Gregoras, I, 458,5.

²⁷ Michael Psellos, Ἑρμηνεῖαι εἰς κοινολεξίας. Περὶ τοῦ ὀνόματος τοῦ Κερατᾶ, ed. N. Sathas, Μεσ. Βιβλ., V, 525—527. — Ein Zusammenhang mit der Bezeichnung des Pinkernes als ὁ ἐπὶ τοῦ κέρασματος (Guilland, *Recherches*, I, 242) dürfte kaum bestehen. Wenn Diplomatatzes auch Pinkernes gewesen wäre, hatte sein Opfer zur Unterscheidung wohl noch ein charakteristisches Epitheton erhalten. Zum „Horneraufsetzen“ vgl. Artemidoros, *Onirocriticon*, ed. R.A. Pack, 1963, II, 12· S. 120, 15 f.: ἡ γυνή σου πορνεύσει καὶ τὸ λεγόμενον κέρατα αὐτῷ ποιήσει. Zu κερασφόρος vgl. auch Mazaris, 10, 11.

²⁸ Euripides, *Hekabe*, 1265.

Die einzelnen Mitglieder der Mafia werden, abgesehen von der Angabe ihrer Herkunft beziehungsweise ihres Wohnsitzes, durch ironische Appositionen charakterisiert. Der ältere Asan duftet nach Parfum, sein jüngerer Bruder schmarotzt bei seinen Freunden, ihr Onkel wird als aufgeblasen bezeichnet. Daß Sphrantzes sich des Trunkes und der Aphrodisia enthalte, ist offenbar hämisch zu verstehen und soll das Gegenteil ausdrücken. Das ergibt sich auch aus der Charakteristik des TzAMPLAKON, der aus Rücksicht auf seine Diener nur ungemischten Wein trinkt; die vorangehenden lobenden Epitheta sind also ebenfalls ironisch gemeint. Laskaris, der Schwiegervater des TzAMPLAKON — vorausgesetzt, daß sich das *οἰνοφάγος* auf diesen bezieht, — wird als humorloser Spießbürger verspottet, der seine Kinder auf Kosten anderer verheiratet. Analog dazu wird man das sittenreine Leben und die Kaisertreue des Diplobatzes und des Melik aus Berrhoia bezweifeln müssen. Melik ist sowohl als Gattungsname türkischer Herrscher und Emire, als auch als byzantinischer Personennamen bekannt.²⁹ Ein Johannes Melikes erscheint ca. 1326 in einer Urkunde des Klosters Chilandar.³⁰ Aber auch andere Mitglieder dieser Familie in byzantinischen Diensten sind bekannt.³¹ Vielleicht handelt es sich bei unserem Melik um den vor 1300 geborenen Sohn des Konstantinos Melik; er kam während des Bürgerkrieges Kaiser Andronikos II. zu Hilfe.³²

Wie weit sich der Pamphletist in seinen wohl weitgehend verleumderischen Angriffen auf die Mitglieder der Mafia versteigt, zeigt vor allem seine Schilderung des nächtlichen Verhaltens des Georgios Kokalas.

Wenn der zuletzt hinzugekommene Alte Onos (= Esel) heißt, so ist dies offenbar ein Scherzname (und zugleich Deckname) wie der zu Beginn erwähnte Onodemos, an den er erinnert. In dieselbe Richtung weisen Aithiops (= der Schwarze) und Euryboas (= der Brüller) für die beiden TzAMPLAKONES, Aithaloeis (= der Rußige oder der Feurige) für Laskaris. Der Sinn dieser anzüglichen Namen entzieht sich zwar dem heutigen Leser, muß aber dem Zeitgenossen verständlich gewesen sein. Solche Scherznamen waren in Byzanz nichts Ungewöhnliches. So nannte man z.B. einen der aufständischen Kommandeure unter Kaiser Herakleios Johannes *Σεισμός*, den „Zitterer“.³³ Unser Georgios Kokalas aber wurde von seinen Altersgenossen scherzhaft *Πλάγος*, der „Irrläufer“, gerufen.³⁴

²⁹ G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, 21958, II, 187f.

³⁰ *Acta Chiland*, Nr. 109 (a. 1323–26), *Viz Vrem*, 17 (1911) 225. Johannes Melik und seine Frau Theodora verkaufen ein Grundstück an die Monche von Chilandar.

³¹ V. Laurent, *Une famille turque au service de Byzance. les Mélîkès*, in *BZ*, 49 (1956), 349–368.

³² V. Laurent, a.a.O., S. 363.

³³ Chron. Pasch., 715, 12.

³⁴ Kantakuzenos, I, 240, 19f.

Dem ganzen Tenor des Stückes entsprechend wollte der Pamphletist auch die drei Mönche offenbar nur einführen, um sie ebenso lächerlich zu machen wie die einzelnen Mitglieder der Mafia. Man hat nicht den Eindruck, als ob das, was von dem echten Mönchtum und der Askese dieser drei Männer erzählt wird, ernst gemeint sei. Wenn wir also auch hier die Ironie des Autors in Rechnung stellen, so wird Tzamplakon sein Kloster oft gewechselt haben, und Hilarion wird alles andere eher als ein vorbildlicher Mönch gewesen sein; man wird ihm Eitelkeit und Streben nach publicity zutrauen müssen. Daß er sich bei einem Muslim theologischen Rat holt, ist eine besondere Pikanterie, paßt aber andererseits zu der Aktualität des Islam für die Byzantiner seit der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts. Man braucht nur an die großen Islampolemiken des Johannes Kantakuzenos und Kaiser Manuels II. Palaiologos zu erinnern. Ismael ist in unserem Text nicht als Eigenname, sondern als Gattungsnamen für den Muslim zu verstehen; es erscheint in derselben Verwendungsweise etwa in dem Islam-Dialog des Joseph Bryennios, wo es nach Belieben an die Stelle von ἄπιστος, ἀσεβής, πλάνος usw. tritt.³⁵ Der Schlußsatz dieses Abschnittes scheint ein Hieb auf die drei Mönche bzw. Äbte (?) zu sein, die sich um ihre „Herde“ (ποιμνὴν) kümmern sollten, dies aber ungeniert von Konstantinopel aus „erledigen“. Das angenehme Leben in der Hauptstadt macht eben ihre angebliche Absage an die Welt zu einer Farce.

Der makabre Schlußteil mit den Drohungen gegen den Pinkernes scheint als Zitat aus dem Beschluß der Mafia gemeint zu sein, wie man aus der ersten Person Plural καταράζωμεν entnehmen konnte. Oder will sich der Pamphletist zuletzt ingrimmig selbst als mitschuldig an dem Treiben der Bande bekennen? Jedenfalls versäumt er es nicht, als gebildeter Byzantiner im letzten Augenblick eine homerische Wendung (πολυφλοίσβου θαλάσσης) einfließen zu lassen.

Die Schrift des Cod. Par. gr. 1409 (P) mochte ich aus paläographischen Gründen in das zweite Drittel des 14. Jahrhunderts setzen; es scheinen die etwas zittrigen und schwerfälligen Schriftzüge eines alten Mannes zu sein. Keinesfalls handelt es sich bei P um die originale Niederschrift; das zeigen schon die über der ersten Zeile von anderer Hand nachgetragenen Worte πατρός Ὀνοδῆμου, die im Original nicht fehlen konnten. Der über ein halbes Jahrhundert jüngere Vat. gr. 914 (V) bricht mitten im Satz — zu Beginn einer Zeile — ab. Eine etwaige mechanische Verstümmelung muß also auf seine unmittelbare oder mittelbare Vorlage zurückgehen. Wir ersehen daraus, daß dieser kurze Text schon in den ersten Jahrzehnten nach seiner Entstehung eine Geschichte hatte. Wie

³⁵ A. Argyriu, Ἰωσήφ τοῦ Βρυεννίου μετὰ τινος Ἰσμαηλίτου Διάλεξις, in 'Ε. 'Ε. Β. Σ., 35 (1966/67), 158–195; vgl. S. 158, Anm. 2.

Isidor von Kiev durften auch andere Byzantiner des letzten Jahrhunderts für das kleine Pamphlet Interesse gezeigt haben. Es ist also nicht unwahrscheinlich, daß noch weitere Textzeugen auftauchen.

Die Tatsache, daß es von diesem literarisch unbedeutenden kurzen Text mehrere Abschriften gab, braucht uns nicht zu überraschen. Der Charakter des Pamphlets mit den bissigen Seitenhieben auf die Lebensgewohnheiten und Eigenschaften verschiedener Zeitgenossen, die teilweise Verschlüsselung der Personen durch Scherznamen und Decknamen sowie die Vorstellung, durch diese „Eröffnungen“ Einblick in das geheime Treiben Angehöriger der führenden Schichte zu erhalten, muß für die Byzantiner besonders reizvoll und anziehend gewesen sein. Literarhistorisch steht dieses Produkt, wenn auch auf ganz niedriger Stufe, in der Tradition Lukians bzw. der pseudo-lukianischen Elaborate der byzantinischen Jahrhunderte, etwa des Philopatris oder des Timarion. Der schon dem 15. Jahrhundert zugehörige Mazaris steht in Thematik und geistigem Niveau der Satire unserem Pamphlet nicht allzu ferne.³⁶

PERSONENNAMEN

Anna Chryse, Marktweib

Asan, Johannes, Sohn des Andronikos Palaiologos Asan (Papadopulos Nr. 46)

Asan, Manuel, Sohn des Andronikos Palaiologos Asan (Papadopulos Nr. 46)

Asan aus Pherai, Onkel der Bruder Johannes und Manuel: Konstantinos oder Isaakios Asan?

Diplobatatzes,³⁷ Andronikos, Mitglied der „Mafia“

Diplobatatzes, der „Hahnrei“, vielleicht identisch mit Andronikos Diplobatatzes (vgl. Dem. Kydones, epist. 50)

Eudokia, Milchfrau

Hilarion, Abt

Hekabe, Mutter des Diplobatatzes, Scherzname

Kokalas, Georgios, μέγας ἀδουμισστής und μέγας λογαριαστής

Laskaris, der „Rußige“, bei der großen Zahl der aus dem 14. Jahrhundert bekannten Personen dieses Namens nicht näher zu bestimmen.

Manganina, Tochter des Eudokimos, Marktweib

Markos, Mitglied der „Mafia“, „Obersaufbruder“

Melik, vielleicht Sohn des Konstantinos Melik, aus Berrhoia

Onodemos, Vater des Diplobatatzes, Scherzname

Onos, Mitglied der „Mafia“, Scherzname

Philanthropenos, Alexios, Pinkernes

³⁶ Einige Übereinstimmungen im Wortschatz zwischen unserem Text und dem Mazaris (die Ziffern sind Kapitel des Mazaris): οἰνοφάγος 5, ἐπίτροπον ἔγρυπνον 6, κερασφόρος 10,11, κηδεστήν 6, κλεπτίστατος 6,22, φληναφῶ 8,9, πίστιν ἐς βασιλέα ἀκλόνητον 11,15,21, τὸν ἄκρατον ἐκροφᾶ 14, παρακινεῖν 17, ἀπώλεια 17, κορδακίζω 17, ὅσαι ὦραι 18, ἀκαπήλευτος 22, περιώνυμος 23.

³⁷ Die Monokondylien-Unterschrift eines Monches Thomas Diplobatatzes steht in dem um 1300 geschriebenen Cod. Y—III—13, f. 79^r des Escorial: G. Andrés, *Catálogo de los Códices Griegos de el Escorial*, II, Madrid, 1965, S. 161.

Pinkernes s Philanthropenos, s Syrgiannes

Rhumpachlas, Marktweib

Sphrantzes aus Xantheia, vermutlich Sphrantzes Palaiologos, der Mörder des Syrgiannes Syrgiannes Palaiologos Philanthropenos, Pinkernes, 1334 ermordet

Tamaroza, Marktweib

Therapon, Abt

Tzemplakon, der „Schwarze“, vielleicht identisch mit Arsenios Tzemplakon, Denunziant des Pinkernes Syrgiannes 1333 (vgl Bănescu, *Mel Diehl* I 33 f , Theocharides, *Μακεδονικά* 5[1963] 164–169; Guiland, *Recherches* I 255f)

Tzemplakon, der „Bruller“, Abt

L'HYPERPÈRE BYZANTIN AU BAS-DANUBE DU XI^e AU XV^e SIÈCLE *

OCTAVIAN ILIESCU (Bucarest)

Peu de monnaies ont connu une destinée aussi étrange que l'hyperpère byzantin. Émis pour la première fois à la fin du XI^e siècle¹ par l'empereur Alexis I^{er} Comnène, afin de rétablir l'ancien prestige de la monnaie byzantine d'or, fortement ébranlé par les altérations successives dues à ses prédécesseurs², l'hyperpère s'assura rapidement une position dominante dans la circulation monétaire du bassin méditerranéen oriental et de l'espace sud-est européen tout entier. Il gardera cette position, presque intacte, du moins dans cette zone géographique, jusqu'à l'effondrement complet de l'empire byzantin. Plus encore, on y constate ses survivances longtemps après la chute de Byzance. En effet, sous la forme d'un nom accordé à une taxe douanière dont il sera amplement question plus loin, le souvenir de l'hyperpère (appelé en roumain *perper* ou *părpăr*) sera conservé en Valachie jusqu'en 1775 ; indiquant une monnaie d'argent, frappée par la ville de Raguse (aujourd'hui Dubrovnik, en Yougoslavie), l'hyperpère,

* Communication présentée le 7 septembre 1966 au XIII^e Congrès international d'études byzantines dont les travaux ont eu lieu à Oxford (séance de la section F : Musicology, Numismatics, Linguistic Problems, Diplomatic and Historical Geography).

¹ La date de la première émission de l'hyperpère byzantin est généralement fixée en 1093 ou 1095. Voir à ce sujet la bibliographie plus récente, d'ailleurs assez riche : A. Frolow, *Les noms de monnaies dans le typikon du Pantokrator*, dans « Byzantinoslavica », X (1949), pp. 243—246 ; V. Laurent, *Bulletin de numismatique byzantine (1940—1949). Dix années de trouvailles et d'études*, dans « Rev. des Etudes Byz. », IX (1951), pp. 205—206 ; Tommaso Bertelè, *L'iperpero bizantino dal 1261 al 1453*, dans « Riv Ital di Numism. », LIX (1957), p. 71 ; D M Metcalf, *The Reformed Gold Coinage of Alexius I Comnenus*, dans « Hamburger Beitrage z Numism. », V (1962), p. 276 ; Tommaso Bertelè, *Lineamenti principali della numismatica bizantina*, dans « Riv Ital. di Numism. », LXVI (1964), pp. 57—58

² Sur les altérations de la monnaie byzantine d'or au XI^e siècle, voir surtout : Ph. Grierson, *The Debasement of the Bezant in the Eleventh Century*, dans « Byz Zeitschrift », 47 (1954), pp. 379—394 ; du même auteur, *Notes on the Fineness of the Byzantine Solidus*, *ibid.* 54 (1961), pp. 91—97 ; Tommaso Bertelè, *Lineamenti principali...*, *loc. cit.*, pp. 56—57.

devenu ici *iperpero*, survit encore aux XVII^e — XVIII^e siècles³; chez les Bulgares, son nom a été emprunté par le langage populaire, le mot *Перпераки* désignant au XIV^e siècle les agents de l'Etat chargés de percevoir les impôts⁴; enfin, l'unité monétaire émise par l'ancien royaume de Monténégro de 1910 à 1914 s'appelait, elle aussi, *Перпер*⁵.

Ces preuves nombreuses d'une survivance extrêmement tenace ne sauraient être expliquées sans étudier de plus près le rôle joué par l'hyperpère dans l'histoire économique du Sud-Est européen, pendant les derniers siècles de l'empire byzantin. Le cadre évidemment étroit de cette communication nous astreint à présenter les traits caractéristiques que nous offre la circulation de l'hyperpère byzantin limitée au Bas-Danube, zone géographique dont l'intérêt pour l'histoire du commerce international au Moyen Age s'est considérablement accru ces derniers temps, grâce à la découverte de nouvelles sources, très importantes⁶.

La carrière mouvementée de l'hyperpère byzantin au Bas-Danube comprend trois périodes bien distinctes. La première s'étend de la fin du XI^e siècle — date de la création probable de cette monnaie⁷ — jusqu'à la IV^e croisade. Les seules preuves qui trahissent la pénétration de l'hyperpère dans cette zone, pendant plus d'un siècle, restent les trouvailles monétaires dont le nombre est d'ailleurs assez restreint. On peut citer en ce sens le grand trésor découvert en 1928 à Silistrie, au village de Kalipetrovo (en Bulgarie), qui comprenait à peu près 4 kg de monnaies byzantines, de bijoux et de lingots d'or⁸. De cette trouvaille, on a identifié seulement 32 pièces, émises par Basile II et Constantin VIII, Constantin IX, Isaac I^{er}, Constantin X, Romain IV, Eudocie et ses fils, Michel VII et enfin un ou peut-être deux hyperpères, frappés par Alexis I^{er} Comnène⁹.

³ Fr. Fr. von Schrotter, *Worterbuch der Munzkunde*, Berlin—Leipzig, 1930, s.v. *iperpero*.

⁴ N. A. Mouchmoff, *Monetite i pelcheatite na bălgarskite tzare* [Monnaies et sceaux des tsars bulgares], Sofia, 1924, p. 44.

⁵ Fr. Fr. v. Schrotter, *op. cit.*, s. v.

⁶ Cf. O. Iliescu, *Notes sur l'apport roumain au ravitaillement de Byzance d'après une source inédite du XIV^e siècle*, article publié dans le volume *Nouvelles études d'histoire*, III, Bucarest, 1965, pp. 106—116.

⁷ Voir la bibliographie citée plus haut, en note (sous le n^o 1).

⁸ Au sujet de ce trésor, dont l'importance ne saurait être négligée, voir l'article du Dr G. Severeanu, *Tezaurul din Kalipetrovo (Silistra)* [Le trésor de Kalipetrovo (Silistrie)], publié dans le volume *Inchinare lui N. Iorga cu prilejul implinirii vârstei de 60 de ani* [Hommage à N. Iorga à l'occasion de son 60^e anniversaire], Cluj, 1931, pp. 388—395.

⁹ *Ibid.*, p. 390, où l'auteur indique la présence, dans le trésor de Kalipetrovo, d'une seule monnaie, émise par Alexis I^{er} Comnène, cette pièce aurait été du type Sabatier II, n^o 1 (var.) (Wroth II, type n^o 3), par conséquent, elle serait antérieure à la réforme de 1093. En effet, une monnaie provenant de ce trésor et frappée par le même empereur, mais du type Wroth II, n^o 1 (Sabatier II, n^o 2), donc un hyperpère, est aujourd'hui conservée dans la collection du Musée National d'Antiquités de Bucarest. Un autre exemplaire, du même type, mais dont la provenance n'est plus précisée, se trouve dans la collection du Dr Severeanu (conservée actuellement au Musée d'Histoire de la ville de Bucarest). Il semble que cet hyperpère provienne, lui aussi, de la même trouvaille. Par contre, les deux collections précitées, qui ont partagé les monnaies sauvées du trésor de Kalipetrovo, ne conservent aucune pièce frappée par

De toute évidence, le trésor de Kalipetrovo marque le commencement de la pénétration, au Bas-Danube, de la nouvelle monnaie créée par Alexis I^{er} Comnène. Il existe encore deux trouvailles datées de la même période : à Variaş, au Banat (départ. de Timiș), où l'on a trouvé un trésor de monnaies byzantines d'or, dont un exemplaire frappé par Nicéphore III Botaniate, un autre émis par Manuel I^{er} Comnène¹⁰ ; enfin, à Manoleasa (départ. de Botoșani), dans le nord de la Moldavie, on a trouvé un hyperpère d'or toujours frappé par Manuel I^{er} Comnène¹¹. Pourtant, les découvertes de monnaies byzantines datant de cette époque sont beaucoup plus nombreuses, mais elles comprennent uniquement des pièces scyphates de bronze, émises jusqu'à la veille de la IV^e croisade¹². Vu la rareté des découvertes de pièces d'or et le fait que la monnaie byzantine d'argent est pratiquement inexistante en ce temps-là, on pourrait affirmer que l'emploi de la monnaie byzantine de bronze était devenu général dans la région du Bas-Danube, à l'époque des dynasties des Comnènes et des Anges. C'est toujours pendant la même période que l'on assiste ici au phénomène économique très curieux, caractérisé par le fractionnement de la monnaie byzantine de bronze, comme par exemple dans le cas du trésor de Balș, en Olténie¹³.

La deuxième période commence en 1204, après le morcellement de l'empire byzantin, survenu au lendemain de la IV^e croisade, et finit vers 1327, date à laquelle cessa l'émission régulière de l'hyperpère. L'occupation temporelle de Byzance par les croisés mit fin, du moins provisoirement, à la frappe de la monnaie impériale d'or. Elle sera reprise vers

Alexis I^{er} du type Sabatier II, n° 1 (Wroth II, type n° 3) (Sabatier II · J Sabatier, *Description générale des monnaies byzantines*, II, Paris, 1862, Wroth II · W. Wroth, *Catalogue of the Imperial Byzantine Coins in the British Museum*, II, London, 1908).

¹⁰ Berkeszi István, *Délmagyarország éremleletei* [Trouvailles monétaires de la Hongrie du Sud], Timișoara, 1907, p. 45 ; I. Sabău, *Circulația monetară în Transilvania în lumina izvoarelor numismatice* [La circulation monétaire en Transylvanie à la lumière des sources numismatiques], dans « Studiu și cercet. de numismatică », II (1958), p. 297

¹¹ Publié récemment par nous dans « Caiet selectiv de informare asupra creșterii colecțiilor Bibliotecii Academiei R.P.R. » [Cahier sélectif d'information sur l'accroissement des collections de la Bibliothèque de l'Académie de la R. P. Roumaine], 10 (1964), p. 319, sous le n° 196.

¹² Voir le tableau synoptique donné par O. Iheșcu, dans le volume de Costin C. Kiriteșcu, *Sistemul bănesc al leului și precursorii lui* [Le système monétaire du leu et ses précurseurs], I, Bucarest, 1964, pp. 348—352.

¹³ Cf. Emil Condurachi, *Monnaies byzantines coupées*, dans « Cronica numism. și arheol. », XV (1940), pp. 227—229. L'auteur croit avoir identifié deux pièces : la première, attribuée à Alexis I^{er} et son fils Constantin (d'après Sabatier, II, p. 194, pl. LIII, 10) ; la seconde assignée, d'après le même catalogue (p. 202, pl. LIV, 17), à Jean II Comnène et Alexis, ce qui l'amène à conclure que « le dépôt paraît donc contenir des monnaies des Comnènes » (*op. cit.*, p. 227). Il faut pourtant observer que les monnaies de bronze attribuées par Sabatier à Alexis I^{er} et Constantin ont été réattribuées par Wroth à Alexis III (Wroth II, type 4, pp. 602 sqq.). Le même trésor a été ultérieurement étudié par le savant byzantiniste français V. Laurent, qui a réussi à déterminer des monnaies frappées par Jean Vatatzès, ce qui changerait évidemment la date de son enfouissement.

1219 sous le règne de Théodore I^{er} Lascaris¹⁴ par l'empire de Nicée, le seul Etat byzantin qui ait frappé des hyperpères d'or après le démembrement de 1204¹⁵.

Pendant le règne de l'empereur Jean Vatatzès, les émissions des hyperpères deviennent très abondantes¹⁶. En même temps, on constate que les trouvailles faites dans la région du Bas-Danube en ont fourni une quantité assez remarquable. Ces trouvailles suivent de près le Danube, de Turnu-Severin à Tulcea, et la côte occidentale de la mer Noire, ce qui indique indubitablement la direction prise par la pénétration de l'hyperpère byzantin dans cette région : par mer, ensuite en remontant le cours du fleuve. Des trésors massifs ont été trouvés à Uzunbaïr, commune de M. Kogălniceanu, non loin de Tulcea¹⁷, à Isaceea¹⁸ et à Stoenești (district de Hîrșova)¹⁹, sur le bord du Danube, et à Silistrie, en Bulgarie²⁰. Isolément, on en trouve beaucoup, un peu partout, à l'intérieur de cette même région : en Dobroudja, en Valachie, en Olténie, en Moldavie et aussi en

¹⁴ Cette date est déduite du traité conclu en 1219 entre l'empereur Théodore I^{er} Lascaris et Venise ; cf. G. Schlumberger, *Numismatique de l'Orient Latin*, Paris, 1878, p. 275. L'attribution à Théodore I^{er} Lascaris des hyperpères d'or qui portent ce nom semble toutefois douteuse, à la lumière de l'étude plus récente, publiée par Michael Metcalf, *John Vatatzès and John Comnenus Questions of Style and Detail in Byzantine Numismatics*, dans « Greek, Roman and Byzantine Studies », 3 (1960), pp. 203—214.

¹⁵ La situation économique de l'empire de Nicée était certainement meilleure que celle des autres Etats byzantins formés après le démembrement de 1204, ce qui expliquerait d'une manière suffisante la frappe des monnaies d'or uniquement à Nicée. Pourtant, il n'est pas exclu, à notre avis, que ce fait ait été déterminé en même temps par des motifs politiques. On sait en effet que Théodore I^{er} Lascaris a été le seul empereur byzantin couronné après 1204 (plus précisément en 1208) par le patriarche œcuménique, qui résidait à cette époque à Nicée et portait le titre de patriarche de Constantinople (voir G. Ostrogorski, *Histoire de l'Etat byzantin*. Trad. française de J. Gouillard, Paris, 1956, pp. 450—451). Vu l'attachement de Byzance à ses traditions et aux règles rigides du protocole, on peut se demander s'il n'existait pas un rapport direct entre le couronnement d'un empereur et la frappe de la monnaie d'or, ce dernier fait étant conditionné par le premier. C'est, évidemment, une simple hypothèse, mais qui mériterait d'être examinée plus attentivement. Cf. O. Iliescu, *Le dernier hyperpère de l'empire byzantin de Nicée*, dans « Byzantinoslavica », XXVI (1965), p. 96.

¹⁶ Voir W. Wroth, *Catalogue of the Coins of the Vandals, Ostrogoths and Lombards and of the Empires of Thessalonica, Nicaea and Trebizond in the British Museum*, London, 1911, pp. 210—213, n^{os} 1—24, où sont décrites quatre émissions distinctes de cet empereur ; d'autres variétés ont été publiées par Michael Metcalf, *op. cit.*, pp. 204—205, 212—213, et O. Iliescu, dans « Cariat. selectiv. » déjà cité, 4 (1962), p. 357, n^o 493 ; 10 (1964), pp. 319—327, n^{os} 196 B—233 B. Cf. l'intéressante étude de T. Bertelè, *Il titolo degli iperperi della zecca di Nicaea*, publiée dans *Supplementary Papers Summaries* (Thirtieth International Congress of Byzantine Studies, Oxford, 1966), Oxford, 1966, pp. 95—97, où l'examen du titre de l'or est employé comme méthode pour déterminer les émissions de Jean Vatatzès et les distinguer de celles similaires appartenant à Jean II Comnène, d'un titre plus élevé.

¹⁷ Voir Octavian Iliescu et Gavrilă Simion, *Le grand trésor de monnaies et lingots des XIII^e et XIV^e siècles trouvé en Dobroudja septentrionale. Note préliminaire*, dans « Rev. des Etudes sud-est europ. », II (1964), pp. 217—228.

¹⁸ *Ibid.*, p. 226, note 6.

¹⁹ *Ibid.*, p. 224, note 4.

²⁰ Cf. Const. Moisil, *Statistica lezaurilor monetare intrate pînă la 31 decembrie 1946* [Statistique des trésors monétaires acquis jusqu'au 31 décembre 1946 <par le Cabinet numismatique de l'Académie Roumaine>], dans « Buletin lunar » (Biblioteca Academiei Române) [Bulletin mensuel (Bibliothèque de l'Académie Roumaine)], II (1947), 4—5, p. 31, sous le n^o 28 (où les monnaies ont été attribuées à Jean II Comnène).

Transylvanie²¹. D'après les données encore provisoires que nous avons rassemblées jusqu'à présent, il semble que la circulation de l'hyperpère byzantin ait pris un caractère général au XIII^e siècle dans la région du Bas-Danube. Les émissions similaires des Paléologues y sont toutefois beaucoup plus rares²².

Les sources documentaires contemporaines confirment à leur tour la présence massive de l'hyperpère dans la vie économique du Bas-Danube pendant ce laps de temps. Quelques actes rédigés par un notaire génois à Péra²³ renferment, pour les années 1280—1281, bon nombre de mentions relatives à la circulation des hyperpères dans la zone qui nous intéresse, plus précisément à Vicina, ville située sur le Danube inférieur²⁴. On y parle très fréquemment d'« iperperi ad sagium Constantinopolitanum »²⁵, c'est-à-dire des hyperpères contrôlés à l'aide de l'étalon pondéral de Constantinople²⁶, en usage à la date de la rédaction des actes respectifs. Il en résulte que ces monnaies étaient des pièces frappées au temps de Michel VIII Paléologue, régnant seul (de 1261 à 1273) ou associé à son fils, Andronic II (de 1273 à 1282)²⁷.

D'autres documents, datés de la même période et provenant de la source précitée, nous révèlent l'emploi, dans les transactions effectuées entre Péra et Vicina, d'une monnaie appelée « iperperi veteri (sic)²⁸ ad sagium Vicine »²⁹. Il s'agit évidemment d'un hyperpère byzantin dont le poids devait être vérifié par un *exagium* propre à la cité danubienne. Corroborés par les découvertes monétaires, qui ont mis au jour, en grandes quantités, des hyperpères frappés à Nicée, notamment par Jean Vatatzès, ces documents témoignent que les négociants de Vicina préféraient, en 1280—1281, les hyperpères de l'empire de Nicée, généralement d'un meilleur

²¹ Voir la liste des découvertes *infra*, en Annexe.

²² Cf. Octavian Iliescu et Gavrilă Simion, *op. cit.*, pp. 220, 224—225.

²³ Publiés par G. I. Brătianu dans son ouvrage sur Vicina de 1935, pp. 148—174; voir aussi le commentaire s'y rapportant, *ibid.*, pp. 47—51.

²⁴ Sur la localisation de la ville médiévale de Vicina, aujourd'hui disparue, voir notamment les études plus récentes : P. Ș. Năsturel, *Așezarea orașului Vicina și țărmul de Apus al Mării Negre în lumina unui portulan grec* [L'emplacement de la ville de Vicina et le littoral occidental de la mer Noire à la lumière d'un portulan grec], dans « Studii și cercet. de istorie veche », VIII (1957), pp. 297—301 (on y donne aussi la bibliographie). Const. C. Giurescu, *Intemeierea Mitropoliei Ungrovlahiei* [La fondation de l'archevêché de Hongro-Valachie], dans « Biserica ortodoxă română », LXXXVII (1959), n^o 5, pp. 680—682, où l'on discute les différentes opinions émises à ce sujet.

²⁵ G. I. Brătianu, *op. cit.*, pp. 148—149, 151—154, 160, 168, 171, 173.

²⁶ Sur le sens de l'expression « ad sagium . . . », rapportée à l'hyperpère, voir plus récemment Tommaso Bertele, *Lineamenti principali . . .*, pp. 103—104 et note 89.

²⁷ Voir la classification chronologique de ces émissions donnée par O. Iliescu, *Le dernier hyperpère* . . . pp. 97—99 et pl. XII (il est à regretter qu'à la suite d'une faute d'imprimerie, les reproductions des monnaies y ont été mal placées).

²⁸ Les textes (cités plus bas) mentionnent des « iperperos veteros ad sagium Vicine », à l'accusatif; l'adjectif *vetus* s'y comporte donc comme s'il appartenait à la II^e déclinaison.

²⁹ Voir les documents publiés par G. I. Brătianu, *op. cit.*, n^o IV, p. 150, n^o XXXII, p. 169.

leur aloi que les émissions contemporaines des premiers Paléologues³⁰. Le montant des affaires conclues entre les négociants de Péra et ceux qui résidaient à Vicina était assez élevé, car il atteint le total de 4 073 hyperpères et 20 1/2 carats pour un très court délai, du 1^{er} juillet au 16 août 1281³¹.

La troisième période de l'histoire de l'hyperpère au Bas-Danube embrasse plus de cent ans, de 1327 à 1437. C'est à son commencement qu'a eu lieu la constitution des Etats roumains indépendants : la Valachie d'abord, en 1330, ensuite la Moldavie, en 1359, événements dont l'importance politique ne saurait dorénavant être négligée³². Bien que les émissions régulières des hyperpères aient cessé sous le règne commun des empereurs Andronic II et Andronic III (de 1325 à 1327)³³, les sources documentaires font encore état de l'emploi de cette monnaie dans la circulation locale. En voici les preuves :

Une centaine d'actes passés à Kilia par-devant le notaire génois Antonio de Podenzolo, du 25 octobre 1360 au 9 juin 1361, citent bien souvent les hyperpères « ad sagium Peyre », comme monnaie des changes locaux³⁴, dont le montant atteint, pour la même période, la somme de 8 401 hyperpères et 22 carats³⁵.

Un peu plus tard, le document émis en 1374 par le voivode roumain Vladislav I^{er}, en faveur du monastère de Voditza (en Valachie)³⁶, fixe un don annuel de 1 000 hyperpères (équivalant à 500 ducats d'or de Venise)³⁷; en outre, le même document établit un versement de 300 hyperpères par an, au bénéfice des pauvres soumis à la juridiction du monastère

³⁰ A consulter en ce sens le tableau suggestif dressé par T. Bertelè, *Il titolo degli iperperi della zecca di Nicea*, p. 97.

³¹ Selon les calculs précis effectués récemment par Dinu C. Giurescu, *Relațiile economice ale Țării Românești cu țările Peninsulei Balcanice în perioada feudalismului timpuriu (sec. X—XIII)* [Les relations économiques de la Valachie avec les pays balkaniques pendant le haut Moyen Âge, aux X^e—XIII^e siècles], dans « Romanoslavica », X (1964), p. 374, note 1.

³² Ces dates ont été définitivement fixées par l'historiographie roumaine. Voir par exemple *Istoria României*, II, Bucarest, 1962, pp. 153—154 (pour la Valachie) et 170 (pour la Moldavie).

³³ Les émissions ultérieures des hyperpères semblent en effet avoir un caractère plutôt occasionnel et en tout cas, elles sont extrêmement rares. Cf. Tommaso Bertelè, *L'iperpero bizantino* . . ., *loc. cit.*, pp. 8, 12—13; du même auteur, *Lineamenti principali* . . ., pp. 60—61, et *Monete dell'imperatore Giovanni VI Cantacuzeno*, dans « Recueil des travaux de l'Institut d'Etud. byz. » (Belgrade), VIII (1963), pp. 46—47. T. Gerasimov, *Les hyperpères d'Anne de Savoie et de Jean V Paléologue*, dans « Byzantinobulgarica », II (1966), pp. 329—335.

³⁴ Voir O. Ilescu, *Notes sur l'apport roumain au ravitaillement de Byzance* . . ., pp. 106, 108—109, 112 et les notes afférentes.

³⁵ C'est en effet le total que nous avons obtenu après avoir examiné tous les documents conservés dans le cartulaire tenu en 1360—1361 à Kilia, par le notaire génois Antonio di Podenzolo.

³⁶ Publié plus récemment dans la collection *Documenta Romaniae historica. B. Țara Românească* [Valachie], I, Bucarest, 1966, pp. 17—19, n^o 6.

³⁷ En 1374, le ducat d'or de Venise équivalait à deux hyperpères byzantins; voir D. A. Zakythinos, *Crise monétaire et crise économique à Byzance du XI^e au XIV^e siècle*, Athènes, 1948, pp. 28—29.

déjà cité. La richesse des voivodes roumains à cette époque même est suffisamment connue grâce à d'innombrables sources ; aussi les donations de Vladislav I^{er} ne sauraient-elles être considérées comme exagérées.

L'hyperpère est encore cité, en tant que monnaie courante, dans les privilèges de commerce accordés par les voivodes de Valachie aux négociants de Braşov, en Transylvanie, de 1413 à 1437³⁸ ; les taxes douanières fixées pour certains articles, tels le velcurs de Louvain, les épices et dans un seul cas, le poisson destiné à être exporté y sont exprimées en hyperpères³⁹.

La même monnaie est employée en 1412 dans une transaction interne ; on achète par exemple un cheval pour 30 hyperpères, la selle pour deux hyperpères, etc.⁴⁰

En 1426, l'empereur Sigismond I^{er} de Luxembourg, roi de Hongrie, s'adressant aux bourgeois de Sibiu, en Transylvanie, déclare qu'il a décidé de mettre à la disposition du voivode Dan II de Valachie une garde personnelle composée de 900 soldats pédestres et de 100 cavaliers valaques dont le salaire devait être payé en hyperpères, à raison d'un hyperpère par jour pour un cavalier et le même salaire par jour pour trois combattants à pied⁴¹.

Enfin, les registres de Caffa citent par deux fois, en 1392⁴² et 1403⁴³, des dépenses exprimées en hyperpères, faites au compte d'une autre cité danubienne, Licostomo, ce qui prouve l'emploi de cette monnaie dans les relations qui unissaient encore la colonie de Caffa aux établissements génois du Bas-Danube.

Toutes ces mentions se rapportant à la circulation de l'hyperpère visent naturellement, à partir d'une certaine date, une monnaie de compte, exprimée effectivement par un nombre quelconque de pièces d'argent. Cette date a été assignée, selon des recherches récentes⁴⁴, au règne d'An-

³⁸ Le recueil des privilèges accordés par les voivodes de Valachie aux négociants de Braşov a été publié par Ioan Bogdan, *Documente privitoare la relațiile Țării Românești cu Braşoul și cu Țara Ungurească în sec. XV și XVI* [Documents concernant les relations de la Valachie avec la ville de Braşov et la Hongrie aux XV^e — XVI^e siècles], Bucarest, 1905, CVIII + 400 pp., *passim*.

³⁹ Voir N. Docan, *Studiu privitoare la numismatică Țării Românești. I. Bibliografie și documente* [Études relatives à la numismatique de la Valachie I Bibliographie et documents], dans « Analele Academiei Române », Mem Secți 1st, XXXII (1909—1910), pp. 562—567, où sont données, sous la forme de tableaux synoptiques, les taxes douanières fixées par les privilèges accordés à la ville de Braşov de 1413 à 1437.

⁴⁰ *Documenta Romaniae historica*, vol. cit., pp. 77—78, n^o 36.

⁴¹ N. Docan, *op cit.*, p. 520.

⁴² N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, dans « Revue de l'Orient latin », IV (1896), p. 41 (publiés séparément sous le même titre, I, Paris, 1899, p. 17).

⁴³ *Ibid*, p. 84 (ce document n'est pas inclus dans le volume séparé, publié sous le même titre).

⁴⁴ Tommaso Bertelè, *Lineamenti principali ...*, pp. 61, 92—93 et *L'iperpero bizantino dal 1261 al 1453*, pp. 10—12.

dronic IV (de 1376 à 1379). Néanmoins, les allusions fréquentes faites par les sources, de 1360 à 1437, à l'emploi de l'hyperpère dans la vie économique du Bas-Danube restent là, preuve éclatante du rôle important accordé à cette monnaie dans la zone citée.

A partir de 1437, l'hyperpère disparaît complètement, en tant que monnaie de change au Bas-Danube. Il devra y reparaitre d'une manière singulière, trente ans plus tard, sous la forme d'une taxe douanière établie au bénéfice du monastère Cozia (en Valachie), pour le poisson pêché sur les bords du Danube. Ce document, émis par le voïvode Radu le Beau⁴⁵, sera suivi jusqu'en 1622 par d'autres dispositions similaires en faveur du même monastère ou de celui de Tismana⁴⁶. En 1497, le nom de *perper* est accordé à une taxe douanière due au monastère de Tîrgşor et appliquée cette fois-ci à l'exportation du vin⁴⁷. La même taxe sera maintenue, pour des bénéficiaires divers, jusqu'en 1775⁴⁸. Le fait que ces taxes douanières s'appelaient *perper* même au XVIII^e siècle nous indique à la fois leur origine ainsi que leur ancienneté. En effet, elles ont été établies dès la fin du XIII^e siècle pour le poisson et le vin destinés au ravitaillement de Byzance. Perçues par les autorités locales soumises à la juridiction des princes roumains de Valachie, ces taxes étaient payées en hyperpères par des négociants étrangers, surtout des Génois, qui venaient faire fortune dans la région du Bas-Danube. Le volume des exportations était sans doute considérable, ce qui explique le fait que subséquemment, on a pris l'habitude d'accorder à la taxe douanière le nom de la monnaie employée pour son acquittement. Et le maintien du mot *perper* jusqu'à la fin du XVIII^e siècle atteste, une fois de plus, la vitalité de l'héritage byzantin à travers l'histoire de Roumanie.

ANNEXE

Trouvailles d'hyperpères frappés de 1222 à 1327

Abréviations :

RESEE	= « Revue des études sud-est européennes »
AM	= « Arheologia Moldovei »
BL	= « Buletin lunar » (Biblioteca Academiei Române)
CC	= « Caiet selectiv de informare asupra creşterii colecţiilor Bibliotecii Academiei R.P.R. ».

⁴⁵ Cf. Dinu C. Giurescu, *op. cit.*, p. 372, Const. C. Giurescu, *Istoria pescuitului şi a pisciculturii în România* [Histoire de la pêche et de la pisciculture en Roumanie], I, Bucarest, 1965, p. 280.

⁴⁶ Dinu C. Giurescu, *op. cit.*, p. 373, note 1 (avec une ample bibliographie des sources), Const. C. Giurescu, *op. cit.*, p. 280.

⁴⁷ *Documenta Romaniae historica*, vol. *cit.*, pp. 448–449, n^o 275; Const. C. Giurescu, *op. cit.*, p. 280.

⁴⁸ Cf. Const. C. Giurescu, *op. cit.*, pp. 279–281.

Constanța. Trouvailles isolées d'hyperpères frappés par Jean Vatatzès ; on en connaît quatre exemplaires, trouvés séparément.

Enisala, départ. de Tulcea. Hyperpère de Jean Vatatzès, trouvé en 1911.

Mihail Kogălniceanu, départ. de Tulcea. Sept trésors monétaires découverts en 1962—1963 et comprenant ensemble 195 hyperpères byzantins frappés par Jean Vatatzès, Théodore II Lascaris, Andronic II, le même et Michel IX, Andronic II et Andronic III ; 23 440 aspres de la Horde d'Or et imitations des mêmes monnaies ; 103 lingots d'argent, des bijoux en or et en argent, le tout déposé en six vases ; RESEE, II (1964), pp. 217—228.

Tulcea. Trouvailles isolées d'hyperpères de Jean Vatatzès ; on en connaît six exemplaires, trouvés séparément.

Ismail (U.R.S.S.). Hyperpère frappé par Andronic II et Michel IX.

Isaccea, départ. de Tulcea. A. Trouvailles isolées d'hyperpères de Jean Vatatzès (deux exemplaires, trouvés séparément) ; B. Trésor monétaire découvert en 1945 ; on en connaît cinq hyperpères de Jean Vatatzès, un hyperpère de Michel VIII Paléologue et huit exemplaires frappés par Andronic II et Michel IX ; RESEE, *loc. cit.*, p. 225, note 6.

Greci, départ. de Tulcea. Hyperpère de Jean Vatatzès.

Oțeleni, départ. de Vaslui. Trésor découvert en 1921 et comprenant à peu près 400 pièces dont on a recueilli seulement deux hyperpères de Jean Vatatzès et 90 aspres de la Horde d'Or et imitations de la même monnaie ; il y avait aussi des bijoux d'argent ; AM, II—III(1964), pp. 343—361 et 363—407.

Stoenesti, départ. de Brăila. Trésor découvert en 1957 et comprenant un certain nombre d'hyperpères d'or ; on en a recueilli vingt exemplaires frappés par Jean Vatatzès et deux autres émis par Théodore II Lascaris ; RESEE, *loc. cit.*, p. 224.

Păcuiv lui Soare (îlôt dans le Danube, vis-à-vis de Călărași). Cinq hyperpères de Jean Vatatzès, dont quatre provenant probablement d'un trésor, trouvés séparément de 1957 à 1968 ; un sixième exemplaire, frappé par Andronic II et Michel IX, découvert en 1964.

Dervent, départ. de Constanța. Hyperpère de Jean Vatatzès.

Galîța, comm. de Gîrlîța, départ. de Constanța. Hyperpère d'Andronic II et Michel IX ; « Dacia », N.S., V (1961), p. 593.

Silistrie (Bulgarie). Trésor découvert en 1936 et comprenant 600—700 monnaies byzantines d'or ; on en connaît quatre exemplaires, frappés par Jean Vatatzès ; BL, II (1947), n^o 4—5, p. 31.

Pietroasele, départ. de Buzău. Hyperpère de Jean Vatatzès.

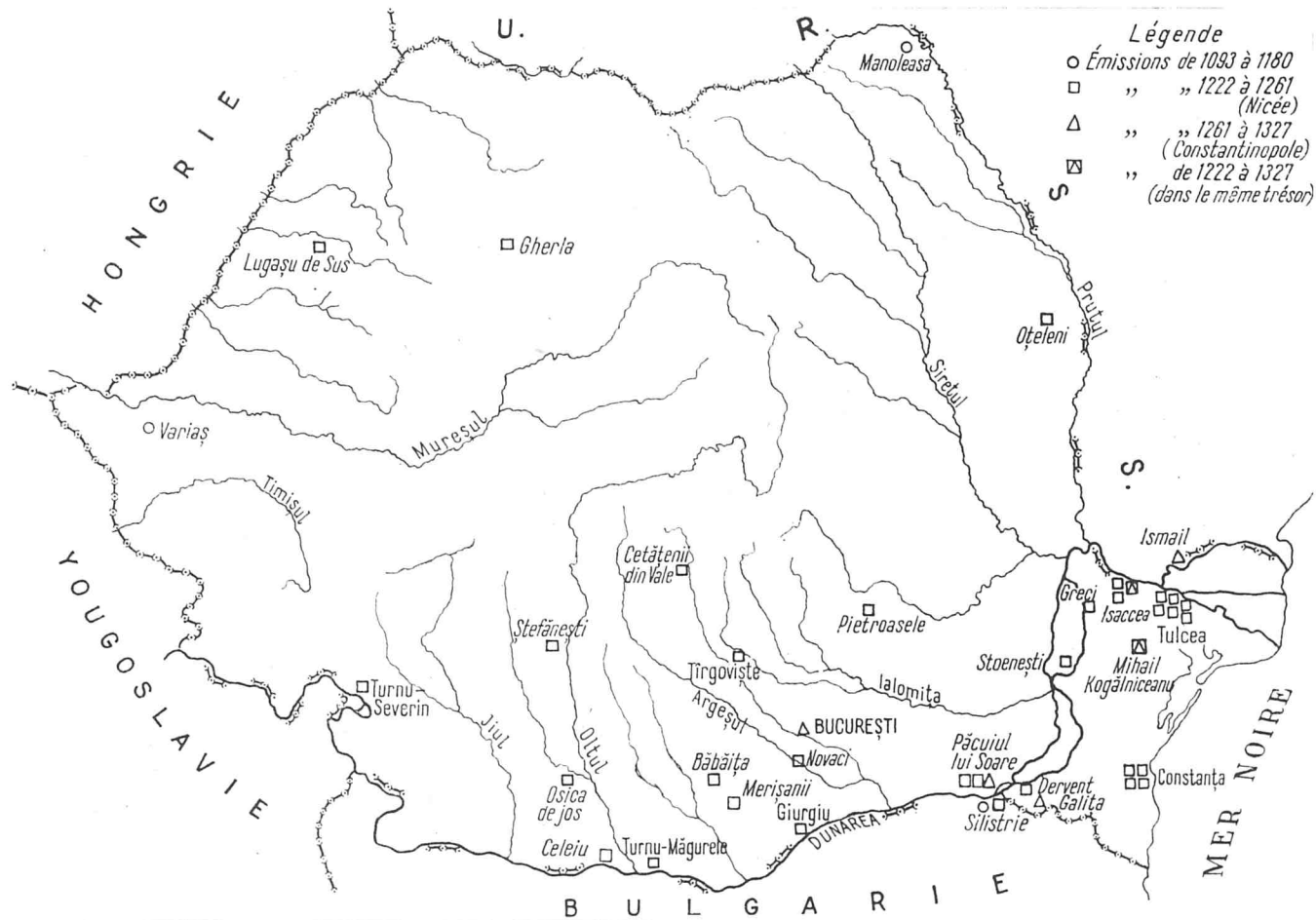
Bucarest. Hyperpère de Michel VIII Paléologue, trouvé vers 1812 sur l'actuelle Calea Rahovei ; CC, 8 (1963), p. 337, n^o 342.

Novaci, départ. d'Ilfov. Deux hyperpères de Jean Vatatzès, provenant de cette localité ; AM, *loc. cit.*, p. 394.

Giurgiu, départ. d'Ilfov. Un hyperpère de Jean Vatatzès et un autre émis par Michel VIII Paléologue, comme empereur de Nicée, trouvés ensemble vers 1860, sur le bord du Danube ; *Byzantinoslavica*, XXVI (1965), pp. 94—99.

Tîrgoviște, départ. de Dîmbovița. Hyperpère de Jean Vatatzès.

- Cetățenii din Vale*, départ. d'Argeș. Hyperpère de Jean Vatatzès.
Băbăița, départ. de Teleorman. Découverte similaire.
Merișani, départ. de Teleorman. Découverte similaire : « Dacia »,
N.S., X (1966), p. 500.
Turnu-Măgurele. Découverte similaire.
Celeiu, départ. d'Olt. Découverte similaire.
Osica de Jos, départ. d'Olt. Découverte similaire.
Ștefănești, départ. de Vâlcea. Découverte similaire.
Turnu-Severin. Découverte similaire.
Gherla, départ. de Cluj. Découverte similaire.
Lugașu de Sus, départ. de Bihor. Découverte similaire.



La diffusion des hyperpères au Bas-Danube de 1093 à 1327.

ERWÄGUNGEN ZUM FRÜHBYZANTINISCHEN GESELLSCHAFTS- SYSTEM

JOHANNES IRMSCHER (Berlin, DDR)

Die marxistische geschichtstheoretische Forschung hat sich während des letzten Jahrzehnts in enger Kooperation mit den Nachbar-disziplinen verstärkt den vorkapitalistischen Gesellschaftsformationen zugewandt und dabei manche bisher als endgültig angesehene Erkenntnisse in Frage gestellt. Das gilt nicht zuletzt für das Fünf-Epochen-Schema „Urgesellschaft, Sklavenhaltergesellschaft, Feudalismus, Kapitalismus, Übergang zum Sozialismus-Kommunismus“, das die Humanisten-Periodisierung Altertum — Mittelalter — Neuzeit durch die Aufnahme sozialökonomischer Kategorien weiterentwickelt hatte, das Gesamtdarstellungen wie etwa der sowjetischen „Weltgeschichte in zehn Bänden“ zugrunde gelegt worden war und sich auch in neueren Nachschlagewerken¹ und Lehrbüchern² noch vertreten findet. Vor allem wurde in solchem Zusammenhang sichtbar, daß jenes Fünf-Epochen-Schema, mochte es auch den mittelmeerisch-europäischen Gegebenheiten in wesentlichen Zügen gerecht werden, im welthistorischen Maßstab ohne Gewalttätigkeit nicht anwendbar ist; es leistete somit ungewollt einer europazentristischen Betrachtungsweise Vorschub, die in konzeptioneller wie in materialer Hinsicht überwunden zu haben ja gerade eines der Merite der marxistisch-leninistischen Historiographie ausmacht.

Bereits Karl Marx faßte in einer „zu eigener Selbstverständigung, nicht für den Druck“ niedergeschriebenen Monographie, die 1939 vom Marx-Engels-Lenin-Institut beim ZK der KPdSU (B) in Moskau unter dem Titel „Grundrisse der Kritik der politischen Ökonomie“ aus dem

¹ Z. B. bei Georg Klaus und Manfred Buhr, *Philosophisches Wörterbuch*. Leipzig, 1964, S. 219.

² Z. B. P. Bollhagen und G. Brendler bei Walther Eckermann und Hubert Mohr, *Einführung in das Studium der Geschichte*. Berlin, 1966, S. 82.

Nachlaß herausgegeben wurden³, die „Formen, die der kapitalistischen Produktion vorhergehen“, in einer besonderen Abhandlung zusammen⁴. Die oben erwähnten Untersuchungen haben aufs neue verdeutlicht, daß eine derartige synthetische Betrachtung der vorkapitalistischen Gesellschaftsformationen unerläßlich notwendig ist, um angesichts der Vielfalt uns faßbarer Produktionsverhältnisse Strukturen, Formationen und Systeme herausarbeiten, sichtbar machen und in größere Zusammenhänge einordnen zu können. Dabei sind noch zahlreiche terminologische Klärungen und Abgrenzungen erforderlich — es sei nur darauf hingewiesen, daß die Begriffe System und Struktur in mehr oder minder starkem Ausmaße durch die moderne Kybernetik mitgeprägt sind⁵, während der Terminus der (ökonomischen) Gesellschaftsformation der Diktion primär der Geschichtswissenschaft sowie ferner der Ökonomie und Politik zugehört⁶ — ; trotzdem konnte bereits das Wagnis unternommen werden, die bisherige Diskussion nach den hauptsächlichen Problemen zu resümieren⁷, zuletzt von dem Leipziger Althistoriker Rigobert Gunther in einer Vorlage für den IV. Historikerkongreß der Deutschen Demokratischen Republik unter dem Titel „Herausbildung und Systemcharakter der vorkapitalistischen Gesellschaftsformationen“⁸. Der verfügbare Raum verbietet es, Gunthers Ausführungen hier auch nur in den Hauptzügen zu wiederholen, wohl aber soll der Versuch gewagt werden, aus den durch sie vermittelten Erkenntnissen und Problemstellungen einige Erwägungen für das Studium der frühbyzantinischen Geschichte abzuleiten.

Die byzantinische Geschichte, mag man sie nun mit der Errichtung des Dominats durch Diokletian⁹, mit dem Toleranzedikt von Mailand, mit der Verlegung der Hauptstadt nach Konstantinopel oder mit der Theodosianischen Reichsteilung beginnen lassen, setzt auf jeden Fall die allseitige Krise der antiken Gesellschaftsordnung voraus, die das 3. Jahrhundert bestimmte¹⁰. Diese Krise ergriff jedoch den Ostteil des Imperiums sehr viel weniger als den Westen, weil hier handwerkliche Produktion und Fernhandel und damit das Steuer- und Finanzsystem im wesentlichen intakt blieben. Das heißt indes nicht, daß darum nicht auch im Ostreich

³ Vgl. die Vorbemerkung in: Karl Marx, *Formen, die der kapitalistischen Produktion vorhergehen*. Berlin, 1953, S. 3f.

⁴ Karl Marx, *Grundrisse der Kritik der politischen Ökonomie*. Berlin, 1953, S. 375

⁵ Georg Klaus, *Wörterbuch der Kybernetik*. 2. Aufl., Berlin, 1968, S. 634ff. und 675ff.

⁶ Vgl. *Kleines politisches Wörterbuch* Berlin, 1967, S. 461f.

⁷ Man kann dabei, wie mir scheinen will, ohne die fragwürdig gewordene Hilfskonstruktion der asiatischen Produktionsweise (zur Problematik zuletzt Rigobert Gunther, „Zeitschrift für Geschichtswissenschaft“, 16, 1968, 1077f.) durchaus auskommen.

⁸ ZfG, 16, 1968, 1204 ff.

⁹ So mit guten Gründen Alexandr P. Kashdan, „Das Altertum“, 13, 1967, 111 f.

¹⁰ N. A. Maschkin, *Römische Geschichte* Berlin, 1953, S. 561 ff. Auf das ausgehende 2. Jahrhundert setzt den Beginn der Krise A. P. Корсунский, „Вопросы истории“, 39, 1964, 5,97 ebenso wie Wolfgang Seyfarth, „Kho“, 49, 1967, 271.

die antiken Eigentumsverhältnisse und die ihnen entsprechenden Produktionsweisen wankend geworden waren; die Übergangszeit, bis das Neue endgültig gesiegt hatte, dauerte mindestens bis zum 7. Jahrhundert¹¹ und wurde nicht nur durch die Gesetzmäßigkeiten der inneren Entwicklung, sondern auch durch äußere Faktoren, insbesondere den Druck der in Wanderbewegungen befindlichen Stämme und Völker auf die Reichsgrenzen, bestimmt¹².

Die eingangs angedeuteten neuen theoretischen Erkenntnisse und Verallgemeinerungen erlauben vertiefere Einsichten auch in das Wesen dieser Übergangsperiode. Denn sie verdeutlichen, daß die antike Sklavenhaltergesellschaft als eine der möglichen Varianten der ersten (oder archaischen) Klassengesellschaft (neben der ursprünglichen [oder frühen] Klassengesellschaft des Alten Orients, Altafrikas und Altamerikas¹³, im Unterschied zu den östlichen Verhältnissen dadurch charakterisiert, daß „der Einzelne Privateigentümer von Grund und Boden“ wird¹⁴, neben der Sklavenarbeit als spezifische ökonomische Formen die Arbeit selbständiger freier Produzenten sowie die abhängige Arbeit von Freien in verschiedener Gestalt, etwa als Klientel-, Teil- oder Erbpacht oder speziell die Arbeit von Freigelassenen mit der Auflage bestimmter Dienstverpflichtungen (παράμωγή¹⁵) kennt¹⁶. Die vorhin erwähnten Krisenerscheinungen führten somit zunächst zu einer Umgruppierung im Rahmen der durch die gegebene ökonomische Struktur gebotenen Möglichkeiten, eine Umgruppierung, die freilich im weiteren Verlaufe der Entwicklung die bisherige Struktur dermaßen veränderte, daß deren entscheidende Merkmale in Wegfall gerieten, während gleichzeitig für andere, vornehmlich für die Feudalstruktur typische Merkmale in den Vordergrund ruckten. Der bulgarische Byzantinist Dimităr Angelov hat diese Evolution¹⁷, die im Effekt eine soziale Revolution darstellte¹⁸, mit der Hypothese zweier unabhängig voneinander wirkender, gegensätzlicher Basen zu erfassen

¹¹ Die Zeit vom 7 bis 9 Jahrhundert weist Rigobert Gunther, „Zeitschrift für Geschichtswissenschaft“, 12, 1964, 145 „der frühfeudalen Produktionsweise“ zu, ähnlich M. Я. Сюзюмов, „Bibliotheca classica orientalis“, 9, 1964, 214.

¹² Manches dazu bei Alexandr Kashdan, *Byzanz*, deutsch von Alexander Becker und Ruth Kahnowski, Berlin, 1964, S. 23 f. und Korsunskij a. a. O., 109 Anm. 59.

¹³ Gunther, ZfG, 16, 1968, 1206.

¹⁴ Marx, *Grundrisse*, S. 378f.

¹⁵ S. Lauffer in: *Lexikon der alten Welt* Zurich, 1965, S. 1001.

¹⁶ Gunther, ZfG, 16, 1968, 1209.

¹⁷ Mit der Verwendung des Begriffes Evolution wird der Feststellung von E. Werner (Referat von Irmscher, „Byzantinoslavica“, 28, 1964, 460), daß der Übergang von der Sklavenhalter- zur Feudalordnung niemals „un processus d'évolution pacifique“ darstellte, sondern stets durch „des mouvements révolutionnaires“ gekennzeichnet war, keineswegs widersprochen.

¹⁸ Seyfarth, a. a. O., 271ff. bedient sich zur Kennzeichnung des Begriffes „Epoche sozialer Revolution“. Über die Einschätzung der Übergangsepoche als sozialer Revolution durch die sowjetische Byzantinistik vgl. Klaus-Peter Matschke, ZfG, 15, 1967, 1074.

versucht, von denen die erste durch die sozusagen klassische Sklavenhalterordnung, d.h. Großgrundbesitz mit vollem Eigentumsrecht an den Produktionsmitteln inklusive Sklaven, charakterisiert ist, die zweite dagegen durch das Landeigentum freier bäuerlicher Produzenten. Im ersten Falle sei dank dem Peculium des Sklaven eine Tendenz zur kleinen Eigenwirtschaft feststellbar, ohne daß dadurch eine neue Eigentumsform oder ein neues Produktionsverhältnis begründet worden wäre, während beim zweiten Prozeß ein Teil der Bauern durch ökonomischen Zwang zur Landpacht beim Großgrundbesitzer genötigt und durch das so entstandene Abhängigkeitsverhältnis in seiner persönlichen Freiheit beeinträchtigt wurde — die Coloni liberi tendierten in Richtung auf den mittelalterlichen Feudalbauern¹⁹, während die Latifundienbesitzer sie auf der Stufe von Sklaven, von Servi terrae zu halten trachteten²⁰.

Es wird deutlich, daß diese im Grundsätzlichen zweifelsohne richtige Hypothese erst zu voller Wirksamkeit gelangt, wenn man sie in jene Systemvorstellungen einbezieht, welche die neueste Geschichtstheorie entwickelt hat. Ebenjenes Systemdenken zwingt aber auch dazu, nicht nur auf das Nacheinander zu achten, sondern gleichermaßen das Nebeneinander der historischen Prozesse ins Auge zu fassen. Die Erscheinungen, welche die Angelovsche Hypothese erfaßte, machten gewissermaßen den Normalfall der frühbyzantinischen Entwicklung aus; wir haben indes gelernt, das byzantinische Staatswesen sowohl in seinen zentripetalen wie auch in seinen zentrifugalen Kräften zu erkennen: als Konglomerat von Stämmen und Volkerschaften, die ihr Eigenleben führten und sich ihrer eigenen Sprache bedienten, einer einheitlichen ökonomischen Basis ermangelnd und vornehmlich mit militärischen und administrativen Mitteln zusammengehalten²¹. Ein vollständiges Bild der byzantinischen Situation in einer jeweiligen Epoche vermag daher nur zu gewinnen, wer die Vielfalt der nebeneinander bestehenden Produktionsverhältnisse sorgfältig analysiert und dabei prüft, inwieweit sie geschlossene Systeme bilden; für die Frühzeit wird man mindestens ein Nebeneinander der sich

¹⁹ Dazu speziell Д. Ангелов, „Bibliotheca classica orientalis“, 11, 1966, 139.

²⁰ Angelovs Ansichten referiert Ernst Werner in: Ernst Werner, *Die Entstehung des Feudalstaates in Byzanz* — Johannes Irmischer, *Die weltgeschichtliche Bedeutung des byzantinischen Reiches*. Berlin 1967, S. 3 f. Weitgehend überholt ist dadurch die Zusammenfassung von Gerhard Schrot, *Wirtschaftliche und soziale Veränderungen in der Spätantike*, bei Ehsabeth-Charlotte Welskopf, *Neue Beiträge zur Geschichte der alten Welt*. 2, Berlin, 1965, S. 119 ff.

²¹ M. W. Lewtschenko bei Johannes Irmischer, *Aus der Sowjetbyzantinistik*. Berlin, 1956, S. 26.

auflösenden antiken Sklavenhalterordnung (in den zentralen Reichsteilen), der ursprünglichen bzw. frühen Klassengesellschaft (weithin in den orientalischen Gebieten) und der sich zersetzenden Urgesellschaft (bei den in das Reich eindringenden Stämmen) zu vermeiden haben, ein Nebeneinander von Strukturen, die, wie verständlich, nicht ohne gegenseitige Beeinflussung bleiben konnten ²².

²² Über den byzantinischen Feudalismus, der hier außer acht bleiben mußte, als spezifizierte Abart der feudalen Gesellschaftsformation findet sich Weiterführendes bei Ernst Werner, *ZfG*, 11, 1963, 1134 ff. (die Formulierung S 1145; dazu auch Gerhard Zschabitz, *ZfG*, 12, 1964, 278 Anm 4).

LES BASILIQUES PALÉOCHRÉTIENNES DES PAYS GRECS

R. JANIN (Paris)

Le public cultivé s'intéresse toujours au développement historique de l'Eglise et aux manifestations de son culte, toutes choses qui ont de l'importance à ses yeux comme tout ce qui regarde le passé et en conserve les enseignements. Il est donc naturel que l'on étudie les locaux où se tenaient jadis les réunions des chrétiens et les dispositions prises pour que tout facilitât la bonne tenue de ces assemblées. Le culte a en effet ses exigences propres pour que toutes ses manifestations se déroulent avec ordre et dignité par respect pour Dieu qu'elles s'efforcent d'honorer.

Grâce aux textes conservés de cette époque lointaine on en avait une connaissance assez étendue et l'étude des monuments encore debout permettait de s'en rendre un compte plus exact. Il faut noter cependant que les sanctuaires plus anciens que la période constantinienne sont rares, et que ceux qui ont subsisté n'ont pu éviter les modifications imposées par le changement des coutumes liturgiques. Les autres étaient les victimes désignées des persécutions et de la ruine dont on ne pouvait les défendre suffisamment dans les périodes critiques. C'est pourquoi l'étude des basiliques paléochrétiennes ne peut commencer sérieusement qu'avec le décret de Constantin permettant à l'Eglise de vivre librement selon ses lois.

On peut désormais célébrer publiquement les cérémonies religieuses. C'est pourquoi les lieux où se réunissent les fidèles sont les mêmes que ceux qui servent pour les assemblées populaires, c'est-à-dire surtout les basiliques. Dans la vie ordinaire elles sont à la fois des lieux de rencontre, de commerce, de procès, d'enseignement, etc. Le fait est certain pour les villes ; il se vérifie encore pour des localités moins importantes, mais où certaines fêtes attirent des foules plus nombreuses.

Si, depuis la Renaissance, l'Occident s'est montré très vite heureux de retrouver les traces certaines des églises primitives, il n'en fut pas de

même en Orient, où la situation sociale était bien différente. Le triomphe de l'islam au XV^e siècle faisait aux chrétiens une vie telle qu'ils avaient d'autres soucis que la préoccupation de questions devenues sans intérêt pour eux. Le recul de l'islam à partir du XIX^e siècle a changé les idées. Les peuples soumis au joug des infidèles se sont efforcés, en conquérant leur indépendance politique, de relier leur présent avec leur passé souvent glorieux. Dans leur hâte de former des générations instruites et pénétrées de l'importance de l'héritage national, les hommes d'Etat se sont surtout contentés de mettre sous les yeux des élèves les hauts faits de leurs lointains ancêtres et de les faire en quelque sorte revivre dans l'ambiance d'une civilisation périmée riche en productions littéraires et artistiques de grande valeur. C'est pourquoi les archéologues indigènes se sont mis à fouiller le sol à la recherche des trésors qu'il pouvait cacher. La récolte a toujours été abondante à cause de la multiplicité des lieux et des époques étudiés. Cependant ce n'est guère qu'à partir du XX^e siècle qu'ils se sont préoccupés des monuments chrétiens disparus depuis longtemps. On leur donnait si peu d'importance que certains étaient confondus par les savants officiels avec les restes du paganisme, considérés comme seuls dignes d'intérêt parce que classiques.

L'Occident a donné à cet égard une leçon à l'Orient en développant depuis le XVII^e siècle surtout la connaissance de l'antiquité chrétienne. Dès le début du XX^e siècle, les archéologues indigènes se sont mis à l'unisson de leurs collègues occidentaux et ont prouvé l'intérêt qu'ils portent à ce passé quelque peu dédaigné comme n'ayant qu'une faible valeur au point de vue artistique.

Tout en ne négligeant pas complètement les pays grecs, les archéologues occidentaux se tournaient volontiers vers des régions plus éloignées : Egypte, Syrie, Arménie, Géorgie, déjà connues par leur littérature religieuse. Ils ont ainsi obtenu des résultats importants. En effet, de nombreuses églises étaient encore debout dans ces pays, parfois en ruines, mais on pouvait du moins étudier leur architecture et leur ornementation. Il en allait différemment dans la presqu'île balkanique et les îles grecques, où les basiliques paléochrétiennes étaient pour la plupart ensevelies sous leurs décombres. La meilleure preuve en est qu'au début du XX^e siècle, au moment où l'intérêt se portait vers elles, on n'avait pu en étudier qu'un petit nombre. Depuis lors on en a découvert et plus ou moins étudié *plus de deux cents* jusqu'alors inconnues ou négligées. C'est pourquoi nous nous bornerons à celles des pays grecs contemporains. La matière est largement suffisante pour piquer la curiosité des chercheurs. Aucune étude complète n'en a d'ailleurs été faite, bien qu'un exposé d'ensemble soit désirable. Nous poussons nos recherches jusqu'au 6^e/7^e siècle, époque où la coupole commence à faire triompher le style byzantin.

Au moment où Constantin reconnut la liberté à l'Eglise, le besoin se fit sentir de multiplier les lieux de culte dont la persécution avait grandement diminué le nombre. L'idée vint tout naturellement d'utiliser les monuments devenus sans objet, soit temples païens, soit édifices civils. Le fait se produisit particulièrement à Athènes et à Thessalonique et se renouvela jusqu'au VI^e siècle. C'est ainsi que dans la capitale de la Grèce le Parthénon, l'Erechtheion, le « Théseion », la Pinacothèque des Propylées de l'Acropole, l'Asklépieion, le monument choragique de Trasylos et le Métrôn d'Agra furent aménagés en églises. Des basiliques furent construites dans l'enceinte du temple de Zeus Olympien, sur le flanc du Théâtre de Dionysios et dans la Bibliothèque d'Adrien. A Thessalonique, l'aménagement de monuments anciens en églises semble s'être borné à utiliser deux mausolées de l'époque impériale, l'un qui devint l'église « St.-Georges », et l'autre, découvert seulement en 1950 et que l'on appela l'Octogone faute d'en connaître le nom. Tous deux étaient dans le Palais de Galère et ont dû servir à des sépultures de la famille impériale. Signalons aussi qu'à Olympie une basilique chrétienne fut aménagée vers 425 par Théodose II dans une salle située près du temple de Zeus et que Pausanias avait reconnue comme l'« atelier de Phidias ».

La basilique devint le mode ordinaire de construction pour les églises chrétiennes, mais il y avait bien des façons de la concevoir. Signalons les principales que l'on rencontre dans les pays grecs qui nous intéressent ici : 1° basilique de style hellénistique à trois nefs dont la centrale se termine par une abside semi-circulaire saillante, ou à une seule nef avec la même abside ; les trois absides font leur apparition au VI^e siècle ; 2° basilique à transept, avec trois et même cinq nefs ; les unes ont le transept en avant du sanctuaire, les autres au bout des nefs à la place du narthex ; 3° basilique en forme de T, dont les parties qui entourent le sanctuaire à droite et à gauche débordaient la largeur des nefs pour dessiner la barre du T ; 4° basilique triconque, comme celle de la Bibliothèque d'Adrien ; 5° basilique octogonale, comme les deux de la ville de Philippos en Macédoine. Presque toutes avaient un narthex ; certaines possédaient en plus un atrium. Plus rarement celui-ci était remplacé par un second narthex.

Les documents les plus anciens qui s'occupent du culte assignent leur place à chaque fonction, surtout dans le sanctuaire ; le diaconicon à droite, la prothèse à gauche ; dans l'hémicycle de l'abside le synthronon pour les membres du clergé, avec le trône épiscopal au milieu. Dans le sanctuaire, sous la table de l'autel une excavation contient une relique ou un objet de culte qui y était déposé le jour de la consécration (ἐγκαίνιον). Les pieds de l'autel sont encastrés dans quatre ouvertures pratiquées dans le pavé et un ciborium s'élève au-dessus de l'autel. Le sanctuaire est séparé des nefs par une balustrade, qui sera remplacée par l'iconostase

après la condamnation de l'iconoclasme au VIII^e siècle. Quant à l'ambon, il est dans la nef principale, soit au milieu, soit à droite. La plupart des basiliques possèdent des tribunes dans lesquelles les femmes prennent place. Le baptistère est hors de l'église, sans place bien déterminée. Le plafond des nefs fut d'abord en bois, mais il fit place d'assez bonne heure à la voûte. Le pavé des basiliques et souvent celui du baptistère est en plaques de marbre ou orné de mosaïques dont beaucoup sont d'un fort bon style et représentent des dessins géométriques, des fleurs, des animaux symboliques, etc. On en a conservé de nombreux spécimens. Par contre, on est mal renseigné sur les fresques, dont la plupart ont disparu avec la ruine des édifices.

Avant de parler un peu en détail des basiliques paléochrétiennes des pays grecs il faut en établir la liste par provinces.

GRÈCE CONTINENTALE : Arcadie (2), Argolide (5), Attique (22), Béotie (2), Corinthie (8), Elide (1), Epire (8), Etolie (1), Eurytanie (1), Locride (2), Macédoine (31), Magne (4), Phocide (1), Thessalie (11), Triphylie (1).

GRANDES ILES : Chypre (17), Crète (42).

ILES IONIENNES : Céphalonie (1), Corfou (1), Zante (1).

ILES VOISINES DU LITTORAL GREC : Cythère (1), Egine (1), Spetzae (2), Eubée (1), Thasos (4), Skyros (1).

ILES DE L'EST DE L'ÉGÉE : Lemnos (3), Lesbos (10), Chios (2), Samos (4).

ILES CYCLADES : Naxos (3), Paros (2), Santorin (1).

DODÉCANÈSE : Patmos (1), Léros (2), Kalymnos (5), Astypalaia (6), Nisyros (6), Téos (2), Symè (1), Chalki (1), Karpathos (8), Kasos (2), Cos (23), Rhodes (17), Kastellorizo (1). Le total est de 275.

Il est impossible de nous arrêter à chacune de ces 275 basiliques connues aujourd'hui. Nous verrons d'abord les villes qui en furent plus favorisées et nous terminerons par celles des îles.

ATHÈNES. En dehors des sept monuments anciens transformés dont nous avons parlé plus haut, il y eut cinq basiliques : celles, de l'Ilissos, de la Bibliothèque d'Adrien, du Théâtre de Dionysios, du Lycabète et celle qui était voisine du palais métropolitain.

THESSALONIQUE. En plus des deux mausolées déjà cités, la ville posséda au V^e siècle St-Démétrius, la Théotocos Acheiropoiètos et Ste-Sophie, ainsi que l'église du monastère de Latomos, au VI^e les monastères de Ste-Matrone et d'Hosios David et l'église St-Marc, au VII^e, les églises de la Théotocos du port ecclésiastique et des saintes Chionè, Irène et Agapè.

NICOPOLIS (Epire). Elle posséda au moins quatre basiliques, dont deux bâties sous l'évêque Alkyson (†516) et sous l'évêque Dométius (VI^e s.).

AMPHIPOLIS (Macédoine). Depuis 1920, on y a découvert et étudié trois basiliques de grandeur moyenne (V^e/VI^e s.). Cinq autres, plus petites, existaient dans la même région, centre important de christianisme.

PHILIPPES (Macédoine). Jusqu'au XX^e siècle, cette ville n'était connue que par des ruines appelées *Direkler* ou *Dikili Taş* (Colonnes, Pierres levées) par les Turcs. Depuis 1930, l'Ecole française d'Athènes, puis la Société archéologique d'Athènes y ont découvert et étudié cinq basiliques (IV^e/VI^e s.).

DÉMÉTRIAS (Thessalie). Deux basiliques du IV^e et du V^e/VI^e siècles ont été découvertes et étudiées. La plus importante possédait un vaste atrium, fait assez rare à cette époque.

THÈBES (Thessalie). Cette ville antique, située au sud-ouest de Volo, avait disparu depuis longtemps lorsque des travaux entrepris pour la construction sur son site d'une nouvelle ville, Néa-Anchialos (1907—1908), pour y établir des réfugiés de Bulgarie provoquèrent des fouilles qui firent découvrir quatre basiliques à trois nefs des V^e et VI^e siècles. Les deux plus importantes étaient situées sur l'Agora. Toutes ont laissé des pavés en excellente mosaïque.

CORINTHE. Du IV^e au VI^e siècle la ville construisit au moins sept basiliques disséminées dans les divers quartiers. Toutes furent détruites par le terrible tremblement de terre de 551/552, qui ravagea toute la contrée. Les deux principales étaient celle de St-Léonidès sur le port du Léchaion, au nord de la ville et sur le golfe de Corinthe, et celle de Skoutéla. Parmi les inscriptions on a relevé l'épithaphe de l'évêque Eustathe, inconnu par ailleurs.

Les îles grecques possédaient plus de basiliques paléochrétiennes que le continent : 173 sur 275. Un certain nombre eurent de l'importance. Citons celle de Palaiopolis, à 1500 mètres au sud de la ville actuelle de Corfou ; elle avait cinq nefs. D'après une inscription elle fut bâtie par l'évêque Jovien à la fin du V^e siècle ou au début du VI^e. La Ste-Paraskévi de Chalcis en Eubée était la Théotocos Péribleptos à l'époque byzantine. Bâtie au V^e/VI^e siècle, elle existe toujours, diminuée à plusieurs reprises par les tremblements de terre. La Théotocos Katapolianè de Paros, célèbre pèlerinage, a subi bien des modifications depuis sa fondation au IV^e siècle et sa reconstruction au VI^e. Des restaurations récentes lui ont rendu son antique splendeur. L'île de Lesbos posséda dix basiliques. Elle n'ont pas toutes été complètement étudiées. Les principales sont celles d'Argala, d'Aphen-

tellè et d'Erésos. L'île de Thasos posséda quatre basiliques paléochrétiennes, repérées jusqu'ici, mais il y en a probablement d'autres, la prospection étant incomplète. La principale, située sur l'Agora, fut fouillée de 1930 à 1938. Les Bulgares, qui occupèrent l'île, firent disparaître les restes en 1941. Les recherches reprirent en 1948. La basilique était en fait le martyrium d'un saint Akakios, de 33 m 70 sur 15,20, construit en forme de croix au V^e siècle. Les îles de Chypre et de Crète eurent aussi un assez grand nombre de basiliques, 17 repérées pour la première et 42 pour la seconde. Comme elles ont connu le double fléau des tremblements de terre et des incursions de pirates, surtout arabes, elles n'ont conservé que des ruines.

Ce qui est frappant, c'est le nombre des basiliques dans les îles du Dodécanése. Pendant, leur occupation de 1912 à 1947, les Italiens en ont trouvé un certain nombre, mais ils ne les ont guère étudiées. Cependant cela valait la peine en raison de la variété des modes de construction que l'on y remarque. L'influence orientale s'y fait nettement sentir. L'île de Cos possédait à elle seule 23 de ces basiliques. Les recherches doivent être continuées, surtout dans l'île de Rhodes, qui devait posséder plus de 17 basiliques.

Ce rapide aperçu suffit à montrer l'importance des basiliques paléochrétiennes. C'est pourquoi il faut féliciter les archéologues grecs d'étudier les nombreux exemples que possède leur pays et de travailler à leur restauration quand la chose est possible. Le résultat très heureux qu'ils ont déjà obtenu, principalement à Thessalonique, est un encouragement pour en faire autant dans les diverses provinces, où bien des monuments anciens méritent qu'on rétablisse la pureté de leur style.

Ouvrages à consulter :

- I Grèce: G. A. Sotiriou, *Αἱ παλαιοχριστιανικαὶ βασιλικαὶ τῆς Ἑλλάδος*, 'Αρχαιολογικὴ Ἐφημερίς, 1929, p. 161—246; A. K. Orlandos, *Ἀρχεῖον τῶν βυζαντινῶν μνημείων τῆς Ἑλλάδος*, 10 vol, Athènes, 1935—1961.
- II Thèbes: G. A. Sotiriou, *Αἱ χριστιανικαὶ Θῆβαι τῆς Θεσσαλίας*. 'Αρχαιολογικὴ Ἐφημερίς, 1929, p. 1—158.
- III. Crète: N. Platon, *Ἀκτὲς (Πεπραγμένα) τοῦ ἸΧῆ Ἐθνικοῦ Ἐπιστημονικοῦ Συνεδρίου Ἐπιτομὴ* (Thessalonique, 1953), Athènes, 1955, t. I, p. 415—432; G. Gerola, *Monumenti Veneti nell'isola di Creta*, Venise, 1908, t. II.
- IV Dodécanése P. Lazaridès, *Ἀκτὲς (Πεπραγμένα)*, t. I, p. 227—248.
- V. Philippes. P. Lemerle, *Philippes et la Macédoine Orientale*, Paris, 1945, p. 283—513; St. Pélékanidès, *Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς*, 1955, p. 114—179.

NOMS PROPRES DE PROVENANCE ITALIENNE DANS LE «THÉÂTRE CRÉTOIS». — DEGRÉ D'ÉRUDITION DES AUTEURS

E. KRIARAS (Thessalonique)

Dans la présente étude je m'occupe des noms propres de personnages historiques et mythologiques, ainsi que des noms de lieu de provenance italienne que nous rencontrons dans les textes du théâtre crétois des dernières décades du seizième et de la première moitié du dix-septième siècle. J'examine ces noms de personne et de lieu comme des indications pouvant nous renseigner sur la formation culturelle des auteurs dont je désire étudier l'érudition en prenant comme base la présence de ces éléments, tirés de la langue italienne, que nous rencontrons dans leurs œuvres.

Il est manifeste que le caractère de l'érudition de ces auteurs découle du degré des liens qu'ils gardent avec la tradition érudite grecque ainsi que de leurs rapports avec les érudits crétois qui sont leurs contemporains.

La domination vénitienne en Crète qui commence au début du treizième siècle et qui va jusqu'à 1669 a donné l'occasion pour un contact avec la métropole, c'est-à-dire Venise. Pendant toute la période de la domination vénitienne la vie en Crète garde son caractère populaire médiéval. La tradition byzantine populaire exerce une influence importante sur les ouvrages littéraires du quinzième et du seizième siècle. Ce n'est que plus tard que l'influence italienne apparaît¹. Notamment vers la fin de ce siècle la société crétoise se constitue de telle façon que rappelle un peu les sociétés des cités italiennes de cette époque. Des voyages à plus grande échelle ont déjà commencé, entrepris par de jeunes Crétois qui se rendent en

¹ Quant au caractère de la littérature crétoise, voir mon étude *Le caractère populaire de la littérature crétoise, les littératures de la Renaissance et la tradition populaire byzantine (en grec)*, in «Κρητικά χρονικά», 7(1953), pp. 298—314. Voir aussi tout ce que je note dans mon rapport, présenté au XIII^e Congrès des études byzantines d'Oxford (1966) sous le titre *La littérature byzantine des derniers siècles. Naissance de la littérature néo-hellénique*, surtout le chapitre *Création littéraire à Chypre et en Crète*.

Italie pour faire des études ou à d'autres fins. A Venise apparaît bientôt une communauté hellène au milieu de laquelle des savants crétois ont brillé par leur érudition; surtout des ecclésiastiques. Une suite interminable des érudits crétois font leurs études en Italie aux premiers siècles qui suivent la prise de Constantinople par les Turcs. Nous devons accepter qu'une certaine familiarité d'esprit se constitue en Crète surtout pendant le seizième et le dix-septième siècle envers les créations littéraires des Italiens de l'époque de la Renaissance. C'était donc naturel que les contacts entre les Crétois et les occupants aient créé les suppositions préalables pour l'apparition d'un mouvement littéraire important qui apparaît en Crète à partir de la fin du seizième siècle jusqu'à la fin de la domination vénitienne, en 1669².

L'influence de la littérature italienne en Crète apparaît déjà dans ses œuvres du seizième siècle. Parmi les ouvrages les plus anciens, je mentionne le poème d'Antoine Achélis intitulé *Le Siège de Malte* de 1565. Il s'agit d'une version en vers du récit de Marino Fracasso. On doit noter également une influence italienne sur l'*Apocopos* de Bergadis et sur la *Bergère*. La première de ces œuvres a été publiée pour la première fois en 1519 et la seconde en 1627. Mais encore plus importante et plus active a été l'influence qu'on constate sur certaines pièces du théâtre crétois. La tragédie *Erophile* de Georges Chortatsis, écrite vers 1600, imite d'une façon réussie l'*Orbecche* de Giraldi, tandis que les intermèdes qu'elle contient proviennent de la *Gerusalemme liberata* de Torquato Tasso. Le drame pastoral du même auteur *Gyparis*, lequel aujourd'hui est connu sous le nom authentique *Panoria*, reflète l'influence des drames pastoraux italiens de l'époque et surtout de l'*Aminta* du Tasse, du *Pastor fido* de Guarini et de la *Callisto* de Luigi Groto. Le *Sacrifice d'Abraham* est une version de l'*Isach* de Groto. La tragédie le *Roi Rhodolinos* de Troilos a comme modèle le *Roi Torrismondo* du Tasse et la comédie *Fortounatos* de Markos Antonios Foscolos n'est pas sans rapports avec la comédie *Suppositi* de l'Arioste. L'*Erotokritos*, cette excellente création de Vitsentsos Kornaros, non seulement a subi l'influence sur plusieurs points de l'*Orlando furioso* de l'Arioste, mais son auteur a pris connaissance du sujet de son modèle français, c'est-à-dire du roman français, *Paris et Vienne*,

² M. Manoussos Manoussacas nous a donné un exposé restreint sur l'évolution de la littérature crétoise : *La littérature crétoise pendant la domination vénitienne*, Thessaloniki, 1965. Le même auteur a publié une bibliographie du théâtre crétois (*Bibliographie critique du théâtre crétois*, 2^e édition complétée, Athènes, 1964) Voir aussi Alexandre Embricos, *La Renaissance crétoise (XVI^e et XVII^e siècle)*, « Collection de l'Institut d'études byzantines et néo-helléniques de l'Université de Paris », fascicule XIX, Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1960, et la publication antérieure de Manoussacas (en français) : *La littérature crétoise de l'époque vénitienne*, in « L'Hellénisme Contemporain », IX (1955), pp. 95—120.

par l'intermédiaire d'une des nombreuses traductions en italien, sinon d'une version italienne de l'œuvre.

Une telle familiarité des auteurs crétois avec des œuvres importantes de la Renaissance italienne, même si elle ne conduisait pas souvent à une imitation servile, mais à une reproduction créatrice, ne pouvait ne pas exercer une influence linguistique sur ces mêmes œuvres crétoises, bien qu'on puisse soutenir avec conviction que l'influence générale linguistique a été exercée non pas grâce à la connaissance des œuvres italiennes littéraires, mais par l'intermédiaire du contact direct des Crétois avec l'Italie et plus particulièrement avec Venise. Dans la présente étude il n'est pas question de cette influence linguistique générale. Je veux m'occuper de l'influence italienne sur la formation des noms propres historiques et mythologiques ainsi que des noms de lieu que nous rencontrons dans le théâtre crétois.

NOMS HISTORIQUES ET MYTHOLOGIQUES DE FORME ITALIANISANTE

Quand je publierai, comme je pense, une étude plus détaillée sur l'influence linguistique générale sur les textes du théâtre crétois³, je compte présenter des statistiques ainsi que d'autres observations sur la manière dont ces éléments italiens se trouvent disséminés dans les textes du théâtre crétois. En tout cas, je ne m'intéresse pas aujourd'hui à des noms de lieu de forme purement italienne ou italianisante, si ces noms de lieu ne sont pas inconnus à l'idiome populaire crétois ou dans la langue communément parlée par le peuple grec. La même chose est valable pour les noms de nation dont la forme italienne inchangée ou légèrement transformée se rencontre même maintenant d'une façon constante dans la bouche du peuple.

Le théâtre crétois est constitué de trois tragédies : l'*Erophile* de Georges Chortatsis, déjà mentionnée, le *Zénon*, œuvre anonyme, et le *Roi Rhodolinos* de Jean-André Troilos, mentionné aussi ; — de trois pièces comiques : le *Katzourbos* de Georges Chortatsis, le *Stathis*, œuvre anonyme, et le *Fortounatos* de Markos Antonios Foscolos ; — de deux drames pastoraux, dont l'un est une œuvre, pourrait-on dire, originale, la *Panoria* de Georges Chortatsis, jusqu'à présent appelée *Gyparis* et déjà mentionnée ; — d'une traduction du *Pastor Fido* de Guarini, ainsi que d'un drame religieux, le *Sacrifice d'Abraham*⁴. Je commence par les tragédies.

³ Sur l'influence linguistique vénitienne sur les provinces grecques, occupées par Venise, voir G. Anagnostopoulos (Ἑπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, vol. II, 1925, pp. 306—15), August Heisenberg, *Dialekt und Umgangssprache im Neugriechischen*, p. 21 et suiv. Sur les influences italiennes sur quelques textes byzantins et post-byzantins voir E. Kriaras, in *Ἑροχέος*, n° 4, août 1963, pp. 9—22.

⁴ Je note que le « *Sacrifice d'Abraham* », œuvre crétoise de 1635, ne contient pas d'éléments qui nous intéressent ici.

E r o p h i l e

Je mentionne parmi les noms des héros de cette tragédie le nom historique Κάρολος (Carlos) = Κάρολος. Nous rencontrons également les noms historiques et mythologiques suivants :

Σολιμάνος, av. Int., III, 1, av. Int., IV, 1 (Solimano) = Σουλεϊμάν·

Φορτούνα, av. Int., II, 1 (Fortuna) = Τύχη·

Φούριες, apr. III, 370 (Furie) = Μαινάδες.

Les noms historiques de lieu de forme italianisante sont reproduits comme suit :

Καρτάγο, Prol., 27 (Cartago) = Καρχηδόνα·

Παλαιστίνα, Int., I, 44 (Palestina) = Παλαιστίνη·

Πέρσια, I, 206, II, 397 (Persia) = Περσία.

Z e n o n

Dans la tragédie *Zénon* d'auteur inconnu, nous rencontrons de nombreux noms historiques et mythologiques dans leurs formes italianisantes malgré qu'il s'agisse, souvent de noms d'origine grecque. Je mentionne les noms suivants :

'Ακερόντες, V, 115 (Acheronte) = 'Αχέροντας·

'Αλέττω, av. Prol., 1 (Aletto) = 'Αληκτώ·

'Ασμεδαῖος, I, 78 au lieu de 'Ασμοδαῖος⁵·

'Εουφημιάνος, I, 66, 67, 204, apr. I, 74 (Eufemiano) = Εὐφημιανός·

Ζένος, apr. I, 74 (Zeno) = Ζήνωνας·

Καρόντες, apr. V, 116, V, 326 (Caronte) = Χάροντας ou Χάρος·

Καστόρες et Κάστορος, av. III, 1 : Κάστωρ, si la forme n'est pas suspecte alors qu'il s'agit probablement de la forme évoluée de Castor.

Κλώθω, IV, 111 (Clotto) = Κλωθώ·

Λακέζη, IV, 112 (Lachesi) = Λάχεις (la place de l'accent est justifiée par le besoin de la métrique)·

Μαθουσαλέμ, I, 162, 163 et Μαθουσαλάμ, I, 172 (Matusalem) = Μαθουσάλας·

Μαρκαντώνιος, V, 85 (Marco Antonio) = Μάρκος 'Αντώνιος·

Μεγαίρα, Prol. av., I, 1, 19 (Megèra) = Μέγαιρα·

Μίνιος, Prol., 71·

'Ορφέος II, 30, 34 (Orféo) = 'Ορφέας·

Στύγε, V, 279 (Stige, masc.) = Στύξ⁶·

⁵ L'auteur du *Zénon* se sert de la forme avec la syllabe με (au lieu de μο) qui aurait pu exister, bien que rarement, en italien à la suite de l'influence de la forme hébraïque *Aschmedaï*.

⁶ C'est seulement le nom *Τισσαφόνη* (avant Prol I, après Prol 106) qu'on rencontre avec la forme grecque authentique

Φετόντε(ς), V, 249 (Fetonte) = Φαέθωνας·

Φλεγετόντε(ς), V, 116, 325 (Flegetonte) = Φλεγέθων ("Ομηρος) et Πυριφλεγέθων·

Φοῖμπος, I, 237 (Febo) = Φοῖβος⁷.

Katzourbos

Si nous venons maintenant aux pièces comiques, sous le nom d'une héroïne du *Katzourbos* nous apparaît un nom historique : Πουλισσένα, Prol., 40 et passim (Polissena) = Πολυζένη.

Ont une origine historique, c'est évident, les noms suivants que nous rencontrons dans l'œuvre avec leurs formes italianisantes :

'Αλισάντρος, I, 212 (Alessandro) = 'Αλέξαντρος·

Γλυτσέρε (ή), IV, 177 (masc. Glicerio) = Γλυκερία·

Βιρτζίλιος, IV, 198, 201 (Virgilio et Vergilio) = Βιργίλιος·

Γιαζόνες, IV, 379 (Giasone) = 'Ιάσονας·

Κατόνες, V, 347 (Catone) = Κάτων·

Κουῖντιλιάνος, II, 275 (Quintiliano) = Κουῖντιλιανός·

Ντονάδος, V, 365 (Donato) (terminaison -δος) = Δωνάτος·

'Οράτσιος, I, 213, II, 402, IV, 134 (Orazio) = 'Οράτιος·

Τερέντσιος, IV, 116 (Terenzio) = Τερέντιος·

Τίμπουλλος, IV, 134 (Tibullo) = Τίβουλλος·

Τσιτσερόνες, V, 348 (Cicerone) = Κικέρωνας⁸.

Stathis

De même dans la comédie *Stathis*, pièce d'auteur inconnu, les noms historiques et mythologiques apparaissent dans une forme italianisante.

'Αννίπαλε, I, 86, (Annibale) = 'Αννίβας·

'Ελενα, Int., II, 5, 12, 33, 43, 51, 67, 73 (Elena) = 'Ελένη·

Μάρτες, I, 137 (cf. I, 139) (Marte) = 'Αρης·

Μενελάος, Int., II, 15, 25, apr. Int. II, 50, 79 (Menelao), Μενέλαος·

Ξέρξης, I, 84 (Xerxes) = Ξέρξης·

Ούλίσσες, apr. Int., II, 4 (Ulisse) = 'Οδυσσέας·

Παλαμέτες, apr. Int. II, 4 (Palamède) = Παλαμήδης·

Τσιτσερόνες, II, 283 (Cicerone) = Κικέρωνας.

Des noms des personnages de la pièce on pourrait également mentionner comme d'origine mythologique : Φαίντρα, I, 218, 232, 244, III, 176 (Fedra) = Φαίδρα,

malgré qu'on rencontre également la forme Φαίδρα (II, 24, 72, III, 460).

⁷ La tragédie *Roi Rhodolinos* de Jean-André Troulos ne contient pas d'éléments qui nous intéressent dans la présente étude.

⁸ On a formé le mot Μεγαφέντης, par lequel on désigne le sultan, d'après l'italien : *Gran Signore*.

Du groupe des noms de lieu antiques dérivent :

- Κολόννες του Ἑρμολε, II, 278 (Colonne d'Ercole) = Στῆλες του Ἡρακλῆ·
 Μακεδόνια, Int., II, 2 (Macedonia) = Μακεδονία·
 Τρόγια, I, 85, II, 5, 30 (Troïa) = Τροία.

Fortounatos

Dans la comédie *Fortounatos* nous rencontrons les noms historiques et mythologiques suivants, dans les formes italiennes ou italianisantes :

- Ἄγαμεμόνες, av. Int. IV, 149 (Agamemnone) = Ἄγαμέμνονας·
 Ἀγχίσιες, av. Int. IV, 155 (Anchise) = Ἀγχίσιος·
 Ἀουρέλιος, Prol. 84 (Aurelio) = Ἀὐρήλιος·
 Ἑλένα, Int. II, 158, Int. III, 70 (Èlena) = Ἑλένη·
 Ἑρκουλες, II, 57 (Ercole) = Ἡρακλῆς·
 Ἑσιόνη, Int. III, 159, Int. IV, 38 (Esione) = Ἡσιόνη·
 Ἑσκούλαπιος, I, 157 (Esculapio) = Ἀσκληπιός·
 Ἐττορε, II, 57 (Ettore) = Ἐκτορας·
 Κατόνες, I, 364 (Catone) = Κάτωνας·
 Κικερόνες, Déd. 5 (Cicerone) = Κικέρωνας·
 Λαοκόντες, Int. IV, 139 (Laocoonte) = Λαοκόοντας·
 Μιτριδάτης, I, 157 (Mitridate) = Μιθριδάτης·
 Νεμπρώθ, II, 58 (Nemrod et Nembrotte) = Νεμρώδ·
 Οὐλίσσεες, av. Int. III, 117 (Ulisse) = Ὀδυσσεάς·
 Πομπέο, Prol. 83 (Pompèe) = Πομπήιος·
 Σιμόνες, av. Int. IV, 149 (Simon et Simone) = Σίμωνας·
 Τολομαῖος, Prol. 84 (Tolom(m)èe) = Πτολεμαῖος.

Dans la même pièce, nous rencontrons également des noms de lieu plus ou moins dans leur forme italianisante :

- Ἄφρικα, Prol., 97 (Africa) = Ἀφρική·
 Μισσῖνα, II, 31 (Messina) = Μεσσήνη·
 Σπάρτα, Int., II, 170 (Sparta) = Σπάρτη·
 Τρόγια, Int. I, 159, III, 9 (Troia) = Τροία et Τρογιάνος
 II, 58, av. Int., III, 163, av. Int., IV, 79 (Troiano) = Τρώας.

Panoria

Dans le drame pastoral *Panoria* nous trouvons le nom propre mythologique suivant dans sa forme italianisante : Ἄντόνη, IV, 316 (Adone) = Ἄδωνης.

Le berger fidèle

Je parlerai enfin, de la traduction du *Pastor fido* de Guarini qui sous le titre *Le Berger fidèle* a été faite par un anonyme crétois au début du dix-septième siècle. Les noms des personnages de l'œuvre, adoptés dans la traduction grecque, ne présentent, pour ce qui est du sujet que nous traitons, aucun intérêt. Si nous considérons cependant les formes des noms mythologiques et historiques que le traducteur utilise, nous constaterons qu'il n'a pas senti la nécessité de les transposer en néo-grec. Voilà les cas qui nous intéressent :

Ἀντόνες, IV, 6, 93 (Adone) = Ἀδωνης

Ὀρφέος, III, 3, 328 (Orfeo) = Ὀρφέας

Πάν, (Invar.) I, 2, 361, I, 4, 306 (Pan) = Πάν (variable)

Ρετίνα, (corr. : Ρετσίνα ou Ρεκίνα III, 9, 2, IV, 3, 193 (Ericina) = Ἐρυκίνη (Ἀφροδίτη).

Je cite aussi des noms de lieu dans leurs formes italianisantes :

Ἀλαδός, I, 4, 98 (Ladon) = Λάδων

Ἐλιντε (ή), II, 1, 377, V, 5, 122, V, 5, 226 Ἐλιντο (ή) II, 1, 89 Ἐλις (ή), II, 1, 128 et Ἀλιντε (ή) (corr. probabl. : Ἐλιντε), V, 1, 80 (Elide) = Ἡλιδα

Θράσια, III, 3, 327 (Tràcia) = Θράκη

Πίζα (ή), II, 1, 89, II, 1, 128 II, 1, 377 (Pisa) = Πίσα

Ρυμάνθη (ή), IV, 2, 58 (Erimànto) = Ἐρύμανθος.

LES LITTÉRATEURS CRÉTOIS, LA TRADITION ÉRUDITE ET L'HUMANISME CRÉTOIS

Il y a eu, je pense, deux facteurs importants, qui ont formé la littérature crétoise : 1°) la présence vivante en Crète de la tradition médiévale grecque populaire ; et 2°) l'influence de la production littéraire italienne de la Renaissance. La Crète, éloignée et détachée pendant des siècles du corps byzantin, a pu conserver à un haut degré son contact avec la littérature grecque populaire, les mœurs et les coutumes populaires, la vie du peuple en général et sa mentalité sans subir ni l'influence directe ni le charme de la tradition culturelle conservatrice de la capitale byzantine d'autrefois, c'est-à-dire de Constantinople. Certes, il n'y a pas de doute que des érudits crétois se trouvent en communication avec l'esprit conservateur grec, je veux dire l'esprit byzantin, et se laissent influencer par lui. Cependant, ce contact avec les représentants de la culture conservatrice byzantine, si évolué qu'il soit, n'a pas été de telle nature et de telle qualité qu'il ait pu influencer la production originale littéraire crétoise.

Pendant les derniers siècles de Byzance on a constaté qu'une scission, une bifurcation entre les représentants de la culture conservatrice et la création vraiment populaire a conduit à l'impossibilité d'une influence réelle de la culture savante (et je n'entends pas seulement par ce terme l'influence morphologique de la langue) sur la production littéraire de l'époque. Une telle influence n'a pas été observée ni en Crète pendant les siècles qui ont suivi la prise de Constantinople par les Turcs, puisque la création littéraire elle-même n'avait pas trouvé auparavant des modèles littéraires grecs consacrés qui auraient pu influencer même sur le plan purement linguistique. Pour cette raison elle était en état d'employer plus librement l'idiome linguistique populaire authentique de la Crète afin de l'élever à un instrument magnifique d'expression. D'autant plus que peu de temps après nous voyons apparaître des auteurs très doués comme Kornaros et d'autres, il ne reste aucune marge pour une influence du côté de la littérature byzantine érudite plus ancienne ou de la littérature des érudits crétois qui en quelque sorte emploient un langage archaisant. C'est pour cette raison que la littérature italienne de la Renaissance est capable d'exercer une influence active sur les auteurs crétois et de fournir l'occasion pour qu'une production importante d'œuvre de théâtre voie le jour.

L'œuvre des érudits crétois est vraiment très utile. La plupart d'entre eux fusionnent avec succès en eux la tradition érudite byzantine surtout religieuse, avec l'enseignement humaniste qu'ils ont reçu de la Renaissance italienne. Toutefois, l'humanisme de ces érudits n'exerce pas, dirions-nous, une influence véritable sur la vie littéraire crétoise puisqu'un grand nombre de ces érudits agissent en dehors de la Crète⁹. Pour cette raison, et pour d'autres également, l'humanisme ne devient pas tout à fait familier à ces représentants de la littérature crétoise. Cet humanisme particulier, se trouvant dans une certaine mesure conforme aux exigences linguistiques de l'époque, nous fait penser par certains côtés à l'humanisme français de la Renaissance. En France, selon la remarque de Gonzague de Reynold¹⁰, « l'humanisme abandonna très vite les humanistes pour aller se diffuser dans la langue et dans le vers, dans la littérature et dans la poésie. On se mit à l'école des humanistes juste le temps nécessaire ». En Crète aussi les humanistes ont suivi une voie plus correcte que leurs prédécesseurs byzantins, mais ils n'ont pas du tout poussé les écrivains crétois vers un certain humanisme archaisant

⁹ Markos Moussouros fut un excellent philologue de son temps, mais il a vécu hors de Crète, en Italie, ainsi que son illustre compatriote El Greco ou comme le chote Leon Allatius qui, lui aussi, développa son activité en Italie.

¹⁰ Gonzague de Reynold, *L'Hellénisme et le génie européen (La formation de l'Europe, vol. III, Fribourg en Suisse, 1944, pp. 231-2)*.

même modéré, en d'autres termes, un humanisme archaïsant qui aurait familiarisé les écrivains crétois avec les formes linguistiques des noms historiques ayant leurs racines dans la langue grecque ancienne.

Dès lors cet humanisme limité des écrivains crétois, combiné avec leur archaïsme restreint, ne les a pas aidés, comme il me semble, à entrer dans un contact plus étroit avec la tradition de l'érudition grecque¹¹. Cet humanisme, quel qu'il soit, de ces auteurs tire ses éléments de domaines culturels intermédiaires, qui ont connu à leur manière la tradition érudite grecque qu'ils ont assimilée jusqu'à un certain point. Ceci est également prouvé par la présence dans leurs œuvres littéraires des éléments linguistiques comme ceux qui nous ont occupé. C'est pour cette raison que les noms des héros de ces œuvres, les noms historiques et mythologiques ainsi que des noms de lieu antiques sont reproduits dans la forme italianisante avec une influence morphologique grecque relativement limitée.

¹¹ C'est dans mon étude, *La Connaissance de l'antiquité et le sentiment national chez Vincent Kornaros, poète crétois du dix-septième siècle*, in *Actes du IV^e Congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée*, Fribourg (Suisse), 1965, pp. 705—9, que j'ai montré que le poète de l'*Erotokritos* ne présente pas de tendances humanistes dans son poème chevaleresque.

DEUX NOUVEAUX GOUVERNEURS DE LA BULGARIE BYZANTINE :

LE PROÈDRE NICÉPHORE BATATZÈS ET LE PROTOPROÈDRE GRÉGOIRE

V. LAURENT (Paris)

De toutes les frontières de l'État byzantin celle qui paraît de prime abord la plus facile à défendre est bien ce que N. Iorga aimait à appeler *le Danube d'empire*¹. Derrière ce vaste plan d'eau, les bordant sur toutes leur longueur, les Balkans semblaient peu perméables aux invasions venues du Nord. En réalité celles-ci furent si fréquentes et si massives au cours du XI^e siècle qu'elles créèrent dans la péninsule un état d'insécurité continue, aggravée par le vent d'insurrection qui poussait les populations indigènes à secouer le joug d'une domination subie depuis trop peu. Pour y parer le pouvoir central dut mettre en place un dispositif militaire complexe dont la Bulgarie resta longtemps la pièce maîtresse.

Ce dispositif, auquel Basile II donna sa forme essentielle, évolua peu, assez toutefois pour poser encore aujourd'hui aux historiens des problèmes délicats. Néanmoins, dans leur ensemble, ceux-ci sont résolus et le mérite en revient pour une bonne part au professeur N. Bănescu, le Nestor de la byzantinologie roumaine, dont l'activité scientifique s'est surtout attachée à étudier² l'organisation des Balkans reconquis par la dynastie macédonienne. Ses recherches l'ont ainsi conduit à compiler, entre autres, la liste des gouverneurs byzantins de la Bulgarie et il a fait dans ce but — précaution dont nombre d'érudits ne se soucient guère — appel au témoignage de la sigillographie. Les résultats auxquels il est parvenu ont

¹ Cf. N. Iorga, *Le Danube d'empire*, dans *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger*, I, Paris, 1924, p. 13—22.

² A citer surtout les deux études suivantes : *Changements politiques dans les Balkans après la conquête de l'empire bulgare de Samuel (1018) : Bulgarie et Parisirion*, dans « Académie Roumaine. Bulletin de la Section Historique », X (1923), p. 49—72 ; *L'organisation de la Bulgarie et la situation du peuple bulgare dans les premiers temps après la soumission par Basile II le Bulgaroctone*, dans « Seminarium Kondakovianum », IV, Prague, 1931, p. 49—67.

marqué un net progrès par rapport à ce qui s'était écrit jusque là dans ce domaine³. Mais les sources littéraires sont loin d'avoir tout rapporté et des travaux de ce genre comportent toujours d'inévitables lacunes, que seules les données fournies par les sceaux permettront de combler au moins partiellement.

Le jubilaire l'a dit avant moi et ce m'est un plaisir d'en faire une fois de plus la preuve en dédiant ces pages qui prolongent ses propres recherches au judicieux savant qui sut mettre plus de lumière dans un domaine obscurci par les excès d'un phylétisme irrationnel, au collègue dont l'active sympathie facilita naguère (1937) l'implantation de notre Institut dans son beau pays, au collaborateur enfin des temps heureux. Qu'il veuille bien, au sommet de l'âge, accueillir avec faveur ce modeste témoignage d'une amitié et d'une gratitude que l'événement dévastateur n'a pas refroidies.

1. — Le proèdre et duc de Bulgarie Nicéphore Batatzès

Ce premier sceau, comme au reste le suivant et la masse des pièces qui composent le fonds des grandes collections aujourd'hui disséminées de par le monde, a été acquis et sans doute trouvé à Istanbul. Il est désormais conservé au *Center for Byzantine studies* (Dumbarton Oaks, Washington) sous la cote 58.106,5695. En voici la description :

Bord de droite pressé et relevé au revers ; champ nettement gravé, déplacé sur le côté aux deux faces ; très nettement buriné. D. : 27 mm (total) et 19 (champ).

Au droit, saint Démétrius, de face, en pied, tenant en main droite la lance et de la gauche le bouclier touchant terre. Épigraphie : ☉ — ΔΗ — Μ, à gauche et Τ — ΡΙ — Ο, à droite : 'Ο ἄ(γίος) Δημ(ή)τριω(ς).

Au revers, inscription sur six lignes :

† ΚΕΡΟΗΘ,	† Κ(ύρι)ε βοήθ(ει)
ΝΙΚΗΦΟΡΩ	Νικηφόρω
ΠΡΟΕΔΡΩΣ	προέδρω (και)
ΔΟΥΚΙΣΤΑ	δουκι Βουλ-
ΓΑΡΙΑΚΩ	γαρίας τῶ
ΒΑΤΑΤΖΗ*	Βατάτζη

† Κύριε βοήθει Νικηφόρω προέδρω και δουκι Βουλγαρίας τῶ Βατάτζη.

³ Une première liste établie par ses soins avait paru dans la «Byz. Zeitschr.», XX (1929—1930), p. 440, mais l'étude fondamentale est constituée par le petit volume intitulé : *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie* (Institut Roumain d'études byzantines, 3), Bucarest, 1946, p. 118—170, avec liste récapitulative p. 173—174. Cité ci-après comme Bănescu, *Duchés*

* Comme il arrive souvent, lorsque le zêta suit un tau dans un nom propre, le graveur emploie ici la minuscule au trait grêle et menu.

XI^e s. (deuxième moitié). — Deux considérations permettent de donner cette datation comme certaine : l'une tirée des caractères épigraphiques qui sont d'époque, l'autre du titre aulique porté ici par le duc de Bulgarie.

Notons d'abord que l'état du plomb, intact en toutes ses parties et d'un relief rendant la légende d'une lecture aisée, exclut que l'on y puisse lire ; ΑΑΕΔΡΩ, donc πρωτοπροέδρω. D'autre part, comme l'a établi Ch. Diehl⁵, le proédrat ne fut concédé aux principaux gouverneurs de thèmes que vers 1065 au plus tôt, exception faite pour ceux de ces hauts fonctionnaires⁶ qui étaient apparentés à l'empereur lui-même, à quelque membre de sa famille ou à la favorite du moment⁷. Ce qui n'était certainement pas le cas de Nicéphore.

Créé en 963 au profit du parakimomène Basile, tombé en désuétude après la disgrâce de ce ministre, le titre remis en usage par le Bulgaroctone ne se conférait encore que parcimonieusement vers 1060⁸. De très hauts dignitaires de l'ordre sénatorial comme le stratopédarque Isaac Comnène et le duc d'Antioche Katakalon Kékauménos⁹ tentèrent, en 1057, mais en vain de se le faire attribuer par Michel VII. Ce n'est qu'entre 1065 et 1070 que la collation de cette dignité aux officiers généraux devint plus fréquente. Mais comme le commandement de la Bulgarie ne semble pas, malgré son importance stratégique, avoir compté parmi les plus grands, son titulaire ne dut pas figurer parmi les premiers bénéficiaires, ce qui explique que l'un d'entre eux, Nicéphore Botaniate, le futur empereur, n'était encore en 1065 que magistros¹⁰, et que ses prédécesseurs immé-

⁵ Cf. Ch. Diehl, *De la signification du titre de « proèdre » à Byzance*, dans *Mélanges G. Schlumberger*, I, p. 105—117.

⁶ C'est le cas de Romain Scéliros qui, dès juin ou juillet 1054, portait le titre de proèdre à lui conféré par Constantin IX Monomaque, l'amant de sa sœur, la Scéliérna Cf. C. Will, *Acta et scripta quae de controversis Ecclesiae Graecae et Latinae saeculo undecimo composita exstant*, Leipzig, 1861, p. 179; voir aussi V. Laurent, *Les sceaux byzantins du Médailleur vatican*. Città del Vaticano, 1962, p. 91—92. D'autre part Constantin Diogène fut fait protoproèdre bien plus tôt que cela eût dû être sous Romain III Argyre (1028—1034) dont il avait épousé une nièce Cf. Diehl *Proèdre*, p. 112—113.

⁷ Ce n'est en effet qu'au XII^e s. que les Batatzès semblent avoir contracté des liens de parenté directe avec la dynastie régnante par le mariage de Theodora Batatzès avec Eudocie, la fille de l'empereur Jean II Comnène. Cf. « Νέος Ἑλληνομνημίων », VIII (1911), p. 159. Andronic Batatzès que Kinnamos (éd. Bonn, p. 300) désigne comme cousin de Manuel II était leur fils. Dans ce cas également le genre du souverain porte un titre aulique de tout premier rang : πανσεβαστουπέριτατος, qui alors ne se conférait que peu ou prou.

⁸ Cf. Diehl, *Proèdre*, p. 114. La raison en est que, même pour Michel Psellos (cf. M. Psellos, *Chronographie*, éd. Renaud, I, p. 2), c'était la plus grande dignité qu'il y eut « au pays des Romains »; dignité qui, selon le *Livre des Cérémonies* (éd. Reiske, I, p. 440¹³ et II, p. 465), était au-dessus de celle, elle aussi très prisée, de magistros.

⁹ Cf. Cedrenus (éd. Bonn, p. 611, 615); Psellos, *Chronographie*, I, p. 84; voir aussi N. Bănescu, *Un duc byzantin du XI^e siècle · Katakalon Kékauménos*, dans « Académie Roumaine. Bulletin de la Section Historique », XI (1924), p. 25—36.

¹⁰ Botaniate gouvernait alors la Bulgarie Cf. N. Bănescu, *Unbekannte Statthalter der Themen Parustrion und Bulgarien, Romanos Diogenes und Nikephoros Botaneiates*, dans « By7 Zeitschr. », XXX (1930), p. 442; voir aussi Bănescu, *Duchés*, p. 142—143.

diats — Léon Drimys qui semble bien avoir inauguré la série des ducs faisant suite à celle des catépanes et Michel Saronitès lors d'un premier mandat¹¹ — ne sont encore l'un que vestès et magistros¹², l'autre que vestarque¹³. Dans ces conditions, Nicéphore Batatzès ne dut pas prendre le commandement de la Bulgarie avant 1070. En revanche, il pourrait bien avoir succédé à Michel Sarônitès dont la carrière plus ancienne fut curieusement parallèle à la sienne, puisqu'il fut d'une part vestarque et catépan de Bulgarie¹⁴ et de l'autre magistros et duc de tout l'Occident¹⁵. Nicéphore, sensiblement plus jeune, devait monter plus haut dans la hiérarchie nobiliaire. Voici en effet, établi selon la gradation des titres qu'il porta, quel fut le développement de sa carrière à son apogée.

1. magistros, vestès et duc de tout l'Occident (sceau inédit)
2. proèdre et duc de Bulgarie (sceau ici présenté)
3. protoproèdre, vestarque, grand duc et préteur de la Mer Égée (sceau actuellement conservé à l'Ermitage)¹⁶.
4. curopalate (d'après un sceau)¹⁷.

Ce *curriculum vitae* semble présenter en son début une anomalie relative. Il semblerait en effet que la fonction¹⁸ de duc de tout l'Occident qui en faisait le commandant en chef fut supérieure à celle de duc de la Bulgarie ou de préteur de la Mer Égée. Aussi pourrait-on se demander si le Nicéphore du n. 1 n'est pas distinct du nôtre, son grand-père par

¹¹ Ce général commença sa carrière dans la première moitié du XI^e s. Le premier poste que les sceaux lui connaissent fut celui de stratège d'une ville dont le nom commençait par Mo-, sans doute Mogléna; il avait alors la dignité de protospathaire. Un autre sceau inédit le désigne en qualité d'anthypatos et de catépan. Le fait qu'il ne se dise magistros ni sur ce plomb ni sur un troisième déjà connu (cf. « Ἑλληνικός φιλολογικὸς σύλλογος » Appendice au tome XVII, Constantinople, 1886, p. 144) où il se qualifie de vestarque (dignité supérieure à celle d'anthypatos) et catépan de Bulgarie, prouve clairement qu'il commanda ce thème en un moment où le gouverneur n'avait pas encore droit au titre de magistros, donc avant 1065. On peut dès lors conjecturer que Saronitès fut en charge soit avant Basile Monachos (1048—1054), soit avant Botamate (1065), donc après Nicéphore Protévôn (1054). Cf. Bănescu, *Duchés*, p. 139—141. Voir aussi la note suivante.

¹² Léon Drimys, tout comme Saronitès, a été nettement postdaté comme catépan de Bulgarie par moi-même et assigné par erreur à la fin du XII^e s. (cf. *Byzantion*, VI (1931), p. 613, n. 2). Le titre qu'il porte (magistros) permet de le placer entre 1060 et 1070 environ après Saronitès dont il ne dut pas être néanmoins le successeur immédiat.

¹³ Sceau inédit.

¹⁴ Cf. Bănescu, *Duchés*, p. 147.

¹⁵ Sceau inédit.

¹⁶ Décrit et commenté par B. A. Pančenko, *Katalog mohvdovulov « Collection de l'Institut archéologique russe à Constantinople [1904] »*, p. 84—87, n. 241 (photo, pl. X, n. 2).

¹⁷ *Ibid.*, p. 123 n. 350 (photo, pl. XII, n. 1). La même pièce existe en deux autres exemplaires conservés dans les Cabinets des Médailles de Paris et de Vienne.

¹⁸ Cf. R. Guiland, *Recherches sur les institutions byzantines*, I, Berlin 1967, p. 392, 508—595; Hélène Glykatzis-Ahrweiler, *Recherches sur l'administration de l'empire byzantin aux IX^e—X^e siècles*, Paris, 1960, p. 57—59, 65; A. Hohlweg, *Beitrag zur Verwaltungsgeschichte des ostromischen Reiches unter den Komnenen* (Miscellanea Byzantina Monacensia, 1), München, 1965, p. 94, 122.

exemple ou quelque oncle¹⁹, d'autant que vers la même époque apparaît un Bryennios Batatzès nanti de la même charge²⁰. Les Batatzès avaient en effet déjà fourni plus d'un général à l'empire²¹ et le nom de Nicéphore dut connaître quelque faveur au sein de la famille pour que l'idée soit venue à l'auteur de l'*Éloge* de l'empereur Jean III Batatzès (1222—1254) d'appeler ainsi indûment le père ou l'oncle de son héros²².

En fait cette apparente déchéance peut aisément s'expliquer par les nécessités du moment ou le simple caprice de l'empereur, selon toute vraisemblance de Constantin IX Monomaque (1042—1055). L'histoire de l'époque offre en tout cas des situations analogues, telle celle de Nicéphore Bryennios, grand domestique d'Occident en 1068/71 et seulement duc de Durazzo sous Michel VII (1071—1078)²³. Rien ne s'oppose donc à ce qu'après avoir commandé l'ensemble des forces cantonnées en Occident, il n'ait plus eu dans la suite sous lui, pour un temps très court, que celles du thème de Bulgarie. Au reste, l'agitation qui ne cessa de couver au centre des Balkans exigeait la présence sur place d'un général capable aux attributions limitées et partant plus efficaces sur le plan local. Cette mission, à lui confiée en un moment difficile, apparaît comme une marque de confiance de la part de l'empereur qui dut lui conférer alors par manière de compensation le titre toujours recherché de proèdre.

Comme la plupart de ceux qui le précédèrent ou le suivirent immédiatement dans le poste, Nicéphore ne fit qu'y passer. Son gouvernement doit se placer après celui de Nicéphore Bryennios (1074—1075)²⁴. Bénéficia-t-il d'une tranquillité relative? Il n'a en tout cas laissé aucune trace dans l'histoire et ne dut donc être marqué par aucun événement majeur. Le poste qu'il obtint ensuite constitua pour Nicéphore un net avancement, puisqu'on lui remit le gouvernement entier, civil et mili-

¹⁹ On notera que le père de Nicéphore dut difficilement porter le même prénom que lui, la coutume, à Byzance, étant d'appeler le fils ou les fils autrement que l'ascendant immédiat.

²⁰ Le seul Batatzès avec lequel Nicéphore pourrait à la rigueur être identifié est ce Bryennios Batatzès anthypatos, consul et stratélate d'Occident dont le boullotirion a été retrouvé. Cf. N. A. Mouchmov *Un nouveau boullotirion byzantin*, dans « *Byzantion* », IV, (1929), p. 190. Mais comme nous l'insinuons ci-dessus, ce n'est nullement certain. A noter d'autre part que plusieurs Nicéphore Bryennios apparaissent à la même époque. Voir ci-après la note 23.

²¹ Le plus ancien est un illustre stratège de prénom inconnu qui, vers l'an mil, craignant la vindicte de Basile II s'enfuit, d'Andrinople où il habitait, en Bulgarie avec tous les siens. Cf. Cédrenus (éd. Bonn, II, p. 452²); plus récemment l'on trouve Jean Batatzès qui trempa dans la révolte de Léon Tornikès en 1047. Cf. G. Schlumberger, *L'épopée byzantine à la fin du X^e siècle III. Les porphyrogénètes Zoè et Theodora*, Paris, 1905, p. 526—528. Notice sur la famille dans Ch. Du Cange, *Familiae augustae byzantinae*, Venise, 1729, p. 181, 182.

²² Cf. « *Byz. Zeitschr.* » XIV (1905), p. 205¹³. Les deux frères, dont l'un fut le père de l'empereur Jean III Batatzès (1222—1254), s'appelèrent en réalité Manuel et Alexis. *Ibid.*, p. 163. Le grand-père, appelé Constantin, est inconnu d'ailleurs.

²³ Voir la notice de Suzanne Wittek-DeJongh, *Le César Nicéphore Bryennios. L'historien et ses ascendants*, dans « *Byzantion* », XXIII (1953), p. 463—468 (voir p. 465).

²⁴ Bănescu, *Duchés*, p. 144, 148.

taire, d'une circonscription également vitale pour la sauvegarde de l'empire menacé à l'Ouest par les visées normandes. Ses attributions de préteur et de grand duc au moment où l'administration provinciale achevait de se transformer lui donnaient à tous égards pleins pouvoirs sur ce qui était alors le thème de l'Egée²⁵. L'imminence du danger qui grandissait à l'Ouest exigeait que la région maritime couvrant les abords extérieurs de la capitale fût tenue solidement en mains et pour cela que l'agent responsable disposât de l'ensemble des compétences dévolues naguère au gouverneur militaire. Ce cumul n'a donc, dans la circonstance, rien d'anormal même à cette époque qui tend à diversifier les pouvoirs au sein d'organismes autrefois strictement unitaires. Imposé par la conjoncture internationale, ce régime intermédiaire, provisoire dans son principe, fut appliqué au thèmes de Crète et de Péloponnèse-Hellade²⁶ dont Eumathios Philokalès apparaît vers le même temps à la fois comme grand duc et préteur²⁷. Les services que Nicéphore Batatzès rendit dans son nouveau poste durent être appréciés, car, si nous ignorons à quelles fonctions l'empereur l'appela dans la suite, il est au moins certain qu'il prit le parti des Comnènes en 1081 et reçut d'Alexis I^{er} la dignité de curopalate. Il avait nécessairement obtenu auparavant le rang intermédiaire de protoproèdre dans une charge que la sigillographie fera peut-être un jour connaître. La vie de Nicéphore semble ainsi s'être prolongée jusqu'à la fin du XI^e s., et il n'est pas impossible qu'elle ait débordé sur le siècle suivant.

2. — Le protoproèdre et duc Grégoire

Ce sceau est moins bien conservé que le précédent. Cependant la partie retrouvée est nettement gravée dans un relief tel que le texte de sa légende peut être établi d'une manière certaine.

Gravement rogné au sommet et sur le bord du côté droit ; légère entaille à l'orifice supérieur du canal au revers ; effigies frustes sans traits marquants. D. 23—24 mm.

Au droit, Vierge, de face, en buste, orante, portant sur la poitrine le médaillon de l'Enfant. Épigraphe : MP (seuls éléments portés sur le plomb).

²⁵ Cf Hélène Glykatzī-Ahrweiler, *Byzance et la Mer*, Paris, 1966, p 76—79 (le drongaire de la Mer Egée) ; A Pertusi, *Costantino Porfirogenito, De thematibus* (Studi e Testi, 160), Città del Vaticano, 1952 p 154, 155.

²⁶ Présentation et commentaire des sceaux retrouvés de ce personnage par N. Bees, *Zur Sigillographie der byzantinischen Themen Peloponnes und Hellas*, dans « *Viz. Vremenn* », XXI (1964) troisième partie, p. 229—232, pour le *cursus honorum* d'Eumathios consulter Laurent, *Medaillier*, p 55—59

²⁷ Il est assez rare que l'on ait retrouvé plusieurs exemplaires d'un même sceau. Celui du curopalate Nicéphore Batatzes se rencontre déjà en trois exemplaires absolument parçils (Ermitage, Cabinet des Médailles de Vienne, Cabinet des Médailles de Paris) Le fait semblerait indiquer que Nicéphore vécut un certain temps dans cette dignité qui a pu marquer le sommet de sa carrière.

Au revers, légende mutilée, sur sept lignes dont deux hors champ :

OHΘ	<† Θ(εοτό)>-
ΗΓΟΡΙΩ	<κε β> οήθ(ει)
ΩΤΟΠΡΟ	<Γρ>ηγορίω
ΡΩΣΔΣΚΙ	<πρ>ωτοπρο-
ΑΓΑΡΙ	<έδ>ρω (και) δουκι
	<Βου>λγαρί-
	<ας>

† Θεοτόκε βοήθει Γρηγορίω πρωτοπροέδρω και δουκι Βουλγαρίας.

XI^e s. (deuxième moitié). — Dans le cas précédent, le silence absolu des sources littéraires n'a pas permis d'établir avec toute la rigueur désirable la date où le propriétaire du sceau obtint le gouvernement de la Bulgarie. Ici la même imprécision provient de ce que les hauts fonctionnaires susceptibles de s'identifier avec le duc Grégoire sont plusieurs et qu'il est délicat de choisir entre eux. Nous connaissons en effet :

1. Grégoire anthypatos, patrice, vestès et stratège (sceau inédit du milieu du XI^e s.).

2. Grégoire protospathaire et général d'Asie, mort le 31 août 1071 d'après son épitaphe lue et traduite par le voyageur Ch. Texier²⁸.

3. Grégoire duc de Trébizonde dont Anne Comnène a conté la révolte²⁹. Nous savons que ce Grégoire n'est autre que Grégoire Taronites bien connu d'autre part³⁰.

4. Grégoire, fils de Serge, proèdre (sceau inédit), le même sans doute que Grégoire proèdre signataire d'un sceau édité par K. Konstantopoulos³¹.

Un seul de ces quatre ou cinq personnages peut être écarté à coup sûr comme ne pouvant être le même que celui de notre bulle, le n. 2. D'une part en effet, vers 1070, nous l'avons vu, le duc de Bulgarie n'était encore que proèdre ; d'autre part il est impensable que, en possession, lors de son décès, du titre de protoproèdre on lui ait substitué dans son épitaphe celui, alors très inférieur, de protospathaire³². En revanche le stratège du n. 1 a bien pu faire carrière et s'élever jusqu'au proto-

²⁸ Cf Ch. Texier, *Asie Mineure*. Paris, 1862, p. 395. Voici, telle que le voyageur l'a comprise, l'épitaphe lue sur un tombeau à Kutayali même : « S'est endormi le serviteur de Dieu Grégoire protospathaire (impérial) et général d'Asie, le 31 août de la 10^e indiction. L'an 6579 » Donc le 31 août 1071, le dernier jour de l'année byzantine.

²⁹ Anne Comnène, *Alexiade*, XII, 7 (éd. Leib, III, p. 76—77).

³⁰ Notice sur le personnage par N. Adontz, *Les Taronites à Byzance*, dans « Byzantion », XI (1936), p. 26—28 ; E. Honigmann, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches*, Bruxelles, 1935, p. 148—150.

³¹ Cf K. Konstantopoulos, Βυζαντινά μολυβδόβουλλα. Συλλογή 'Αναστασίου Κ. Ρ. Σταμούλη. Athènes, 1930, p. 13, n. 69 (non reproduit).

³² Le libellé de l'inscription funéraire ne va pas sans soulever quelque difficulté. Il est en effet tout à fait impensable qu'un stratège d'Asie, si cette expression doit être entendue d'un généralissime, domestique ou duc, de tout l'Orient n'ait eu en 1071 que la dignité de protospathaire dans la hiérarchie nobiliaire. Il faudrait remonter au X^e s pour rencontrer pareil accouplement de titres.

proédrait dans la hiérarchie nobiliaire. Simple hypothèse toutefois comme le serait celle qui voudrait identifier notre personnage avec ses homonymes du n. 4. Dans ces derniers cas la possibilité, aussi ténue qu'on la veuille, reste entière, tandis que l'on ne saurait, sans forte hésitation, reconnaître notre duc de Bulgarie sous le n. 3. L'absence du nom de famille, phénomène assez fréquent en sigillographie, permet en effet d'autres hypothèses³³, et, parmi celles-ci, celle qui l'identifierait avec Grégoire Kamatéros présente une certaine convenance. Ce dernier personnage remplit aussi, comme Nicéphore Batatzès, une charge de préteur, dans un thème voisin, celui du Péloponnèse-Hellade³⁴. Il ne serait pas étonnant qu'il ait d'abord gouverné la proche Bulgarie. Mais là doit s'arrêter la supposition que son passage dans la même région suggère.

On ne saurait dire de manière précise quand et combien de temps le duc Grégoire gouverna la Bulgarie. Ce fut certainement après que Nicéphore Batatzès l'eut quittée pour sa nouvelle circonscription maritime, car ce haut fonctionnaire n'était encore alors que proèdre. En tenant compte du fait qu'en 1096 le duc de Bulgarie, Nicétas Karykès, porte le titre de protoproèdre³⁵, celui-là même qu'affiche le propriétaire de notre sceau, on peut prudemment placer Grégoire dans le grand vide dont souffre la liste des ducs de Bulgarie entre Alexandre Kabasilas nommé en 1078 par l'empereur Botaniatè et Karykès dont il vient d'être question. Les caractères épigraphiques plaideraient pour une date nettement plus rapprochée de 1078 que de 1096.



La liste des gouverneurs de la Bulgarie byzantine s'enrichit ainsi de deux nouveaux noms connus seulement par la sigillographie. Les particularités de leurs légendes portent à penser que, vu le rôle de premier plan qu'ils durent jouer alors que l'empire se trouvait assailli sur tous les fronts d'Asie et d'Europe, les ducs Nicéphore Batatzès et Grégoire apparaîtront en quelque nouveau texte assez précis pour qu'on puisse les introduire à leur vraie place dans la série des chefs militaires qui eurent à lutter contre les Petchenègues immédiatement avant et après l'accession au trône de la dynastie des Comnènes.

Paris, à la Saint-Michel 1968

³³ On écartera celle qui voudrait identifier notre proèdre Grégoire avec Grégoire magistros, le fameux prince arménien († 1058) En effet ce soldat lettré, titulaire en Anatolie orientale d'un commandement héréditaire, ne fut jamais en charge en Europe; aucune source ne lui donne le titre de proèdre qu'il n'eût pu d'ailleurs avoir, puisqu'on ne le donnait pas encore (voir supra p. 145) au duc de Bulgarie au moment où il mourut. Pour le déroulement de sa carrière et de son activité intellectuelle consulter M. Leroy, *Grégoire Magistros et les traductions arméniennes d'auteurs grecs*, dans «Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales», III, Bruxelles 1935, p. 263—294.

³⁴ Cf. Bèts, *op et loc. cit.*, p. 217—219.

³⁵ Cf. Bănescu, *Duchés*, p. 149, 150, «Byzantion» V (1929—1930), p. 590—592.

SUR DEUX TERMES GRECS CONCERNANT L'ÉCRITURE À L'ÉPOQUE BYZANTINE

PAUL LEMERLE (Paris)

De même que celui de „bombycin”, mais avec des résultats moins assurés, deux termes grecs se rattachant à l'écriture ont été longuement discutés. Un texte attribué au règne de Constantin VII et Irène, donc aux années 790—797, l'invention de γράμματα κεκολαμένα χε̄ με^{χ'} ou χ^{ε'} μέ^λ, qu'on a lu χρυσός μέλαν¹. T. W. Allen² a commenté ce texte et conclut que « the invention ascribed to the reign of Irene (...) consisted in the filling of these letters with an alloy of gold and lead »; hypothèse reprise par R. Devreesse³ : « des lettres, ou un écrit quelconque, or et encre (...), banal fait divers ». Ce qui me paraît fort peu vraisemblable. Je me demande si ces sigles énigmatiques ne peuvent pas être rapprochés de l'expression ἡ διὰ χειρῶν καὶ μέλανος τέχνη, que l'on trouve dans un passage de la Vie du patriarche Nicéphore par Ignace. Quant à κεκολαμένα, J. Irigoin a bien voulu me dire qu'il tend à l'interpréter comme un participe de κολλάω, « lettres collées, soudées », ce qui pourrait convenir

¹ Cramer, *Anecdota graeca oxoniensia*, IV, 1837, p. 400, 1 5—6. 'Επι τῆς βασιλείας Κυροπαλάτου καὶ Εἰρήνης εὐρέθησαν γράμματα κεκολαμένα. Χε̄ με^{χ'}. Que Κυροπαλάτου soit une mélecture pour Κωνσταντίνου, c'est ce qu'avait dit déjà à la fin du siècle dernier (*Comptes-rendus Acad. Inscr.*, 1898, p. 20) Th. Reinach, qui ajoutait : « Le fait mentionné consiste dans l'invention d'un procédé d'écriture appelé 'lettres tronquées', et qui représente soit la minuscule ordinaire, soit un système de tachygraphie. » (Il ne commente pas les abréviations finales). Il est piquant que V. Gardthausen (*Griechische Palaeographie*², II, 1913, p. 206) ne connaisse pas la correction de Th. Reinach et fasse suivre d'un — ? — le mot Κυροπαλάτου qu'il conserve, tout en plaçant le texte aux environs de 800. Et comme le plus ancien manuscrit daté en minuscule est de 835, il considère que le texte « se rapporte vraisemblablement à la minuscule », dont il enregistrerait l'invention; et il se demande s'il ne faut pas lire κεκολουμένα! Je fais remarquer que chez Cramer, un point sépare κεκολαμένα des mots abrégés qui suivent.

² *The origin of the Greek minuscule hand*, « Journal of Hellenic Studies », XL (1920), p. 2.

³ *Introduction aux manuscrits grecs*, p. 31.

à la minuscule. Mais un texte, pour moi peu clair, emploie le même terme à propos de livres. Le codex 80 de la « Bibliothèque » de Photius⁴ est un long résumé de l'Histoire d'Olympiodore, qui racontait les événements de 407 à 425 de notre ère, et que son auteur avait dédiée à Théodose II. Entre autres anecdotes empruntées à Olympiodore, Photius en rapporte une qui se place au temps même où vivait cet historien, puisque le héros en est son *hétairos* Philtatos. Elle se passe à Athènes. La curiosité de certaines gens s'était portée *περὶ τῶν κεκολλημένων βιβλίων*, ils désiraient savoir quel était τὸ μέτρον τοῦ κόλλου⁵. Philtatos, qui était εὐφυῶς *περὶ γραμματικῆν ἔχων*, le leur enseigna, et en reconnaissance les Athéniens lui élevèrent une statue. De quoi s'agit-il? Henry traduit: « ... au sujet des livres assemblés à la colle », « quelle quantité de produit employer », ce qui n'est assurément pas convaincant. D'ailleurs il y avait déjà là une difficulté pour les scribes médiévaux, puisqu'une partie de la tradition manuscrite donne les leçons *κεκωλωμένων* et *κώλου*, que l'éditeur de la « Bibliothèque » tient, à tort selon moi, pour des corrections erronées. Dindorf a proposé la correction *κεκωλισμένων* (conservant, naturellement, la leçon *κώλου*), acceptée par W. Heidicke⁶. La question vient d'être reprise par Alison Frantz⁷, qui adopte sans discussion les leçons *κεκωλισμένων* et *κώλου*, considérant après Dindorf, et à bon droit, qu'il ne saurait s'agir d'une simple affaire de colle. Il s'agirait donc de la *kôlométrie*, ou façon de diviser les textes en prose en « membres » de longueur à peu près égale, compte tenu du sens; procédé ancien, mais oublié, et qu'on aurait vivement souhaité retrouver à Athènes, quand après les destructions provoquées par l'invasion hérule de 267 de notre ère, plus tard par les troupes d'Alaric, on se préoccupa, après 400, non seulement de remettre en état, entre autres édifices, la Bibliothèque d'Hadrien, mais aussi sans doute de la fournir de nouveau en livres, que l'on souhaitait écrits *κατὰ κῶλον*. On peut en discuter, mais Alison Frantz a raison, puisqu'il s'agit d'Athènes et du V^e siècle, d'appeler l'attention sur un passage de Proklos⁸: *διττῆ δ'ἔστιν ἡ γραφὴ τῆς ταῦτα τὰ βάρη διοριζούσης λέξεως· καὶ ἡ μὲν προτέρα καὶ ἀρχαιότερα (...) ἡ δὲ δευτέρα καὶ*

⁴ Ed. Henry, I, Paris, 1959, p. 166 sq.

⁵ *Op. cit.*, p. 179, l. 7—11. Le texte que j'ai reproduit est celui qu'édite Henry il vient de la tradition M (Marcian. gr. 451) du texte de la « Bibliothèque ». La tradition A (Marcian. gr. 450) donne *κεκωλωμένων αἰτερο ὦ correcto*, et *κώλου*. On se souvient que A. Séveryns (*Recherches sur la Chrestomathie de Proclus, I, Le codex 239 de Photius*, Liège, 1938) a établi que A est très souvent supérieur à M. Je serais fort tenté d'en voir ici une nouvelle preuve.

⁶ «Olympiodoros 11», *RE*, XVIII (1939), 1, 201—202. Heidicke comprend bien qu'il s'agit de *kôlométrie*.

⁷ Alison Frantz, *Honors to a Librarian*, «Hesperia», 35 (1966), p. 377—380 (avec les indications et références utiles sur la *kôlométrie*).

⁸ Proclus, *In Platonis Rem Publicam Commentarium*, éd. W. Kroll, II, Leipzig, 1901, p. 218.

νεωτέρα, κρατούσα δὲ ἐν τοῖς κεκωλισμένοις ἀντίγραφοις (...). Il y aurait donc, dans le cas d'ailleurs très particulier attesté par Proklos, une ancienne γραφή et une nouvelle, laquelle est observée dans les « éditions » plus récentes, appelées κεκωλισμένα ἀντίγραφα. Il me paraît certain qu'il ne s'agit dans tout cela ni de colle, ni d'un mélange d'or et d'encre. Il ne me paraît, en revanche, pas certain qu'il s'agisse de la même chose, d'une part au V^e siècle dans le texte de Proklos et dans celui d'Olympiodore-Photius, où l'interprétation kôlométrique de Alison Frantz a de bonnes chances, et d'autre part à la fin du VIII^e siècle dans la courte notice qui enregistre à cette date *l'invention* de γράμματα κεκολαμένα, qui ne doit pas être sans rapports avec la minuscule.



Un autre terme intéressant est *συρμαιο* — (*συρμεο-*) γραφεῖν. Théodore Stoudite, dans l'éloge funèbre qu'il consacre à son oncle Platon, fondateur et higoumène du Sakkoudion, qui mourut en 814 âgé de près de quatre-vingts ans, écrit : ποία γὰρ χεὶρ τῆς ἐκείνου δεξιᾶς μουσικώτερον ἐσυρμαιογράφησεν, ἢ τίς ἐπιπονώτερον τῆς ἐκείνου προθυμίας ἐσπουδαιογράγησεν ;⁹ Dans une lettre écrite d'exil à son disciple Naukratios, le même Théodore Stoudite demande qu'on lui envoie des livres qu'il puisse copier : ἐργόχειρον ἔλειψέν μοι τοῦ γράφειν, ὃ ἔχω εἰς πολλὴν παρηγορίαν καὶ βοήθειαν ψυχῆς· διὸ φρόντιζέ μοι ἀπάρτι ἐργόχειρα οἷα θέλεις συρμαιογραφα· μόνον μὴ ζημιοῖς με εἰς τὰς τιμάς¹⁰. Et dans la Vie anonyme de Nicolas Stoudite, disciple de Théodore et higoumène du Stoudios vers le milieu du IX^e siècle, on fait l'éloge de son habileté de copiste : ἦν ταῖς χερσὶ κοπιῶν καὶ δέλτους ἄριστα συρμεογραφῶν εἰ καὶ τις ἄλλος (...) καὶ μαρτυροῦσιν αἶ τε βίβλοι καὶ τὰ ἐκείνου πονήματα¹¹. Ces trois témoignages couvrent trois générations, du milieu du VIII^e au milieu du IX^e siècle. Ducange, qui connaissait le premier et le troisième, traduisait¹² : « aureas aut argenteas litteras in codicibus exarare », interprétation encore suivie par certains¹³. L'invraisemblance en est rendue évidente, comme on l'a déjà fait observer¹⁴, par la lettre de Théodore à Naukratios, que ne connaissait pas Ducange : comment Théodore exilé, et soucieux d'économie, aurait-il demandé, pour les recopier, des manuscrits de grand luxe en lettres d'or et d'argent ? Plus proche de la vérité

⁹ PG, 99, 820 A.

¹⁰ *Nova Patrum Bibliotheca*, VIII, n° 61, p. 50—51.

¹¹ PG, 105, 876 A—B.

¹² *Glossarium*, s v. *συρμεογραφεῖν*.

¹³ Par ex. Devreesse, *Introduction*, p. 31.

¹⁴ Par ex. J Leroy, « *Scriptorium* » 15 (1961), p. 59. En revanche V Gardthausen (*Die Namen der griechischen Schriftarten*, « *Byz Neugr. Jahrb.* », 3 (1922), p 7) ne connaît pas la lettre à Naukratios et ne se prononce pas nettement.

me paraît être Combefis, commentant le troisième texte en ces mots qu'il faut citer, puisque Ducange lui-même semble s'y être mépris : « Velut longo litterarum ductu pro ratione scribendi illius temporis, qua passim libros uncialibus litteris exarabant. » L'idée contenue dans *συρμαιογραφειν* n'est en tout cas pas celle d'or ou d'argent¹⁵, mais celle de fil, d'écriture souple et liée, ce qui ramène vers la minuscule. Allen me paraît dans la bonne voie quand il écrit¹⁶ que « ceci ne peut s'appliquer qu'à la nouvelle écriture, qui comparée à l'onciale se caractérise par les ligatures et par la rapidité, caractères qui sont ceux de l'Évangélaire Uspenskij par rapport à l'onciale contemporaine ». En effet, nous avons la chance de posséder au moins deux manuscrits de la main de ce Nicolas, *ἄριστα συρμαιογραφῶν* : l'Évangélaire Uspenskij lui-même, de 835 ; et un recueil de lettres de Théodore Stoudite, aujourd'hui représenté par les folios 97—286 du Coislun 269¹⁷ ; c'est donc un des rares cas où nous pouvons rapprocher un type d'écriture, et un texte qui le nomme. On ne voit vraiment pas, dans ces conditions, pourquoi on chercherait une nouvelle explication du côté de la paléographie musicale, comme on vient de le faire¹⁸.

¹⁵ A moins qu'on ne veuille l'entendre au sens image : comparable à de l'argent filé (filigrane) ?

¹⁶ T. W. Allen, *op. cit.*, p. 7.

¹⁷ L'attribution à Nicolas de ce dernier manuscrit, déjà proposée à la fin du siècle dernier par B. Meljoranskij, est admise entre autres par Allen (*op. cit.*, p. 7), Devreesse (*Introduction*, p. 32 ; *Catal. Coislun*, p. 248—249), J. Leroy (« Rev. Et. Byz. », 15 (1957), p. 73, n. 1). Ces deux manuscrits de Nicolas Stoudite ne sont probablement pas nos plus anciens exemples de minuscule, mais je laisse aux spécialistes le soin de discuter le cas du Laurent. 28, 18 (Théon et Pappus), des Coislun 8 et 123 et du Paris Suppl. gr 1156 (Paul d'Égène), du Vatic 2 200 (*Apophthegmata patrum*, VIII-IX^e s, d'origine damasquine), des quatre feuillets de garde du Coislun 120 (peut-être VIII^e s, selon Devreesse, *Catal. Coislun*, p. 111).

¹⁸ Il y a déjà longtemps que B. Hemmerdinger (*Essai sur l'histoire du texte de Thucydide*, Paris, 1955, p. 38—39), après avoir mis en relief le rôle de Jean Grammatikos dans une « renaissance iconoclaste », et revendiqué pour les iconoclastes, par un enchaînement d'hypothèses, la translittération de Thucydide, était très tenté de leur attribuer aussi l'introduction de la minuscule, et partait en guerre contre P. Maas, parce qu'il considérait les Stoudites comme le principal facteur de culture à Constantinople à cette époque, et contre T. W. Allen, parce qu'il attribuait aux Stoudites — mais non sans nuances ! — la paternité de la minuscule. Par le détour du terme qui nous occupe, il vient de traiter à nouveau de cette question. B. Hemmerdinger, *Συρμαιογραφειν*, « Byz. », 37 (1967), paru 1968, p. 75—81. Son propos est de soutenir que *συρμ.* n'a rien à voir avec la minuscule, afin de détruire l'argument que, le terme étant bien attesté dans un contexte stoudite, la minuscule pourrait se placer dans le même contexte, alors que l'auteur tient fermement, encore que sans arguments, qu'elle est iconoclaste. Il propose donc une nouvelle interprétation de *συρμ.* le terme « relève de la paléographie musicale » (l'hymnographie ayant été d'ailleurs fort en honneur au Stoudios, ajoute-t-on). Mais il n'y en a aucune preuve : je ne vois pas pourquoi, dans le passage cité de la Vie de Nicolas Stoudite, les *δέλτοι* seraient des manuscrits musicaux, ni pourquoi les manuscrits que Theodore Stoudite demande à Naukratios seraient « des manuscrits neumés ». En fait, c'est le passage de l'Eloge de Platon par Théodore, qui paraît avoir trompé M. Hemmerdinger. Il y prend *μουσικώτερον* dans le sens « musical », alors qu'évidemment il s'agit de talent et d'élégance calligraphiques.

LES ÉLÉMENTS LATINS DES «TACTICA-STRATEGICA» DE MAURICE-URBICIUS ET LEUR ÉCHO EN NÉO-GREC

HARALAMBIE MIHĂESCU (Bucarest)

II

Riche et précise, la terminologie militaire grecque s'est maintenue même après la conquête romaine, encore qu'elle ait subi une forte influence de la part de la langue latine et n'ait survécu que partiellement à l'époque byzantine. Les Romains possédaient déjà une organisation militaire propre avant d'entrer en contact direct avec les Grecs et c'est petit à petit qu'ils enrichirent cette expérience, pendant plusieurs siècles, avant de la transmettre par la suite à la civilisation de Byzance. La recherche scientifique devrait assumer l'obligation importante de suivre attentivement les deux courants de culture et d'établir une distinction entre eux. Mais la chose n'est pas toujours aisée dans le domaine de l'art militaire, car certains stratégestes grecs de la basse époque utilisaient fréquemment une terminologie archaisante et livresque, même lorsqu'ils décrivaient une organisation militaire récente de provenance non grecque. Nous avons donc l'obligation de bien connaître les procédés des stratégestes de cabinet à tendances archaisantes et de les contrôler continuellement avec les données fournies par les gens du métier, comme c'est le cas de l'auteur de l'écrit analysé dans la présente contribution.

Les soldats qui couraient en tête de l'armée, éclairaient les lieux et les routes et établissaient le premier contact avec l'ennemi portaient, chez les Romains, les noms de *antecessores*, *antecursores* ou *praecursores*, et plus tard ceux de *exculcatores* et *proculcatores*. Le premier de ces termes est fréquent dans la littérature byzantine; chez Mauricius il apparaît sous les formes de ἀντικέσσορες ou ἀντικένσορες (M), ἀντικήνσορες ou ἀντικίνσορες (ANPV). Une fois seulement les manuscrits présentent aussi une glose intéressante: ἀντικέσσορας ἦτοι πραιπάτορας (M), ἀντικένσορας ἦτοι πρεπάτορας (NPV) . . . τοὺς ὀφείλοντας προλαμβάνειν καὶ τὰς ὁδοὺς προγινώσκειν

καὶ ἐπὶ τὰ ἄπληκτα ὀδηγεῖν τὸν στρατὸν (II, 11). Le mot *praepparator viae* ou *viarum* apparaît dès le III^e siècle chez les écrivains chrétiens, tels Tertullien et Augustin, et il semble avoir sous leur plume une provenance militaire¹. Nous avons le droit, croyons-nous, de proposer une conjecture et d'introduire dans le texte de Mauricius la forme πραιπαράτορας au lieu des lectures πραιπάτορας ou πρεπάτορας offertes par les manuscrits. Les éclaircisseurs nommés ἀντικέσσορες ou πραιπαράτορες avançaient en même temps que les arpenteurs (μηνσόρες) et recherchaient l'endroit le plus convenable pour dresser le camp. Les termes *mensores*, *mensuratores* et *metatores* chez Végèce² sont attestés aussi par les papyri grecs chez les Byzantins sous l'aspect de μήνσορες, μίνσορες, μινσουράτορες et προμέτραι³ et Mauricius les explique par les mots : μήνσορες δὲ οἱ τὰ ἄπληκτα ἦτοι φοσσάτα μετροῦντες καὶ καθιστῶντες (I, 3).

On rencontre chez Mauricius les variantes ἀρχισαγιττάτωρ (M) et ἀντισαγιττάτωρ (NPV), qui reposent sur le latin *sagittator* « archer ». Pour la variante *antesagittator* se prononce le premier éditeur, J. Scheffer (1664), mais cette forme n'est pas enregistrée par le *Thesaurus linguae latinae* et semble peu probable. Léon le Sage présente une glose qui nous facilite le choix de la leçon la plus adéquate dans le texte de Mauricius : τὸν λεγόμενον ἀρχισαγιττάτορα ἤγουν ἀρχιτοξότην⁴. Le mot ἀρχισαγιττάτωρ était par conséquent un calque linguistique sur le modèle du grec ἀρχιτοξότης. Léon le Philosophe connaissait également la variante ἀρχισαγιττάτων, -ωνος « chef des archers »⁵.

Les termes en -άτος comme ἀρκάτος (*arcatus*, *arcuatus*, *arquatus*), ἀρμάτος (*armatus*), δηποτάτος (*deputatus*), κοντάτος (*contatus*), ὀπτιμάτος (*optimatus*), σκουτάτος (*scutatus*) et φοιδεράτος (*foederatus*) sont indubitablement d'origine latine, mais certains d'entre eux manquent au *Thesaurus linguae latinae*. C'est ainsi que l'on aboutit à cette constatation que certains termes latins de la basse époque n'ont pas été enregistrés par les sources latines, mais ont laissé des traces indirectes dans la littérature byzantine. Chacun des termes mentionnés plus haut revêtait une acception technique précise et particulière chez Mauricius : ἀρκάτος (II, 7), « archer barbare », ἀρμάτος (I, 3) « compagnon d'arme d'un soldat d'élite, défenseur », δηποτάτος (I, 3 ; II, 8 ; VII, 17 a) « ambulancier, celui qui avait soin des blessés », κοντάτος (II, 1 ; II, 5) « armé d'un κοντός,

¹ A. Blaise, *Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens*, Turnhout, 1954, p. 651 ; *praepparator viarum*, Tert., *Marc.*, 4, 33 ; *praepparator viae*, Aug., *Bapt*, 5, 10, 12 ; *praecursor et praepparator viae*, Aug., *Serm*, 531, 2.

² Veget., *Epitoma rei militaris*, 2, 7.

³ Ioannis Lydi *De mag*, I, 46 ; C. Wessely, *Die lateinischen Elemente in der Grazitat der ägyptischen Papyrusurkunden*, « Wiener Studien », XXIV (1902), p. 138.

⁴ Léon., *Tact*, 4, 71.

⁵ *Ibid.*, 4, 68.

c'est-à-dire d'une lance d'un certain type », ὀπτιμάτος (I, 3 ; I, 4 ; II, 5) « soldat d'élite », σκουτάτος (XII, 8 ; XII, 8, 20) « soldat pesamment armé d'un bouclier », φοιδεράτος (I, 2 ; II, 5) « soldat allié ». Selon Constantin Porphyrogénète l'ἀρμάτος était un soldat étranger engagé dans l'armée byzantine⁶. Du temps de Léon le Sage (886—912) le terme δηποτάτος semblait vieilli et on le remplaçait par σκρίβαν ou σκρίβων⁷. Κοντάτος (dérivé de κοντός) était concurrencé par κονταράτος (dérivé de κοντάριον) et σκουτάτος avait à sa base le mot σκουτον, rarement attesté chez Mauricius (III, 1), qui, en revanche, faisait un fréquent usage du dérivé σκουτάριον. Par conséquent, pour bien comprendre l'évolution de l'art militaire, il est nécessaire d'examiner attentivement l'histoire de chaque vocable.

On trouve chez Mauricius le terme ἀρματούρους, que l'éditeur J. Scheffer traduit par « fabros armorum » : δεῖ ἀφορισθῆναι... μανδάτορας... καμπιδούκτορας, βανδοφόρους ἤτοι δρακοναρίους, βουκινάτορας, ἀρματούρους, σαμιάτορας, τοξοποιούς, σαγιττοποιούς (XII, 8, 7). Toutefois, le latin *armator* est attesté au sens de ὄπλιστής⁸ ; chez Ammien Marcellin, Végèce et dans les papyri apparaît ἀρματούρα dans l'acception de « soldat armé »⁹. Les termes ἀρματούρα, ἀρματοῦρος, ἀρματοῦριον et ἀρματώριον se sont maintenus dans la littérature byzantine¹⁰.

Les principaux instruments de signalisation utilisés dans l'armée romaine étaient *bucina* (*bos* + *canere*), *cornu* et *tuba*. Le premier et le deuxième, d'origine pastorale, étaient faits d'une corne et le troisième en métal¹¹. Le son du cor s'appelait *bucinum*, vocable conservé en roumain (*bucium*) et en néo-grec (βούκινο). Les individus qui soufflaient dans ces instruments portaient des noms divers : *bucinatores*, *cornicines*, *tubicines* ou *tubatores* ; de ces termes on ne rencontre chez Mauricius et dans la littérature byzantine que βουκινάτορες et τουβάτορες, à preuve que les composés en *-or* étaient populaires à la basse époque.

C'est encore la littérature byzantine qui nous permet de tirer la conclusion que le mot *deputare* « envoyer en mission, déléguer » y compris ses dérivés *deputatio* et *deputatus* étaient répandus à la basse époque, bien que les sources latines les enregistrent rarement ou les ignorent. Chez Mauricius, le terme δηποτάτος « ambulancier » est fréquent, et δηποτατεύειν (IX, 3) et δηποτατίων (IX, 3) sont représentés par trois exemples.

⁶ *De caerim.*, I, 87, p. 394, 15—17

⁷ Léon, *Tact.*, IV, 17.

⁸ *Corpus glossariorum Latinorum*, II, 385, 25.

⁹ Amm., XIV, 11, 21 ; Veg., I, 13 ; II, 7 ; F. Preisigke — E. Kiessling, *Worterbuch der griechischen Papyrusurkunden*, Berlin, 1925, vol. III, p. 204 : Σερηνός ἀρματούρα (soldat) ἔγραψα.

¹⁰ E. A. Sophocles, *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine periods*, New York, 1887, s. v.

¹¹ Hieron. *in Os.* 5, 8 : *bucina pastoralis est et cornu recurvo efficitur* ; Veget., 3, 5. *tuba quae directa est appellatur, bucina quae in semet aereo circulo flectitur* ; Quint *Inst. or.*, I, 10, 14 : *quid autem aliud in nostris legionibus cornua ac tubae faciunt quorum concentus quanto est vehementior, tantum Romana in bellis gloria ceteris praestat* ? Veget., 2, 7 et 2, 22.

De *defendo* « défendre » et *curro* « courir » ont pris naissance les dérivés *defensio*, *defensor* et *cursor*, qui ont également survécu dans la terminologie militaire conservée par Mauricius : δηφένσωρ (I, 3), δηφενδεύω (II, 1 ; XII, 8), δηφενσίων (I, 3) et κούρσωρ (I, 3 ; II, 3). Le latin *dux*, *ducis* a connu une fortune particulièrement heureuse : sous la forme grecque δούξ, δουκός, il avait, au VI^e siècle, le sens de « conducteur de l'unité militaire dite μοῖρα », dont l'effectif s'élevait à un millier d'hommes¹². Mauricius emploie ordinairement le vocable ancien μοιάρχησ, mais donne à entendre que de son temps le terme moderne δούξ était en réalité le vocable usité, ce qui est encore confirmé par le fait que c'est le seul qui se soit imposé à la culture byzantine. Dans l'administration militaire, postérieurement à l'institution des thèmes byzantins, le terme δούξ était porté par le chef d'une ville ou d'une région assez petite (ὁ δούξ Νεαπόλεως... ὁ δούξ Βενετίας)¹³.

Végèce nous apprend qu'il y avait dans l'armée romaine trois sortes de drapeaux importants : l'*aquila* (dont le porteur s'appelait *aquilifer*), les *imagines* « les images de l'empereur » (leurs porteurs avaient nom *imaginarii*) et les *signa* ou *dracones* (dont les porteurs répondaient aux appellations de *signiferi* ou de *draconarii*)¹⁴. Le drapeau dit *draco* est apparu au II^e siècle et il connut une grande extension aux IV^e et V^e siècles ; le terme *draconarius* est attesté souvent dans les textes et les inscriptions et il a survécu dans la littérature byzantine¹⁵. Ce terme avait remplacé au V^e siècle celui plus ancien *signifer*, comme l'affirme catégoriquement Végèce (II, 7) : *signiferi qui signa portant, quos nunc draconarios vocant*. Mauricius, qui cite le vieux mot βανδοφόρος (XII, 8, 7), sent le besoin d'y accoler immédiatement le terme nouveau δρακονάριος.

Des participes doubles (*applicatus-applicitus* et *explicatus-explicitus*) des verbes *applicare* et *explicare*, et les formes *applicitus* (populaire *applicitus*) et *explicitus* (populaire *explicitus*) ont survécu dans la littérature byzantine : ἀπληκτον ou ἀπληκτα « camp » et ἔξπληκτος « vif, alerte ». Ce dernier se rencontre sous la plume de Mauricius comme adjectif ou bien désigne une catégorie précise de soldats : μετὰ ἔξπληκτων καὶ χρησίμων ἀνδρῶν (VII, 12), δεῖ ἔξπληκτον καὶ ἐμπαράσκευον στρατὸν κινεῖν (IX, 2), τοὺς ἔξπληκτους πάντας... ἐτοίμους ἴστασθαι (IX, 3), ὀπισθοφύλακας εἶναι ἔξπληκτους (XI, 5).

Le terme ἔξπλοράτωρ (*explorator*) est accolé par Mauricius au mot κατάσκοπος (VI, 1 ; VII, 4), qui sert aussi à expliquer le mot plus récent

¹² Procop., *Bell*, I, 17, 46 ; *Aed.*, II, 6, 9 ; III, 1, 28 ; III, 2, 1.

¹³ Const. Porphyrog., *Adm.*, 27, 60 et 94.

¹⁴ Veget., I, 20 ; II, 7 ; II, 13.

¹⁵ R. Grosse, dans « *Klio* », XV (1918), p. 135 — 136 ; E. Stein, dans « *Byzantion* », VIII (1933), p. 379—387.

σουλκᾶτωρ (I, 3 ; II, 10 ; VII, 17a). Le fait que deux termes distincts, empruntés au latin, soient traduits par un seul mot grec est la preuve d'un manque de ressources et montre que la terminologie grecque de l'époque classique ne répondait plus en entier aux nécessités de la basse époque. Les *exploratores* et *sculcatores* ou *exculcatores* étaient toutefois deux catégories distinctes de soldats : les premiers reconnaissaient le terrain, s'informaient, puis rapportaient ; les autres avançaient sous forme de petites unités homogènes, établissaient le contact avec l'ennemi et le harcelaient ou engageaient des luttes isolées. Le substantif *sculca* est apparu tardivement dans la langue latine¹⁶, où il représente probablement un emprunt d'origine germanique ; chez Maurice σκουῖλλα est accolé parfois au terme plus ancien ἐνέδρα « harcèlement, pénétration ». Le verbe σκουλκεύειν n'a pas de parallélisme en latin, tandis que le substantif σουλκᾶτωρ répond à la forme latine *sculcator* ou *exculcator*, attestée chez Végèce (II, 15 et 17). Le composé προσκουλκεύειν chez Maurice (IX, 5) implique la présence en latin d'un *prosculcare*.

Un terme bien attesté dans les sources byzantines est le mot κάμπος (*campus*) dont le dictionnaire de Sophocles (p. 625) fournit deux sens : « champ » = πεδῖον et « camp » = στρατόπεδον. Ce vocable apparaît dans les papyri à partir du II^e siècle¹⁷. Il a chez Mauricius la signification de « champ ouvert et plat » : τοξόται εἰσίν, εἰς κάμπους τάσσεσθαι σπουδάζειν (VII, 1), ἐάν ἐστι κάμπος, ἐν ᾧ ἡ συμβολή γένηται. Le mot prolonge son existence jusqu'en néo-grec, où il apparaît aussi bien dans le nord que dans l'Italie méridionale ; en tant que toponyme, il est très fréquent dans toute la Grèce¹⁸. L'instructeur du soldat, égal en grade au centurion, portait en latin le nom de *campidoctor*, attesté chez Ammien Marcellin (XXI, 2, 1), chez Végèce (I, 13 et 15 ; III, 6) ainsi que dans les inscriptions¹⁹. Le mot apparaît chez Mauricius sous la forme καμπιδούκτωρ (XII, 8). Constantin Porphyrogénète (*De caerim.*, 11, 21 ; 575, 19) connaît aussi le dérivé καμπιδουκῶριον « guidon du καμπιδούκτωρ ».

Le terme *cantator* signifiait à la fois « chanteur, récitateur, enchanteur, magicien, poète et orateur ». Cette dernière acception a pénétré également dans les rangs de l'armée romaine et elle est ensuite passée dans la littérature byzantine. Chez Mauricius on appelait καντάτωρ le militaire qui haranguait les troupes avant d'en venir aux mains et qui les exhortait à combattre (I, 3 ; VII, 17 a). A la différence de ce terme, le

¹⁶ H. Ziliacus, *Zum Kampf der Weltsprachen im ostromischen Reich*, Helsinki, 1935 (Amsterdam, 1965), p. 235 ; G. Rohlf, *Lexicon Graecanicum Italiae Inferioris. Etymologisches Wörterbuch der unteritalienischen Gracitat*, Tübingen, 1964, p. 466.

¹⁷ Preisigke-Kießling, *op. c.*, III, p. 211

¹⁸ G. Rohlf, *op. c.*, p. 206 ; N. P. Andriotis, *Ἐτυμολογικὸ λεξικὸ τῆς καινῆς νεοελληνικῆς γλώσσης*, Thessalonique, 1967, p. 143.

¹⁹ R. Grosse, dans « *Klio* », XV (1918), p. 137.

mot latin *centurio* a été traduit en grec : son correspondant grec *ἐκατοντάρχης* est en fait un calque d'après le latin *centurio*. Le latin *comes* « compagnon, camarade de combat » est attesté dans les papyri grecs à partir du IV^e siècle ; le terme devient ensuite de plus en plus fréquent dans la littérature byzantine, il pénètre dans les langues slaves et en roumain et persiste jusqu'au début du XIX^e siècle. Le mot *κόμης* est usité chez Mauricius pour désigner le chef d'une unité militaire d'environ 300 hommes, appelée *τάγμα* ou *βάνδον* (I, 3 ; I, 6 ; II, 19).

Le mot *κοντός* « perche, bâton, bois de lance, javelot, épieu » a été emprunté au latin (*contus*), où il est attesté du temps de Varro ; la langue espagnole (*cuento* « poutre de soutènement ») en a hérité. Le dérivé *contarius* « porte-lance » apparaît dans les inscriptions latines à côté de *contatus*, avec la même signification, à partir du II^e siècle²⁰. Ce dernier terme se rencontre également chez Mauricius (II, 1 et 5 ; VII, 1) et c'est du latin *contarius* que s'est formé *κοντάριον* « lance », attesté chez Mauricius (I,1,2 ; II, 9 ; III, 14 ; VII, 17 a), dont s'est développé par la suite le dérivé *κονταράτος* « soldat armé d'un *κοντάριον* »²¹. Ces exemples montrent que les interpénétrations des deux grandes langues de civilisation de l'antiquité allaient si loin que l'on ne se rend parfois plus compte sur lequel des deux terrains se sont produites les transformations enregistrées. Le latin *numerus* « nombre, un certain nombre de soldats » se retrouve dans ce passage de Mauricius : *τοὺς δὲ ἀφοριζομένους ἐπὶ τοῦτο μὴ ὑποκεῖσθαι σκούλκᾳ ἢ ἑτέρῳ νομῆρῳ* (I, 9, 6). « Ne pas verser dans une patrouille ou une autre unité ceux amenés pour cette corvée ». L'éditeur Johannes Scheffer (1664) propose toutefois la conjecture *μουνῆρῳ* (de *munus, muneris*, « charge ») et il traduit par : « Ne pas verser dans une patrouille ou pour une autre attribution ceux amenés pour cette corvée ». Sa conjecture est tentante, mais pas nécessaire. Le terme *νοῦμερος* = *ἀριθμός* est fréquent dans les textes byzantins²². Le mot *numerus* apparaît à partir du I^{er} siècle, d'abord au sens de « un certain nombre de soldats non citoyens romains », puis dans celui de « une certaine unité militaire », à côté de *ala, cohors* ou *legio*. Le *numerus* désignait donc une catégorie de soldats qui avaient leur propre organisation et recevaient des missions spéciales²³.

Le groupe de choc disposé de flanc, homme par homme (*καθ'ἕνα*) était commandé par un *λοχαγός*, appelé encore *πρωτοστάτης* ou *πρίμος*. Le second du rang portait le nom de *σεκοῦνδος* et celui qui fermait la file était l'*οὐραγός*. Devant lui se trouvaient les soldats débiles et de rang

²⁰ *Thesaurus linguae latinae*, IV, 631 ; Veget, III, 6 et 17, IV, 17.

²¹ Iulius Africanus, *Fragments des « Cestes » provenant de la collection des tacticiens grecs*, édités par J. R. Vieillefond, Paris, 1932, frg. 72, p. 313 ; Léon, *Tact.*, 12, 41.

²² Sophocles, *op. c.*, p. 786–787.

²³ Th Mommsen, *Gesammelte Schriften*, Berlin, 1910, tome VI, p. 103–106 et 112 ; L. Brehier, *Les institutions de l'Empire byzantin*, Paris, 1949, p. 354.

inférieur (ὑποδεέστεροι), appelés aussi οὐλτιμοι. Chez Maurice les termes anciens, d'origine grecque, se marient aux mots nouveaux, empruntés au latin. Dans l'usage quotidien les vocables modernes, ayant un sens technique précis, étaient pris davantage en considération, comme la préface de l'auteur nous en avertit. Les écrivains byzantins ont du reste soin d'expliquer parfois un terme par un autre : λοχαγῶν ἦτοι πρίμων, Maur., XII, 1 ; λοχαγὸς λέγεται ... καὶ πρίμος καὶ πρωτοστάτης, Léon, *Tact.*, IV, 17 ; τὸν δεύτερον ... καὶ σεκοῦνδον, Maur., XII, 8, 9 ; οὐλτίμους γενέσθαι ἡγουν ὑποχειρίους, Maur., I, 8. Les soldats préposés aux bagages (τοῦλδος ου σαγμαρία) ainsi que leurs chevaux portaient l'épithète de οἱ σαγματάριοι (Maur., XII, 8, 7). Le suffixe -άριος, d'origine latine, apparaît aussi dans le cas d'un autre terme hérité des Romains : σπαθάριος « porte-glaive » (Maur., XII, 8, 11, et 17). Ce dernier mot a aussi son sens étymologique original et il est appliqué à une modeste catégorie de militaires. On peut dire la même chose du στρατώρ « écuyer » (Maur., XII, 8, 11). L'œuvre de Maurice constitue une source de première main pour l'étude de l'histoire de ces termes qui ont ensuite connu un brillant destin dans l'administration byzantine. Τριβοῦνος (*tribunus*) est également un grade militaire relativement modeste, c'est le commandant d'une unité militaire (βάνδον, τάγμα) comptant environ 300 hommes. Chez Mauricius il s'appelle aussi κόμης (*comes*) : κόμης ἦτοι τριβοῦνος ὁ τοῦ τάγματος ἢ βάνδου ἡγούμενος (I, 3), ἰλάρχης... δευτερεύων τῷ κόμητι ἦτοι τριβούνω (I, 3), ἐπ'ὄνοματι τοῦ κόμητος ἦτοι τριβούνου (I, 6).



L'influence latine a pénétré aussi dans l'organisation interne du camp byzantin, ainsi que dans la vie privée des soldats. Ce n'était pas autre chose, en réalité, que la continuité sous une forme grecque, mais avec de multiples interférences latines, de l'organisation militaire romaine, telle qu'elle s'était constituée jusqu'à la fin du VI^e siècle. Le latin *vagari* « errer, aller à l'aventure » apparaît chez Mauricius sous la forme βαγεῦν dans l'exemple suivant : εἴ τις τολμήσει βαγεῦσαι ὑπὲρ τὸν χρόνον τοῦ κομμεάτου, « si quelqu'un ose aller à l'aventure au-delà de la durée du congé » (I, 6). Le verbe βαγεῦν se rencontre également chez Constantin Porphyrogénète (*Adm.*, 51, 61), Léon (*Tact.*, VIII, 82), dans le lexique dit Soudas (qui l'explique par πλητεῦν) et dans certaines chroniques byzantines²⁴, mais il ne s'est pas conservé en néo-grec. Du latin *vigil*, *-ilis* « bien vivant, dispos, bien éveillé » se sont formés les dérivés *vigilia* « veille » et *vigilare* « veiller », lequel a survécu en roumain (*a veghia*) et dans d'autres langues romanes. L'adjectif *vigil*, *-ilis* pouvait être encore utilisé comme substantif

²⁴ M. A. Triandaphyllidis, *Die Lehnwörter der mitteligriechischen Vulgarliteratur*, Strassburg, 1909, p. 123.

au sens de « veilleur, sentinelle », et dans la langue parlée on le prononçait *vîgil*, gen. *vîglis*, acc. *vîglem* ou *vegil*, *veglis*, *veglem*, d'où en roumain *veghe* « veille ». Le roumain *veghe* peut être considéré aussi comme un post-verbal de *a veghia*²⁵, mais sa dérivation directe du latin *veglem* est plus plausible. Du substantif latin *vigil*, *viglis*, *viglem* on a chez Mauricius le terme βίγλα « sentinelle » (βίγλας ἐπιμελῶς γίνεσθαι X, 3 ; νυκτεριναὶ βίγλαι XII, 8, 22), et c'est de *viglare* qu'ont pris naissance les termes Βιγλεῦειν et βιγλάτωρ que l'on rencontre relativement souvent dans la littérature byzantine entre le VI^e et le X^e siècle²⁶. La popularité du mot βίγλα et de ses dérivés est incontestable et elle se prolonge jusqu'en néo-grec²⁷. Βιγλίζω implique une forme correspondante latine **viglizo*, dont s'est développée la forme roumaine *veghez*.

Le latin *commeatus* (de *commeare* « se mettre en marche, voyager, se rendre à ») signifiait initialement « action de transporter, transport », puis dans la langue militaire « ordre de marche ou de transport » (*dies commeatus*), d'où « titre de permission, congé »²⁸. C'est avec ce sens technique que le terme apparaît fréquemment dans la législation militaire de l'époque impériale²⁹. Le sens technique du latin s'est conservé chez Mauricius : εἴ τις τολμήσει βαγεῦσαι ὑπὲρ τὸν χρόνον τοῦ κομμεάτου (I, 6) ; εἴ τις... διὰ κομμεάτου στρατιώτην ἀπολύσαι τολμήσει (I, 7) ; ἐν καιρῷ δὲ εἰρήνης κατὰ τὸ διάστημα τῆς ἐπαρχίας τὰ κομμεάτα... γενέσθω (I, 7). Le manuscrit A, qui, ordinairement, remplace ou explique les termes d'origine latine par les termes authentiquement grecs, renferme cette glose : τοῦ κομμεάτου ἦτοι τοῦ καταστολίου (I, 6). Le mot καταστόλιον n'est point attesté dans les vieux textes grecs, mais on le rencontre plusieurs fois dans le *De caerimoniis* de Constantin Porphyrogénète (p. 477, 7 ; 482, 10). Le sens de καταστόλιον est proche de celui originaire du mot καταστολή « action de retenir, d'arrêter, de contenir ». Le congé était considéré comme un arrêt ou une interruption survenue dans une activité normale. Le terme κομμεάτον n'apparaît plus dans d'autres textes byzantins et il a été substitué par un autre mot, peut-être par καταστόλιον.

Au lieu de παράγγελμα, παραγγελία, « ordre » on rencontre chez Mauricius et les stratégestes byzantins le terme, d'origine latine, μανδάτον, que l'on rencontre également dans les chroniques byzantines et qui s'est

²⁵ *Dictionarul limbii române moderne*, Bucarest, 1958, p. 923.

²⁶ Triandaphyllidis, *op. c.*, p. 105 et 130.

²⁷ Andriotis, *op. c.*, p. 51 ; H. G. Georgiou, *Τὸ γλωσσικὸ ἰδίωμα Γέρμα Καστορίας*, Thessalonique, 1962, p. 35.

²⁸ A. Ernout — A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, 1959, p. 398.

²⁹ Cod. Theod., VII, 12, 1, a. 323 : Ne cui liceat... discedendi commeatum dare ; VII, 12, 2, a. 379 Sex mensum spatium supra diem commeatus ; VII, 12, 3, a. 395 : Si quis post exactum commeatus diem ; Amm. Marcell., XXVII, 8, 10 Per diversa libero commeato dispersos ; Veg., II, 19 : Quando quis commeatum acceperit vel quot dierum, adnotatur in brevibus.

transmis au néo-grec ³⁰. Le manuscrit A renferme habituellement le terme παράγγελμα, au lieu de μανδάτον. Dans les autres manuscrits le mot μανδάτον apparaît très souvent, parfois même avec les verbes δίδοναι, πέμπειν ou προσφωνεῖν. Le militaire qui transmettait les ordres s'appelait μανδάτωρ (*mandator*), et ce terme, qui apparaît fréquemment sous la plume de Mauricius, s'est imposé dans la littérature byzantine et a survécu en néo-grec ³¹.

Le latin *missa* a d'abord signifié « remise », puis « congédiement, renvoi » et finalement « messe, célébration de l'office divin ». Le sens religieux découle de l'expression *missa catechumenorum* « renvoi des catéchumènes » (après les premières prières et le sermon), qui ensuite s'est étendue à l'office tout entier ³². Chez Mauricius, toutefois, on rencontre le sens original laïque, attesté dans la législation romaine ³³ : μετὰ τὰς ἔσπερινὰς μίσσας (XII, 8, 22).

Le mot latin *paganus* signifiait initialement « habitant d'un *pagus* », autrement dit « villageois, paysan », à la différence d'*urbanus* ³⁴. Aux premiers siècles de notre ère on rencontre toutefois l'opposition *paganus* — *miles* ³⁵, ce qui nous fait attribuer aussi au terme *paganus* le sens de « civil, non-militaire ». Les premiers chrétiens se considérant comme une armée du Christ (*militia Christi*), le terme de « chrétien » (*christianus*) était opposé à celui de non-chrétien (*paganus*)³⁶. Par ailleurs, les représentants de l'antique religion romaine s'organisaient en collèges distincts, appelés *collegia paganorum*, pour entretenir le culte des Lares et des empereurs. Ces *pagani* entrèrent en conflit avec les chrétiens et donnèrent ainsi prétexte à l'apparition d'une opposition nette entre les termes *paganus* et *christianus* ³⁷. Le vocable *paganus* au sens de « civil, non-militaire » a persisté dans la législation impériale longtemps après avoir pris l'acception religieuse de « païen » et est ensuite passé dans la littérature byzantine. On rencontre dans les papyri grecs des II^e—III^e siècles le terme de παγανός au

³⁰ Triandaphyllidis, *op. c.*, 117 et 128 ; E. A. Bonga, Τὰ γλωσσικὰ ἰδιώματα τῆς Ἡπείρου, Ιοαννίνα, 1964, vol I, p. 226.

³¹ Rohlfs, *op. c.*, p. 314.

³² Ernout-Meillet, *op. c.*, p. 407.

³³ Cod. Theod., VI, 26, 3 · Iussorum missam facimus (l'an 382).

³⁴ *Corpus inscriptionum Latinarum*, III, 13750 ⁴⁷ · cum iniuria aut contumelia paganorum commit(itur), l'an 186, Chersonesus Taurica

³⁵ Tacite, *Hist.*, I, 53 · Inter paganos corruptior miles ; Plin., *Epist.* X, 86 B (18) · Et milites et pagani ; Veget., II, 23 · Si doctrina cesset armorum, nihil paganus distat a milite ; J. Zeiller, *Paganus Etude de terminologie historique*, Fribourg — Paris, 1917 ; B. Altaner, *Paganus. Eine bedeutungsgeschichtliche Untersuchung*, dans « Zeitschrift für Kirchengeschichte », 1939, p. 130—141.

³⁶ M. Rollin, *Remarques sur le terme paganus*, dans le « Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France », 1950—1951, p. 40—41 ; Chr. Mohrmann, *Encore une fois paganus*, dans « Vigiliae Christianae », VI, 1952, p. 109—121

³⁷ E. Bickel, *Pagani Kaiserambeter in den Larenkapellen der pagi urbani*, dans « Rheinisches Museum für Philologie », XCVII (1954), p. 1—47.

sens de « civil, non-soldat »³⁸ et, après le VI^e siècle, il s'y est ajouté aussi l'acception de « non-fonctionnaire », par opposition à « fonctionnaire de l'Etat ». Il n'y a rien d'étonnant, dans ces conditions, de rencontrer chez Mauricius le mot *παγανός* au sens de « non-militaire, civil : εἴ τις τολμήσει βαγαῦσαι ὑπὲρ τὸν χρόνον τοῦ κομμεάτου, καὶ τῆς στρατείας ἐκβληθῆ καὶ ὡς παγανός τοῖς πολιτικοῖς ἄρχουσι παραδοθεῖν (I, 6), « si quelqu'un ose vagabonder au-delà de la durée de son congé, qu'il soit écarté de l'armée et livré comme civil aux autorités civiles ». Il est intéressant de remarquer que le copiste du manuscrit A du XI^e siècle ne comprenait plus le sens de ce terme et qu'il crut devoir ajouter une glose maladroite : ὡς παγανός ἦτοι στρατιώτης λιτὸς παραδοθήσεται « il sera livré comme *παγανός* ou simple soldat ».

L'adjectif latin *publicus* apparaît en grec à partir du VI^e siècle au sens de *δημόσιος* = *πούβλικος*, à côté du verbe *πούβλικίζεῖν* « publier, faire savoir, découvrir, divulguer »³⁹. Les attestations sont rares et appartiennent à la terminologie juridique et militaire. On trouve une seule fois chez Mauricius l'adjectif *πούβλικα* (III, 5) et 6 fois le verbe *πούβλικίζεῖν* (I, 9 ; III, 5 ; VI, 6 ; VI, 6 ; VI, 6 ; VII, 11 a). Le manuscrit A évite le terme de *πούβλικίζεσθαι* et le remplace par *φανερὸν γίνεσθαι* (I, 9) ou *ψαλίζεσθαι καὶ διαγινώσκεσθαι* (III, 5), à preuve qu'au XI^e siècle le mot n'était pas populaire. Il est attesté une fois seulement sous la plume de Mauricius (III, 5), de même, dans le traité de stratégie de l'empereur Léon le Sage (7, 42), le composé *προπούβλικίζεσθαι* que le manuscrit A remplace par *προψαλίζεσθαι καὶ κατάδηλα γίνεσθαι*.

A la différence de *πούβλικίζεῖν*, rarement attesté dans la littérature byzantine et absent en néo-grec, les termes *πραιῖδα* et *πραιδεύειν* sont fréquents dans les textes et les inscriptions à partir du IV^e siècle, et ils ont survécu en néo-grec⁴⁰. La popularité du vocable *πραιῖδα* résulte encore du fait qu'il apparaît chez Mauricius dans différents syntagmes caractéristiques, comme *πραιῖδαν ποιεῖν* (XI, 5), *εἰς πραιῖδαν ἀπέρχεσθαι* (IX, 3), *πραιῖδαν ἐγχειρεῖν* (IX, 3), *ἐπὶ πραιῖδαν ταχθεῖς* (IX, 3) « mis à piller, décidé de piller », *πραιῖδαν ἐπιφέρεσθαι* (IX, 4), *εἰς τὴν πραιῖδαν περιπτᾶται* (X, 2). Parfois, le terme est accompagné de gloses ou de synonymes afin de mieux préciser une situation donnée : *ἐπὶ ἀρπαγῇ ἢ πραιῖδα* (IX, 3), *περὶ... καταδρομῆς ἦτοι πραιῖδας τῆς χώρας* (XI, 5). Du verbe *πραιδεύειν* on connaît 13 témoignages chez Mauricius.

De l'adjectif *privus*, *-a*, *-um* « pris isolément, singulier, particulier » et du substantif *lex*, *-gis* « loi » s'est formé le composé *privilegium* « loi ou

³⁸ Preisigke-Kießling, *op. c.*, II, col. 220 ; Wessely, *op. c.*, p. 142 ; Zilliacus, *op. c.*, p. 230

³⁹ Sophocles, *op. c.*, p. 913 ; Zilliacus, *op. c.*, p. 202.

⁴⁰ Wessely, dans « Wiener Studien », XXIV (1902), p. 144.

mesure prise en faveur d'un particulier, privilège ». Le mot a d'abord été un terme juridique et il a circulé dans des syntagmes comme *privilegium dare*, *privilegium habere*, mais il n'est pas devenu populaire et n'a pas survécu dans les langues romanes. Les attestations connues se rapportent surtout aux militaires, car ils jouissaient plus souvent que d'autres de privilèges spéciaux. Le mot apparaît sporadiquement dans la littérature byzantine à partir du VI^e siècle, mais continue de demeurer un terme technique d'usage restreint et il est absent en néo-grec. Il n'apparaît chez Mauricius qu'une fois, dans le syntagme *πριβιλέγιον ἔχειν* (II, 8).

Le latin *reparatio* est attesté en grec au V^e siècle avec le sens concret de « réparation, restauration » (*ῥεπαρατίων*), à propos de bateaux⁴¹. Le langage militaire a vu l'apparition de l'expression *reparatio virium* au sens de « réfection de la force de frappe, repos, répit »⁴². Les soldats appartenant aux premiers rangs étaient libérés de leurs obligations et renvoyés à l'arrière pour se refaire. Les textes grecs rendent d'habitude le terme de *reparatio* de ce contexte par le mot *ἀπόλυσις*, mais Mauricius conserve l'expression latine telle quelle et dit : *Εἴ τις λαμβάνων ῥεπαρατίονα, τῶν ἑαυτοῦ ὄπλων περιφρονήσει . . . σωφρονιζέσθω* (I, 6, 10). « Si quelqu'un, prenant du repos pour se refaire, néglige ses armes... qu'il soit châtié » (I, 6, 10). C'est là l'unique attestation de ce genre dans la littérature byzantine. Le manuscrit A ajoute une glose (*ῥεπαρατιῶνα ἦτοι φιλοτιμίαν*) d'où il ressort que le copiste du XI^e siècle, ne comprenant plus le vrai sens du mot *ῥεπαρατίων*, le traduit approximativement par « amour des honneurs, ambition ».

De *refugium* « refuge, asile » se sont formés, à la basse époque, *refuga* « fugitif, déserteur » et l'adjectif *refugus* qui avait, dans la terminologie militaire, le sens de « celui qui se retire, qui s'enfuit », par opposition à *instans* « celui qui insiste, qui résiste » (Tacite, *Ann.*, XII, 40). Le point de départ du développement de sens à partir de la notion de « celui qui s'enfuit devant l'ennemi » jusqu'à celle de « déserteur, réfugié politique » s'est trouvé dans le domaine de l'activité militaire. Le terme de *refugus* est passé aussi dans la langue grecque, où l'on rencontre une seule fois, chez Mauricius : *τοὺς δὲ λεγομένους ῥεφούγους ἦτοι προσφύγους . . . στρατάς δεικνύειν* (XI, 5), « ceux qu'on appelle les réfugiés ou fuyards... montrent les chemins ». Le fait que l'auteur utilise l'explication « ceux qu'on appelle... » et ajoute la glose « ou fuyards » montre que le terme *ῥεφούγος* était un mot nouveau et inconnu au grec de l'époque. Le vocable *πρόσφυγος* (acc. pl. *πρόσφύγους*) est lui-même un calque du latin *pro-fugus* « fugitif », puisqu'il n'existe en grec que la forme *πρόσφυξ* (acc.

⁴¹ Preisigke-Kießling, *op. c.*, vol. II, col. 441.

⁴² Veget., III, 14 : Si quid enim primis ordinibus accidisset, de horum viribus reparatio- nis spes tota pendebat.

pl. πρόσφυγας). Dans le *De administrando imperio* de Constantin Porphyrogénète les deux formes apparaissent : πρόσφυγες παρεγένοντα (31, 9) et πρόσφυγος ἦν (50, 138). Le mot ῥέφουγος est toutefois demeuré entièrement isolé et n'a pas survécu en néo-grec.

Ῥόγα « stipendium quod militibus erogatur » et ῥογεύειν « largitiones militibus distribuere » ont connu un sort diamétralement opposé. Ces deux termes ne sont pas attestés avant le VI^e siècle, date après laquelle on les rencontre dans les textes byzantins et en néo-grec : ῥόγα « paiement, solde, salaire », ῥογιάζω « je paye », ῥογιάζουμι et ῥογίασμα « paiement du travail presté par le berger » (en Epire), *rogeggo* = ῥογεύω (dans le district de Bova, en Italie méridionale)⁴³. Cette vitalité implique un élargissement précoce du sens. Et en effet, on rencontre au VII^e siècle βασιλικαὶ ῥόγαι (*Chron. Pasch.*, p. 706, 10) dans l'acception de « dons impériaux destinés à la population civile ». Chez Léontios de Néapolis (vers l'an 650) ῥογεύειν a le sens de « distribuer des aumônes »⁴⁴, et chez Constantin Porphyrogénète les termes ῥόγα, ῥογεύειν avaient dépassé les limites de l'activité militaire et pris l'acception générale de « paiement, salaire, récompense, distribution de présents ». Le développement de dérivés comme ῥογάτωρ, ῥογάτος, ἀρόγευτος, ῥογεμισθος, « stipendiarius » est encore une preuve de la popularité des termes de base. Ceux-ci trouvent leur origine dans les mots latins *rogare* ou *erogare* « fournir, donner, distribuer ». *Roga* n'apparaît pas avant la seconde moitié du VI^e siècle et (tout comme le roumain *rugă* « prière » par rapport *a ruga* « prier ») c'est un post-verbal de *rogare*⁴⁵.

⁴³ Andriotis, *op. c.*, p. 310, E. A. Bonga, *op. c.*, p. 327; Rohlf's, *op. c.*, p. 440.

⁴⁴ Lennart Rydén., *Das Leben des heiligen Narren Symeon von Leontios von Neapolis*, Stockholm, 1963, p. 146, 9. ἤρξατο πάντα ῥογεύειν τοῖς ἀνθρώποις; p. 146, 14 τοῖς συναδελφοῖς καὶ τοῖς λοιποῖς ἦν ῥογεύσας, Const. Porphyrog., *De Caerim*, I, 43 (34), p. 168, 15 (éd. Vogt) καὶ ῥογεύει τοὺς γέροντας.

⁴⁵ Greg. Magn., *Epist.*, 2, 10, 32; 2, 45 (46); 7, 2, 130; 9, 240 (124).

DER UNGARISCHE ANONYMUS ÜBER DIE BULGAREN UND GRIECHEN

GYULA MORAVCSIK (Budapest)

Die mittelalterlichen ungarischen Chroniken und hagiographischen Werke, die—mit Ausnahme der deutschsprachigen Chronik von Mugeln— alle lateinisch verfaßt worden sind, enthalten auch betreffs der ungarisch-byzantinischen Beziehungen nennenswerte Berichte.¹ Um nur auf die wesentlichsten hinzuweisen, erfahren wir aus ihnen über die Einfälle der Ungarn in den Balkan und anschließend über den sagenhaften Heerführer Botond, der angeblich mit seiner Axt das erzene Tor von Konstantinopel einschlug und den griechischen Riesen besiegte, über den Befehlshaber Ajtony, der auf ungarischem Boden ein griechisches Monasterium schuf, ferner über die Belagerung von Bulgárfehérvár (Alba Bulgariae) im Jahre 1071 und über die Einzelheiten der ungarischen Feldzüge der byzantinischen Kaiser Johannes II. und Manuel.

Hinsichtlich Gattung und Art muß dem „Gesta Hungarorum“ des s. g. Anonymus ein besonderer Platz unter den Denkmälern der frühungarischen Geschichtsschreibung eingeräumt werden. Es schildert die ungarische Landnahme, wobei es sich in den einleitenden Kapiteln über die Herkunft und Wanderungen der Ungarn ausläßt und am Schluß Episoden der ungarischen Geschichte aus dem 10. Jahrhundert anführt.² Die ungarische Wissenschaft bezeichnet den Autor als „Anonymus“, da er nirgends seinen Namen bekannt gibt und in seiner Einleitung bloß sagt, er sei „P. dictus magister ac quondam bone memorie gloriosissimi Bele

¹ Kritische Sammelausgabe: *Scriptores rerum Hungaricarum tempore ducum regumque stirpis Arpadianae gestarum* Edendo operi praefuit Emericus Szentpétery I—II. Budapestini, 1937—1938. [Abkürzung: SRH].

² Ausgabe: SRH, I, 33—117.

regis Hungariae notarius" gewesen. Da es mehrere ungarische Könige namens Béla gab, geht die Meinung der Forscher darüber auseinander, ob der Verfasser des *Gesta Notar* von Béla II. (1131—1141) oder von Béla III. (1172—1196) gewesen. Die Mehrheit hat sich für letztere Annahme entschieden. Das *Gesta* des Anonymus meldet die Geschehnisse — ungleich den Chroniken — nicht in chronologischer Reihenfolge, sondern in sachlichem Zusammenhang. Die Forschungen ergaben, daß der Autor sein Material verschiedenen Quellen entnahm. Er verwertete dabei das verschollene „*Gesta Ungarorum*“ aus dem 11. Jahrhundert, bzw. seine durch eine Fortsetzung ergänzte Variante, die wir zum Teil aus jenen Werken wiederherstellen können, die er als Quelle gebraucht hatte. Es läßt sich auch die Benutzung anderer Arbeiten nachweisen. Nebst geschriebenen Quellen aber hatte Anonymus offenbar auch mündliche Überlieferungen seinem *Gesta* einverleibt. Gewisse Einzelheiten wieder waren zweifellos seiner Einbildung entsprungen, indem er seiner Kombinationsgabe freien Lauf ließ und es geschieht auch, daß er gegebenenfalls zeitgenössische Verhältnisse in die um drei Jahrhunderte zurückliegende Zeit der ungarischen Landnahme zurückprojiziert.

Anonymus erstattet einen genauen Bericht über die Völker, die die Ungarn in ihrer neuen Heimat vorfanden und mit welchen sie darum kämpfen mußten. Wir verdanken ihm Angaben, die aus keiner anderen Quelle bekannt sind. Besondere Bedeutung muß seinen Meldungen zuerkannt werden, worin er die Aufmerksamkeit auf die Rolle der Bulgaren und Griechen hinlenkt. Der griechischen Sprache mächtig, war er mit den byzantinischen Verhältnissen wohl bekannt.³

Laut Anonymus stand das Gebiet zwischen Donau und Theiß zur Zeit des Erscheinens der Ungarn unter der Herrschaft des Salan (*Salanus dux*), der sich von seinem Anverwandten (*consanguineus*), dem Oberhaupt der Bulgaren (*dux Bulgarorum*) und vom griechischen Kaiser (*imperator Grecorum*) Hilfe gegen die Ungarn erbat. Daraufhin entsandten diese ihre Truppen (K. 38 = SRH 80₁₅₋₁₉) und Salans vereinigte Kräfte stießen an der Theiß mit den Scharen von Árpád, dem ungarischen Landeroberer zusammen, die ihnen eine schwere Niederlage bereiteten. Der Großteil der Bulgaren und Griechen fanden in der Theiß an jener Stelle ihren Tod, welche laut Anonymus von jener Zeit an die Furt der Griechen (*portus Grecorum*) genannt wird. Nur wenigen gelang es, die Nachricht der Niederlage ihrem Kaiser zuzutragen (K. 39 = 81₂₁—83₈). Auch Salan hatte die Flucht ergriffen und sich in Bolgárfehervár (*Alba Bulgariae*) verschanzt. Der Führer der Bulgaren, sein Verwandter, dessen Namen Anonymus

³ J. Horváth, *P. mester es muve I. P. mester gorog (bizánci) nyelvi ismeretei* [P. Magister und sein Werk I. Die griechischen (byzantinischen) Sprachkenntnisse des Magisters P.] „Irodalomtörténeti Közlemények“, 70 (1966), 1—20.

nicht nennt, eilte ihm nun selber an der Spitze der griechischen Hilfsverbände zu Hilfe, aber wieder siegten die Ungarn und der bulgarische Anführer sah sich schließlich genötigt Frieden zu schließen (K. 41–42 = 84₈–86₂₀).

Bei Anonymus lesen wir, daß das Gebiet zwischen Donau und Theiß bis zur ruthenischen und polnischen Grenze schon von dem Ahnen von Salan, dem großen Kean, Dux der Bulgaren erobert wurde. Er hatte dort Slaven und Bulgaren angesiedelt (*Terram vero, que iacet inter Thisciam et Danubium, preoccupavisset sibi Keanus magnus, dux Bulgariae, avus Salani ducis, usque ad confinium Ruthenorum et Polonorum et fecisset ibi habitare Sclavos et Bulgaros* (K. 11 = 48₁₀₋₁₃). Wir lesen ferner, daß die Leute des Salan dem ungarischen Heerführer Álmos erzählten, wie der große Kean, Vorfahre von Salan, der aus Bulgarien kam, nach Attilas Tod von dem Kaiser der Griechen unterstützt und beraten diesen Landstrich in Besitz nahm (*quomodo mortuo Athila rege magnus Keanus, praevus ducis Salani, dux de Bulgaria egressus auxilio et consilio imperatoris Grecorum preoccupaverat terram illam* (K. 12 = 51₁₇₋₂₀). An anderer Stelle schreibt Anonymus, daß Árpád, der ungarische Heerführer, Salan durch Boten sagen ließ, er möge sich in das Land der Bulgaren begeben, von wo sein Urgroßvater herkam (... *terram Bulgarorum eat, und praevus suus descenderat* (K. 38 = 81₁₂).

Es ergibt sich die Frage, ob der Bericht des Anonymus, der aller Wahrscheinlichkeit nach von dem verschollenen *Gesta* aus dem 11. Jahrhundert herrührt, einen authentischen historischen Kern birgt? Durfen wir in Dux Salan, ferner in seinem Ahnherrn, dem großen Kean und in dem Bulgarenfürsten, der Salan Hilfe geleistet hat, historische Personen erblicken? Kann es historisch begründet werden, daß die Ungarn in ihrer neu eroberten Heimat auf Bulgaren gestoßen sind und diese und die ihnen beistehenden Griechen verjagt haben? Eine Reihe ungarischer Historiker befaßte sich mit diesen Fragen und ihre Meinungen darüber gehen auseinander.

Über die Gestalt des großen Kean gibt es zwei Anschauungen. Allgemein neigt man dazu, in diesem Namen, der vermutlich auf den türkischen Würdennamen Kagan zurückgeht (in den byzantinischen Quellen *καγάνος*, in den protobulgarischen Inschriften *каган*) eine historische Gestalt zu erkennen,⁴ doch gibt es allerdings auch Gegenstimmen, die ihn als erdichtet auffassen.⁵ Meiner Ansicht nach kann in Kean angesichts der

⁴ J. Melch, *A honfoglalás kori Magyarország* (Ungarn zur Zeit der Landnahme), Budapest, 1925–1929, S. 38–42; vgl. Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*. II, Berlin, 1958², 148–149, 332–334.

⁵ Gy. Györffy, *Formation d'Elals au IX^e siècle suivant les «Gesta Hungarorum» du Notaire Anonyme*, in *Nouvelles études historiques publiées à l'occasion du XII^e Congrès International des Sciences Historiques par la Commission Nationale des Historiens Hongrois*, I, Budapest, 1965, 27–53 S. 37. [Abkürzung: Gy. Györffy: *Formation*].

Aussage des Anonymus, laut welcher der große Kean Slaven und Bulgaren zwischen der Donau und der Theiß angesiedelt hat, unschwer der Bulgarenfürst Krum (803—814) erkannt werden. Wissen wir doch, daß dieser die vor den Franken fluchtenden Avaren unterjocht, die Grenzen des Bulgarenreiches nach Norden hin erweitert und den östlichen Teil des heutigen Ungarns seinem Reich einverleibt hat.⁶ Da zu jener Zeit die vollige Verslavung der Bulgaren noch nicht stattgefunden hat, entspricht die Angabe unserer Quelle zweifelsohne den damaligen Zuständen. Es sei hier erwähnt, daß laut einer Chronik aus dem 14. Jahrhundert der Ungarnkönig István I. Krieg gegen „Kean“ den Anführer der Bulgaren und Slaven geführt hat (SRH I. 315.). Dieser Kean ist aber selbstredend nicht identisch mit jenem älteren „*magnus Keanus*“ und wurde von den Forschern schon frühzeitig als der bulgarische Zar Samuel erkannt.

Gleich Keans wurde auch Salans historische Glaubwürdigkeit bezweifelt. Einer neueren Ansicht nach soll Anonymus (oder seine Quelle?) den Namen Salan nach dem Namen eines ungarischen Stammeshauptlings „Kalan“, der im 11. Jahrhundert zwischen der Donau und der Theiß gehaust hat, geprägt und hierauf das fiktive Reich dieses Salans gegründet haben.⁷ Dem widerspricht die voranstehende Tatsache, daß die östliche Zone des späteren Ungarns zu Krums Zeiten zum Bestand des bulgarischen Reiches gehört hat. Für die Voraussetzung, daß sie auch später unter bulgarischer Herrschaft gestanden habe, zeugt die Meldung über einen Kriege des Bulgarenfürsten Omortag (814—831), der im Laufe eines Feldzuges in der Theiß ertrank,⁸ ferner die durchaus glaubwürdige Aussage des Regino, daß die ländlichen Ungarn auch mit Bulgaren zu kämpfen hatten.⁹ Wenn auch kein positives Beweismaterial aus den Quellen zutage befördert werden konnte, dient doch vieles zur Bekräftigung der Ansicht, daß der Landstrich zwischen Donau und Theiß zur Zeit der Landnahme den Bulgaren unterstand. Der Großteil der Forscher bekennt sich zu dieser Ansicht.¹⁰ Meines Erachtens geht aus alledem hervor, daß die Gestalt des

⁶ D R zoff, *Die Bulgaren in ihren historischen, ethnographischen und politischen Grenzen*, Berlin, 1917 Karte Nr. II; W. N Slatarski, *Geschichte der Bulgaren*, I, Leipzig, 1918, 26, Karte III L. Halphen, *Les barbares Des grandes invasions aux conquêtes turques du XI^e siècle*, Paris, 1926, 312, F. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle*, Paris, 1926, 34—35; St. Runciman, *A History of the First Bulgarian Empire*, London, 1930, 50—52, 68; F Dvornik-*Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, Prague, 1933, 220, I. Kniezsa, *Ungarns Völkerschaften im XI. Jahrhundert* Budapest, 1938, 105; B Hóman, *Geschichte des ungarischen Mittelalters*, I, Berlin, 1940, 89; *История на България*. I², Sofia, 1961, 69.

⁷ Gy. Györffy, *Formation*, 38—39.

⁸ V. Beševlev, *Die protobulgarischen Inschriften*. Berlin, 1963, Nr 59, S. 285.

⁹ A Gombos, *Catalogus fontium historiae Hungariae*. III, Budapestini, 1938, ad a 889, 2039

¹⁰ G Fehér, *Bulgarisch-ungarische Beziehungen in den V.—XI. Jahrhunderten*, Pécs 1921, 132—134; J Melich, a.a.O., 15—17, 151—153; St Runciman, a a O., 81, I. Kniezsa, a.a.O., 105, B Hóman, a.a.O., 103.

Salan, wenn sie auch in keiner anderen Quelle auftaucht, nicht allein in der Einbildung des Autors des „Gesta“, sondern in Wirklichkeit gelebt hat.¹¹

Und wer mag jener bulgarische Heerführer gewesen sein, der Salan in seinen Kämpfen gegen die Ungarn zur Seite stand? Offenbar konnte es kein anderer, als der Bulgarenfürst Symeon sein, dem die Ungarn und ihre byzantinischen Verbündeten noch vor der Landnahme eine empfindliche Niederlage bereiteten und der dann die Petschenegen gegen die Ungarn gehetzt hat. Symeon hatte allen Grund dazu, Salan, der laut Anonymus sein Onkel (*avunculus*) war, mit Waffen zu unterstützen, da er dadurch der Eroberungslust der Ungarn zu steuern und den Sturz der bulgarischen Oberherrschaft nordlich der Donau zu verhüten verhoffte. Nach den verlorenen Schlachten jedoch sah er sich — wie Anonymus berichtet — genötigt, mit den Ungarn Frieden zu schließen und das von ihnen eroberte Gebiet zu raumen.¹²

Besondere Beachtung verdient jene, bereits erwähnte Aussage des Anonymus, laut welcher der große Kean, vermutlich also der Bulgarenfürst Krum den Landstrich des Salan „*auxilio et consilio imperatoris Grecorum*“ besetzt hat. Ähnliches lesen wir im Zusammenhang mit Menu-morouth, der bei Anonymus Herr über die Gegend der Flüsse Kreisch war und der den Boten Árpáds, als diese von ihm die Überlassung seines Besitzes forderten, zur Antwort gab, daß obzwar einst Attila dieses Stück Erde mit Gewalt seinem Urgroßvater raubte, vermag es nun — Dank der Gnade seines Herrn, des Kaisers von Konstantinopel — niemand mehr seinen Händen zu entreißen (...*qui etiam violenta manu rapuerat terram hanc ab athavo meo, sed tamen modo per gratiam domini mei, imperatoris Constantinopolitani nemo potest auferre de manibus meis* (K. 20 = 61₂₋₅). Anschließend sei noch erwähnt, daß Ajtony (Achtum), eine aus mehreren Quellen gekannte, historisch beglaubigte Persönlichkeit, dem am Anfang des 11. Jahrhunderts das Gebiet links der Theiß unterstand und der in Tschanad ein griechisches Monasterium errichtet hat, seine Machtstellung der Gerardus-Legende nach den Griechen verdankte (*Acceptit autem potestatem a Grecis* (SRH II. = 490₂₋₃).

Es ist schon deshalb nicht anzunehmen, daß diese drei Berichte alle der Einbildung der Autoren des „Gesta“, bzw. der Legende entsprungen sind, weil sich in ihnen eine gelaufene, immer wieder verlaubliche byzantinische Auffassung offenbart: der Kontinuitätsgedanke, der Glaube an die Einheit des römischen Reiches, der in Byzanz fortlebte und nicht bloß in den Novellen des Justinianos aufscheint, sondern noch in der goldenen Bulle

¹¹ G. Fehér, a a O., 132; J. Melich, a a O., 17.

¹² D. Ruzoff a a O., Karte IV; W. N. Slatarski, a a O., 52, Karte V; St. Runciman, a a O., 149–150.

des Kaisers Isaak Angelos im Jahre 1187 seinen Niederschlag findet¹³. Im Anspruch der byzantinischen Kaiser auf die Weltherrschaft haben wir es mit einem tief verwurzelten, in die Zeit des alten römischen Reiches zurückreichenden Bewußtsein zu tun. Um diese alte These aufrechtzuhalten, setzten die byzantinischen Herrscher alles daran, die „Barbaren“ dem Kulturkreis der christlichen Völker einzuverleiben, wobei sie an der Gesinnung festhielten, daß die einstigen Provinzen des ungeteilten römischen Reiches, jene, die durch die Machtaufteilung im Jahre 395 unter westromische Herrschaft gerieten, inbegriffen, unabänderlich unter byzantinischer Oberhoheit stünden, auch wenn sie inzwischen zum Teil von „Barbaren“ besetzt wurden. Sie machten ihren Rechtsanspruch auf die Oberherrschaft auf die Art geltend, daß sie den auftauchenden Völkergruppen Landstriche als Geschenk zuwiesen, wogegen diese die byzantinischen Interessen zu wahren und seine Grenzen vor feindlichen Angriffen zu schützen hatten. Eine Fülle von Fällen liegt vor, wo Byzanz Fremdvölker innerhalb und außerhalb seiner Grenzen ansiedelt. Die Goten zum Beispiel wurden mit der Genehmigung des Kaisers Theodosios II. in Thrakien ansässig.¹⁵ 456 wurde den Ostgoten als den Verbundeten des Reiches vom Kaiser Markianos der mittlere und südliche Teil von Pannonien als Wohnsitz zugeteilt.¹⁶ Kaiser Zenon gestattete den Goten das westliche Reich zu besetzen.¹⁷ 546 bot Kaiser Justinianos den Longobarden auf dem Gebiet von Pannonien und Noricum eine provisorische Heimat, worauf auch sie zu Verbundeten des Reiches wurden.¹⁸ 558 traten die Boten der Avaren mit der Bitte an Justinianos heran, ihnen ein Stück Erde zuzuweisen, was dann im Jahre 562 auf die Fursprache einer zweiten Gesandtschaft hin auch geschah: Pannonia secunda, die früher den christianisierten Herulen, die sich mit Byzanz gegen die Gepiden verbundeten, zugefallen war, wurde nun den Avaren als Wohnsitz verliehen.¹⁹ 568 beruft sich Kaiser Justinos II. im Laufe der Verhandlungen, die er mit den Boten der Avaren führt, auf den Umstand, daß sein Vorgänger Justinianos die Ge-

¹³ F. Dolger, *Die Kaiserurkunde der Byzantiner als Ausdruck ihrer politischen Anschauungen*, in: *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, Ettal, 1953, 9–33, S. 26

¹⁴ O. Treitinger, *Die ostromische Kaiser- und Reichsidee nach ihrer Gestaltung im hofischen Zeremoniell*, Jena, 1938, 161; F. Dolger, *Ungarn in der byzantinischen Reichspolitik*, in: ΠΑΡΑΣΠΟΡΑ, Ettal, 1961, 153–177, S. 154; vgl. C. Jireček, *Geschichte der Serben I*, Gotha, 1911. 107.

¹⁵ Prokopios, *De bello Vandalico*. I. 3, = ed. Haurly I. 317₉₋₁₃ (βασιλέως δόντος), *De bello Gothico* I.1.=Haurly II. 5₉₋₁₀ (δόντος βασιλέως), Theophanes, ed. de Boor 94₁₉₋₂₃ (Θεοδοσίου τοῦ νέου ἐπιτρέψαντος), Konstantinos, *De administrando imperio*, ed. Moravcsik 25₂₅₋₂₆ (Θεοδοσίου τοῦ νέου ἐπιτρέψαντος).

¹⁶ Jordanes, *Getica*, § 264 (*Gothi...accipientesque Pannoniam*)

¹⁷ Prokopios, *De bello Vandalico* L. 3=Haurly I 317₉₋₁₁ (βασιλέως δόντος), Theophanes 94₂₃₋₂₄ (Ζήνωνος... ἐπιτρέψαντος), Konstantinos, *De administrando imperio* 25₂₉ (Ζήνωνος... ἐπιτρέψαντος).

¹⁸ Prokopios, *De bello Gothico* III 33=Haurly II.443₈₋₂₁ (βασιλεύς... ἐδωρήσατο).

¹⁹ Prokopios, *De bello Gothico* II.14=Haurly II 213₁₄₋₂₁ (Ἰουστινιανός... δωρησάμενος), III.34=Haurly 444₉₋₁₀ (δόντος βασιλέως), Menandros fr. 1=*Excerpta de legationibus*, ed. de Boor 442₉₋₁₇; fr. 4= 443₂₉₋₃₃

gend um Sirmium den Gepiden zukommen ließ.²⁰ Ebenso ist es bekannt, daß laut Konstantinos Porphyrogennetos die Kroaten und die Serben vom Kaiser Herakleios auf byzantinischem Boden angesiedelt wurden.²¹

Angesichts dieser Beispiele ist es klar, daß nicht allein die byzantinischen Kaiser ihren Rechtsanspruch auf das spätere Ungarn aufrecht erhielten, sondern daß auch bei den einander folgenden Völkern das Bewußtsein fortlebte, der rechtsmäßige Besitz von Gebieten, die zur byzantinischen Interessensphäre gehören, könne nur durch die Gutheißung ihres „Zwingherren“, des byzantinischen Kaisers gesichert werden. Diese Anschauung erhellt aus den Worten des Salan und Menemorouth als sie sich laut Anonymus auf die „Greci“ und den „*imperator Constantinopolitanus*“ als ihren Gönner und Beschützer berufen, worauf jedoch Árpád zu wiederholten Malen als Gegenargument anführt, Attila, der ehemalige Herr dieses Landes sei sein Urgroßvater (*proavus*) gewesen und daher fällt ihm das Recht auf das Gebiet seiner neuen Heimat zu (K. 14 = 53₂₇ – 54₁; K. 19 = 59₇₋₁₁). Daß bei den Ungarn zur Zeit der Árpáden der Glaube an die hunnisch-ungarische Verwandtschaft noch gegenwärtig war und daß hier der Autor des „Gesta“ zweifelsohne auf Grund der verschollenen Hunnenchronik diese Überlieferung aufleben läßt, bedarf keiner weiteren Beweise.

Wie wir schon erwähnt haben, hebt Anonymus mit Nachdruck die bedeutende Rolle hervor, die die griechischen Hilfsverbände in der Heerführung der Bulgaren gegen die Ungarn gespielt haben. Manche halten dies für einen Anachronismus und meinen, die Schilderung des bulgarisch-griechischen Zusammenwirkens gelte für jenes Zeitalter, da Bulgarien den Eroberungen des Basileios II. zufolge Byzanz unterstand (1018–1186) und der Autor des „Gesta“ hätte hier wie auch anderswo die zeitgenössischen Verhältnisse in die Zeit der Landnahme zurückversetzt.²² Es gibt neuerdings auch eine Meinung, die das Anführen der Griechen hier als freie Erfindung des Anonymus auffaßt, welche im Zusammenhang des oben erwähnten „*Portus Grecorum*“ entstanden sein mag.²³ Unseres Erachtens ist keine der beiden Erklärungen stichhaltig. Wenn auch keine andere Quelle darüber sich ausläßt, liegt es durchaus im Bereich der Möglichkeit, daß Leon der Weise dem Dux Salan und dem an seiner Seite kämpfenden Dux Bulgarorum, das heißt dem Fürsten Symeon Waffenhilfe gegen die Ungarn gesandt habe.²⁴ Obzwar die Ungarn im Jahre 894 als Verbündete von Byzanz gegen die Bulgaren zogen, gestaltete sich die Lage nach dem Friedensschluß im Jahre 896 ganz anders und es ist anzunehmen, daß sich die zu

²⁰ Menandros fr. 9 = *Excerpta de legationibus* 197₉₋₁₁ (χώραν ἀπένειμε)

²¹ *De administrando imperio* 31₁₇₋₂₀ (Ἡρακλείου τοῦ βασιλέως κελεύσει... κατεσκήνωσαν), 32₇₋₁₂ (ὁ... βασιλεὺς παρέσχεν τόπον εἰς κατασκήνωσιν), 32₂₁₋₂₉ (κατεσκήνωσεν ὁ βασιλεὺς).

²² G. Fehér, a. a. O., 132, 134–135.

²³ Gy Gyorffy, *Formation*, 39.

²⁴ St. Runciman, *The Emperor Romanus Lecapenus and his Reign*. Cambridge, 1929

jeder Zeit elastische byzantinische Diplomatie dieser neuen Lage angepaßt hat. Symeon und Leon der Weise lebten bis zum Tode des letzteren (912) in ungetrubtem Frieden miteinander. Die Kämpfe, die dem Friedensschluß vorangingen, wirkten wohl in Leons Bestreben nach, den Landstrich, den die Bulgaren einst von seinem Vorfahren empfangen hatten, für sie zu sichern, bzw. die nordlichen Aspirationen des Symeon zu unterstützen, um damit einem etwaigen, gegen Byzanz gerichteten bulgarischen Angriff vorzubeugen.

Was sich vom Obengesagten ableiten läßt, ist, daß Kean, Salan und der „dux Bulgarorum“, von denen wir bei Anonymos lesen, historisch beglaubigte Gestalten zu sein scheinen, daß die Idee der byzantinischen Oberherrschaft in den Bulgaren, die vor der Landnahme auf dem Gebiet von Ungarn gelebt haben, lebendig war und daß in den Kämpfen, die die ländlichen Ungarn mit Bulgaren und Griechen gefochten haben, historische Geschehnisse aufscheinen. All dies mochte dem Verfasser des „Gesta“ durch mündliche Überlieferung übermittelt worden sein. Wieweit Anonymos oder seine Urquelle durch Hinzufügung frei erfundener Einzelheiten über die historische Wahrheit hinausgeht, kann mangels verschrifteten Beweismaterials nicht ermittelt werden.

LES ACTES DE SAINT SABAS LE GOTH (BHG³ 1607)

— HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE —

PETRE Ş. NĂSTUREL (Bucarest)

L'intérêt de l'hagiographie pour les recherches historiques n'a plus besoin d'être souligné. Même si ce genre de sources s'avère plutôt parcimonieux pour l'histoire de la Roumanie, les exemples fournis par la Vie de Saint Jean le Nouveau et surtout par celle du patriarche saint Niphon de Constantinople suffisent à lui faire reconnaître droit de cité. Tel est également le cas de la Passion de Saint Sabas le Goth. Cette mine d'informations sur le IV^e siècle a été reconnue à son juste prix par maints savants étrangers. Seuls les chercheurs roumains — et la chose est plutôt curieuse — ne lui ont guère prêté attention, ou même l'ont utilisée superficiellement, quand ce ne fut pas erronément. Et pourtant son dernier éditeur, l'illustre bollandiste Hippolyte Delehaye, n'a pas hésité à voir dans ce texte « une des perles de l'hagiographie antique »¹. Mgr A. Ehrhard le qualifie par ailleurs de « ein historisches Dokument ersten Ranges »².

Les savants qui se sont penchés sur les Actes de la passion de Saint Sabas le Goth les ont étudiés avant tout sous l'angle de l'histoire du peuple goth. Sans ignorer les importants résultats de leurs conclusions, l'historiographie roumaine se doit d'en discuter les informations pour mieux faire connaître certains aspects du passé de notre pays. Les ayant confrontés avec les données obtenues jusqu'ici par l'archéologie roumaine, nous avons été profondément impressionné par l'historicité des faits con-

¹ H. Delehaye, *Saints de Thrace et de Mésie*, « Analecta Bollandiana », XXXI (1912), p. 291.

² Cf. « Byzantinische Zeitschrift », XXII (1913), p. 255.

signés dans les Actes. C'est ce que nous essayerons d'établir dans ces quelques pages écrites, avec reconnaissance et affection, pour le Professeur Nicolas Bănescu auquel nous lient vingt-cinq ans d'intimité et d'admiration. Il se trouve d'ailleurs que le premier séminaire de byzantinologie auquel nous participâmes en novembre 1943 portait également sur un texte hagiographique : la Vie de Porphyre, évêque de Gaza. Le commentaire philologique et historique lumineusement proposé par le Maître nous a depuis lors attiré vers la lecture de cette catégorie de sources byzantines. En lui rendant hommage ici, nous acquittons donc en quelque sorte une dette ancienne. *Cuique suum.*



Avant d'examiner l'intérêt historique de la Passion de saint Sabas, il n'est peut-être pas tout à fait inutile d'en rappeler le contenu : ne disions-nous pas tout à l'heure que ces Actes sont encore très mal connus en Roumanie ?

Voici donc en l'espèce la déposition que fit en l'an 373/374 l'Eglise de Gothie à celle de Cappadoce, à laquelle elle remit par la même occasion les reliques du martyr ³.

Sabas était par sa naissance de race gothe et chrétien depuis son bas âge. Pratiquant la vraie foi parmi un peuple arriéré et pervers, il prêchait d'exemple à ses congénères ; aussi fut-il persécuté à plusieurs reprises, quand les chefs des Goths se mirent à inquiéter le christianisme. C'est ainsi qu'une fois qu'ils voulaient contraindre les chrétiens à consommer des offrandes aux idoles, certains des villageois de la localité — κώμη — où vivait Sabas, conseillèrent à leurs parents et à leurs proches de faire semblant de se plier à leur volonté afin de tromper leurs ennemis. Mais Sabas, non content de n'y point toucher, déclara vertement que quiconque se prêterait à ce subterfuge était indigne de s'appeler chrétien. Le résultat de son intervention fut que nul n'osa se souiller par un geste impie. Ceux qui avaient machiné la chose expulsèrent alors le gênant du village.

Peu après on l'y rappela.

A quelque temps de là, quand une seconde persécution se déclencha — « selon l'habitude des Goths » —, certains des villageois païens qui offrirent des dons aux dieux durent jurer, en présence du persécuteur (διώκτης), qu'il n'y avait aucun chrétien dans leur village. C'est alors

³ Voir le texte publié par H. Delehaye, *op. cit.*, p. 216 — 221. Nous datons la lettre de l'Eglise de Gothie en fonction de la date du martyr de S. Sabas et de la datation attribuée à l'épître CLXIV de saint Basile (infra, note 5).

que Sabas intervint au beau milieu de l'assemblée : « Que personne ne s'avise de jurer pour moi, car je suis chrétien » déclara-t-il. Les paysans paiens, qui n'en tenaient pas moins à cacher leurs autres congénères chrétiens, se résignèrent à jurer qu'il n'y avait que ce seul chrétien parmi eux. Le persécuteur s'étant enquis de la fortune du trublion se gaussa de lui en apprenant qu'il n'avait pour tout avoir que l'habit qu'il portait. « Pareil individu, déclara-t-il, ne saurait ni être utile ni faire du tort », et il le fit chasser derechef.

Après quoi éclata la grande persécution contre l'Eglise (celle d'Atharic de 372). Pâques approchait. Sabas partit alors pour une autre ville — εἰς ἑτέραν πόλιν — afin d'y retrouver le prêtre Gouththicas pour célébrer auprès de lui cette si grande fête. En route il eut une vision lui enjoignant de rebrousser chemin et de se rendre chez le prêtre Sansalas. « Sansalas a quitté le pays » répliqua Sabas au mystérieux personnage, gigantesque et resplendissant de lumière, qui lui était apparu. Les Actes précisent ici que Sansalas fuyant la persécution s'était réfugié en Roumanie, c'est-à-dire quelque part dans l'Empire d'Orient. Mais Sabas ignorait qu'il était revenu pour célébrer les Pâques. La neige qui se mit à tomber eut tôt fait de barrer la route à Sabas qui, conscient du prodige, fit demi-tour et alla trouver Sansalas, lequel se réjouit de le revoir. Sabas lui raconta alors, ainsi qu'à plusieurs autres chrétiens qui se trouvaient là, la vision dont il avait été favorisé. Puis l'on célébra la fête pascale.

La troisième nuit après cette solennité, Atharidos, fils du roitelet (βασιλισκός) Rhothestéos, accompagné d'une bande de brigands, fit irruption dans le village où vivait Sansalas. Ils s'emparèrent du prêtre et de Sabas qui dormaient sous le même toit. Sansalas fut emmené en charrette et Sabas entraîné, pieds nus et dévêtu, à travers les vallons — διὰ τῶν ναπῶν — que les malfaiteurs avaient incendiés. Et ils ne se firent pas faute de le frapper à coups de bâtons et à coups de fouets. Le lendemain matin Sabas leur fit voir qu'il était indemne. Ils lui lièrent alors les bras au moyeu d'un chariot et les pieds à un autre et le tourmentèrent jusque tard dans la nuit. Les bourreaux dormaient quand une femme vint détacher le prisonnier : elle s'était levée de bonne heure pour préparer à manger aux gens de la maison. Sabas, toujours intrépide, demeura sur place et même lui prêta un coup de main.

Le jour venu, quand Atharidos apprit la chose, il fit suspendre Sabas par les mains à une poutre de la maison. Bientôt après ses suppôts vinrent lui présenter ainsi qu'au prêtre des offrandes sacrifiées aux idoles. S'ils en mangeaient, ils échapperaient à la mort. Sansalas répondit aux envoyés du chef goth : « Nous ne mangeons pas de cela, car cela ne nous est point permis. Mais priez plutôt Atharidos d'ordonner qu'on nous crucifie ou qu'on nous mette à mort de toute autre manière qu'il voudra. »

Sabas ne se contenta pas de repousser lui aussi la proposition des païens : il alla jusqu'à insulter et maudire Atharidos.

A cette nouvelle, Atharidos donna l'ordre de mettre à mort Sabas. Ses serviteurs laissant le prêtre immobilisé par ses liens, se saisirent du récalcitrant pour l'emmener noyer dans une rivière portant le nom de Μουσαῖος. Sabas, soucieux également du bonheur de Sansalas dans l'au-delà, s'intéressa de son sort. « Ce n'est pas ton affaire de décider pour lui », lui fut-il répondu. Tout le long de la route, Sabas rendit grâces à Dieu du martyr qui l'attendait. Arrivés au bord de l'eau, ses gardes se consultèrent entre eux : « Allons, relâchons cet innocent. D'où Atharidos le saura-t-il ? »

Mais Sabas s'opposa catégoriquement à leur bonne volonté envers lui, de peur de se voir ravir le fruit de ses souffrances. Ils le descendirent alors dans la rivière tandis qu'il remerciait encore Dieu et — sans doute le niveau de l'eau était-il très bas — ils lui maintinrent la tête sous l'eau à l'aide d'une perche qu'ils lui appuyèrent sur la nuque. Il n'avait que 38 ans.

Puis ses bourreaux retirèrent son corps de la rivière et l'abandonnèrent sans sépulture. Les chiens et autres bêtes ne touchèrent pas à son cadavre que « des mains fraternelles — des chrétiens donc — ensevelirent ».

A quelque temps de là le duc de Scythie mineure, Junius Soranus, l'homme craignant Dieu, envoya de Romanie dans le barbaricum des gens sûrs chargés de lui rapporter les reliques du martyr. Et il en fit don à sa patrie, la Cappadoce, avec la permission du clergé de Gothie.

La lettre de cette Eglise à celle de Cappadoce, qui constitue les Actes de la Passion de saint Sabas le Goth, s'achève avec le souhait que les Cappadociens honorent à l'avenir chaque année le jour du martyr de Sabas.

La date de sa mort est clairement indiquée dans ce document par a mention du consulat de Flavius Modestus et de Flavius Arintheus, sous les augustes (*empereurs*) Valentinien et Valens, ce qui correspond à l'an 372⁴.

La correspondance de saint Basile le Grand semble renfermer des allusions à la translation des restes de saint Sabas en Cappadoce, à Césarée même, de toute évidence. Nous nous contenterons de rappeler la lettre CLXIV, adressée, semble-t-il, en 374 à l'évêque de Thessalonique, Ascholius. C'est qu'on y lit en effet cette précieuse information : « ... nos âmes sont revenues à cette félicité d'antan, depuis qu'une lettre nous est venue d'une terre lointaine florissante de la beauté de l'amour et qu'un martyr a immigré chez nous venant de chez les Barbares d'outre-Danube, procla-

⁴ Il faut tenir compte de l'apparat critique établi par Delehay, p. 221.

mant par lui-même la rigueur de la foi qui y règne . . . quand nous avons vu l'athlète, nous avons déclaré bienheureux son entraîneur qui recevra lui aussi du juste Juge la couronne de la justice, parce qu'il en a fortifié beaucoup en vue de la lutte pour la religion. »⁵

De même la lettre CLXV, écrite en 374 également et adressée au même Ascholius, Cappadocien lui aussi comme Basile, contient cet intéressant paragraphe : « Tu as honoré le sol de ta patrie d'un martyr qui a récemment fleuri sur le sol barbare qui est voisin du vôtre. »⁶

Certains commentateurs de ces lettres ont supposé qu'elles avaient été envoyées en réalité à Junius Soranus, gouverneur de la Scythie mineure (Dobroudja), en dépit de la tradition manuscrite qui les adresse à Ascholius. Personnellement nous ne voyons pas de motifs suffisants pour révoquer en doute l'attribution des manuscrits. Certes, les Actes de saint Sabas précisent que le duc de Scythie était originaire de Cappadoce. Mais rien n'empêche qu'il en ait été de même de l'évêque de Thessalonique. Et l'on comprend que le pontife, chargé par Basile le Grand de lui fournir des reliques, se soit adressé à leur concitoyen Soranus, dont le gouvernement était en frontière avec la Gothie alors en butte aux persécutions sanglantes d'Athanaric.

D'aucuns ont observé que si le prêtre Gouththicas semble porter un nom goth, en revanche son confrère en portait un cappadocien ou phrygien⁷. Et même on lui attribuerait volontiers la rédaction de la lettre de l'Eglise de Gothie à celle de Cappadoce⁸. En effet les détails de cette lettre, pris en quelque sorte sur le vif, dénotent à tout le moins qu'elle fut écrite sinon par un témoin oculaire, du moins par une personne informée par Sansalas lui-même : il n'est dit nulle part que le prêtre ait été mis à mort lui aussi. Et les mains fraternelles qui ensevelirent Sabas furent peut-être bien les siennes. Personnellement nous sommes tenté de voir dans un anonyme destinataire d'une lettre de saint Basile — la lettre CLV — qualifié d' *ἀλείπτης*, « maître de gymnase » (selon la traduction d'Yves Courtonne), auquel le grand docteur de Cappadoce demandait d'envoyer des reliques de martyrs à leur patrie — l'homme connaissait en effet des missionnaires partis pour la Scythie — le « manager », l'entraîneur, comme nous nous sommes exprimé plus haut, du martyr d'outre Danube. C'est que ce terme imagé d' *ἀλείπτης* ne saurait être utilisé en l'espèce au caprice de la plume. Cet « entraîneur » n'aura-t-il pas été

⁵ Saint Basile, *Lettres*, (éd. Y. Courtonne), II, Paris, 1961, p. 98 (nous retraduisons le texte).

⁶ *Ibid*, p. 101.

⁷ L. Schmidt, *Geschichte der deutschen Stamme. Die Ostgermanen*, 2^e éd., Munich, 1934, p. 237.

⁸ H. Delehay, *op. cit.*, p. 291.

Sansalalas en personne? C'est là une hypothèse que nous croyons devoir soumettre à plus sagace que nous⁹.



Venons-en maintenant au commentaire (partiel)¹⁰ d'ordre historique et archéologique des Actes de Saint Sabas.

L'historiographie roumaine, nous l'avons déjà signalé, leur a accordé jusqu'ici assez peu d'attention. Pour Vasile Pârvan, Sabas était un Grec de Cappadoce. Mais le texte précise qu'il était de race gothe! Il en fait un missionnaire, ce qui ne concorde guère avec le récit de sa Passion, à moins d'entendre ce mot au sens de chrétien militant. Pârvan identifie enfin la rivière Mousaios avec le Buzău, rivière de Roumanie, affluent du Siret¹¹.

Chose plutôt étonnante, Nicolas Iorga note que Sabas et Nicéas subirent le martyre sur notre sol sous Athanaric, mais se montre d'avis qu'en dehors de l'hypothétique identification du Buzău, les Actes de Saint Sabas ne renferment rien qui vaille pour l'histoire¹².

De son côté le Professeur D. M. Pippidi se limite à citer le martyre de saint Sabas pour illustrer d'un exemple l'opposition païenne à la diffusion du christianisme¹³. Mais nous avons vu que même l'entourage d'un chef goth comme Atharidos nourrissait de la sympathie pour les adeptes de la nouvelle religion.

Le regretté professeur P. P. Panaitescu est le premier à avoir insisté sur l'importance des informations des Actes qui attestent l'existence de communautés paysannes au IV^e siècle sur le territoire de notre pays. La pauvreté de Sabas lui permet même d'affirmer qu'une différenciation sociale existait déjà parmi les Goths. La solidarité des paysans païens ne lui a pas échappé et il y voit l'indice de l'organisation du village en communauté. Il admet enfin que la rivière où Sabas fut noyé est le Buzău¹⁴.

⁹ Saint Basile, *vol. cit.*, p. 80—81. Sur ἀλείπτης (v. aussi lettre CLXIV, ligne 33), P. Chautraîne, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, I, Paris, 1968, p. 57, s. v. ἀλείψω.

¹⁰ Le présent travail, résumé d'une étude plus fouillée, laisse de côté, en raison du peu d'espace dont il dispose, divers autres problèmes soulevés par cette riche source d'informations qu'est la Passion de saint Sabas.

¹¹ V. Pârvan, *Contribuți epigrafice la istoria creștinismului daco-roman* [Contributions épigraphiques à l'histoire du christianisme daco-roman], Bucarest, 1911, p. 156—157; Idem, *Considerații asupra unor nume de rîuri daco-scitice*, «Memoriile secțiunii istorice» de l'Académie roumaine, III^e série, I, 1923, p. 11—12.

¹² N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la Romanité orientale*. II, Bucarest, p. 130, mais v. pourtant p. 72.

¹³ D. M. Pippidi, *Contribuți la istoria veche a României* [Contributions à l'histoire ancienne de la Roumanie], Bucarest, 1958, p. 247, ou 2^e éd., Bucarest, 1967, p. 495—496.

¹⁴ P. P. Panaitescu, *Oștea l'ir'v'isăă în Țara Românească și Moldova. Orinduirea feudală* [La communauté paysanne en Valachie et Moldavie], Bucarest, 1964, p. 23. Avant lui déjà Sc. Lambrino avait attiré l'attention sur la Vie de Saint Sabas: Sc. Lambrino, *Die Scythia Minor und der dako-getische Romanismus*, in *Siebenburgen*, I, Bucarest, 1943, not. p. 192—194.

L'Histoire de l'Eglise roumaine de Gh. Moisescu accorde, à juste titre, trois pages à saint Sabas, dont elle résume les Actes. On y remarque l'existence de villes¹⁵ et de villages possédant des églises dans la région de Buzău ; l'architecture des maisons ; l'organisation de paroisses chrétiennes bien organisées et leurs étroites relations avec la Scythie mineure et la Mésie ; l'appui accordé au christianisme par les païens des campagnes ; l'orthodoxie, sans trace d'arianisme, de Sabas et de ses congénères¹⁶.

Contentons-nous de ces exemples. On le voit, ce sont surtout Panaitescu et Moisescu qui ont le mieux senti l'intérêt de cette source négligée de l'histoire de la Roumanie.

A l'étranger, en revanche, maints savants comme H. Delehay, J. Zeiller, L. Schmidt, E. A. Thompson, d'autres encore, y ont largement puisé pour leurs travaux d'hagiographie, d'histoire de l'Eglise ou d'histoire du peuple goth¹⁷.

En ce qui nous concerne, nous nous permettrons d'exposer certaines de nos observations de caractère historique et archéologique en marge de la Passion de saint Sabas.

Commençons par les premières.

Sabas étant mort en 372 à l'âge de 38 ans, il en résulte qu'il sera né en 334. Comme il était chrétien depuis sa petite enfance (ἐξῆτι νηπίου), on peut supposer que ses parents l'étaient aussi. Voilà un détail qui précise la chronologie encore assez débattue de la présence du christianisme dans notre pays : il y existait au moins à cette date déjà, sinon plus tôt, comme nous l'admettons du reste, du moins dans les rangs d'une partie de la population daco-romaine. En 372 la nouvelle croyance comptait donc au moins trente ou quarante ans d'apostolat parmi les populations gothes au nord du Danube¹⁸. Le nom cappadocien porté par

¹⁵ Observation déjà faite par Sc. Lambrino, *op. cit.*, p. 193. Voir aussi I. Barnea dans R. Vulpe et I. Barnea, *Din istoria Dobrogei. Romanii la Dunărea de jos* [De l'histoire de la Dobroudja Les Romains au Bas-Danube], Bucarest, 1968, p. 398. Le prof. Radu Vulpe veut bien nous suggérer que cette ville pourrait être un ancien camp romain, du genre de celui qui existe au voisinage de Pietroasa, dans la région de Buzău précisément ; cf. Ecaterina Dunăreanu-Vulpe, *Tezaurul de la Pietroasa*, Bucarest, 1967, p. 47-49.

¹⁶ Gh. Moisescu, Șt. Lupșa et Al. Filipășcu, *Istoria Bisericii române* [Histoire de l'Eglise roumaine], Bucarest, I, 1957, p. 62-64.

¹⁷ H. Delehay, *op. cit.*, *loc. cit.*, J. Zeiller, *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*, Paris, 1918, p. 429-432 ; L. Schmidt, *op. cit.*, p. 234-239 ; E. A. Thompson, *The Visigoths in the time of Ulfila*, Oxford, 1966, notamment, p. 64-77. Signalons encore pour son érudition (on y trouvera notamment une bibliographie très ample relative à saint Sabas) la belle étude de Enrica Folheri, *Saba Goto e Saba Stratelata*, «Analecta Bollandiana», LXXX (1962), p. 249-307 (notons en passant que l'Eglise orthodoxe roumaine fête Saint Sabas le 18 avril, bien qu'il mourût le 12. Le Prof. I. R. Mircea nous signale une version slave de sa Passion dans un ménée du XV^e s. du monastère de Putna : ms. sl. 51-565-571, ff 177-178, à ajouter à celui de Moscou indiqué par E. Folheri, *op. cit.* p. 255, n. 8).

¹⁸ Voir aussi Gh. Moisescu, *op. cit.*, p. 51-71.

Sabas¹⁹ n'infirmé nullement son appartenance à quelque tribu de Goths : le christianisme de son peuple avait, on le sait, de solides racines cappadociennes — qu'on se souvienne de l'origine de Wulfila ou de certains détails de la correspondance de saint Basile le Grand. A la même époque le Cappadocien Eutychès prêchait le Christ parmi les Goths²⁰. Dans ces conditions on comprend mieux la fuite d'un moment du prêtre Sansalas en Romanie. Orose par ailleurs mentionne que, si nombre de chrétiens reçurent la couronne du martyr sous Athanaric, « plurimi in Romanam solum non trepidi, velut ad hostes, sed certi, quia ad fratres, pro Christi confessione fugerunt »²¹. Le don des reliques de Sabas n'avait pas seulement pour but de les mettre à l'abri de la profanation ; il constituait aussi une marque de gratitude particulière que les chrétiens du nord du Danube, par l'entremise de leur clergé, adressaient en quelque sorte à l'Eglise-mère cappadocienne et à celle de Scythie mineure.

Si les Actes de saint Sabas parlent des persécutions gothes comme d'une chose courante, ils mettent objectivement l'accent sur les sympathies des païens — mieux dit, des non-convertis — pour leurs congénères chrétiens. Et pas seulement dans les villages, mais aussi dans les entours des chefs de tribus. Et nous n'hésitons pas à affirmer, à la lecture de la Passion de saint Sabas, qu'il existait une symbiose de toutes les couches de la population gothe, chrétienne et païenne, qui allait bientôt assurer la conversion de tout ce peuple²². Rappelons que Sabas ne fut pas le seul martyr des persécutions d'Athanaric. Mais il est inexact, à notre avis du moins, d'imputer à ce prince directement la mort de Sabas. Les actes parlent en effet d'Atharidos, fils de Rhothestéos. Le nom du père d'Athanaric est inconnu. En 372 ce personnage n'avait nullement besoin d'être présenté comme fils d'un roitelet du nom ci-dessus. Sa gloire dépassait celle de l'inconnu Rhothestéos. Tandis qu'Atharidos, lui, avait besoin d'exciper du prestige, modeste, de l'auteur de ses jours. Il est vrai que le Synaxaire de l'Eglise de Constantinople parle d'Athanaric au lieu d'Atharidos. A notre avis il y a là une correction introduite par un scribe semi-docte, qui avait connaissance par ses lectures, des persécutions fomentées par Athanaric. En réalité rien ne nous autorise à ne pas prêter foi aux deux manuscrits sur lesquels H. Delehaye a établi son édition. Outre cela, il nous faut signaler dans l'onomastique des Goths des noms comme Athalaric, Athanagild, Athanaric...²³. C'est pourquoi nous con-

¹⁹ L. Schmidt, *op. cit.*

²⁰ Saint Basile, *vol. cit.*, p. 98.

²¹ Paul Orose, VII, 32, 9 (= *Fontes latini historiae Bulgaricae*, I, Sofia, 1958, p. 211—212).

²² J. Zeiller, *op. cit.*, p. 519—587.

²³ H. Delehaye, *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae* . . ., Bruxelles, 1902, c. 608 (voir aussi à l'index) Nous recueillons les autres noms gothiques dans l'admirable ouvrage de P. Riché, *Education et culture dans l'Occident barbare. VI^e—VIII^e siècle*, Paris, 1962, à l'index ; pour Atharid = Aderith, v. Wrede, cité par L. Schmidt, *op. cit.*, p. 231.

sidérons cet Atharidos, responsable direct du martyre de Sabas, comme l'un des *μεισιτᾶνες*, chefs de tribus, signalés dans les Actes.

Les Actes nous parlent d'églises aussi bien à la campagne (celle desservie par Sansalas) que dans une ville (celle dont Gouththicas était le prêtre). L'archéologie roumaine n'a pas encore rencontré de restes d'édifices de ce genre pour le IV^e siècle. Et pour cause, selon nous. C'est qu'en effet les textes de l'époque sont nombreux qui témoignent de l'existence de tentes servant d'églises chez les Goths²⁴. Certes la Passion de saint Sabas mentionne également des demeures (à remarquer qu'elle ne parle jamais de tentes). Mais il reste à voir si elles ne constituaient pas les maisons habitées par les éléments indigènes daco-romains. On sait que l'architecture des paysans daces, immortalisée par la Colonne Trajane subsiste encore partiellement en Roumanie²⁵.

Insistons enfin sur la bonne entente qui, selon le témoignage de la Passion de saint Sabas, unissait les éléments païens et chrétiens des campagnes de la Gothie. C'est qu'ils étaient unis avant tout par les liens du sang et de l'amitié. Or il convient de signaler ici que ce tableau lumineux d'une société tolérante, on le rencontre aussi dans les nécropoles gothes de la civilisation de Sintana de Mureș-Tcherniakhov, ainsi nommée d'après les deux stations éponymes respectivement de Roumanie et d'U.R.S.S.

L'examen en effet de l'orientation et du mobilier funéraire des tombes appartenant aux nécropoles de cette civilisation montre la présence, à côté de tombes à inhumation ou à incinération, de sépultures orientées Ouest-Est et ne renfermant aucune sorte d'offrande; les rares objets retrouvés avec les squelettes ne représentent que des restes du costume des défunts ou des pièces de parure. L'absence des offrandes rituelles notamment indique clairement que nous sommes en présence de tombes chrétiennes. Et l'on établira sans peine une liaison entre le tableau de la société du nord du Danube au IV^e siècle, telle que l'évoque à l'esprit des lecteurs la Passion de saint Sabas, d'une part, et l'image matérielle de la même société, telle que l'ont conservée les nécropoles. Symbiose, depuis seize siècles, dans la vie comme dans la mort. Cette tolérance touchante des Goths les uns pour les autres, en dépit des divergences de croyances, attestée maintes fois par les cimetières fouillés par les archéologues roumains et soviétiques, revêt tout son sens, toute son éloquence pour peu qu'on se réfère à la vie de saint Sabas le Goth.

István Kovács, qui décrivit le premier, fort soigneusement du reste, les sépultures de Sintana de Mureș (Marosszentanna), en Transyl-

²⁴ Sozomène, *Histoire ecclésiastique* (éd. J. Bidez et G. Chr Hansen), Berlin, 1960, p. 296 (VI, 37, 13–14); St Jérôme, P. L., XXII, lettre CVII, c. 870.

²⁵ Gr. Ionescu, *Arhitectura populară românească* [L'architecture populaire roumaine], Bucarest, 1957, p. 7–9.

vanie, qu'il avait fouillées lui-même en 1903, y a examiné 74 tombes, et il attribuait les 8 orientées Ouest-Est à « des irrégularités dans la mise en terre des morts . . . , comme par exemple quelques influences étrangères et aussi quelques rares usages locaux peu suivis »²⁶. La proportion des tombes, chrétiennes selon nous, de Sîntana de Mureş, est de 10,8%.

Voici quelques années seulement, le professeur Bucur Mitrea qui, avec Constantin Preda, a fouillé systématiquement quatre nécropoles de Valachie appartenant à la civilisation en question — soit quelque deux cents tombes — a pressenti le premier que les découvertes archéologiques faites dans les cimetières de l'époque des grandes migrations peuvent résoudre « il problema della diffusione del cristianesimo fra le genti gotiche delle contrade lungi il corso inferiore del Danubio . . . Per il momento, ajoutait-il, possiamo costatare che la nuova religione cristiana è già diffusa tra queste popolazioni ma in proporzioni ridotte »²⁷.

En 1966, B. Mitrea et C. Preda ont abouti à la conclusion suivante dictée par leurs recherches en Valachie : « L'orientation O. — E. . . apparaît assez sporadiquement et ne paraît pas être le fait du hasard . . . ces tombes n'apparaissent pas groupées dans des secteurs séparés mais se rencontrent répandues et intégrées parmi les autres tombes orientées N. — S. Ce fait s'observe bien . . . sur le plan de Spanţov . . . comme sur celui d'Independenţa . . . D'où l'on peut conclure que ceux qui ont été enterrés selon cette orientation faisaient partie intégrante de la population attestée dans lesdites nécropoles. »²⁸ Ajoutons que la proportion des tombes orientées O. — E. est de 4,90% à Spanţov et de 26,92% à Independenţa²⁹.

Ce qui a été observé en Roumanie l'a également été en U.R.S.S. E. A. Symonovitch et C. B. Fedorov interprètent eux aussi ce phénomène comme dénotant la présence de sépultures chrétiennes³⁰.

²⁶ I. Kovács, *Cimetière de l'époque de la migration des peuples à Marosszentanna* (en hongrois, avec large résumé français), extrait des « Travaux de la section numismatique et archéologique du Musée national de Transylvanie », Kolosvár, 1912, p. 344 notamment.

²⁷ En citant ici divers travaux roumains et étrangers d'archéologie nous exprimons nos plus cordiaux remerciements à B. Mitrea pour l'amabilité avec laquelle il nous a fourni sans réserves toutes les indications dont nous avons besoin. Voir pour la Roumanie B. Mitrea, *Neue Funde der Gruppe Sîntana de Mureş an der unteren Donau*, extr. de Bericht über den V Internationalen Kongreß für Vor- und Frühgeschichte, Hamburg 1958, Berlin, 1961, p. 544 — 549 ; Idem, dans « Fasti archaeologici » XVI (1964), p. 474 — 475 d'où nous empruntons notre citation.

²⁸ B. Mitrea et C. Preda, *Necropole din secolul al IV-lea în Muntenia* [Nécropoles du IV^e siècle en Valachie], Bucarest, 1966, p. 124 (les fouilles n'ont du reste pas épuisé, en général, les nécropoles étudiées).

²⁹ Idem, *op. cit.*, p. 160.

³⁰ G. B. Fedorov, *Население прутско-днестровского междуречья в тысячелетии н. э.*, Moscou, 1960, p. 160 (qui cite également Simonovitch. Cf. Mitrea et Preda, *op. cit.*, p. 160). Voir aussi E. A. Hikman, *Памятник эпохи Великого переселения народов*, 1967, qui a pratiqué de larges fouilles à Budeşti, R S S de Moldavie (voir entre les p. 90 — 91 le plan 3, où l'on observe, d'après leur orientation Ouest-Est, des tombes chrétiennes : tombes 266, 273, 294, 344, etc.).

Il est manifeste, dans ces conditions, que l'archéologie peut tabler dorénavant sur le témoignage et l'historicité de la Passion de saint Sabas le Goth pour avoir confirmation définitive de ce dont elle a eu l'heureuse intuition. Mettant désormais en œuvre les témoignages littéraires, hagiographiques et archéologiques, l'historiographie roumaine va pouvoir évoquer, en toute confiance, la vie de la société paienne et chrétienne qui a vécu dans notre pays au IV^e siècle. Une lumière inattendue, mais combien désirée, commence à se projeter sur l'une des pages obscures de notre passé.

CONSIDERAZIONI SULLA PARTECIPAZIONE VENEZIANA ALLA CROCIATA ANTIOTTOMANA DI NICOPOLI (1396)

FRANCISC PALL (Cluj)

È noto che Venezia ha avuto una parte notevole nei preliminari e nell'organizzazione della crociata del 1396, parte attestata dalle fonti e menzionata di solito brevemente nei numerosi studi di interpretazione che trattano di tale spedizione, considerata la più importante, ma anche la più disastrosa tra le tarde crociate.

Il nostro proposito in quest'occasione sarebbe di tentare alcune precisazioni, richiamando l'attenzione sugli errori incontrati in certe opere storiche, in cui si accenna alla partecipazione veneziana a una impresa che interessava per le sue mire, non solo il Sud-est europeo, bensì il Levante, l'Impero bizantino incluso.

I

In simili circostanze, la Repubblica non poteva restare indifferente di fronte alle sollecitazioni giuntele da parte di Sigismondo di Lussemburgo, re d'Ungheria, e dei alleati di costui : i signori occidentali (soprattutto franco-borgognoni) e Manuele Paleologo, in vista di un *passagium* antiturco. Ciò che premeva a Venezia, grande Potenza marittimo-coloniale con interessi vitali in „Romania” greco-latino-turca, era anzitutto — come ben' si sa — la salvaguardia dei suoi interessi commerciali e in questo contesto anche il mantenimento della libertà delle sue comunicazioni attraverso gli Stretti a Costantinopoli e al Mar Nero. Dai dibattiti che hanno avuto luogo nel senato veneziano, dalle sue decisioni ed istruzioni durante gli anni 1394—96, risulta chiaramente l'intento della Re-

pubblica di appoggiare Manuele nella difesa della capitale bizantina sottoposta al blocco ottomano e l'esortazione ch'egli facesse appello all'aiuto dell'Occidente¹.

Ma nel contempo, pur essendo preoccupata sempre più dalla politica espansionista del sultano verso gli stati cristiani, essa, benché altresì Potenza cristiana, non era disposta compromettere alla leggiera le relazioni di buon vicinato dei suoi possedimenti contigui coll'Impero ottomano, né le pratiche molto vantaggiose dei suoi mercanti nello stesso Impero.

Tenendo conto di queste cose, come anche dell'atteggiamento amichevole che dimostrava per la causa di Sigismondo nelle vertenze dinastiche del regno ungherese colla fazione favoreggiante le pretese di Ladislao di Napoli, candidato inquietante per gli interessi veneziani, la Repubblica, desiderosa senza dubbio² di conservarsi contemporaneamente le simpatie della sua clientela occidentale, soprattutto francese, non poteva disinteressarsi d'una crociata generale che si stava preparando.

In tale complessa situazione, Venezia aderiva condizionalmente, con la sua consueta prudenza, prendendosi molte precauzioni, all'azione capeggiata da Sigismondo contro il sultano Bayazid. Essa prometteva di partecipare con un certo numero di galere all'azione di una flotta alleata che avrebbe dovuto, secondo richiesta del re, impedire il transito dei Turchi per gli Stretti dall'Asia nell'Europa e viceversa durante le operazioni dell'esercito cristiano terrestre, che sarebbe giunto in quella regione (*in partibus Romanie, ad partes Constantinopolis*). Alla formazione della flotta alleata erano necessarie, secondo le estimazioni fatte nel marzo 1395 e ripetute nell'aprile 1396, al massimo 25 galere, del quale numero Venezia prometteva inizialmente al re d'inviare il quarto, nel senso che „si per omnes ponentur XXV galee, nos [cioè i Veneziani] ponemus sex, si viginti, ponemus quinque et cet.”³. C'è una somiglianza sorprendente tra questa promessa e quella fatta un mezzo secolo innanzi, nel 1343, dalla stessa Repubblica al papa Clemente VI, il quale aveva richiesto la sua partecipazione ad una lega navale contro i Turchi selgiuchidi⁴.

Dal materiale concernente le deliberazioni del senato — almeno da ciò che è stato messo in luce — non si conosce il numero complessivo reale della flotta alleata. Il cronista veneziano contemporaneo Antonio

¹ S. Ljubić, *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, IV, Zagabria, 1874, p. 332 e segg.; F. Thiriet, *Régestes des délibérations du sénat de Venise concernant la Romanie*, I, Parigi — L'Aja, 1958, n-ri 851, 860 e segg.

² M. Silberschmidt, *Das orientalische Problem zur Zeit der Entstehung des türkischen Reiches nach venezianischen Quellen* (dissertazione), Zurigo-Lipsia, 1923, p. 53 e segg.

³ Ljubić, *op. cit.*, IV, pp. 340, 364

⁴ Fr. Pall, *Les croisades en Orient au bas Moyen Age. Observations critiques sur l'ouvrage de M. Atiya*, Bucarest, 1942, p. 49 (estratto dalla „Revue Historique du Sud-Est Européen”, XIX, 2).

Morosini (utilizzato quasi un secolo più tardi da Marino Sanudo il Giovane, benchè indirettamente, cioè attraverso la « Cronaca Dolfina », vale a dire per tramite dell'opera di Piero Dolfin, figlio del cronista Zorzi e contemporaneo del Sanudo) parla d'una « armada » di 44 galere veneziane e genovesi, senza contare le « algune galie de l'inperador de Chonstantinopoly », che si sono aggiunte a questa flotta⁵. Invece, una cronaca bulgara anonima, composta circa venti anni dopo la crociata, in base sembra di tradizioni orali, parla di 30 navi che salirono da Venezia e Costantinopoli sul Danubio fino a Nicopoli, aspettandovi la conquista della città per l'esercito terrestre⁶.

Entrambe queste cifre delle surricordate fonti narrative devono essere molto esagerate⁷: Infatti, alla custodia degli Stretti non c'era bisogno d'un numero troppo grande di navi, poichè gli Ottomani non disponevano ancora d'una flotta notevole, anzi d'una flotta vera e propria, che fosse capace d'affrontare le forze marittime cristiane, specialmente quelle veneziane. D'altronde, dobbiamo aggiungere che anche un mezzo secolo più tardi, in occasione delle grandi campagne antiturche del 1443 e del 1444, condotte da Giovanni Hunyadi, allorchè si porrà di nuovo il problema d'una doppia azione crociata: terrestre e navale, i Veneziani giudicheranno sufficienti 16—20, persino 14 galere, per impedire il transito del nemico attraverso gli Stretti⁸.

Ad ogni modo il senato si decise di far armare, finalmente, soltanto quattro galere, le quali sotto il comando di Tommaso Mocenigo, capitano del Golfo e futuro doge (1414—23) dovevano essere — secondo la promessa fatta al re nell'aprile 1396 e le istruzioni impartite al Mocenigo nel maggio — al più tardi fino a metà luglio 1396 „in partibus Romanie”, per attendervi l'arrivo dell'esercito di Sigismondo fino a metà agosto.

Il re impegnandosi verso Bisanzio e Venezia a cominciare la campagna entro maggio nella regione del Danubio inferiore, per arrivare a Costantinopoli entro giugno, il senato dichiarava essere certo che egli giungesse in quelle parti anche prima del termine fissato al Mocenigo.

⁵ *Chronique d'Antonio Morosini, extraits relatifs à l'histoire de France, introduction et commentaire par G. Lefèvre-Pontalis, texte établi par L. Dorez, I, Parigi, 1898, p. 2—8; IV, Parigi, 1902, pp. 183, 188, 191; Sanudo, De origine urbis Veneti et vita omnium Ducum, in L. A. Muratori, Rerum Italicarum Scriptores, XXII, Milano, 1733, col. 762.*

⁶ I. Bogdan, *Ein Beitrag zur bulgarischen und serbischen Geschichtschreibung*, in „Archiv für slavische Philologie”, XIII (1891), p. 539.

⁷ Il Silberschmidt (il quale, pur ignorando la testimonianza bulgara, ci offre in generale, malgrado qualche manchevolezza, un buon racconto sulla flotta alleata) ammette come possibile il numero riportato di 25 unità, ma gli sembra più probabile che si trattasse d'un numero inferiore (*op. cit.*, p. 164, cf. p. 145).

⁸ Fr. Pall, *Le condizioni e gli echi internazionali della lotta antiottomana del 1442-1443, condotta da Giovanni di Hunedoara*, in „Revue des Etudes sud-est européennes”, II (1965), 3—4, p. 446.

Tuttavia, qualora il re non vi fosse giunto in quel termine, ma avesse informato il Mocenigo del suo arrivo ulteriore e prossimo, nonchè della via della sua marcia, il senato autorizzava il capitano di aspettarlo oltre il detto spazio di tempo. In caso contrario egli, dopo aver preso congedo dal basileo Manuele, doveva tornare verso il Golfo, sull'itinerario però delle navi veneziane della Romania, affinché potesse ricevere nuove disposizioni da parte del senato.

Secondo le informazioni che il senato aveva ricevuto da parte di Sigismondo, il Mocenigo doveva trovare nelle parti della Romania un „buon numero” di galere alleate, appartenenti al re o (*vel*) al basileo. Si tratta certamente di quelle dieci navi che Manuele, in base al patto conchiuso in febbraio col re, doveva armare entro un mese alle spese di costui, il quale aveva rimesso ad un ambasciatore bizantino trenta mila ducati a tale fine, proprio in Venezia⁹.

Della flotta alleata doveva fare parte anche una galera allestita da parte della città di Zara per Sigismondo, suo sovrano, galera di cui si parla nelle deliberazioni del senato più tardi, dopo il disastro della crociata¹⁰.

Il senato fa menzione, il 20 luglio 1396, altresì di navi inviate dalle isole Rodi, Chio e Lesbo, come componenti della stessa flotta¹¹. Si tratta delle unità navali dei cavalieri ospitalieri di Rodi, della colonia genovese di Chio e di Francesco Gattilusio, signore genovese di Lesbo.

* Ljubić, *op. cit.*, IV, pp. 360, 364. Nelle deliberazioni del senato (de 1 marzo 1396, ivi, p. 360, n. 509) si afferma che il re avrebbe promesso al basileo „cum potenti exercitu esse usque ad totum mensem mai proximum ad quemdam locum, qui dicitur Ulnavi, qui est supra flumen Danubii”. N. Iorga supponendo che sotto tale toponimo — letto da lui *Vlnari* — si nasconde Varna (*Veneția în Marea Neagră*, II, in *Analele Academiei Române, Memoriile Secțiunii istorice*, II serie, t. XXXVI, 1913—14, p. 1089), ha dimenticato che nel brano riferito qui sopra si tratta d'una località sul Danubio. Ci sembra che sia piuttosto una forma corrotta di *Schiltew* (*Schiltarn*, *Schiltach*), il nome tedesco di Nicopol, usato per esempio dal bavarese Johannes Schiltberger, famoso partecipante alla crociata del 1396, nella descrizione fattane (*Bondaque and Travels*, trad. J. Buchan Telfer, Londra, 1879, cap. I), da Peter di Rez, che prese similmente parte alla crociata (T. G. Bulat, *La croisade de Nicopolis dans la littérature du temps*, in „*Mélanges d'Histoire Générale*”, pubbl. da C. Marmescu, I, Cluj, 1927, p. 113, il verso 47, secondo l'ed. di R. von Liliencron, *Die historischen Volkslieder*.) o da Ulman Stromer, patrio norimberghese contemporaneo (*Puchel von mein geschlecht*, in *Chroniken der deutschen Städte*, I, Lipsia, 1862, p. 49 e n. l). Una forma somigliante (*Schildowe*) presso un altro tedesco contemporaneo, Gobelinus Persona, il quale accenna anche alla parte del „princeps Walachiae” [=Mircea] nella spedizione di Nicopol in una maniera che ci ricorda lo Schiltberger (Gobelinus Personae... *Cosmidromium hoc est Chronicon Universale .. ab urbe condita usque ad annum Christi 1418*., Francoforte, 1599, p. 243. Ovvero Ulnavi sarebbe una forma corrotta per *Bi-Bobudinium*, l'odierna città di Vidin (cf. per tali forme ad es. F. Zimmermann — C. Werner — G. Muller, *Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Sieberburgen*, II, Hermannstadt (Sibiu), 1897 (l'indice s. v. *Budinum*). — Nel testo delle ricordate deliberazioni, pubblicato dal Ljubić, si dice: „domnus imperator debet armare sibi [cioè: domino regi] decem galeas uno mense ad expensas dicti domini regis, et iam dari fecit [il soggetto, dopo il contesto è dominus rex] hic [senso avverbiale: ivi] in Venetis dicto ambassiatori [cioè: domini imperatoris] dec XXX milia”. Dunque, non può essere esatto il riassunto che ne ha fatto il Thiriet (secondo l'originale d'archivio) nella parte in cui egli scrive „le basileus s'est engagé . de faire armer 10 galères à ses fraix et 3 autres aux fraix de Sigismond” (*Régestes*, I, nr. 900).

⁹ Ljubić, *op. cit.*, IV, pp. 393—94.

¹¹ Ivi, p. 378.

Dunque, non si può negare¹² la presenza di Genovesi nella flotta alleata, poichè sebbene Genova, la metropoli, non vi avesse inviato direttamente delle navi, c'erano unità dei suoi figli, più o meno autonomi del Levante.

Le istruzioni del 18 maggio 1396 completate il 20 luglio del medesimo anno con alcuni nuovi particolari, prescrivevano le norme che doveva seguire il Mocenigo dopo il suo arrivo nelle parti della Romania in quanto alle operazioni della squadra veneziana di tale flotta. Egli doveva prendere contatto col basileo per informarlo della sua missione e per informarsi di ciò che sapeva Manuele della venuta dell'esercito di Sigismondo e delle mosse dei Turchi. Insieme col resto della flotta cristiana, la squadra veneziana avrebbe dovuto impedire il transito ottomano negli Stretti, affinchè il re col suo esercito, arrivando in quelle parti, potesse compiere più facilmente „l'intento suo”.

Le suddette istruzioni del senato proibivano categoricamente al capitano di entrare colla sua squadra nel Mar Nero, dovendo egli operare soltanto al di qua d'Algiro o Largiro, toponimo figurante nelle deliberazioni del senato¹³, identificabile indubbiamente con Argyronion, promontorio della riva asiatica del Bosforo, nei pressi dell'odierno Anadol Kavāgi, distante circa 20 km a nord di Costantinopoli¹⁴. La squadra veneziana doveva restare negli Stretti tanto tempo quanto starebbe in quelle parti l'esercito terrestre, potendo cooperare con questo, secondo le necessità, fino a Salonico, però senza prendere parte direttamente alle azioni terrestri con sbarco di gente d'arme veneziane (balestrieri), salvo eccezionalmente per l'assedio di qualche fortilizio, in collaborazione col ricordato esercito.

Il Mocenigo doveva [conformarsi a queste istruzioni sino ad altri ordini che avrebbe ricevuto per il tramite delle navi commerciali che facevano il „viaggio” — ossia la *muda*¹⁵ — della Romania. Naturalmente, gli si inculcava di vigilare alla sicurezza della navigazione di queste navi attraverso gli Stretti, specialmente a Gallipoli (base delle navi ottomane). Egli non doveva dimenticare di avvisare, mediante i connazionali della capitale bizantina, pure i mercanti veneziani che eventualmente si trovavano (si capisce: ancora in quel momento) nell'Impero turco, acciocché non soffrissero danni in quanto alle loro persone e ai loro affari.

¹² Come ha fatto il Silberschmidt, *op. cit.*, p. 145.

¹³ Ljubić, *op. cit.*, IV, p. 375, 378

¹⁴ Il luogo di Argyronion è menzionato da Procopio di Cesarea (*De aedificiis*, I, 9, 12, ed di J. Haury, Lipsia, 1906); R. Janin, *Constantinopole byzantine*, éd rev et augm., Paris, 1964, pp. 480—484, e lo schizzo XI. C. Manetti, *Bosforo*, in *Enciclopedia Italiana (Treccani)*, VII (1930), p. 550 (lo schizzo) Per Algiro v. anche W. Tomaschek, *Zur historischen Topographie von Kleinasien im Mittelalter*, in „Sitzungsberichte der k. Akad. der Wiss. Philos.-hist. Classe”, Vienna, t. 124 (1891), nr. 8, p. 74.

¹⁵ *La Romanie vénitienne au Moyen Age*, Parigi, 1959, p. 343.

La flotta alleata non aveva un comandante supremo unico. Tale qualità, attribuita di solito nella storiografia moderna al Mocenigo, è „un prodotto della fantasia”¹⁶, senza tracce nelle fonti.

II

Ad onta dei soprari cordati termini, l'esercito terrestre si trovava nel luglio ancora a Buda e poi attraversò il Danubio inferiore ad una data che non si conosce con precisione¹⁷, che doveva tuttavia essere verso la metà di agosto 1396¹⁸, per cominciare le operazioni di guerra sulla sponda bulgara del fiume intorno agli inizi di settembre.

Quanto al Mocenigo, sappiamo dalle deliberazioni del senato, in data del 6 luglio, che quel comandante aveva scritto (probabilmente nella seconda metà di giugno), „quod alacriter ibit ad exequendum nostra mandata in partibus Romanie contra Turchos cum quattuor galeis sibi commissis”¹⁹, in seguito, come si vede, della *commissio* del 18 maggio. Senonchè, egli è giunto negli Stretti soltanto verso la fine di agosto. Probabilmente doveva aspettare con le sue quattro galere in Negroponte altre quattro navi e cioè due navi commerciali della muda della Romania dirette verso il Mar Nero : a Tana e Trebisonda, e due galere armate della base di Negroponte che dovevano scortarle fino a Costantinopoli, poichè il senato era informato già nel luglio di concentramenti di truppe e di navi fatti dal sultano a Gallipoli²⁰.

Così, a capo di 8 galere, il Mocenigo arrivò, il 2 settembre, nel porto di Costantinopoli (Corno d'Oro) e liberò dal blocco ottomano Pera, che non era stata aiutata prima dal Gattilusio, benchè questo si fosse trovato nelle sue vicinanze con una galera, ad onta dell'appello insistente dei suoi connazionali di quella colonia, che soffrivano per la mancanza dei viveri²¹.

¹⁶ Silberschmidt, *op. cit.*, p. 164.

¹⁷ J. Delaville le Roux, *La France en Orient au XIV^e siècle* (dissertazione), Parigi, 1885, p. 251 e n. 3; A. S. Atiya, *The Crusade of Nicopolis*, Londra, 1934, pp. 56—57, 180 e n. 34.

¹⁸ Sigismondo si trovava, rilasciando dei diplom, il 13 agosto, *sub Orsova*, località sul Danubio, alla Porta di Ferio (qui venne attraversato il fiume in un passaggio durato otto giorni), e il 15 dello stesso mese. Ma c'è anche un altro suo doc. del 13 agosto, rilasciato già in Bulgaria („in descensu nostro campestri in regno Bulgarie prope villam Podradya, die dominico ante Assumpt Marie”) Poi si conosce un suo atto del 18 dello stesso mese, sempre dalla Bulgaria („in descensu nostro campestri in regno nostro Bulgarie prope Newgrad”), vedi Fr. Pesty-T. Ortway, *Temesvármegye*, I, Bratislava, 1896, pp. 263—268; E. Mályusz, *Zsigmondkori oklevéltár*, I (1387—1399), Budapest, 1951, n.ri 4496—4499, 4501. Vedi anche I. Minea, *Principalele Române și politica orientală a împăratului Sigismund*, Bucarest, 1919, p. 74.

¹⁹ Iorga, *Veneția*, p. 1117, nr. 55.

²⁰ Ivi, p. 1117—18 nr. 56, Thuriet, *Régestes*, I, n.ri 913—914; H. A. Gibbons, *The Foundation of the Ottoman Empire*, Oxford, 1916, p. 206, nr. 1; Silberschmidt, p. 163, Thuriet, *La Romanie*, pp. 16—17.

²¹ [G. M. Thomas-R. Predelli], *Diplomatarium Veneto-Levantinum*, II, Venezia, 1889, pp. 255—256, W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Age*, II, ristampa (dell'ed. del 1885), Lipsia, 1923, p. 262 n. 4, cf. pure Thuriet, *Régestes*, I, nr. 919.

Sembra — secondo la testimonianza tardiva del cronista Ducas — che i Turchi abbiano già levato il blocco di Costantinopoli, per rinforzare il loro esercito, dovendo essi affrontare nella regione danubiana la crociata terrestre ²².

Fra breve, verso la fine di settembre — le fonti non sono concordi intorno alla data precisa — accadde a Nicopoli bulgara la grave sconfitta di questa crociata, cioè delle truppe alleate ungaro-valacche, franco-borgognoni e pure di altri elementi partecipanti (tedeschi, cechi, polacchi, cavalieri ospitalieri, tra questi anche inglesi) ²³.

Non è il nostro proposito di soffermarci più a lungo sulle vicende, del resto notissime, della celebre vittoria di Bayazid, che si trovava all'origine della grande „paura del Turco”, che angosciava per secoli l'Europa ²⁴. Invece, ci interessano qui alcuni particolari della fuga di Sigismondo dopo il disastro, perchè in relazione col problema discusso della flotta, specialmente della squadra veneziana.

Parecchi diplomi di donazione rilasciati da Sigismondo negli anni seguenti, per ricompensare i servizi di certi suoi fedeli, tra quei pochi che avevano potuto accompagnarlo nel drammatico salvamento, accennano vagamente alle „galere” con le quali essi avevano disceso il corso del Danubio ²⁵. Secondo i medesimi documenti, dopo aver sbarcato, nella regione delle foci del fiume alcuni di quei fedeli, grandi dignitari, affinchè raggiungessero la Transilvania e l'Ungheria, per averne cura del governo durante la sua assenza, il re con gli altri aveva fatto rotta per mare, col fine di arrivare a Costantinopoli, donde poi era tornato a casa, sempre per via del mare, attraverso la Dalmazia e la Croazia ²⁶.

²² *Istoria turco-bizantină*, XIII, 8, ed. V. Grecu, Bucarest, 1958, pp. 78—79.

²³ Per la partecipazione inglese. Ch. L. Tipton, *The English at Nicopolis*, in „Speculum”, t. 37 (1962), nr. 4, pp. 528—540.

²⁴ H. J. Kissling, *Turkenfurcht und Turkenhoffnung im 15/16 Jahrhundert Zur Geschichte eines „Komplexes”*, in „Sudost-Forschungen”, XXIII (1964), p. 4. Purtroppo, un altro studio dell'autore *Die Turkenfrage als europaisches Problem*, in „Sudost-deutsches Archiv”, VII (1947), dove si occupa anche della crociata di Nicopoli, non ci è stato accessibile.

²⁵ E mesatta l'asserzione secondo cui Sigismondo nella sua ritirata avrebbe cercato di giungere in Transilvania o nel Banat, passando attraverso la Valacchia e che soltanto dopo aver incontrato qui resistenza da parte del pretendente turcofilo Vlad e dei seguaci di costui, avrebbe scelto la via del Danubio e del mare (*Istoria Romăniei*, II, Bucarest [1962], p. 378). I documenti del 6 giugno 1397 e del 17 febr. 1401, citati in appoggio di tale asserzione (pubblicati nella raccolta di E. Hurmuzaki-N. Densuşianu, *Documente*, 1/2, Bucarest, 1890, pp. 395—396, 415—416), si riferiscono all'assedio della Nicopoli Minore (Turnu) in Valacchia (in partibus Transalpinis), che aveva avuto luogo nel 1395. Si può ritenere però che il re si poteva aspettare anche dopo il disastro del 1396, come gli era accaduto nel 1395, di esser attaccato da Vlad, rivale del voevoda Mircea, suo alleato e partecipante alla crociata del 1396, circostanza che lo avrebbe determinato di non rifugiarsi in Valacchia.

²⁶ Esempi, tra gli altri: diploma del 29 marzo 1397, „datum per manus” del cancelliere supremo, l'arcivescovo Giovanni di Kanizsa, egli stesso partecipante, come il destinatario del documento, Stibor, voevoda della Transilvania, alla crociata, essendo stati ambedue nel seguito del re in occasione della sua fuga (G. Wenzel, *Stibor vajda*, Budapest, 1874, p. 100); dipl. del 17 febr. 1401, a favore del medesimo cancelliere, sempre con il suo „datum per manus” Hurmuzaki-Densuşianu, *op. cit.*, 1/2, p. 416, dicto ed. di G. Fejér); dipl. del 1 agosto 1406, a favore dei baroni Giovanni e Niccolò di Gara (*Istoria okmánytár*, Budapest, 1880, p. 439).

Lo Schiltberger, fatto prigioniero dai Turchi nella battaglia di Nicopoli, nei suoi ricordi scritti 30 anni dopo, e lo Stromer, nella sua cronaca (1349—1407), non parlano dell'identità della „nave” con la quale scamparono il re e il suo seguito immediato per il Danubio e per mare ²⁷.

Dal racconto però del famoso cronista francese contemporaneo, Jean Froissart (1337—dopo 1404), il quale scrive anzitutto in base alle notizie raccolte dai testimoni e partecipanti ai fatti da lui narrati, risulta che Sigismondo, Philibert de Naillac, il gran maestro di Rodi e altre cinque persone si sono salvati sul Danubio con un batello rodese che aveva apportato dei viveri ²⁸.

Il Morosini dice che Sigismondo, dopo il disastro, „chavalcha chon alcuni dy suo baroni verso la Donoia per aver sentimento che le galie dy Veneciani e Zenovexi e l'inperador se trovava eser là, a zonto quello a le galie, subitamente elo monta sovra quele, e vene su la galia del chapitano dy Veneciani, zoè di miser Tomado Mozenigo...” Quanto al Sanudo, la cui narrazione in generale dipende, se anche in modo indiretto, dallo stesso Morosini, più tardi crede di poter precisare che „l'armata nostra era nella bocca del Danubio...” ²⁹.

Anche nella rammentata cronaca bulgara si dice che il re, dopo la disfatta, montò su una delle navi della flotta venuta da Venezia e da Costantinopoli (anzi secondo tale cronaca la flotta è giunta sino a Nicopoli), che poi si è ritirata con lui. Probabilmente si tratta in questo caso, a nostro giudizio, di una confusione colla flottiglia fluviale che aveva accompagnato sul Danubio l'esercito terrestre, questo trapassando il fiume con d'aiuto di essa all'inizio della campagna, allorchè aveva penetrato nel territorio turco, e adoperandola pure per il blocco di Nicopoli ³⁰.

Ma oltre a queste fonti narrative, non possediamo nessun'altra prova scritta — per es. diplomatica — che attesti la presenza della flotta alleata e tanto meno della squadra veneziana a Nicopoli. L'asserzione di alcuni storici moderni, i quali ammettono tale presenza ³¹, non è giustificata, come abbiamo visto, dall'esame critico dell'insieme delle fonti.

²⁷ Per i loro scritti, più sopra, n. 9.

²⁸ *Chroniques*, ed. Kervyn de Lettenhove, XV, Bruxelles, 1871 pag. 317, („une petite barge”), 320—21 („ung batel”) Non sappiamo esattamente come e quando sia giunto questo batello sul Danubio a Nicopoli, da Rodi per gli Stretti, montando il fiume, o scendendolo da Buda. Secondo quanto riporta — da una Cronaca di Berna [?!] — l'editore del Froissart (*op. cit.*, XV, p. 407), i cavalieri rodesi erano giunti a Nicopoli „per brachium Sancti Georgii [cioè il Bosforo] et inde in Danubium navigio descenderant” (!). Dopo un documento ed altre notizie, il Naillac era partito da Rodi durante il mese di agosto 1396, aveva attinto Smirne, poi sbarcato in Europa, raggiungendo il re „sans qu'il soit possible de préciser son itinéraire” (Delaville le Roux, *op. cit.*, pp. 244—45, 249).

²⁹ *Chronique d'A. Morosini*, p. 12; Sanudo, col. 763.

³⁰ Froissart, *op. cit.*, XV, p. 245; cf. anche Delaville le Roux, *op. cit.*, p. 281.

³¹ Per esempio: Afiya, *op. cit.*, pp. 54—55, 61; Idem, *The Crusade in the Later Middle Ages*, Londra, 1938, pp. 445—446, flotta veneziana e genovese; P. P. Panaitescu, *Mircea cel*

III

Dove si trovava questa flotta intorno alla data del disastro di Nicopoli?

Abbiamo detto che secondo il Sanudo, con seguaci del resto anche nella storiografia ulteriore³², „l'armata nostra era nella bocca del Danubio”³³.

Tuttavia, dopo ciò che conosciamo dalle deliberazioni del senato ed abbiamo detto più sopra, la presenza della squadra veneziana nel Mar Nero e conseguentemente nelle foci del Danubio non sembra verisimile. Questo scetticismo pare confermato anche dalle deliberazioni del 26 gennaio 1397, che fanno menzione del ringraziamento di Sigismondo „de modis servatis per capitaneum galearum nostrarum in presentando se cum nostris galeis maiestati regie, quando venit Constantinopolim”³⁴. E esso pare rafforzato vieppiù, sebbene due decenni più tardi, il 30 agosto 1415, allorchè il senato, in riferimento alle accuse sparse dallo stesso Sigismondo nelle sue lettere a vari sovrani e principi contro la Repubblica, a causa della sua pretesa complicità recente coi Turchi, decise che si scrivesse al re della Francia ed ad altri per respingere sifatte accuse, enumerando diverse prove della sua amicizia verso il medesimo. Tra queste prove, invocando come teste Sigismondo stesso, il senato rammenta l'episodio: „dum enim victus fugatusque a Basaitho dominatore Teucrorum errabundus et pavens versus Bizantium perveniret, capitaneus nostre armate classis, que in partibus illis aderat in succursum christianorum, eundem dominum regem, omnia a tergo et fronte timentem, de faucibus inimicorum eripuit susceptumque in galeis cum multis prelati et baronibus honorabiliter et humane Bizantium perduxit”³⁵. Da non dimenticare che il capitano a cui vi si allude era il Mocenigo, doge di Venezia alla data di questa decisione, che doveva essere comunicata ai sovrani europei in lettere rilasciate sotto il suo nome.

Dopo tutto ciò sembra evidente che la squadra veneziana accolse a bordo il re quando questo era arrivato, fuggiasco, nelle vicinanze di Costantinopoli (*versus Bizantium*), senza dubbio nel Bosforo, che, secondo le istruzioni menzionate del senato, non doveva oltrepassare per entrare

Bătrîn, Bucarest [1944], p. 264 (il compianto storico romeno ammette la presenza a Nicopoli di 30 „piccole navi da Venezia”, sulla fede della cronaca bulgara, sebbene l'errore di questa in tale riguardo fosse già segnalato da C. Jireček, *Zur Würdigung der neuentdeckten bulgarischen Chronik*, in „Archiv. für slavische Philologie”, XIV (1892), p. 273).

³² Per es J Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, trad dal tedesco I, Parigi, 1835, p. 333; Delaville le Roux, *op. cit.*, p. 287, Jireček, *Geschichte der Serben*, II/1, Gotha, 1918, p. 134.

³³ Sanudo, *op. cit.*, col. 763.

³⁴ Ljubić, *op. cit.*, IV, p. 398.

³⁵ Ljubić, *op. cit.*, XII (dei *Monumenta* = VII delle *Listine*), Zagabria, 1882, p. 210.

„buchum Maris Maioris”, dove del resto non esistevano ancora navi ottomane ³⁶.

Ma, naturalmente, il resto della flotta alleata non era sottoposto al divieto veneziano. È possibile dunque ch'esso o almeno certe sue unità siano penetrate, durante il mese d'agosto o settembre 1396, nel Mar Nero e nelle foci del Danubio, per avvicinarsi all'esercito terrestre e informarsi dei suoi movimenti. Non va quindi esclusa l'ipotesi ³⁷, secondo cui Sigismondo abbia fatto il suo viaggio nel Mar Nero su una nave rodese di queste unità. Ma non ci pare neanche impossibile che si tratti proprio di quel batello del Gran Maestro sul quale si era rifugiato il re a Nicopoli a che abbia navigato lungo la costiera occidentale del mare.

Dopo una sosta nella regione delle bocche del Danubio, dove, come abbiamo detto, sono stati sbarcati alcuni dei suoi fedeli (senza dubbio a Lycostomo, possesso genovese), e dopo altra sosta a Caliacra (sul promontorio trovantesi a nord di Varna), Sigismondo incontrò la squadra del Mocenigo certamente nel Bosforo, che lo portò a Costantinopoli. Il sopracitato documento veneziano del 26 gennaio 1397 accenna vagamente ai provvedimenti da lui presi in tutte queste tre località ³⁸. E così giunse l'iniziatore della crociata nella capitale bizantina come ospite fuggiasco del basileo, suo alleato, come vinto, anzichè vincitore dei Turchi.

Naturalmente, in tali circostanze non si poteva trattare più di una cooperazione militare della squadra veneziana e in generale della flotta alleata con lui *in partibus Romaniae*.

In seguito alla sconfitta di Nicopoli, che destava gravi preoccupazioni al Mocenigo, „tam propter dubium galearum nostrarum Maris Maioris quam civitatis Constantinopolitane”, il senato decise, in data del 29 ottobre 1396, ch'egli avrebbe dovuto vigilare — maggiormente ancora — alla sicurezza delle „galee viaggi Romaniae” (si tratta evidentemente, come ci mostra anche il contesto, delle navi commerciali nel Mar Nero, negli Stretti e nell'Egeo), affinchè esse potessero ritornare senza essere esposte ad eventuali attacchi (e s'intende: rappresaglie) da parte dei Turchi. Al tempo stesso, il senato gli inculcava di fare tutto il possibile per la conservazione della capitale bizantina, di confortare il basileo con la speranza di un nuovo aiuto dei principi cristiani e „super omnia in omni casu”, egli doveva attendere alla sicurezza dei mercanti veneziani e dei loro interessi in quelle parti ³⁹.

³⁶ Ljubić, *op. cit.*, IV, p. 375; cf. pure Silberschmidt, *op. cit.*, p. 161.

³⁷ Formulata dal Silberschmidt, *ibidem*.

³⁸ Ljubić, *op. cit.*, IV, p. 399. Ma è molto rischioso di dedurre da questa allusione imprecisa che Sigismondo abbia „fortificato” Lycostomo (Chilia) e Caliacra, come vuole N. Iorga, *Studii istorice asupra Chiliei și Cetățui Albe*, Bucarest, 1900, p. 57; Idem, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, I, Gotha, 1909, pp. 295—96.

³⁹ Ljubić, *op. cit.*, IV, pp. 386—388 = Thiriet, *Régestes*, nr. 917.

IV

La presente indagine ci permette, se non sbagliamo, di trarre sommariamente le seguenti conclusioni :

1) L'esame critico delle testimonianze esclude, ad onta di certi storici, la presenza e la cooperazione coll'esercito crociato terrestre di una squadra veneziana sul Danubio, a Nicopoli di Bulgaria, durante la campagna del 1396.

2) Non può corrispondere alla realtà la tesi, sostenuta qualche volta nella storiografia, secondo cui dopo il disastro di Nicopoli il re Sigismondo di Lussemburgo, fuggitivo, sarebbe stato raccolto alle bocche del Danubio dall'ammiraglio veneziano Tommaso Mocenigo ; ciò avvenne nel Bosforo, raggiunto dal re a bordo d'una nave non veneziana (ma probabilmente dei cavalieri ospitalieri di Rodi, partecipanti anch'essi alla crociata).

3) La presenza della squadra veneziana, sotto il comando del Mocenigo, è attestata inequivocabilmente, durante questa crociata, soltanto negli Stretti, soprattutto nel Bosforo, dove essa, vigilando sempre al mantenimento della libertà della navigazione commerciale verso il Mar Nero, avrebbe dovuto aspettare l'arrivo dell'esercito terrestre operante nella regione danubiana, che è stato però disfatto proprio a Nicopoli.

NOTE SUR LES RELATIONS DE BYZANCE ET DES HUNS AU VI^e S.

N. FIGULEVSKAYA (Leningrad)

Il est bien connu que Byzance, dans ses relations avec les pays limitrophes, les peuples lointains, pratiquait toute sorte de moyens pour les attacher, confirmer des relations réciproques, leur faire suivre une direction qui lui convenait.

Un des moyens que l'empire croyait effectif, et avec raison, c'était la christianisation, l'unité de la foi. De suite des pays éloignés comme la Nubie, l'Ethiopie, les Himyarites de l'Arabie du Sud, sans parler des voisins proches comme les Arabes gassanides, plus tard les Slaves, chez lesquels la foi chrétienne prit une position stable, ce moyen seyait à Byzance à merveille. Chez d'autres peuples, la propagation du christianisme ne gagnait que quelques familles, un clan, qui étaient forcés de rester souvent dans un milieu païen, presque toujours hostile à la religion nouvelle et la persécutant.

Dans cette œuvre de christianisation de l'Orient, une grande part doit être rapportée aux Syriens — illuminateurs des Arméniens, Géorgiens, des tribus arabes du Nord et des villes du Yémen.

Un supplément à la Chronique syrienne dite de Zacharie le Rhéteur, écrit par un auteur inconnu, donne un récit, dont les détails sont d'un grand intérêt pour notre sujet. Au début, l'auteur remonte à «La description de l'univers par Ptolémée Philomêtôr, composée par l'assiduité du roi d'Egypte, l'an 30 de son règne, 150 ans avant la naissance de Notre Sauveur, 711 ans avant notre temps, la 28^e année du règne de Justinien, qui est empereur de nos jours, de l'année 866 d'Alexandre, 333^e Olympiade»¹.

¹ *Historia ecclesiastica Zachariae Rhetori vulgo adscripta* edidit E. W. Brooks, v. II, 1, 12, cap. 7, p. 214. *Corpus scriptorum christianorum orientalium*. Scriptores Syri, series tertia, t. VI.

L'auteur commet une faute grave, car Claude Ptolémée, le fameux savant d'Alexandrie, écrivit son traité sur l'univers au milieu du II^e s. av. J.-C. Mais le calcul des années qui suit est exact. Sauf la date de naissance de Jésus-Christ, qui a une faute de 10 années par rapport à la date adoptée, tous les autres renseignements donnent la même année, 555 ap. J.-C. Après l'énumération des peuples de la « description de l'univers » l'auteur du Supplément nomme « treize peuples », dont la plupart des noms est indiscutablement d'origine turque, Aunagour, Augar, Sabire, Bugar, Alan, Kurtargar, Abar, Khazar, Virmar, Sirurgour, Bagrasik, Kulas, Abdel, Ephalite². Ces tribus, connues par d'autres sources, byzantino-grecques, arméniennes, syriaques, sont au même niveau de développement culturel ; ce sont des nomades, des barbares — « ces treize tribus habitent des tentes, ils vivent de la viande du bétail et des poissons, des bêtes sauvages et de (leurs) armes ».³

La mer Caspienne et ses portes « sont chez les Huns », dans les limites des Huns, et ces tribus habitent derrière « les portes Caspiennes » — le passage de Derbent.⁴

Ce qui suit est d'un intérêt exceptionnel : « Chez les Huns il y a 20 ans ou plus qu'était apparue l'écriture en leur langue. » L'auteur indique sa source qui était orale. Il a reçu ses renseignements de deux « hommes justes, Jean de Rešana, qui était au monastère de Beth Aïshaquni près d'Amida, et Thomas le tanneur (βυρσεύς), qui ont été emmenés en captivité [au temps] de Kavadh il y a environ cinquante années ou plus. Ils ont été revendus et, des régions perses, ils ont passé dans les régions hunniques, en franchissant les portes [Caspiennes] et restèrent sur leur terre pour plus de trente ans, ils ont pris des femmes et engendré des enfants. Ils sont de retour maintenant et ils nous ont raconté de vive voix ce qui suit. »⁵

Ce récit donne en détails les faits mentionnés plus haut et précise la chronologie, mais la confond.

« Après que les captifs fussent conduits de chez les Romains (= Byzantins) et introduits chez les Huns, ils restèrent dans leur terre pendant trente-quatre ans, un ange parut à un homme nommé Kardost, évêque de la terre d'Arran, comme cet évêque nous l'a narré »⁶ Kardost, dont le nom signifie en grec Théoclétos, venait d'Arménie (Arran = Albanie), ainsi que son successeur, « un autre évêque arménien Macaire ». Kardost, accompagné de trois prêtres et ensuite de quatre autres, partit dans la terre des Huns chez les captifs pour les baptiser, pour les soulager par

² Златарски, *История на първото българско царство*, I. София, 1918, p. 72—84.

³ Zacharias Rhetor, p. 213.

⁴ *Excerpta historica Constantini Porphyrogeniti. Excerpta de legationibus*, vol. II, Ed. De Boor, Berolini, 1903, p. 588. (Priscus Panites).

⁵ Zacharias Rhetor, p. 215.

⁶ *Ibidem*.

les saints mystères, pour consacrer des prêtres. L'évêque et ses compagnons n'ont pas passé par « les portes », qui étaient assurément surveillées par les Huns, ils passèrent dans cette terre barbare par des sentiers peu connus, clandestins ». Dans ce pays où il n'y avait pas de repos, car c'était des tribus nomades, pas de « domicile tranquille » comme s'exprime notre source, « ces sept saints hommes » trouvèrent chaque soir sept pains et une cruche d'eau. Ils connurent les captifs, les enseignèrent et baptisèrent « une quantité des Huns ». Ils demeurèrent là « une semaine d'années », c'est-à-dire sept ans et ils ont donné l'Écriture en langue des Huns ». L'Écriture était assurément l'Évangile, peut-être aussi quelques bréviaires, une traduction de la liturgie, mais le mot « Écriture », deux fois répété par notre source, désigne l'Écriture par excellence, le livre saint des chrétiens, l'Évangile.

Le calcul ne donne pas de dates infaillibles, année par année mais la chronologie est précisée par l'indication des années passées par les captifs et de la mission chez les Huns. Les captifs restèrent chez les Huns trente-quatre années ; lorsque Kardost et ses compagnons arrivèrent avec leur mission, ils y passèrent « une semaine d'années » — sept ans et donnèrent la traduction de « l'Écriture ». Amida fut prise par Kavadh au mois de janvier 503 ; 34 ans de captivité donnent l'année 537 ; en y ajoutant encore les 7 années de la mission, on obtient l'an 544 ap. J.-C. Mais alors on ne pourrait pas dire qu'en l'an 555, l'Écriture était traduite depuis à peu près 20 ans passés.⁷ Peut-être les témoins de l'auteur ont-ils passé en captivité 34 ans en tout, mais cela n'indique pas l'année de l'apparition de la mission. En tout cas, le fait d'une translation de l'Écriture en langue hunnique par la mission de l'évêque arménien d'Arran, Kardost, est assuré par un témoignage certain et se rapporte au deuxième quart du VI^e s.

L'empereur Justin I^{er}, antérieurement à l'année 526, avait envoyé à Bosphoros le « neveu cadet » de feu l'empereur Anastase, le patrice Probus « avec beaucoup d'argent » pour « acheter », cela veut dire engager, des guerriers « afin d'aider les Ibères à combattre « des peuples » païens. Selon Procope, Probus ξὺν χρήμασι πολλοῖς ἐς Βόσπορον ἔπεμψεν ἐφ' ᾧ στρατεύμα Οὐννων χρήμασιν ἀναπέισας Ἰβηρσι πέμψη ἐς ξυμμαχίαν.⁸ L'année de l'expédition est inconnue. Muralet l'avait placée en 552, mais cette date erronée n'est pas appuyée sur les sources⁹. On s'abstient de donner une date précise ; en tout cas l'expédition était partie avant 526.¹⁰

⁷ N. Pigulevskaya, *Sources syriennes pour l'histoire des peuples d'U.R.S.S.*, Leningrad, 1941, p. 81, 87 (en russe).

⁸ Procopius, *De bello persico*, I, 12, recogn. J. Haury, ed. stereotypa G. Worth, Lipsiae, 1962, p. 56.

⁹ Procopius, *Les guerres* (Traduction russe par G. Destunis) ; H. И. Артамонов, *История хазар*, Leningrad, 1962, p. 92.

¹⁰ E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, publ. par J. R. Palanque, vol. II, Paris, 1949, p. 270—271.

Il est fort probable que lors de l'expédition à Bosporos, Probus s'était intéressé des captifs enlevés aux provinces byzantines : « il voulut les voir » rapporte notre source syrienne, « il reçut leur bénédiction et les honora en présence (*textuellement* "devant les yeux") de ces peuples »¹¹.

Ainsi, les captifs des provinces orientales de Byzance, de même que la mission chrétienne venue d'Arménie offraient un intérêt spécial pour l'Etat. Lorsque ces faits furent connus par « notre empereur », comme l'auteur du Supplément s'exprime, détail qui indique que c'était un Byzantin grec ou syrien, « on envoya des villes les plus proches, soumises à l'Empire romain, trente mules chargées de froment, de vin, d'huile, de lin, d'autres fruits (produits) et de vases sacrés ». Les trente mules étaient un présent de Probus, « homme pieux, sensible et zélé pour les bonnes œuvres comme celles-là »¹².

Kardost partit de chez les Huns au bout de 14 ans, mais il y eut « un autre évêque arménien du nom de Macaire », qui était bien préparé à cette tâche et qui la continua après son prédécesseur.

La christianisation des peuples païens était dans l'intérêt de Byzance ; par là son influence, son prestige augmentaient. En même temps la vie culturelle de ces peuples, comme le fait savoir ce texte, y gagnait. On apprenait à connaître le pain, nourriture peu connue des barbares, l'art de semer et de récolter.

L'évêque Macaire, en évangélisant et baptisant ces peuples hunniques, avait aussi « planté des végétaux, semé des graines » et bâti « une église en briques » (dalbane) — *syr.* = πλιθοι — *grec*). « Lorsque les autorités (šalitte — *pl. syr.*) de ces peuples virent ces nouveautés. Ils furent stupéfaits, se rejouissant de ces hommes, ils les honoraient et chacun les invitait dans sa contrée, dans sa tribu et ils les priaient d'être leurs maîtres. Ils sont là jusqu'à présent. »¹³

C'est ainsi qu'un grand travail de civilisation s'accomplissait et que se créait un niveau plus élevé de civilisation. La christianisation introduisait une quantité d'idées neuves, subtiles, pénétrées de spiritualité. Enfin, les Huns avaient obtenu la possibilité de lire, de comprendre l'Écriture. La langue de cette translation était hunnique ; quant à l'alphabet on ne peut que faire des suppositions.

Dans les contrées limitrophes de l'Iran, était répandu une variante, de l'alphabet syrien, le syro-manichéen (qu'on attribuait à Mani lui-même), ainsi que l'alphabet sogdien. L'an 568 à Constantinople les tribus turques avaient présenté une charte, un document, appelé par le savant Menandre τὸ γράμμα τὸ Σκυθικόν. Cette supposition est soutenue par le voisinage des

¹¹ Zacharias, p. 216

¹² Zacharias Rhetor, p. 217.

¹³ *Ibidem*.

Huns avec les Sogdiens, de même que par le fait que Kardost était venu d'Arménie, d'Arran, des contrées où l'alphabet sogdien pouvait être connu.

Il y a beaucoup de probabilités que les Huns, dont parle notre source, soient les « Huns nommés Sabire, bien connus des historiens byzantins. Au milieu du VI^e s. ils font la guerre tantôt aux côtés des Perses, et tantôt aux côtés des Romains (byzantins). Ils comptent à peu près cent mille guerriers. Ebranlant la défense des portes Caspiennes, ils se jetèrent sur les contrées de Byzance».¹⁴

La christianisation des peuples accomplie par Byzance a affecté leur participation aux lettres, à la vie spirituelle de la foi.

¹⁴ Theophanes *Chronographia*, éd. de Boor, II, p. 161—2; Ioannes Malalas, *Chronicon*, cap. 16, Bonn, 1831, p. 406; Georgius Cedrenus, t. I, Bonn, p. 644.

CONSTANTINOPLE-ISTANBUL

STEVEN RUNCIMAN (Lockerbie)

Nowadays the official name of the city of Constantinople is Istanbul. The word is generally considered to be derived from [the Greek 'εις τήν Πόλιν' (to the City)]; but of recent years this derivation has been questioned. Many Turks do not like to think that their great city has a name of popular Greek origin, and some of them, remembering a usage to be found on certain eighteenth century coins, claim that the word is a corruption of 'Islāmbol' (filled with the Faith). Some Western scholars regard it as being a shortening, made by the Turks, of 'Κωνσταντινούπολις', the historic name which the modern Greeks are careful to use.¹ It may therefore be of interest to study the various names by which the city has been called, both by its own inhabitants and by foreigners.

According to the historian Socrates, Constantine the Great when he founded his new capital allowed it to be called after him 'Constantinople' but gave it the official name of 'Second Rome' (ἡ Δευτέρα Ῥώμη)². It was never used, the form 'New Rome' (ἡ Νέα Ῥώμη) being preferred. Episcopal lists from the fifth century onwards use 'New Rome' sometimes as an alternative and sometimes in conjunction with 'Constantinople'³. This ecclesiastical usage has endured. The official title of the Patriarch of Constantinople is still 'Patriarch of Constantinople, New Rome.' In the West, however, 'New Rome' was never used, no doubt because it implied that the new capital was of an equal status with Old Rome. This was a notion that was particularly distasteful to the Bishops of

¹ e.g. M. Maclagan *The City of Constantinople*, London, 1968, p. 146

² Socrates Scholasticus, *Historia Ecclesiastica*, I, 15. Ed. H. Valeski, Oxford, 1844, p. 35.

³ For the *Notitiae Episcopatum*, see H. G. Beck, *Kirche und Theologische Literatur*, Munich, 1959, pp. 148 ff.

Rome, who were determined that the new see of Constantinople should enjoy an inferior rank. To the medieval West in general it seemed ridiculous that the Byzantines should claim to be the Romans and their Emperor to be the Roman Emperor; and to call a Greek-speaking city 'New Rome' was part of this absurd pretension.

Whatever Constantine himself might have decreed, the accepted official name given to his city was 'Constantinople', spelt according to the usage of each particular language. In the West this name was invariably employed till modern times. In the East also it was considered correct. Byzantine writers of the fifth and sixth centuries occasionally refer to the city merely as 'the City' (τὴν Πόλιν), but only when it is clear from the context which city is meant; for there were other great cities in the East Christian world, such as Alexandria and Antioch. In general they write of 'Constantinople'. The one exception is Procopius, who, with his ambition to write in a classical style, habitually uses the old classical name for the city, 'Byzantium'.⁴

A change came in the seventh century, with the Arab conquest of Syria and Egypt. Henceforward there was only one great city left in the Christian Empire; and if anyone wrote or spoke of 'the City', it was obvious that he was referring to Constantinople. It was probably about now that the use of 'Constantinople' faded out of conversational use. It was a long word, and sounded pedantic. It was only suited for literature. But Byzantine men of letters believed that it was elegant to vary names as much as possible; and they too may have considered the word clumsy. They all tended to avoid the lengthy epithet 'Constantinopolitan', and instead of 'Constantinople' they often used 'ἡ Κωνσταντινου', with or without 'πολις' added. 'Constantinople' is usually only employed when a certain formality is required or when reference is made to the Patriarchate. 'Byzantium' is occasionally used, and 'Byzantine' is a favourite substitute for 'Constantinopolitan'. 'Ἡ Πόλις', without qualification, is probably the most frequent usage; but there was a growing tendency to add an imperial epithet; the City was 'ἡ βασιλεύουσα' (the ruling city); or the noun, 'ἡ βασίλισσα' (the Empress) might be used. In the old days writers such as Justin Martyr and Eusebius had given this term to Rome, as did Socrates in the passage when he speaks of Constantinople as 'Second Rome'. The imperial epithet seems first to have been allotted to Constantinople in the Greek version of the acts of the Council of Ephesus, and again in the acts of the Council of Chalcedon, no doubt in justification of the claims of the see of Constantinople⁵. Evagrius uses it; and the phrase

⁴ For example, Zosimus and the *Chronicon Paschale* only use 'Constantinople'; Agathas uses 'Byzantium' as well

⁵ N. Coletus, *Concilia*, III, col. 1123, IV, coll 925, 1593.

‘τὴν βασιλίδα Κωνσταντινούπολιν’ occurs in the encyclical of the Emperor Leo to the Patriarch Anatolius which he quotes⁶.

Each author had his own idiosyncracies. The chronicler Theophanes uses ‘Constantinople’ only once, ‘New Rome’ twice, ‘Byzantine’ as an epithet fairly often, and otherwise ‘the City’ or ‘the Imperial City’. His contemporary the Patriarch Nicephorus prefers ‘Byzantium’. Constantine Porphyrogenitus is almost alone in keeping habitually to ‘Constantinople’. Anna Comnena never uses ‘Constantinople’ but keeps to ‘the Imperial City’ or ‘Byzantium’. Psellus in his History uses Constantinople once and ‘ἡ Κωνσταντίνου’ twice, and otherwise resembles Anna: except for a mention of ‘our Rome’ and ‘the better Rome’, Old Rome being ‘the weaker Rome’.⁷ Zonaras uses all forms. Nicetas Choniates introduces ‘Megalopolis’ once. The writers of the Palaeologan period on the whole prefer ‘Byzantium’, especially Pachymer, John Cantacuzenus and Chalcocondylas. But these were all literary forms. Letter-writers seldom use any term other than ‘the City’, even when the letter mentions other cities such as Thessalonica. It is clear that in conversation, whether in the palace or in the market-place, no other term was used.

This is confirmed by evidence that travellers to the city provide. The Westerners might call it ‘Constantinople’, the Slavs ‘Tsarigrad’ (the Imperial City), and the Norsemen ‘Micklegarth’ (Megalopolis). In the Orient, Armenian and Syriac writers use their form of ‘Constantinople’; and from the latter the Arabs obtained their form ‘Kostantīniya’⁸. In the Hadīth the Prophet promised that his followers would conquer ‘Kostantīniya’⁹. The word had therefore the backing of Holy Writ. It remained the correct literary name for the city until modern times. Turkish as well as Persian stylists use it. It appears on the Imperial Ottoman coinage until the present century. But soon the Muslims learnt the more popular name for the city. The tenth-century Arab geographer al-Mas’udi, who clearly did not know Greek, tells us that “the Greeks at the time at which we are writing call it ‘Bolin’ or, if they want to show that it is the capital of the Empire, because of its size, they say ‘Istanbolin’; they do not call it ‘Kostantīniya’; only the Arabs describe it by that name”¹⁰. Thirteenth century writers such as Ibn al-Athir and Abul Fida sometimes make use of ‘Istanbūl’, as does the Persian Ibn Bibī a little later, in his history of the Seljuks¹¹. In the four-

⁶ Evagrius, *Historia Ecclesiastica*. Ed. H. Valesii, Oxford, 1849, pp. 20, 44.

⁷ Michael Psellus, *Chronographia*. Ed. C. Sathas, London, 1899, pp. 110, 159.

⁸ The form ‘Kostantina’ is sometimes used in Arabic poetry. It is interesting that the Armenian, the Syriac and the Arab writers all omit the first ‘n’ in the name.

⁹ See J. H. Mortmann, article ‘Constantinople’ in *Encyclopaedia of Islam*, vol. I. Leiden-London, 1913, p. 867.

¹⁰ Maçoudi, *Le Livre de l’Avertissement* Trad. E. Carra de Vaux; Paris, 1896, p. 192.

¹¹ See for example, H. W. Duda, *Die Seltchukengeschichte des Ibn Bibi*, p. 283, n. g.

teenth century Ibn Batuta uses 'Constantinople' to include the city with its suburbs but says that the area on the west of 'the river', by which he means the Golden Horn, is called 'Istanbūl'.¹² This was the common usage of Europeans who visited the city in Ottoman times. 'Stamboul' was the name given to the old city between the Golden Horn and the Marmora, as distinct from Galata and Pera and the Asiatic suburbs.

Western travellers of the early fifteenth century provide similar evidence. Claviyo, whose ear was not accurate, says that the popular name of the city is 'Escamboli.'¹³ The observant Bavarian, Johann Schiltberger, who visited the city in 1427, writes in his Old German: 'Constantinopel hayssen die Chrichen Istimboli und die Thurcken hayssende Stambol' (the Greeks call Constantinople Istimboli and the Turks call it Stambul).¹⁴

It seems clear, therefore, that we are right to derive 'Istanbul' from 'εις τὴν Πόλιν'. The appearance of 'Islāmbol' on Ottoman coins of the eighteenth century, from Ahmet III's reign to Selim III's, doubtless shows an attempt to find a nobler derivation: while certain Turkish men of letters who tried to change the name of the city altogether to 'Dar-l-Sa'ādat' (the Gate of Bliss), similarly thought that neither 'Constantinople' nor 'Istanbul' were worthy of the great Turkish city.¹⁵ It is, indeed, ironical that the Turks should have now given up a name hallowed by the Prophet in order to use one derived from Greek popular speech, and that the Greeks should angrily resent the name which is in truth that which their Byzantine forebears used. But chauvinism is apt to disregard the facts of history.

¹² Ibn Batuta, *Voyages* Trans De Fréméry & Sanguinetti, Paris, 1914, II, p. 431.

¹³ R. Gonzales de Claviyo, *Diary* Trans G. Le Starngé, London, 1928, p. 88.

¹⁴ Johann Schiltberger, *Reisenbuch* Ed V. Langmantel, Tübingen, 1885, p. 45.

¹⁵ J. H. Mortmann, *art. cit.*, p. *cit.*

UN APOGRAFO DELLA CRONACA DEI TOCCO PRODOTTO DA NICOLA SOFIANÒS

GIUSEPPE SCHIRÒ (Roma)

Abbiamo avuto modo di parlare della inedita Cronaca dei Tocco in diverse occasioni e nell'attesa che frattanto se ne preparasse l'edizione. Demmo una prima comunicazione all'XI congresso bizantino di Monaco nel 1958¹, parlammo più diffusamente sul suo contenuto in un articolo pubblicato in „Byzantion”², mentre un necessario riferimento era stato fatto, nello stesso „Byzantion”, in uno studio sull'incoronazione di Carlo Tocco come despota di Gianina³ e in un'altra nota dedicata alla personalità storica della Vasilissa di Gianina, Evdokia Balšić, che è apparsa nei *Mélanges G. Ostrogorsky*, pubblicati dall'Istituto di Studi Bizantini di Belgrado⁴. Degli excerpta, relativi alla storia più propriamente gianiniota, sono stati pubblicati, con una introduzione sui caratteri dell'opera, dall'Associazione di Studi Epirotici⁵.

Questo complesso di sèi note, brevi o lunghe che siano, offrono un'idea della lunga strada che bisogna percorrere, attraverso gl'insidiosi campi del greco-demotico, per giungere alla preparazione di una *editio princeps* che aspiri ad essere semplicemente accettabile.

¹ G. Schirò, *Una cronaca in versi inedita del secolo XV „Sui Duch e i Conti di Cefalonia”*, Akten des XI. Internationalen Byzantinisten-Kongresses, München, 1960, pp. 531–538.

² Id., *Struttura e contenuto della cronaca dei Tocco*, „Byzantion”, XXXII (1962), pp. 203–250.

³ Id., *Manuele II Paleologo incorona Carlo Tocco Despota di Gianina*, „Byzantion”, XXIX–XXX (1959–1960), pp. 209–230.

⁴ Id., *Evdokia Balšić Vasilissa di Gianina*, *Recueil des travaux de l'Institut d'Études byzantines*, VIII, Belgrade, 1964, 383–391.

⁵ Id., *Τὸ χρονικὸν τῶν Τόκκων — Τὰ Ἰωάννινα κατὰ τὰς ἀρχὰς τοῦ ΙΕ' αἰῶνος*, *Ἐκδόσεις Ἐταιρείας Ἑπειρωτικῶν Μελετῶν — Ἰωάννινα 1965*. Sui criteri della edizione dell'opera completa ho parlato nel I Congresso di Studi Bizantini *L'editio princeps di una cronaca in greco demotico*, „Riv. di Studi Bizantini e Neoellenici”, N. S., 2–3(XII–XIII), Roma, 1965–1966, pp. 119–128.

Questa crediamo sia l'ultima nota che precorre l'apparizione del testo completo, di cui si correggono attualmente le bozze.



Abbiamo già detto che la Cronaca dei Tocco ci viene tramandata da due codici: Vat. gr. 1831 della prima metà del sec. XV e dal Vat. 2214 della prima metà del sec. XVI. Il primo, scorrettissimo, offre vari indizi per essere riconosciuto come autografo. Parleremo di essi in sede apposita e precisamente nella introduzione alla cronaca; il secondo, invece, è apografo del primo e, se ai fini della costituzione del testo non ha alcun valore, tuttavia offre alcuni servigi di cui tratteremo più oltre.

Il Vat. gr. 2214, cartaceo, contiene in 96 fogli il testo che nel 1831 è contenuto in 80. Ogni facciata contiene 20 versi mentre nel 1831 ne presenta venticinque. Come nella edizione sotto stampa il Vat. 1831 sarà qui indicato con la lettera **V** e il 2214 con **B**.

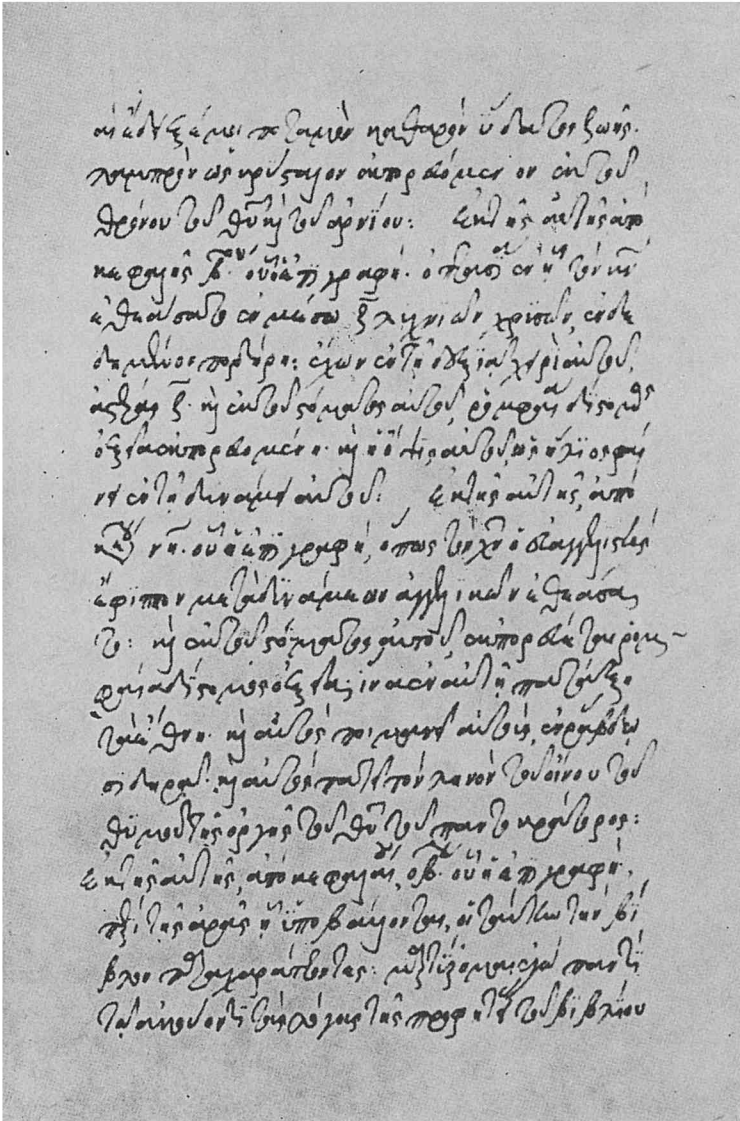
La grafia di **B** è molto regolare nel suo assieme: vi si manifesta subito la mano dell'uomo colto e assuefatto alla penna. È armonica nell'assieme, ma molto differenziata negli elementi che la compongono: è flessuosa e oscillante fra lettere inclinate a sinistra, lettere diritte, lettere che piegano a destra. È il caso dei τ e della β , penzolanti ora a sinistra ora a destra, ora diritte come espressioni di una certa volontà e di un certo vigore. Ogni tratto abbassato (del λ , del $\kappa\lambda$ abbreviato, dello ζ , del ρ , dell' $\epsilon\nu$ abbreviato, dell'asse del β) è bruscamente curvato a sinistra.

Curvo e flessuoso è il tratto che sovrasta la π e la τ bassa. La ϵ è quasi sempre adagiata sulla sinistra, mentre la α tende leggermente a inclinarsi sulla destra. Il copista ha un doppio modo di scrivere il γ : uno inclinato e legato alla lettera seguente, l'altro isolato ed eretto a guisa del Γ maiuscolo. Questa particolarità si nota solo nel **B**, ma non si nota nel cd. Parigino gr. 1305, di cui riportiamo uno specimen. È un capriccio transeunte del nostro copista.

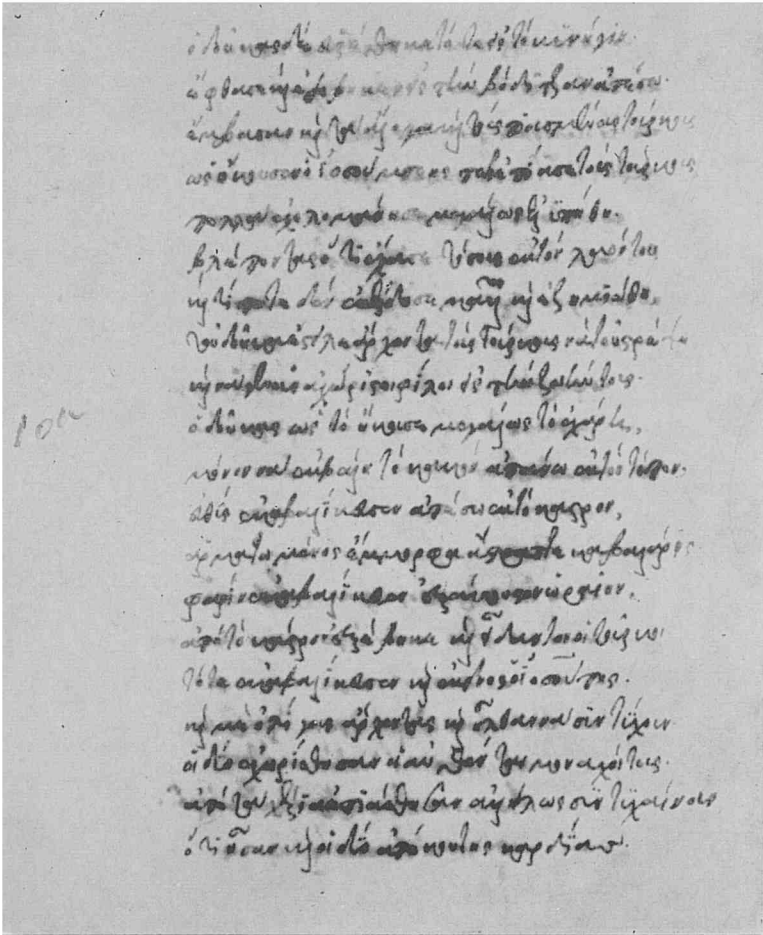
La carta del vat. gr. 2214 scadente e di grande potere assorbente, rende molto spesso illeggibile il testo. Se disponessimo del solo **B**, la cronaca dei Tocco avrebbe potuto essere presentata solo a tratti, intervallati da ampie lacune.



Nicola Sofianòs. Malgrado non vi sia traccia alcuna del nome dell'amanuense che copiò la Cronaca dei Tocco, tuttavia siamo in grado di identificarlo, e, mi pare senza ombra di dubbio, attraverso la scrittura: una scrittura, come si è detto, flessuosa e legata, personalissima, che rimane impressa e si fa subito riconoscere. Codesto copista è Nicola Sofianòs: il dotto corfiota che nel 1515 entrò a studiare nel Collegio greco di S. Atanasio in Roma e che, trasferitosi a Venezia nel 1533, si prodigò, in-



Codice greco 1305 della Bibliothéque Nationale di Parigi (autografo Nicola Solianòs, 1533)



Cod Val gr 2214 di Nicola Sofianos scritto, forse, prima del 1533

serendosi nel movimento umanistico dell'epoca, a far rivivere fra i Greci il culto dell'antichità e nel contempo a nobilitare la lingua demotica ⁶.

Il riconoscimento della penna di Nicola Sofianòs si è verificato in diversi codici ⁷. Il Dobschutz ⁸ al raffronto con il fac-simile Par. gr. 1305, f. 105^v, pubblicato dall'Omònt ⁹ riconobbe nel Vat. gr. 1147, come nel 1152, la mano di Sofianòs. Quindi si è sviluppata una certa catena, destinata ad allungarsi, nel riconoscimento dei codici di mano del dotto corfiota. Il Dain la riconobbe ancora nel Parigino gr. 2445 ¹⁰, il Diller nel Cantabrigense Gg II 33 ¹¹; Paul Canart ¹² analizzando l'aspetto generale e particolare della scrittura del Sofianòs sulla base degli autografi del Par. gr. 1305 e 1963 e confrontandola con quella del manoscritto 1902 della Biblioteca Governativa di Lucca, che riporta i passi in greco della *Commedia dei tre tiranni* di Agostino Ricchi ¹³, vi riconosce ancora una volta la mano del Sofianòs. Il medesimo Canart, pur non pronunciandosi in maniera categorica, riconosce tuttavia che in un altro parigino greco, il 2592, „les ressemblances prédominant nettement sur les différences” ¹⁴ e pertanto ritiene che il codice possa attribuirsi al Sofianòs.

Ora, ponendo a fronte uno specimen di un autografo sicuro, quale appunto è il Par. gr. 1305 (che indicheremo con **P**, seguito dal numero del rigo) con la fotografia di un foglio del Vat. gr. 2214, (indicato con **B**), ci accorgiamo a prima vista, e dal raffronto dei particolari, che anche questo manoscritto vaticano, contenente l'apografo della cronaca dei Tocco, fu vergato dal Sofianòs. Denunciano la fondatezza della attribuzione sia la simiglianza d'assieme delle due scritture, flessuose e armoniche, sia l'esatta corrispondenza di certi nessi e di certe lettere caratteristiche.

Si osservino i nessi εξ (**P**₂₉ **B**₅, ελ) **P**₄ **B**₅; la lettera τ legata a una vocale **P**₁ **B**₆ o isolata (passim), la π con il tratto sovrastante ondulato e con verso ascendente, la β alta inclinata e con l'asse discendente inferiore bruscamente ritorta a sinistra **P**₂₃₆ etc. **B**₃₅₇, etc; l'articolo του con il circonflesso congiunto alla υ e piegato superiormente all'infuori **P**₇ **B**₁₇. Il lettore potrà completare il raffronto delle simiglianze.

⁶ Börje Knos, *L'histoire de la littérature néo-grecque*, Stockholm, 1962, pp. 293–295.

⁷ Mario Vitti, *Nicola Sofianòs e la commedia dei tre tiranni di A. Ricchi*, Napoli, 1966, p. 13.

⁸ E. von Dobschutz, *Maria Romaia*, B. Z., 12 (1903), p. 176.

⁹ H. Omont, *Fac-similés de manuscrits grecs des XV^e et XVI^e siècles*, Paris, 1887, tav. 40.

¹⁰ A. Dain, *Les manuscrits d'Onésandros*, Paris, 1930, pp. 51–53.

¹¹ A. Diller, *The tradition of the minor greeks Geographers*, American Philological Association, Oxford, 1952, pp. 16–17.

¹² P. Canart, *Notes sur l'écriture de Nicola Sophianos*, in Mario Vitti, o. c., pp. 45–47.

¹³ Mario Vitti, o. c., pp. 1–39.

¹⁴ P. Canart, o. c., p. 47.

Riconosciuto il Vat. gr. 2214 opera di Nicola Sofianòs, data la personalità del copista, ci viene spontaneo chiederci :

I. Quale valore ha esso ai fini della costituzione del testo ?

II. Al di fuori di ogni possibile ausilio alla critica testuale, la copia ha un suo valore intrinseco d'ordine linguistico o letterario in quanto opera di Nicola Sofianòs ?

Valore del Vat. 2214. Ai fini della costituzione del testo diremo che il Vat. 2214, salvo nei rarissimi casi cui accenneremo, non ha alcun valore : anzi, diciamo, anticipando il giudizio conclusivo, che sarebbe stato veramente deleterio se ci fossimo avventurati a tale ricostruzione con l'ausilio della copia del Sofianòs. Sarebbe stato lo stesso che vestire un rustico e schietto pastore, che parla e canta nel suo rude stile e nel dialetto della sua montagna, con gli abiti sericei di un giullare di corte, attento alle ricercatezze delle trovate e alle eleganze delle forme.

I due testi parlano, e non soltanto perchè distano fra loro di più di un secolo, un linguaggio diverso.

Tuttavia qualche contributo il 2214 ha offerto alla integrazione delle lacune, malgrado che il 1831, quando il Sofianòs produsse la copia della cronaca, era già mutilo nelle varie sue parti.



Mutilazioni di V riflesse in B. Il V, come è stato detto, dal f. 4 al 5 presenta, senza che esteriormente si abbiano degli indizi, una grave lacuna : perchè dall'annunciata morte di Gjin Spata di Arta (29 ott. 1399), al quale successe il fratello Sguro, fol. 4^v, il codice, nel foglio immediatamente successivo, ci introduce in fatti assolutamente estranei a quelli annunciati. Noi stessi per porre un po' di ordine e orientare il lettore abbiamo dovuto inserire un nuovo titolo al passo che segue e che, sulla base del contesto, suona „*πῶς ὁ δούκας ἔστειλεν εἰς τὸν Μουρίκη Σπάτα νὰ ἐβγάλη καὶ τὸν ἀδελφὸν τοῦ Μουρίκη Μπούα*”. Quindi Sguros non è più signore di Arta, ma lo è invece il nipote Muriki Spata. Quali e quanti avvenimenti si siano succeduti nel frattempo non è possibile dire. Possiamo solo affermare che tra gli attuali ff. 4^v e 5^r vi è una lacuna di ben 10 fogli. Ciò si desume dalla prima numerazione greca che conteggiava non i fogli, ma i quaternioni. Ora se il V in cima all'attuale f. 6^v segna lo inizio del terzo quaternioni, γ', vuol dire che l'attuale f. 6^r, anticamente era il 17° foglio. Dal che si desume che la lacuna è di ben 11 fogli, pari a 22 facciate e circa 550 versi. Perdita gravissima, che non sappiamo se sarà mai colmata !

Ebbene di questa lacuna il Sofianòs non si accorse affatto ; anzi, unendo strettamente (v. f. 6^v), nello stesso paragrafo, il testo dei ff. 4^v e 5^r di V ha contribuito notevolmente a rendere più difficoltosa la chiarificazione del problema.

Altra lacuna, che siamo riusciti a colmare solo in parte con la restituzione al loro posto dei fogli che erano andati a finire nel corpo dello Spaneas (si tratta dei ff. 82—83—84) si nota tra il f. 14^v et 15^r del 1831¹⁵. Qui il Sofianòs si è accorto della frattura e nel margine inferiore ha avvertito il lettore: Λείπει. Lo stesso avvertimento troviamo in fine d'opera.

La terza lacuna si registra fra i ff. 83^v e 84^r. Il cronista promette la narrazione della battaglia di Voniza, ma essa manca del tutto. Il testo, infatti, presenta il racconto del colpo di mano operato su Varnaco. Si noti bene che la lacuna si verifica nei fogli che erano stati già staccati dalla cronaca ed erroneamente confusi fra i versi della redazione epirotica dello Spaneas. Trattandosi quindi di una lacuna nella lacuna, il Sofianòs non poteva ovviamente accorgersi.

Dal f. 20^v al 21^r si lamenta ancora la caduta di uno o più fogli: perchè dalla narrazione della morte di Sguro Spata e della successione del figlio Paolo si viene di colpo a parlare delle trattative di spozalizio fra la figlia di Carlo Tocco e il fratello del nuovo signore di Arta, Muriki Spata. Argomenti in contrasto fra loro che fanno ovviamente lamentare la perdita di uno o più fogli. Anche su questo vuoto il **B**, „ne verbum quidem”: anzi unisce i testi delle due facciate come continuazione diretta di una dell'altra. Evidentemente il Sofianòs compiva la sua opera di trascrizione meccanicamente e senza eccessive riflessioni sul contenuto.

E trascuriamo i casi della omissione di due versi: uno fra i vv. 2314 e 2315, l'altro fra il 2475 e 2476, ambedue necessari alla intelligenza del contesto, ma sfuggiti all'attenzione del Sofianòs.

Queste corrispondenze nelle lacune sono la testimonianza inoppugnabile che il **B** non è che apografo diretto di **V**.

Vi si registrano tuttavia moltissime varianti, che passeremo in rassegna per comprenderne il carattere e lo scopo. Ma prima dobbiamo chiederci se mai il **B** abbia reso qualche servizio, sia pur minimo, ai fini della costituzione del testo.

Risponderemo affermativamente. Il Sofianòs ci ha consentito di integrare alcuni versi, coperti da posteriori macchie: cosa da poco, invero, a confronto dei 3925 versi superstiti. Essi sono i seguenti: v. 174, corrispondente al f. 4^v di **V**: il Sofianòs poté leggere quello che a noi oggi è impossibile decifrare. Le integrazioni offerteci da **B** sono le seguenti: Μέσον εις τὰ καμώματα αὐτὰ <ποῦ εἶχε κάμει> ἔτυχε <καὶ> συνέβηκεν ἀπέθαι<νεν> ὁ Σπά<τας>, ὁ δυνατός, ὁ θαυμαστός, τὸ φοῦμος τοῦ Ἄλ<βάνι> (**B** ἄλβανίτων);

v. 1179 ὅτι εἶναι ἄνθρωποι σκληροὶ δυνάστες τῶν <Ρωμαίων>

v. 1204 <Ὁ δούκας> τὸν ἐκράτησεν, εις τὸ σπίτι του ἐστάθη.

¹⁵ È stato pubblicato da Giorgio Zoras, "Άγνωστος ἠπειρωτικὴ παραλλαγή τοῦ Σπανέα, κατὰ τὸν Βατικανὸν ἑλληνικὸν κώδικα 1831, „Riv. di Studi Bizantini e Neellenici", 1 (XI) Roma, 1964, pp. 47—77.



Caratteri dell'apografo. Il Sofianòs copiò la cronaca per motivi a noi non precisamente noti : forse su ordinazione di qualche signore interessato. Non penseremmo affatto che si sia sobbarcato al non breve e non lieto lavoro per ammirazione del testo, che del resto egli ripudia in alcuni suoi aspetti caratterizzanti, modificandone spesso le forme. Piuttosto dal raffronto delle due copie balza evidente il proposito del Sofianòs di eliminare dall'opera, che a lui dovette sembrare rude e selvatica — come di fatto lo è — il numero strabocchevole di errori, di procedere alla suddivisione morfologica delle parole, di ripulire dei tanti solecismi i periodi, stabilire una certa uniformità nel trattamento delle forme verbali : conferire, insomma, alla cronaca una veste più dignitosa.

Questa copia ha, dunque, una sua significazione e importanza storica, filologica e letteraria. Essa testimonia l'accettazione del demotico da parte di un umanista della prima metà del sec. XVI, come strumento di una composizione cui si vuole conferire una dignità letteraria; testimonia altresì le condizioni di trattamento del demotico stesso. E ciò potrà essere tema di studio e di ricerche per lo storico del greco volgare. Giova al proposito ricordare che il Sofianòs compose una grammatica¹⁶ e affermò del demotico una nobiltà non inferiore a quella del classico¹⁷. Quali fossero le caratteristiche più gradite al Sofianòs lo diremo fra poco. Qui ci sia consentito farci una domanda. Quando il nostro umanista condusse il lavoro della trascrizione e della copiatura di quest'opera? Il particolare non è privo d'importanza ai fini della conoscenza della evoluzione dei gusti e delle tendenze del dotto corfiota.

Noi sappiamo che egli da Corfù si recò a Roma nel 1515. Nel 1533 è già a Venezia dove incomincia la sua attività di umanista e di traduttore¹⁸.

Non sappiamo se durante la sua vita tornò a Roma e se, tornato, vi si fermò a lungo. Considerato che i codici della cronaca sono stati sempre a Roma (l'autografo è nella Biblioteca Vaticana e l'apografo si trovava in quella dei principi Colonna dove fu rubricato col numero 53) e che il Sofianòs rimase a Roma fino al 1533, è lecito pensare che egli produsse la copia prima di questa data : salvo un suo ritorno posteriore, di cui, però, da quanto mi risulta, non abbiamo notizia. La scrittura, regolare e posata, ma purtuttavia energica e giovanile, ci fa propendere per la prima ipotesi.

¹⁶ E. Legrand, *N. Sofianòs, Grammaire du grec vulgaire*, „Collection de monuments”, N. S., 2, Paris, 1874.

¹⁷ Børje Knos, *o. c.*, p. 294.

¹⁸ Tradusse il trattato dello Pseudo-Plutarco sulla educazione dei giovani, *Il Pedagogo*, uscito a Venezia nel 1544 : nello stesso anno pubblicò il trattato sulla costruzione e l'uso dell'Astrolabio armillare dedicato a Paolo III. E. Legrand, *Bibliographie Hellénique du XV^e siècle*, I, p. 265 s. N. 111.

Il Sofianòs volle conferire alla trascrizione i caratteri della sua personalità. Possiamo bene immaginare come dovessero sembrare al suo palato certe costruzioni tortuose di alcuni titoli, la morfologia maltrattatissima ed estranea ad ogni analisi e ad ogni logica, certe forme verbali volgari intramezzate ad altre ricercate, in disarmonia con le espressioni rozze fra le quali erano inserite.

Noi abbiamo condotto un raffronto fra l'originale V e l'apografo del Sofianòs. Le varianti sono moltissime, nè era il caso di riportarle nell'apparato critico, dato che la copia può essere utile solamente per uno studio sul Sofianòs, ma non per la costituzione del testo.

Qui ci limitiamo a raggruppare i tipi principali delle varianti che interessano soprattutto la morfologia e la grammatica e in un certo qual modo anche la sintassi. Premettiamo le forme del Sofianòs e facciamo seguire, precedute dall'uncinata <, quelle dell'originale.

Il Sofianòs cerca di rispettare le desinenze delle declinazioni sia del gen. che dell'acc. :

334 τῆς κοπρίνης <τῆς κοπρίνου

433 μίαν φοράν <μία φορά

513 τὴν τρύπαν <τὴν τρύπα

324 μὲ Μουρίκην Μπούαν <μὲ Μουρίκη Μπούα.

Non gradisce la desinenza -ες al nom. pl. della 1^a decl., che spesso sostituisce con l'antico -αι

226 αἱ τόσαι καμακίαι <οἱ κάμακες οἱ τόσες.

All'acc. plurale 1^a decl. sostituisce -ες con -ας

262 ἀπόδειραν στρατιώτας <ἀπόδειραν στρατιῶτες

288 ἄρχοντας ἄξιους καὶ καλοὺς <ἄξιους ἄρχοντες καλοὺς

370 τέντας τους ἐστήσασιν <τὲς τέντες τους τὲς ἔστησαν

372 πολλὰς <πολλές.

Il neutro sing. 2a decl. uscirà sempre in -ον e non in ο ;
φοσάτον <φουσάτο (sic) 154. 163. 201. 225, passim.

εἰς κάστρον <εἰς κάστρο 233. 236 passim.

Il neutro della 3a decl. in -ι, -ί, all'acc. esce quasi sempre in -ιν, -ίν.

253 εἰς τὸ κορμίν του

256. 258. 268. τὸ φαρίν

259 τὸ σπαθίν <σπαθί

271 εἰς τὸ ποτάμιν <ποτάμι

292. 309 εἰς τὸ κουλούριν

299 ἀπὸ τὸ σπίτιν <σπίτη, passim

308 ἀπὸ ἓνα παραθύριν <παραθύρι

319 εἰς τὸ παλάτιν <παλάτι

328 καταλύσουν τὸ ψωμίν <ψωμί

390 εἰς τὸ νησίν <νησι

445 εἰς τὸ κυνήγιν <κυνήγι

La copula εἶναι è mantenuta, ma più spesso è sostituita da ἔναι, contro l'originale che usa indiscriminatamente ἔνε, ἔνη, ἔναι — passim.

Nel trattamento dei verbi il Sofianòs cerca di attenersi ai paradigmi grammaticali propendendo, sia nelle contrazioni che nelle desinenze, più verso l'antico che il moderno. Si osservino i casi raccolti in poco più di 200 versi :

- 172 εἶρχοντο <ἐρχονταν
 177 ἐσκόνταυσεν <ἐσκόνταψεν
 182 νὰ φυλαχθῶσι <νὰ φυλαχθοῦσι
 220 εὐρίσκοντο <εὐρίσκονταν
 242 ἐσπάρρα <ἐσπάρνα
 263 ἐσέβησαν <ἐσεύηκαν 297·298
 265 ἐσύρασι <ἐσύρναν
 265 ἔκρουον <ἐκρούγαν
 267 ἐρρίπταν <ἐρρήκταν
 284 ἴνα καταπατήσωσι <καταπατήσουσιν
 291 ἐβαστάζασι <ἐβαστούσασι
 293 νὰ μαλώσωσιν <νὰ μαλώσουσιν
 335 ἐβάσταζον <ἐβάσταζαν
 349 εὐρίσκοντο <ηὐρίσκονταν (imp.)
 359 ἐσυντάχθησαν <ἐσυντάχθησαν
 364 εὐρηκαν <ηὐρηκαν
 370 ἐστήσασι <ἔστησαν
 374 ἐρήμασαν <ἐρήμαξαν
 381 ἔδωκε <ἔδωσε
 383 νὰ ὑπάγη <νὰ ὑπᾶ
 396 ἐπαρέδωκαν <ἐπαράδωσαν.

Una delle caratteristiche della lingua del cronista è l'uso larghissimo del -ν efebicistico. Lo s'incontra nei verbi in tutti i modi e tempi : 2563 ἐπόνειν, III ἐλυπᾶτον, 2577 passim ἐγίνην, 714 νὰ τὴν ἔην, 3007 νὰ τοὺς τὴν δώσῃν ὁ Θεός, 2657 ὡσάν σεβαίνειν ὁ λαγός, 3346 μόνον σκοτάνειν (pres. ind.) τὸ κορμίν κτλ; 3349 ἄρξατον, ἀγάλλετον; nel participio : 657 ἦσαν φυσιωμένοι (οἱ ἄνθρωποι). Il -ν lo si trova ancora con sostantivi neutri : 34 ἐγλυσαν καὶ τὰ παιδία, 110 τὸ κάμωμαν ὅπου ἔκαμαν, 1815 χωρὶς τὸ θέλημα του, 1505 χάρισμα ἦτον, 1532 εἰς τὰ νεφράν του, 2444 τὰ μονοξυλάν του; con i femminili : 1919 ἡ θυγατέραν τοῦ δουκός; con τὸ pronominale : 2837 ἐκεῖ τοῦ τὸν ἐδείχνασιν, 3408 εἰς τὸ σφόνδυλον τὸν ἐδικόν σου ὄλον; con la preposizione ἐπεί; 2088 ἐπεὶν ἦτον γαβρός του 2514. 2880. 2940. 3258.

Di questa aggiunta con la quale l'ignorante cronista s'illudeva di conferire altisonanza e nobiltà alla propria povera lingua, il Sofianòs fa un uso molto parco e razionale che obbedisce di massima alle leggi classiche grammaticali.

Lo adotta qualche volta nell'imperfetto; 50 ἀθύρνευεν 111 ἐθλίβετον; non di regola nell'aoristo: 139 ἔβαλεν, 177 ἐσκόνταυσεν, 204 ἐσύναξεν, 205 ἐπολέμησεν, 249 ἔδωκεν, 270 ἐμετασέλωσεν, 358 εὔρέθηκεν, 505 εὔρηκεν.

Altro carattere di distinzione è nel Sofianòs l'uso, più frequente che nel V, sia dell'aumento sillabico che temporale: 6 ἀνετρέφετο ἀνεθρέφετον, 89 ἤρξαντο ἀρξονται, 143 ἤρξατο ἀρξετο, 172 ἤρχοντο ἐρχονταν, 246 ἤρχετο ἐρχετον.

Ma anche lui adotta qualche volta, e con determinati verbi, l'omissione: 4 εὔρισκετο, 7.220 εὔρισκοντο, 50 ἀθύρνευεν ἀφέντευεν, 45. 55, 136 ἄρχισε, 258.445 εὔρέθηκεν βρέθηκεν, 364. 505 εὔρηκα κήρυκα. È curiosa è la preferenza dell'attico φυλάττω: 16 ἐφύλαττε ἐφύλαγε, 134 φυλάττουں φυλάγουν, 209 φυλάττη φυλάγη, 385 ἐφυλάττετο ἐφυλάγετο.

Il Sofianòs non accetta certe forme idiomatiche di V: quindi, mai τῆς θαλάσσου, ma il tradizionale τῆς θαλάσσης 29. 31. 164. 289; non τέσσερεις, ma τέσσαρες 49, ἀθηντεύω e non ἀφεντεύω 45. 50. 55. passim, πάλιν e non πάλε 111, ἐκβαίνει e non ἐβγαίνει 231, τοῦ Πάτχα e non τοῦ Πάσχου 235, εὔμορφα e non ἔμορφα nè ὄμορφα 239, passim.

Al contrario il Sofianòs si fa cogliere in forme più demotiche di quelle usate dal Cronista: 61 νὰ πᾶσι <νὰ ὑπᾶσιν.

Preferisce costruire μετὰ con l'acc. là dove il V presenta il genitivo: 80 μετ'ἀθηντην τὸν δούκα <μετὰ ἀφεντός τοῦ δούκα.

Il participio presente mantiene le desinenze antiche: 84 σκοπῶντες καὶ ἐλπίζοντες <σκοποῦντας καὶ ἐλπίζοντας, passim.

Sono interessanti certe sostituzioni di verbi o variazioni formali di essi, che denotano un personale gusto della lingua: 139 ἔβαλεν <έβανεν 512 ὄρμησαν <έτρεχαν, 229 ἐκαβαλίκευσεν <ἐκαβαλίκεψεν, 231 ἐκβαίνει <έβγαίνει, 245 ἐχωρίσθηκε <έχωρίστηκε, 267 ἔρριπταν <έρρικταν, 292 νὰ ἐμποῦν <έμποῦν, 303 ἐκλυσεν <έγλύτωσεν, 359 ἐσυντάχθησαν <έσυντάχθηκαν, 389 ἐπιπλεύσουσιν <περιπλεύσουσι, 415 ἐκβάλη <νὰ ἐβγάλη, 421 ἐμβάση <σεβάση, 439 ὄρμησαν <έρρουσαν; come altre sostituzioni di aggettivi, avverbi o pronomi: 278 συνετοὶ <συναντοί, 290 ἀνταμῶς <ένομοῦ, 330 πάντοτε <πάντα 342 ἀμὲ τοῦ <τοῦ δέ, 359 τὰ ἅπαντα <τὰ ὅλα, 384 καλὴν πολλὰ ἐσοδία <έμορφη ἐσοδία, 403 καὶ προτίτερα <προλαβέστερον, 460 ταῦτα <τότε, 499 τινὰ <κανεῖν, 498 οὐδέποτε <πούπετε.

Queste pretese di purismo non riescono tuttavia a nascondere spropositi come questi: la desinenza de nom. e dell'acc. pl. della Ia decl. -ες il Sofianòs la scrive -αις, 98. 404 μὲ σκάλαις, 163 μὲ φιλοδωρῆαις μεγάλαις, 391 μὲ λουμπάρδαις, 385 ἀλικαῖς nom., 236 237 χαίρωμα <χέρωμαν; lo scambio del verbo ἐπαίρω per ὑπαίρω cosicché ἠπῆρα diviene quasi sempre, anche su influenza di V. ὑπῆρα: 190. 274 ὑπῆρασιν, 206 ὑπῆρε, 304. 325 ὑπῆραν <έπῆραν.

Motivi di serie considerazioni ci offre il Sofianòs col suo comportamento nei confronti della metrica del verso politico.

Il τονικός βιασμός pare fosse, per il Sofianòs, come per il cronista, un ripiego da adottarsi nella lettura del testo, ma non nella scrittura. Citiamo qualcuno fra i tanti esempi: 130 πολλὰ γὰρ εἶχεν ὀλίγους. Questo primo emistichio è metricamente errato: per rispetto al ritmo noi dovremmo leggere „πολλὰ γὰρ εἶχεν ὀλιγους- ο- ὀλιγούς”. In tal maniera, secondo la prassi filologica moderna, esprimiamo con la scrittura e non con la sola lettura l'esigenza della metrica. Ma sia l'autore che il nostro letterato non si distaccano, salvo eccezioni, dalla scrittura grammaticale.

Per questa mentalità il Sofianòs rispettò sempre la consuetudine del cronista di scrivere per esteso la preposizione „εἰς”, che tante volte determina una ipermetria, anzichè ricorrere all'afèresi — 'ς —. Si osservi il primo emistichio del v. 8 „εἰς τὸν τόπον, εἰς τὴν αὐθεντίαν” ipermetrico e aritmico, che è riportato nel suo metro e nel suo ritmo con la consueta afèresi e il τονικός βιασμός: 'ς τὸν τόπον, 'ς τὴν αὐθέντιαν.

Altre anomalie metriche sono determinate dagli aumenti sillabici (204 [ἐ]σύναξε τὸ φωσᾶτόν του), da particelle, inutili al testo e dannose al metro (265 τόσο ὅτι μὲ [τὰ] λιθάρια).

Talvolta la tendenza al purismo conduce il Sofianòs ad essere del metro meno rispettoso dell'autore: 272, v [ἐ]στάθησαν ὅλη[v] ἡμέρα, ove il cronista ha „[ἐ]στάθησαν ὅλη μέρα”.

La metrica e il ritmo non furono in cima ai pensieri nè dell'autore, nè del letterato Sofianòs: altrimenti non sapremmo spiegare la presenza non dico di elementi secondari di una proposizione, ma addirittura di pleonasmii: 400 καὶ [αὐτός] ἐσέβην εἰς τὰ πλετύκια. E non è a dire che quel pronome sia necessario per la retta intelligenza del contesto di tutto il periodo. E così dicasi per gli emistichi: 405 καὶ ἦχαν πιάσει [καὶ] τὴν ἀδελφὴν. 407 Ἀγγελοκάστρου καὶ [τῆς] αὐθεντίας, 412 καὶ ἀπὸ τούτου χαίρονται [πολλά]...” Abbiamo riportato questi casi incontrati nello spazio di sette versi per offrire un'idea della frequenza degli errori metrici.

Ancora un indizio della trascuratezza del metro mostrata anche dal Sofianòs. Il -v efelcistico è usato dal nostro umanista con molta parsimonia, al contrario del cronista che, come abbiamo visto, lo adotta a proposito e a sproposito. Con tutto ciò il Sofianòs, che è solito eliminarlo nella maggior parte dei casi, lo mantiene invece in qualche verso dove la sua presenza disturba il metro: 448 ὡς ἤκουσε[v] ὁ Γιουσούμπεκης-

Concludendo questo rapido esame diremo che la copia del Sofianòs, come apografo di un originale che noi possediamo — e che nella lingua schietta e incolta è di gran lunga più interessante di quella livellata dell'umanista — non

apporta nulla di nuovo nè presenta elementi che contribuiscano alla soluzione di qualcuno dei tanti problemi.

Essa ha invece un pregio letterario di diverso genere, in quanto testimonia che alla vigorosa corrente umanistica che attualizzava i valori dell'antichità classica, s'innestava, come naturale sviluppo, l'ambizione a nobilitare la lingua demotica.

Il Sofianòs, a Venezia dal 1533, dovette incontrarsi e operare col concittadino Jannicio Kartanos, il quale proprio tre anni più tardi, 1536, pubblicò in volgare gli excerpta della Bibbia, che dovevano attirargli le ire del Santo Sinodo.

Il Sofianòs non va considerato fra la schiera dei compositori in demotico (come Gheorghillos, Sklavos, Bergadis), ma come l'umanista che riversa la sua cultura sul campo ferace ma ancora incolto della lingua demotica. E sotto questo aspetto egli già precorre Massimo Margunio¹⁹, sebbene del Cretese non possenga la vasta dottrina nè la possente personalità.

¹⁹ G. Schirò, *Missione umanistica di Massimo Margunio a Venezia*, „Riv. di Studi Bizantini e Neoellenici”, N. S., 4 (XIV) 1967, pp. 159—187.

AUTOUR D'UNE LETTRE DE DÉMÉTRIOS KYDONÈS EXPÉDIÉE EN VALACHIE

EUGEN STĂNESCU (Bucarest)

Dans le II^e volume de la Correspondance du grand humaniste byzantin Démétrios Kydonès publiée par J. R. Loenertz, se trouve une lettre datée de 1386 que l'éditeur considère comme avoir été expédiée en Valachie¹. Nous estimons et nous nous proposons de démontrer dans les pages qui suivent qu'une telle opinion est justifiée. Trois catégories d'éléments, en effet, plaident en sa faveur : ceux qui ont trait à l'auteur et au texte, ceux qui se fondent sur un ensemble de circonstances historiques contemporaines, enfin ceux qui résultent de la présence grecque en Valachie. Passons-les donc en revue successivement.



En ce qui concerne la lettre, celle-ci soulève le problème délicat entre tous — commun du reste à toute la littérature épistolaire byzantine — qui consiste à détacher le fond des événements réels de son enveloppe de rhétorique. On constate en premier lieu qu'il s'agit d'un ami de Démétrios Kydonès qui a trouvé bon de s'enfuir loin de Constantinople afin d'échapper à la peste. Il semble que cette entreprise n'ait pas reçu toute l'approbation du grand humaniste, qui reproche notamment à son ami de s'être engagé dans ce voyage en compagnie d'hommes barbares, adonnés à la boisson et aux rapines. Tout le texte suggère l'idée d'un voyage collectif et en quelque sorte organisé, d'une espèce d'expédition qui ne pouvait avoir pour unique but d'échapper à la peste. Après de longs développements rhétoriques sur les liens qui existent entre un homme civilisé et une éducation choisie, l'auteur de la lettre prévient son correspondant, en se

¹ R. J. Loenertz, *Démétrios Kydonès, Correspondance*, vol. II, Città del Vaticano, 1960, n^o 337, p. 272-274.

référant cette fois-ci à la destination finale du voyage, de la faute qu'il a commise en s'attachant ou, plus probablement, en poursuivant les « Vlaques » pour ce qu'il nomme des rapines, ou du butin, en s'associant avec ces Vlaques et en oubliant ainsi ses concitoyens². C'est peut-être pour ce motif que, dans la partie finale de la lettre, il s'attarde sur des circonstances de famille en rapport avec la mort du père de son ami, telle que la situation de son héritage, conservé intact en vue de son retour. Ces passages attestent, ainsi du reste que tout le contenu de la lettre, l'insistance — non entièrement désintéressée peut-être — de l'auteur à voir son ami de retour aussi promptement que possible à Constantinople. Arrivés à ce point, nous pouvons nous poser la question fondamentale de la présente étude : qui sont ces « Vlaques » et que cherchait l'ami de Démétrios Kydonès parmi eux ?

Précisons d'abord que l'existence de connaissances géographiques et ethnographiques de cet ordre chez ce grand humaniste byzantin de la seconde moitié du XIV^e siècle ne présente rien d'étonnant. Toute la vie de Démétrios Kydonès, que les circonstances avaient rendu particulièrement apte à emmagasiner des connaissances variées, était caractérisée par sa curiosité intellectuelle, une des plus remarquables que l'on puisse rencontrer dans la société byzantine du temps. Personnage important à la cour impériale de Jean VI Cantacuzène et de Jean V Paléologue, ses nombreuses ambassades lui ont fourni maintes occasions de connaître de près le monde du Sud-Est de l'Europe, qui à cette époque de décadence byzantine était loin de se confondre avec le territoire soumis à l'autorité du basileus³. Mais Démétrios Kydonès a assez bien connu aussi le monde situé en dehors de l'aire byzantine, par les quatre ou cinq voyages effectués en Italie entre les années 1354 et 1395, voyages qui l'ont mis en contact direct avec les cercles humanistes de ce pays et, par là, avec des situations et des états d'esprit qui n'ont pu manquer d'élargir considérablement son horizon intellectuel⁴. Ajoutons à ces expériences les efforts soutenus de Kydonès pour diffuser la culture de langue latine dans le monde byzantin par ses traductions d'œuvres théologiques de l'Occident, et en particulier de saint Thomas d'Aquin⁵. Il s'agit là, assurément, d'une fenêtre ouverte sur l'Occident, d'une nette tendance à sortir — en le dépassant — de l'isolement intellectuel de Byzance.⁶ C'est justement pourquoi il nous a paru intéressant d'éclaircir le problème des Vlaques dont fait état la missive de 1386.

² R. J. Loenertz, *op. cit.*, p. 273 ; «...ὥσθ' ὅταν ἀρπαγῆς διώκης τοῦς Βλάχους παραπλήσιον τι πάσχεις τοῖς ἀπὸ νοσημάτων μεταπιπούσιν οἷς ἀεὶ τὸ τότ' ἐνοχλοῦν, καὶν κούφωτερον ἢ τοῦ παρελθόντος ἀνιαρώτερον, καὶ σὺ νῦν Βλάχοις ὁμιλῶν τῶν πολιτῶν ἐπελάθου... ».

³ G. Cammelli, *Démétrios Cydonès, Correspondance*, Paris, 1930. Introduction, p. I—XXXIV.

⁴ G. Cammelli, *op. cit.*, p. XVIII, XXI, XXIII, XXXI—II.

⁵ H. G. Beck, *Kirche und theologische Literatur in Byzanz*, Munchen, 1959, p. 733—736.

⁶ B. Tatakis, *La Philosophie byzantine*, Paris, 1949, p. 267—270.

Une première question qui se pose est de savoir si ces « Vlaques » appartenaient à l'une des « Vlachie » du sud du Danube, ou bien à la « Valachie » — Etat féodal organisé et à cette époque en plein essor — située au nord du fleuve. Or, pour nous limiter à quelques exemples, l'existence d'une de ces « Vlachie » est attestée sous le règne de l'empereur Jean Cantacuzène, en tant que région fortifiée, d'importance stratégique et à la tête de laquelle se trouvait un proche parent de l'empereur⁷. Un peu plus tard, les Vlachie du sud du Danube passent par un moment difficile, du fait d'invasions des Byzantins, des Vénitiens et des Albanais⁸. Le fait est que durant la période d'hégémonie serbe dans les Balkans et de réduction des territoires soumis à la domination byzantine, ces « Vlachie » du sud du Danube, concentrées surtout en Epire et dans la région du Pinde, sont entrées sous domination serbe et ont peut-être même disparu en tant qu'entités distinctes⁹. Il est difficile en tout cas de croire que, en pleine période de déploiement de l'offensive ottomane qui commençait à conquérir les « Valachie », elles aient pu continuer à exister comme telles et à représenter des groupements de population non seulement compacts, mais aussi pourvus d'une organisation politique¹⁰. Compte tenu du contexte de la lettre, ces circonstances nous autorisent à affirmer que les « Vlaques » en question, établis à une grande distance de Constantinople, ne pouvaient se trouver qu'en dehors de la sphère d'action des Ottomans, à savoir dans une région qui ne pouvait être ni la Thessalie, ni l'Epire, mais seulement la « Valachie » libre et indépendante d'outre-Danube. Ce point de vue est d'autant plus plausible que dans une énumération contemporaine des peuples chrétiens, due à un auteur byzantin notable, Joseph Bryennios, les « Vlaques » sont cités parmi les peuples de cette région caractérisés par une organisation d'Etat stable¹¹. Telles sont les observations auxquelles donne lieu la première catégorie d'éléments mentionnés plus haut.



⁷ J. Cantacuzenus, *Historiae*, CSHB, 1828—1832, II, 320; «...Ἰωάννην τὴν Ἄγγελου εἰς κεφαλὴν τῶν κάστρων καὶ χωρῶν Βλαχίας. ἐφ' ὅρω τῆς ζῆσις αὐτοῦ...». Pour ne donner que l'exemple de cet auteur voilà quelques passages des « Histoires » qui attestent l'existence — au milieu du XIV^e siècle — d'une ou de plusieurs « Valachie » sud-danubiennes encore sous domination byzantine: «...τῆς Βλαχίας κεφαλαττικίον...» (II, 320); «...ἐν πάσῃ τῇ χώρᾳ τῆς Βλαχίας...» (II, 321); «...τὰ συνόρα τῆς Βλαχίας...» (II, 321); «...τὰ ...ἐν τῷ περιορισμῷ τῆς Βλαχίας κάστρα...»; «...ὧς καὶ τὴν λοιπὴν Βλαχίαν...» (II, 321); «...τινες τῶν ἑτῆ Βλαχίᾳ ἀρχόντων...» (II, 322).

⁸ J. J. Nistor, *Originea Românilor din Balcani și Vlahule din Tesalia și Epir*, in *Analele Academiei Române, Memoriile Secțiunii istorice, Seria III, XXVI* (1943—1944), p. 201.

⁹ J. J. Nistor, *op. cit.*, p. 204.

¹⁰ Konst. Jireček, *Geschichte der Serben*, Gotha 1911—1918, II, p. 118.

¹¹ Ihor Ševčenko, *The decline of Byzantium seen through the eyes of its intellectuals*, dans «Dumbarton Oaks Papers», 15(1961), p. 179 Note 52: «...Βούλγαροι, Τριβαλ(λ)οί, Βόλγοι, Ἰλυριοί[sic] καὶ Ἀλβανίται, Ῥῶσοι, Σάσοι, Οὐν(ν)οὶ καὶ Γερμανοί... (Bryennius, Διάλεξις, fol. 149^r). Le terme Βόλγοι au lieu de Βλάχοι, est un cas exceptionnelnel.

La seconde catégorie d'éléments se réfère à certains aspects des relations internationales susceptibles de montrer que, dans les milieux politiques aussi bien qu'intellectuels, les hommes de Byzance avaient tout intérêt à être au courant de l'état de choses du Bas-Danube. Aussi ces régions ne pouvaient-elles être étrangères à la sphère naturelle de leurs connaissances. Ce fait ressort clairement des événements qui se sont déroulés au cours des deux décennies antérieures à la lettre qui nous occupe, et en premier lieu de ce qu'il est permis d'appeler la question de Vidin. Ainsi, après que le tsar Alexandre eut partagé la Bulgarie entre ses deux fils, Chichman, dont le siège était à Tyrnovo, et Strasimir, qui régnait à Vidin, le premier, essayant d'étendre son autorité, s'est allié avec les Turcs. Ce fait, qui représentait une grave menace pour les intérêts valaques et hongrois dans cette région, a déterminé une alliance temporaire entre Louis et Vladislav, laquelle a abouti en 1366 à l'occupation de Vidin et à l'arrêt pour un certain temps de la pression adverse, bien que Chichman n'ait pas renoncé définitivement à ses plans¹². Un peu plus tard, Strasimir ayant été déposé par les Hongrois, il était normal que Vladislav, en sa qualité de beau-frère, vint à son aide : appelé par les Bulgares soulevés, Vladislav intervint en novembre 1368 et s'empara temporairement de Vidin¹³. Il évacua la ville après la guerre entre la Valachie et la Hongrie de 1369, non pas en faveur de Louis, mais du prince bulgare, dont les droits furent reconnus par le monarque angevin — et ce point est important — en vertu de la garantie donnée par Vladislav et par Dobrotitch, le maître de la Dobroudja¹⁴. Or, de tels événements étaient étroitement liés à la situation internationale d'alors de Byzance.

En effet, en 1364 avait eu lieu entre les Bulgares de Chichman et Byzance une guerre pour le contrôle des places fortes de la mer Noire, à la suite de laquelle la ville d'Anchialos était devenue byzantine¹⁵. Le célèbre voyage de l'empereur de Byzance Jean V Paléologue à la cour du roi de Hongrie, marqué à son retour par son arrestation et sa détention par Chichman, peut être mis en liaison avec ces événements¹⁶. De même, il existe certainement un rapport entre tous ces événements et la croisade du

¹² Konst. Jireček, *Geschichte der Bulgaren*, Prag, 1876, p. 327. N. Iorga, *Lupta pentru stăpînirea Vidinului în 1365—1369 și politica lui Vladislav Vodă față de Ungaria. Un episod din cucerirea Peninsulei Balcanice de către Turci*, in « Convorbiri Literare », XXXIV (1900), p. 966—968, 969—971, 974—975; M. Holban, *Contribuți la studiul raporturilor dintre Țara Românească și Ungaria angevină (Rolul lui Benedict Humfy în legătură cu problema Vidinului)*, in « Studii și cercetări de istorie medie », I (1956), p. 7—30.

¹³ N. Iorga, *op. cit.*, p. 933; Idem, *Histoire des Roumains et de la Romanité Orientale*, III *Les Fondateurs d'Etats*, Bucarest, 1937, p. 282—285. M. Holban, *op. cit.*, p. 31—49.

¹⁴ Konst. Jireček, *op. cit.*, p. 328; N. Iorga, *Lupta pentru stăpînirea Vidinului...*, p. 986—987; N. Iorga, *Histoire des Roumains...*, III, p. 287, 293; M. Holban, *op. cit.*, p. 50—59.

¹⁵ G. Ostrogorski, *Geschichte des byzantinischen Reiches*, 3^e éd., Munchen, 1963, p. 443.

¹⁶ N. Iorga, *Histoire des Roumains...*, III, p. 281.

« Comte Vert », Amédée de Savoie, qui réussit en 1366 à obtenir la libération de l'empereur byzantin, à reprendre la citadelle de Gallipoli aux Turcs et à obliger les Bulgares de céder aux Byzantins deux autres places fortes sur la mer Noire, Mesembria et Sozopolis¹⁷. L'entente probablement conclue entre l'empereur et le tsar en 1367 et le tour défavorable pris par les événements de la Péninsule Balkanique, équivalant à un échec des efforts de croisade, ont abouti à l'instauration dès 1371 de la suzeraineté ottomane autant sur Byzance que sur la Bulgarie de Tyrnovo¹⁸. Ce fait souligne d'autant plus le caractère antiottoman, favorable à Byzance, de l'alliance entre Strasimir et Vladislav, qui était en mesure d'exercer sur Chichman une pression continue, au point de le déterminer à subordonner le Patriarcat de Tyrnovo au Patriarcat de Constantinople et à réunir l'évêché de Sofia à l'évêché de Vidin, lui-même soumis directement au Patriarcat œcuménique¹⁹.

La politique sud-européenne des successeurs de Vladislav, les voivodes Radu et Dan, n'est pas dénuée de signification quant à notre problème²⁰. Assurément, les interventions des princes valaques dans les problèmes intérieurs des Etats sud-danubiens et dans les relations internationales de ceux-ci ne sauraient s'expliquer uniquement par la parenté de ces princes avec le tsar de Vidin, Strasimir²¹. Il est possible, mais non certain, que Radu ait eu Vidin en sa possession²². Ce qui est hors de doute, c'est l'hostilité continuelle qui a régné entre Chichman, le vassal des Turcs, et les voivodes valaques Vladislav, Radu et Dan; ce dernier, compte tenu du contexte logique des événements historiques, a presque certainement été tué sur l'ordre de Chichman²³. Pourtant, certains auteurs ont contesté l'existence d'une guerre entre Dan et Chichman, ainsi que la mort du premier par le second²⁴. Or, les informations fournies par les sources littéraires sur les rapports entre la Valachie et la Bulgarie sont pleinement confirmées par la poésie populaire bulgare, qui a consacré un grand

¹⁷ N. Iorga, *Lupta pentru stăpânirea Vidinului...*, p. 970—971; G. Ostrogorski, *op. cit.*, p. 444.

¹⁸ M. Holban, *op. cit.*, p. 26-27; G. Ostrogorski, *op. cit.*, p. 448. *The Cambridge Medieval History, IV. The Byzantine Empire. 1. Byzantium and its neighbours*, Cambridge, 1966, p. 545.

¹⁹ Konst. Jireček, *op. cit.*, p. 338—339.

²⁰ V. l'exposé du problème dans Al Iordan, *Les relations culturelles entre les Roumains et les Slaves du Sud. Traces des voévodes roumains dans le folklore balkanique*, Bucarest, 1938, p. 50—57.

²¹ Konst. Jireček, *op. cit.*, p. 339.

²² C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, 5^e éd., vol. I, Bucarest, 1946, p. 424.

²³ D. Onciul, *Originile Principatelor Românești*, in *Opere Complete*, I, Bucarest, 1946, p. 262—264; C. Litzica, *De cine a fost ucis Dan, fratele lui Mircea?* in *Omagiul lui Titu Maiorescu*, Bucarest, 1900, p. 54—61; I. Minea, *Urmașii lui Vladislav I și politica orientală a Ungariei*. Extrait de « Convorbiri literare », Bucarest, L (1916); C. C. Giurescu, *Istoria Românilor...*, p. 440

²⁴ B. P. Hasdeu, *Negru Vodă*., dans *Etymologicum Magnum Romaniae*, t. IV, Bucarest, 1898, p. CLIV, CCXLVIII; A. D. Xenopol, *Istoria Românilor...*, 2^e éd., t. III, p. 73—74.

nombre de chants à ce sujet. Radu y est présenté comme affrontant le sultan Mourad, cependant que pour Dan il semble avoir existé deux phases dans ses relations avec Chichman (ce fait ressort aussi, jusqu'à un certain point, des sources littéraires) : la première placée sous le signe de l'amitié, la seconde où celle-ci se transforme en inimitié²⁵. Dans une poésie populaire d'un réel intérêt, la personnalité de Dan est dépeinte comme celle d'un véritable chef du Sud-Est de l'Europe, conscient du grave danger que représente l'invasion ottomane, au point de considérer que toutes les dépenses, même celles prévues pour l'édification de nouvelles églises, que tous les efforts doivent être concentrés en vue de barrer le chemin par les armes à l'invasion ottomane²⁶. Or, le règne de Dan se situe dans la période qui précède directement la correspondance de Démétrios Kydonès. Enfin, si l'on prend encore en considération les rapides progrès de l'invasion ottomane à la même époque (conquête de Serrhès en 1383, siège de Thessalonique en 1384, chute de Sofia et de Nich en 1385 et 1386)²⁷, il est facile de se rendre compte combien grand devait être l'intérêt de Byzance pour tout ce faisceau d'événements dans lequel la présence de la Valachie est évidente.

Or ce sont justement là les circonstances qui ont poussé un certain nombre des grands érudits du temps, qui étaient aussi mêlés à la vie politique, à envisager la nécessité d'une union des forces du Sud-Est contre le péril ottoman. Démétrios Kydonès lui-même s'y réfère ouvertement dans le discours où, relevant l'existence de symptômes d'un état d'esprit favorable à un rassemblement contre « les ennemis communs », il préconise de ne pas rétrocéder Gallipoli aux Turcs²⁸. C'est dans le même ordre d'idées que se situe l'initiative du Pape et d'un certain nombre de souverains des régions non envahies par les Turcs de convoquer un congrès balkanique, plan auquel les cercles politiques de Byzance n'étaient certainement pas étrangers²⁹. Dans ces conditions, le 1 octobre 1373 s'est réuni à Thèbes un congrès balkanique auquel ont pris part différentes puissances mineures, mais non les représentants du roi de Hongrie, malgré les insistances du Pape, qui ne s'est pas fait faute de le tancer sévèrement pour cette absence³⁰. Vues sous cet angle, l'alliance bien connue des voivodes roumains et

²⁵ Al. Iordan, *op. cit.*, p. 39—40, 58—59, 88—91.

²⁶ Al. Iordan, *op. cit.*, p. 40, 91.

²⁷ G. Ostrogorski, *op. cit.*, p. 449.

²⁸ Demetrius Kydonos, *Oratio... de non reddenda Callipoli petente Amurato* dans Migne *Patrologiae Graecae*. Tomus CLIV, 1866 « Ἀλλὰ μὴν καὶ παρὰ τῶν Τριβαλῶν ἤκουσι πρέσβεις, ἀξιοῦντες κοινῇ τοὺς κοινούς πολεμίους ἀμύνασθαι... » Gallipoli a été rétrocéder aux Turcs en 1376 par Andronikos IV. Donc ce discours de D. Kydonès est situé entre 1366 (la date de la reprise de Gallipoli par Amédée de Savoie) et 1376. Cf. G. Ostrogorski, *op. cit.*, p. 446.

²⁹ N. Iorga, *Lupta pentru stăpînirea Vidinului...*, p. 990—991, 993 (la mission de J. Laskaris-Kalophéros et de D. Kydonès).

³⁰ N. Iorga, *op. cit.*, p. 994, Hurmuzaki-Densușianu, I, 2; N° CXLIII, p. 194—185; Idem, N° CLXIII, p. 215—216.

de Strasimir, d'une part, et toutes les informations fournies par la poésie populaire sur l'alliance roumano-serbe, sur l'idée d'une entente balkanique chez le voivode Radu et sur l'offre faite à Dan de régner sur la Moldavie, la Valachie et la Bulgarie, d'autre part, acquièrent la même signification ³¹. Il en est de même d'autres alliances balkaniques conclues au moment même de l'envoi de la lettre qui nous occupe, alliances qui, provisoirement, avant la grande défaite de Kosovo de 1389, seront couronnées de certains succès ³². Ce sont toutes ces considérations qui nous ont autorisé à affirmer que la politique étrangère de la Valachie dans les problèmes du Bas-Danube et des Balkans avait toutes les raisons de susciter l'intérêt des sphères politiques de Byzance.



Nous avons d'ailleurs de bonnes raisons pour croire que cet intérêt pouvait se manifester non seulement à distance, mais aussi par une présence effective en Valachie. Cette présence est attestée en premier lieu par l'Église. Ainsi, le premier métropolitain de Valachie — de « Hongro-Vlachie » — fut le Byzantin Hyacinthe Kritopoulos, longtemps titulaire du siège métropolitain de Vicina; de même ces successeurs, Daniel — par la suite Anthime —, Kritopoulos et Hariton, étaient grecs, tout ce groupe constituant un important noyau byzantin ³³. Même le lointain Maramureș, où à un moment donné l'hégoumène du monastère de Peri était devenu exarque patriarcal, a connu selon toute probabilité une telle présence ³⁴. Celle-ci était renforcée par l'activité des cercles hésychastes, dont les propagandistes ont marqué leur présence, tant physique que spirituelle, aussi en Valachie ³⁵. Les cas mentionnés ci-dessus — pour nous limiter à quelques exemples — attestent que, pendant toute cette période, la Valachie n'a pas cessé d'être fréquentée par des ecclésiastiques grecs, que leur position mettait en mesure d'exercer une importante influence et qui avaient pour sûr d'étroites relations avec les cercles politiques de Byzance, s'ils n'étaient même chargés de certaines missions de cet ordre.

On relève, de même, à cette époque la présence de laïcs, ce qui prouve que les contacts des Byzantins avec les réalités du Danube ne se bornaient pas à ceux établis par une seule catégorie de personnes. Ainsi, dans le traité de paix et de commerce conclu le 27 mai 1387 entre Ivanko, despote de la Dobroudja, fils de Dobrotitch, et les Génois, où en dehors des droits

³¹ Al. Iordan, *op. cit.*, p. 33—35, p. 43

³² Konst. Jireček, *op. cit.*, p. 340.

³³ N. Iorga, *Istoria Bisericii Române*, I, Bucarest, 1929, p. 32—33, 45, 48—49; D. Russo, *Grecii în Principate înainte de 1453* dans « Studii greco-române Opere Postume », Bucarest, II (1939), p. 519.

³⁴ D. Russo, *op. cit.*, p. 519—520; Al. Ehan, *Byzance et les Roumains à la fin du Moyen Age*, in « The Proceedings of the XIIIth International Congress of Byzantine Studies », Oxford, 1967, p. 197.

³⁵ Al. Ehan, *op. cit.*, p. 199—200.

des deux parties contractantes il est fait mention aussi de ceux d'autres puissances, les droits des Byzantins ont, sans doute, été considérés comme assez importants pour être cités avant ceux des Bulgares ³⁶. La présence byzantine ressort également d'une inscription de Silistra du début du siècle suivant, qui mentionne en grec une victoire du voïvode Mircea sur les Turcs, fait qui ne peut s'expliquer autrement que par la présence en ces lieux d'éléments byzantins ³⁷. Il n'y a du reste rien d'étonnant à cela, car les relations très étroites entre le despotat indépendant de Dobroudja et Byzance ne pouvaient manquer de déterminer la présence d'éléments byzantins dans la zone du Bas-Danube. Des événements tels que la guerre de 1374—1375 entre la Dobroudja alliée à Byzance et les Génois, ou que l'intervention commune de la Dobroudja et de Byzance à Trébizonde en 1379, lorsque le despotat de Dobroudja a pris part aux luttes intérieures de l'empire, ou encore les événements de 1381, lorsque la paix conclue entre Venise et Gênes mettait Byzance et la Dobroudja en face des mêmes dangers, pouvaient incontestablement donner lieu à une présence byzantine, de caractère politique et diplomatique, dans ces parages ³⁸. Un exemple en est celle du logothète Philos, qui est entré dans les rangs de la noblesse valaque et dont les écrits à caractère religieux se sont conservés, mais seulement en traduction slavonne ³⁹. En ce qui concerne la présence d'éléments byzantins dans la région du Bas-Danube et en Valachie, il convient de mentionner encore, durant cette période riche en l'édification d'importants monuments civils et religieux, le va-et-vient permanent d'artistes et d'artisans du bâtiment, dont un grand nombre sont attestés comme byzantins ⁴⁰. Il n'est, du reste, que naturel qu'il en ait été ainsi, dès lors que ces monuments portent souvent la marque d'une influence byzantine directe, outre celle exercée par l'intermédiaire de l'architecture des Slaves méridionaux.

On enregistre enfin, également, une présence d'ordre économique : marchands et hommes d'affaires qui venaient dans ces régions aux fins de s'enrichir. Des données révélatrices sont fournies à ce sujet par le pamphlet intitulé « La descente (aux Enfers) de Mazarin », qui a été composé en 1415, mais se réfère certainement à des événements d'une époque antérieure. Deux passages significatifs s'y trouvent : celui où il est

³⁶ *Documente privind Istoria României*. B. *Țara Românească, Veacurile XIII—XIV—XV*, Bucarest, 1953, p. 298. (N^o 24 des textes en langue latine).

³⁷ P. Ș. Năsturel, *Une victoire du voïvode Mircea l'Ancien sur les Turcs devant Silistra (1407—1408)*, dans « *Studia et Acta Orientalia* », I (1968), p. 239—247.

³⁸ N. Iorga, *Histoire des Roumains...*, III, p. 279 ; *Istoria României*, II, Bucarest, 1962, p. 360—362.

³⁹ P. Ș. Năsturel, *Sur quelques boyards roumains d'origine grecque aux XIV—XV^e siècles*, in « *Revue des Etudes Byzantines* », XXV (1967), Paris, (Mélanges Verance Grumel, II), p. 107—108.

⁴⁰ Al. Ehan, *op. cit.*, p. 199.

question d'un certain Argyropoulos, chanteur de son métier, qui grâce à la générosité d'un voïvode est parti faire fortune vers le Nord ⁴¹; et celui où, après le retour d'Argyropoulos de « Vlachie », fortune faite, un autre veut l'imiter, mais fait naufrage en route ⁴². Or, ces deux passages se réfèrent certainement à la Valachie et au voïvode valaque. Des voyages d'affaires de ce genre étaient habituels à cette époque et de tels marchands pouvaient fort bien faire partie de familles d'érudits célèbres, telle celle du grand philologue Jean Argyropoulos ⁴³, ainsi qu'il ressort d'ailleurs du procès de l'an 1400 entre deux familiers de l'empereur, Andreas Argyropoulos et Théodore Mamalis, pour un litige commercial au sujet de marchandises de Valachie ⁴⁴. Il ne serait point exclu que cet Andreas Argyropoulos soit le héros même du récit de Mazaris ⁴⁵. Ainsi qu'on le voit, la présence économique de Byzance en Valachie est attestée par des cas trop nombreux pour qu'on puisse les considérer comme sporadiques.



De tout ce qui précède, il est permis de conclure que la mention des « Vlaques » dans la lettre de Démétrios Kydonès de 1386 n'a rien de fortuit, mais s'accorde parfaitement tant avec l'horizon intellectuel et les connaissances ethnographiques de l'auteur, qu'avec la politique étrangère de la Valachie et l'intérêt que cette politique pouvait inspirer à Byzance, ainsi qu'avec la présence permanente de Byzance — présence d'ordre ecclésiastique, politique et économique — au nord du Danube et aux bouches du Danube. On peut se demander de laquelle de ces catégories faisait partie le destinataire de la lettre. Il ne semble pas qu'il fût un ecclésiastique : plutôt un marchand, la notion de « rapine » pouvant se référer à quelque forme de commerce, voire à la piraterie. Mais il se pourrait également qu'il s'agisse d'un diplomate. Dans ce cas, il ne faut pas se laisser induire en erreur par la rhétorique de la missive : la peste n'était peut-être qu'un

⁴¹ Ed. Ellissen, *Analekten der Mittel und Neugriechischen Literatur*, Leipzig, IV, 1860, p. 214; « Ἐμαθον γὰρ παρὰ τῶν ἀπὸ βίου ἀφικνουμένων ὅτιπερ ἐβούλοντο πρὸς ἄρκτον ἀπελθεῖν καὶ τῷ εὐεργετικωτάτῳ βοεβόδα δουλεύειν πρὸς τὸ καὶ τοὺτους πλουτῆσαι, ὡσπερ πεπολύτηκεν ἐξᾶπίνης ὁ αἰοδὸς Πῶλος ἀργυρὸς ἀπελθών... » reproduit et traduit par D. Russo dans « *Studiū Greco-Romane* », vol II, p. 520—521.

⁴² Ed. Ellissen, *op. cit.*, p. 223 « Ὁ δὲ δεῦτερος ὁ Δρακοντωνόμος, ὁ παρωνόμος Φυσιγνάθος κεκλημένος, τὸν αἰοδὸν Πῶλον ἰδὼν ἐκ Βλαχίας ἐπανήκοντα μὲθ' ἱκανοῦ ἀργυρίου πρὸς τὴν ἐνεργαμένην, ὥρμησε καὶ αὐτὸς ἀπελθεῖν ἐκεῖσε ὡστε πλουτῆσαι καὶ τῆς πατρίδος ἀπάρας ἐναυάγησε, κακεῖθεν ἐπανήκων, διατρέβεις διακενῆς ἐν ταῖς αὐλαῖς ταῖς βασιλικαῖς » (Reproduit et traduit partiellement par D. Russo, *op. cit.*, p. 521).

⁴³ *Ibidem*, Notes de commentaires n° 82 à la p. 334, n° 83 à la p. 334, n° 136 à la p. 344.

⁴⁴ Miklosich-Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi II*, Vienne 1862 (*Acta Patriarchatus Constantinop.*, MCCCXV—MCCCCII, II), DLXIV, p. 374—375. V. aussi P. Ş. Năsturel, *Présence grecque en Valachie et Moldavie aux XIV^e et XV^e siècles*. Communication faite à la Société Roumaine d'Etudes Byzantines (1964).

⁴⁵ P. Ş. Năsturel, *op. cit.*

prétexte de départ et le voyage n'avait peut-être pas un caractère occasionnel ; il n'est même pas exclu qu'il fût en liaison étroite avec l'action de rassemblement des forces balkaniques en vue de la lutte contre les Turcs, dont Démétrios Kydonès était l'un des protagonistes⁴⁶. Quant à l'hypothèse, formulée récemment, selon laquelle l'ami de Kydonès ne serait autre que le logothète Philos, il nous semble difficile d'en juger d'après les données dont nous disposons actuellement⁴⁷.

⁴⁶ D. A. Zakythnos, *Démétrios Kydonès et l'entente balkanique au XIV^e siècle, La Grèce et les Balkans*, Athènes, 1947, p. 44—56.

⁴⁷ P. Ş. Năsturel, *Sur quelques boyards...*, p. 108.

J. LYDOS ET LA FABULA LATINE

NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA (Bucarest)

Pour rendre hommage au professeur N. Bănescu, le nonagénaire classicisant et byzantiniste roumain, nous nous sommes proposé de remettre en question un passage concernant la poésie dramatique et satirique latine, tiré de l'ouvrage de Jean Lydos, *Περὶ ἀρχῶν τῆς Ῥωμαίων πολιτείας*. Il s'agit d'une de ces digressions philologiques habituelles à l'écrivain byzantin soucieux de faire à tout pas preuve de son érudition :

I, 40. Τότε Λίδιος ὁ Ῥωμαῖος κωμικὸς μῦθον ἐπεδείξατο ἐν τῇ Ῥώμῃ. ὁ δὲ μῦθος τέμνεται εἰς δύο, <εἰς τραγωδίαν καὶ κωμωδίαν· ὧν ἡ τραγωδία καὶ αὐτὴ τέμνεται εἰς δύο>, εἰς κρηπιδᾶταν καὶ πραιτεξτάταν· ὧν ἡ μὲν κρηπιδᾶτα Ἑλληνικὰς ἔχει ὑποθέσεις, ἡ δὲ πραιτεξτάτα Ῥωμαϊκὰς. ἡ μέντοι κωμωδία τέμνεται εἰς ἑπτὰ, εἰς παλλιᾶταν τογάταν Ἀτελλάνην ταβερναρίαν Ῥινθωνικὴν πλανιπεδαρίαν καὶ μιμικὴν· καὶ παλλιᾶτα μὲν ἐστὶν ἡ Ἑλληνικὴν ὑπόθεσιν ἔχουσα κωμωδία, τογάτα δὲ ἡ Ῥωμαϊκὴν, ἀρχαίαν· Ἀτελλάνη δὲ ἐστὶν ἡ τῶν λεγομένων ἐξοδιαρίων· ταβερναρία δὲ ἡ σκηνωτὴ ἢ θεατρικὴ κωμωδία. Ῥινθωνικὴ ἢ ἐξωτικὴ· πλανιπεδαρία ἢ καταστολαρία· μιμικὴ ἢ νῦν δῆθεν μόνη σωζομένη, τεχνικὸν μὲν ἔχουσα οὐδέν, ἀλόγῳ μόνον τὸ πλῆθος ἐπάγουσα γέλῳτι. 5

41. "Ὅτι δὲ ἀναγκαῖον οἶμαι ἐμβραδῦναι τῷ λόγῳ προσθήσω καὶ τοῦτο. Ῥίνθωνα καὶ Σκίραν καὶ Βλαῖσον καὶ τοὺς ἄλλους τῶν Πυθαγορ<εῖ>ων ἴσμεν οὐ μικρῶν διδαγμάτων ἐπὶ τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος γενέσθαι καθηγητάς, καὶ διαφερόντως τὸν Ῥίνθωνα, ὅς ἐξαμέτρους ἔγραψε πρώτως κωμωδίαν· ἐξ οὗ πρῶτος λαβὼν τὰς ἀφορμὰς Λουκίλιος ὁ Ῥωμαῖος ἡρωικοῖς ἔπεσιν ἐκωμώδησε· μεθ' ὅν καὶ τοὺς μετ' αὐτὸν, οὓς καλοῦσι Ῥωμαῖοι σατυρικοὺς, οἱ νεώτεροι τὸν Κρατίνου καὶ Εὐπόλιδος χαρακτῆρα ξηλώσαντες τοῖς μὲν Ῥίνθωνος μέτρους, τοῖς δὲ τῶν μνημονευθέντων διασυρμοῖς χρησάμενοι, τὴν σατυρικὴν ἐκράτυναν κωμωδίαν· Ὀράτιος μὲν οὐκ ἔξω τῆς τέχνης χωρῶν, Πέρσιος δὲ τὸν ποιητὴν Σώφρονα μιμήσασθαι θέλων τὸ Λυκόφρονος παρῆλθεν ἀμαυρόν. Τοῦρνος δὲ καὶ Ἰουβενά- 15 20

λιος καὶ Πετρώνιος αὐτόθεν ταῖς λουδορῳαῖς ἐπέξελθόντες, τὸν σατυρικὸν νόμον 22 παρέτρωσαν.

42. Καὶ ταῦτα μὲν περὶ τῆς ἀρχαίας κωμωδίας τε καὶ τραγωδίας...

De Liuiο Euanthius, *De fabula*, IV, 3, Donatus, *De comoedia*, V, 4; Cicero, *Brutus*, XVIII, 72; *Cato Maior*, XIV, 50, T. Liuius, VII, 2, 8; Suetonius, *Gram*, 1, Festus, p. 333 M; Seruius, *Aen.*, X, 636; Porphyrio, *Horat., Epist.*, II, 1, 62; Hieronymus, *Chron.*, ad. a 1830 (= 567 a U C. = 187 a Chr); Cassiodorus, ad a. 239; Aul. Gell, XVII, 21, 42 / *De fabula*: Euanth., *o c*, IV, 1; Donat., *o c*, VI, 1; 2; *Adelph.*, 7, Diomedes, *Ars gram*, III, Keil *GL*, I, p 482 sqq; Festus, p. 223 M; Seneca, *Epist.*, 8, 8; Horatius, *Ars poet*, 285; Schol. Horat., *Ars poet*, 288, Ps. Acro, *Horat., Epist*, II, 2, 60 / *De mimo temporis Iustiniani*: Cassiodorus, *Variar*, IV, 51 / *De satira* · Euanth., *o c*, II, 4—5, Horat., *Serm.*, I, 4, 1; 1, 10, 46 sqq.; II, 1, 1 sq.; *Epist.*, I, 19, 27; Juvenalis, *Sat*, VI, 635 et schol., Quintilianus, *Inst. orator.*, X, 1, 93; Diomed, *o c.*, p 485; Isidor, *Orig*, VIII, 7, 7, V, 16; Schol. Horat., *Praef. serm*, I.

¹ Αἰθῖος] sic Reuens, Ossan. τό πετίνιος Cas, τότε Τίνιος Bekker, τότε Τιτίνιος Fuss, Marx, Wuensch/ 2 <εἰς τραγωδῖαν καὶ κωμωδῖαν καὶ ἡ μὲν τραγωδία>, εἰς Reuens, sic Wuensch/3 κρηπιδᾶταν et 4 κρηπιδᾶτα] sic Fuss, κρηπιδῶτην et κρηπιδῶτη Cas /3 πραιτέξτᾶταν et 4 πραιτέξτᾶτα] sic Fuss, πρετέξαντα et πρετέξτα Cas., πραιτέξαν et πραιτέξτα Ossan/ 5 Ἀτελλάνην] corr Fuss, ἀτελλάνην Cas / 7 κωμωδία] κωμωδῖαν Cas, corr Athen. / 8 ἡ θεατρικὴ sic Cas., οὐ θεατρικὴ Ossan/9 ἐξωτικὴ] sic Cas, ἐξαμετρικὴ Ossan / καταστολαρία] sic Cas., στολάτα ἢ καὶ ταλαρα Reifferscheid/10 οὐδὲν, ἀλόγῳ] sic Wuensch, οὐθένα λόγῳ Cas, οὐδὲν, λόγῳ Fuss, οὐδὲν λόγῳ, μόνον <δὲ> τὸ Ossan / 13 Σκίραν] sic Reuens et Kaibel, ἀσκηραν] Cas, Ἀρήσαν Ossan / Βλαῖσον] corr. Reuens et Ossan ἑλέσον Cas./Πυθαγορ<εἰ>ων] sic Fuss, πυθαγορων Cas, φλυακογράφων Reuens, μυθηγῶρων, Wuensch / οὐ μικρῶν] sic Cas., οὐ μακρῶν Reuens, κωμικῶν Ad. Gottl. Lange/15 ἔγραψε πρώτως..] sic Cas, πρώτος Athen /, 22 ἐπέξελθόντες] corr. Fuss, ἐπέξελθόντος Cas./24 post τραγωδίας paragraphos distinguit Fuss, sic Wuensch¹

Le passage se trouve dans le chapitre traitant de la *censura* (Κηνοσοῦρα, *De mag.*, I, 39—40). Dans l'index des chapitres, rédigé, semble-t-il, par Lydos lui-même², on peut lire : ἰα'. ἕκτη προαγωγή ἢ καλουμένη κηνοσοῦρα. ἐν ᾧ καὶ περὶ κωμωδίας καὶ τραγωδίας, καὶ πέτε Ῥωμαίοις ἐγνώσθησαν, ce qui prouve que l'auteur, quoi qu'en dise son savant éditeur³, rattache

¹ Cas = *Codex Casolinus*, X^e siècle; Athen. = *Codex Atheniensis* (copie du Cas), XVIII^e siècle; Reuens, *Collect litl.*; Ossan, *Anal critic.*, Ad. Gottl Lange, *Verm. Reden u. Schriftl.*; Kaibel, *Comicorum Graecorum fragmenta* — cités apud Wuensch, Lydos, *De magistratibus*, Lipsiae, Teubner, 1903 (dernière édition), les ouvrages nous sont restés inaccessibles. Fr. Marx, *Prolegomena* à son édition de Lucilius (Leipzig, 1904—1905), p CXXIV—CXXV, cf. p. XII. Reifferscheid et Wissowa, apud P. Boyancé, *A propos de la satira dramatique*, «Revue des ét. anc.», XXXIV (1932), p. 20 Bekker, *Ioannes Lydos*, éd. Bonn, 1837 Fuss, édition de Lydos, Paris, 1812.

² R. Wuensch, *op. cit.*, *Praefatio*, p IX.

³ Wuensch, *Praefatio*, p XXXV: «moneam illud τότε nullo modo referrī posse ad eam quae proxime antecedit institutionem censurae, nam eam Ioannes Appii Claudii temporibus factam esse putavit». Cet argumentation ne nous semble pas assez forte, car elle suppose de la part de Lydos la connaissance exacte d'au moins deux d'entre ces trois dates: 1 l'introduction du théâtre à Rome, 2 l'institution de la censure, 3. l'avènement de Appius Claudius à la censure. Or Lydos ignore toutes les trois. Sur le niveau de ses connaissances à l'égard d'Appius, voir la notice étymologique de *De mag* I, 23. Ἄππιος ὁ ἐν Ἀππία οἰκῶν — ὁδὸς δὲ ἐστὶν ἐπίσχυρος —. Wuensch rattache τότε à Ἀννίβου ἐνοικήψαντος... du chapitre précédent, soutenant que le texte en question fut ajouté plus tard par l'auteur, de même que *De mag.*, I, 13, ce qui est assez difficile de prouver. La comparaison avec I, 13 n'est pas justifiée. Sur la lecture Τιτίνιος (pour Αἰθῖος) de Wuensch, v. plus loin, p. 6 (236).

l'introduction du théâtre à Rome à la création de la censure. Nous sommes tenté de croire que Lydos supposait l'institution de cette magistrature comme ayant eu lieu en même temps que celle de la prodicature, dont il parle dans le chapitre précédent, τῶ...ἐνενηκοστῶ <καὶ διακοσιοστῶ> τῶν ὑπάτων ἐνιαυτῶ, Ἀννίβου ἐνσκήψαντος τῇ Ἰταλίᾳ (*De mag.*, I, 38). La succession des événements dans la pensée de Lydos est très logique : les opérations militaires prenant ampleur à cause de la deuxième guerre punique, les Romains ont été obligés de créer de nouvelles magistratures, telles les ἀντιδικτατοῦρα, ἀνθιπαρχία et la κηνσοῦρα. C'est alors qu'ils ont présenté pour la première fois des pièces de théâtre, il faut donc en faire mention. Et l'auteur le fait, en se trompant de quelque vingt ans. La chronologie n'est pas le côté fort de Lydos, qu'une formation rhétorique et juridique plutôt que d'historien fait mieux connaître les structures littéraires et politico-administratives de l'Empire au détriment de la connaissance de leur évolution.

Au siècle de Justinien, Lydos est un des Byzantins les plus versés dans les lettres latines⁴. Le témoignage sur la poésie dramatique et satirique latine dont nous allons parler a donc une portée plus grande pour la byzantinologie. Il nous indique le niveau et la profondeur des connaissances en matière d'histoire littéraire latine à Constantinople, au VI^e siècle.

Revenons au texte. Lydos sait que le théâtre latin fut créé par Liuius (Andronicus), qu'il comprend deux espèces, la tragédie et la comédie, dont chacune a plusieurs formes, selon l'origine du sujet, le costume, le degré d'art qu'elles comportent. La tragédie à sujet grec s'appelle *crepidata*, celle dont le sujet est romain — *praetex(ta)ta*. Les comédies romaines sont *togatae*, les grecques — *palliatæ*, il y a encore l'*atellana*, la *tabernaria*, la *rhinthonica*, la *planiped(ar)ia* et le *mimus*. Toutes ces pièces sont archaïques, elles ne sont plus jouées au VI^e siècle qui n'en garde que le mime, sous une forme dégradée. La *satira* est un genre poétique dérivé de la comédie. Son modèle est grec, c'est l'œuvre de Rhinthon qui inspira à Lucilius les premières satires romaines. Avec Horace et Perse qui ont eu, eux aussi, des modèles grecs dans les œuvres de Eupolis,

⁴ Sur Lydos, en général, v Christ-Schmid-Stahln, *Geschichte der griechischen Literatur*, II, 2, Munchen, 1924⁶, § 812, p. 1 040—1 044 ; Klotz, *Real-Encyclopadie der Klassischen Altertumswissenschaft (Pauly-Wissowa)*, Stuttgart, 1926, vol XIII, col 2 210—2 217 ; E Stein, *Histoire du Bas-Empire*, p 729 sqq, 839 sqq. Editions : Fuss, Paris, 1812 ; Bekker, Bonn, 1837 ; C. Wachsmuth, *De ostentis*, Leipzig, 1897 ; R. Wuensch, *De mensibus*, Leipzig, 1898 ; *De magistratibus*, Leipzig, 1903 Une édition nouvelle du *De magistratibus* paraîtra par les soins de A. C. Bandy (Californie) (cf. P. Lemerle, *Préface à Pseudo-Codinos, Traité des offices*, éd. Verpeaux, Paris, 1966. p. 3). Sur la culture et les sources de Lydos : les excellents prolégomènes des trois éditions teubneriennes et encore : Schultze, *Quaestiones Lydianae*, Greifswald, 1862 (pour nous inaccessible) ; Bluhme, *De Io. Laurenti Lydi libris περὶ μνημῶν obs. capita duo*, Halle, 1906 (inaccessible), Wittig, *Quaestiones Lydianae*, Königsberg, 1910 (très utile surtout pour les informations géographiques de Lydos)

Cratinos et Sophron, la satire atteint son apogée. Puis vient la décadence, avec Juvénal, Pétrone et Turnus qui ont détruit le genre par abus d'injures.

Dans ses lignes générales le tableau tracé par l'écrivain byzantin est exact. Toutefois on peut remarquer que Lydos ne cite aucun des grands écrivains dramatiques latins, qu'il ignore les satires de Varron et de Sénèque, écrivains qu'il cite souvent ailleurs⁵, ainsi que le nom du vrai *auctor* de la satire, Ennius. En outre il attribue une origine grecque au genre littéraire que les Romains considèrent leur genre national par excellence. Il y a une évidente disproportion entre le paragraphe consacré au théâtre, un *conspectus* de type rhétorique, et la courte histoire littéraire de la *satira* qui lui succède. Enfin, il ignore la prosodie rhintonique et cite mal à propos Lycophon.

Il ressort donc du texte que Lydos n'avait pas lu beaucoup de comédies et de satires romaines, peut-être même pas du tout, pour qu'il ait pu se former lui-même ces opinions. D'autant plus nous faut-il repousser l'hypothèse de Venetia Cottas⁶ qui déduit de ce passage que Byzance a hérité de Rome toutes les espèces du genre *et quoddam aliud*. Depuis longtemps déjà, la comédie et la tragédie n'étaient plus représentées. Quant au mime, un écrivain contemporain de Lydos, le Latin Cassiodorus, nous en parle en termes tout à fait proches de ceux qu'emploie le byzantin : *Mimus . . . qui nunc tantummodo derisui habetur*⁷. Il nous reste de rappeler la législation sévère envers les acteurs et les spectacles de la part des empereurs chrétiens et païens du Bas-Empire⁸, pour conclure que la source de Lydos ne pouvait être que littéraire, voire érudite.

Les textes latins les plus proches du texte lydien sont les commentaires sur les comédies de Térence dus à Euanthius et Donatus, grammairiens du IV^e siècle, dont le premier est mort à Constantinople, après avoir enseigné dans la même école que Lydos⁹. Nous croyons voir dans ces commentaires la source, directe ou indirecte, mais certaine, des notes lydiennes sur le théâtre et, pour une part, sur la satire romaine. En voici les preuves :

1. La classification des espèces du genre dramatique latin est identique quant au fond et plus que semblable dans l'expression chez Lydos

⁵ Sénèque, *De mens*, IV, 107 (deux fois); Varron, *De mens*, I, 37; IV, 16, 48, 51, 76, 135, 139, 143, 154 et alibi; *De mag*, Praef., I, 2, 5, 12; II, 13, III, 74.

⁶ *Le théâtre à Byzance*, Paris, 1931, p. 36.

⁷ Cassiodore, *Variae*, IV, epist. LI (Migne, P. L., LXIX, col. 644).

⁸ Cf. Venetia Cottas *op. cit.*, p. 35 sqq., Wust, *Real-Encyclopaedie P. W.*, XV (1931), col. 1 743—1 761

⁹ Euanthius, *De fabula*, ed. P. Wessner, *Donati commentum Terenti*, Lipsiae, Teubner, 1902, p. 13—22. Donatus, *Excerpta de comoedia*, *ibidem*, p. 22—31. Les fragments d'Euanthius se trouvent insérés dans le préambule du commentaire dit de Donatus et ont été identifiés par Lindsay. Sur Euanthius v. Wessner, *Real-Encyclopaedie P. W.*, VI (1907), col. 847, sur Donatus v. le même, *ibidem*, IX (1903), col. 1 545—1 547. Sur le séjour de Euanthius à Constantinople v. Hieronymus, *Chron.*, a. 358. Sur le professorat de Lydos v. *De mag.*, II, 27.

(*De mag.*, I, 40) et Donatus, *De comoedia*, VI, 1¹⁰ : *Fabula generale nomen est : eius duae primae partes, tragoedia et comoedia. < Tragoedia, si Graeca crepidata > si Latina argumentatio sit, praetexta dicitur. Comoedia autem multas species habet : aut enim palliata est aut togata aut tabernaria aut Atellana aut mimus aut Rhinthonica aut planipedia*¹¹.

2. C'est en suivant Euanthius (*De fabula*, II, 4—5) que Lydos regarde la *satira* comme une *σατυρικὴ κωμῳδία*, un *genus comoediae*¹², et c'est en puisant son inspiration dans le même Euanthius qu'il trace l'histoire de la satire romaine, en expliquant par l'abus d'injures le declin de celle-ci. Euanthius faisait de la sorte l'histoire de la comédie attique ancienne : *sed cum poetae licentius abuti stilo et passim laedere ex libidine coepissent plures bonos, ne quisquam in alterum carmen infame componeret lata lege siluerunt.* (5) *Et hinc deinde aliud genus fabulae id est satyra sumpsit exordium . . . quod idem genus comoediae multis offuit poetis, cum in suspicionem potentibus uivium uenissent, illorum facta descripsisse in peius ac deformasse genus stilo carminis, quod primus Lucilius nouo conscripsit modo, ut poesin inde fecisset, id est unius carminis plurimos libros.*

3. Pour désigner le *δρᾶμα* Lydos traduit le terme latin *fabula* par *μῦθος*, quoique les grammairiens latins eux-mêmes n'ignorassent pas le terme technique grec¹³. Ainsi, le *μῦθος* d'Aristote revient dans le grec tout changé par son long séjour à Rome.

L'absence de Plaute et de Térence dans un texte inspiré justement d'un commentaire sur les comédies de Térence ne doit pas nous surprendre, ou nous faire conclure que Lydos ne connaissait pas les noms de ces auteurs. C'est l'économie littéraire qui lui a conseillé de ne présenter que très brièvement les espèces du genre dramatique. Si ensuite il donne une vraie histoire de la satire, c'est qu'il a changé de plan, poussé par une

¹⁰ La classification des pièces varie selon les écrivains. Sur le théâtre romain en général et sur ses divisions v. Schanz-Hosius, *Geschichte d. rom. Lit.*, 1927⁴, vol. I ; Teuffel-Kroll-Skutsch, *Geschichte der rom. Lit.*, 1916⁶, vol. I ; G. Curcio, *Storia della letterat. latina*, Genova, 1928², vol. I ; *Real-Encyclopadie P. W.*, II (1896), col. 1 914—1 921 (Marx, s. u. *Atellanae fabulae*) ; XV (1931), col. 1 727—1 764 et surtout 1 743—61 (Wust, s. u. *Mimos*) ; VI (1936), col. 1 660—1 662 (Kroll, s. u. *Togata*) ; VI, A, 2 (1937), col. 1981—2004 (K. Ziegler, s. u. *Tragoedia*). Cf. aussi : M. Bieber, *The history of the Greek & Roman Theater*, Princeton, 1961² (riche iconographie) et J. P. Cèbe, *La caricature et la parodie dans le monde romain . . .*, Paris, 1966.

¹¹ Wessner ex Franck : *< Tragoedia >*, *si Latina . . .* Nous avons comblé la lacune en ajoutant *si Graeca crepidata*, fondé sur la notice de Donatus, *Adelphoe*, 7 (*Sicut apud Graecos δρᾶμα, sic apud Latinos generaliter fabula dicitur : cuius species sunt tragoedia, comoedia, togata, tabernaria, praetexta, crepidata, Atellana, μῦθος, Rhinthonica*) et sur le texte de Lydos. Schanz-Hosius, *op. cit.*, I, p. 140 sur cette notice : « Diese Scheidung der Tragödie in crepidata und praetexta kennt Donat zu Ter. Ad. 7 nicht ». On pourrait déduire de cette manière que Donatus ne connaissait ni la division de la comédie en différentes espèces ! Même si on accepte l'opinion de Schanz-Hosius, l'identité des textes de Lydos et de Donatus reste indéniable.

¹² Cf. aussi Isidor, *Orig.*, VIII, 7, 7 : *Duo autem sunt genera comicorum. id est ueteres et noui, ueteres, qui et uoco ridiculares existunt, ut Plautus, Accius, Terentius ; noui, qui et satirici, a quibus generaliter uita carpuntur, ut Flaccus, Persius, Iuuenalis et alii.*

¹³ Diomedes, *Ars gram.*, III, t. I, p. 490 Keil ; Donatus, *Adelph.*, 7 (cf. n. 11).

savante vanité (le changement étant d'ailleurs indiqué par $\delta\tau\iota$ δὲ ἀναγκαῖον οἶμαι ἐμβραδῦναι τῷ λόγῳ, προσθήσω καὶ τοῦτο, *De Mag.*, I, 41). Il est temps de dire que nous avons choisi la lecture τότε Λίβιος en repoussant celles de Fuss, de Bekker, de Wuensch, faisant de la sorte figurer dans le texte lydien le nom du vrai *inuentor fabulae*, Liuius Andronicus, désigné comme tel par toute la tradition philologique latine, y compris Euanthius et Donatus¹⁴. Ç'aurait été invraisemblable qu'un Byzantin si peu renseigné sur les lettres latines eût confondu, comme le pense Wuensch¹⁵ le fameux Liuius avec le moins bien connu Titinius. Il va de soi que nous repoussons aussi les tentatives de St. Weinstock de fonder sur le fragment lydien la chronologie de l'activité de Titinius ou d'en déduire l'existence d'un courant d'opinion philologique antique faisant de celui-ci l'εὐρετής de la *togata*¹⁶.

Euanthius-Donatus n'est pas la seule source du savoir dramatique et satirique de Lydos. Lui-même connaissait, paraît-il, Perse et Juvénal, qu'il cite comme des sources historiques ou philologiques¹⁷. F. Marx croit identifier les sources du paragraphe I, 41 de Lydos dans des vers d'Horace¹⁸. Il faut toutefois se garder d'attribuer à cet écrivain byzantin une érudition latine trop poussée. Il cite souvent par intermédiaires et une fois au moins il l'avoue¹⁹. Il est très vraisemblable qu'à part les recueils de lois, il ait lu seulement des traités de rhétorique, des anthologies d'école et des épitomés historiques. Il doit peut-être à une telle source sa connaissance des *exodiarii*.

Le texte que nous venons de discuter témoigne de l'évolution du mot κωμῳδία en grec byzantin et du rôle qu'y a joué le latin²⁰. Lydos donne à ce mot un sens plus large, moins spécialisé et cela parce qu'il emprunte à Euanthius la théorie de la *satyra*, *genus comoediae*. L'apparition de l'ἀρχαία κωμῳδία pour désigner la comédie latine est, semble-t-il, unique dans le grec. Le verbe κωμῳδέω subit le même changement sémantique que le nom dont il provient : Πέρσιος ἐκωμῳδήσε.

Pour la productivité du suffixe latin *-arius*²¹ en grec byzantin, citons : ἐξοδιᾶριοι, ταβερναρία, πλανιπεδάρια, καταστολάρια. Fait remar-

¹⁴ Euanthius, *De fabula*, IV, 2; Donatus, *De com*, V, 4.

¹⁵ *Praefatio*, p. XXXV.

¹⁶ St. Weinstock, *Real-Encyclopadie P W*, VI, A, 1 (1937), col. 1 540—1 546, s. u. *Titinius*.

¹⁷ Perse. *De mag*, I, 19, 32; Juvénal. *De mag*, I, 20, 41. Cf. Klotz, *loc. cit.*

¹⁸ F. Marx, *op. cit.*, p. CXXIV—CXXV.

¹⁹ *De mag.*, III, 74, ὡς Φενεστέλλας καὶ Σισέννας οἱ Ῥωμαῖοι φασιν, ὧν τὰς χρήσεις ὁ Βάρρων [ἐπι] τῶν ἀνθρωπίνων πραγμάτων ἀνήγαγεν· [ἐγὼ δὲ τὰς] βίβλους οὕτω τεθέαμαι — ..

²⁰ Pour l'évolution de τραγωδία et de κωμῳδία. v. Karl Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, Munchen, 1897², p. 646—647.

²¹ A ce sujet v. H. Mihăescu, *Les éléments latins des «Tactica-strategica» de Maurice Urbicius et leur écho en néo-grec*, «Revue des études sud-est européennes», VI (1968), 3, p. 491—492.

quable, le modèle latin de la *πλανιπεδαρία* (= *planipedia*) est dépourvu de ce suffixe, qu'il reçoit en grec par analogie²². On a voulu voir en *καταστολαρία* une *στολάτα ἢ καὶ ταλαρία*, témoignant la persistance du *ludus talarius*²³. Il s'agit peut-être d'une traduction du latin *stataria*, genre de comédie, selon une division ayant comme critère la vivacité, qu'on trouve signalé par Euanthius²⁴.

La présence des « pythagoréens » de la Magna Graecia (*De mag.*, I, 41), que Lydos connaît d'ailleurs mal (il ignore, par exemple, la prosodie rhinthonique, v. plus haut), nous conduit vers ses lectures néo-platoniques et pythagorisantes. Les initiations occultes de l'écrivain étaient assez profondes pour inquiéter le patriarche Photios²⁵, mais pas assez fortes pour lui imposer le silence sur des choses qu'il connaissait peu.

²² Donatus, *De com.*, VI, 1 : *planipedia* ; Diomedes, p. 490 Keil : *planipes* et gén. *planipedis*, p. 482 : *planipes*.

²³ Reifferscheid, « *Brusians Jahresberichte* », XXIII (1880), p. 267 sqq., suivi par Wissova, *Religion und Kultus der Romer*, 1912², p. 462, apud P. Boyancé, *op. cit.*, p. 20. Cf. Casiodore, ad a. 639 : *ludum talanum* (cod.)

²⁴ Euanthius, *De fabula*, IV, 4 : *Comoediae autem motoriae sunt aut statariae aut mixtae. Motoriae turbulentae, statariae quietiores, mixtae ex utroque actu consistentes*. Cf. Schol. Horat. *Ars poet.*, 288 : *comoediarum genera sunt sex : stataria, motoria, praetexta, tabernaria, togata, palliata*.

²⁵ σέβεται μὲν τὰ Ἑλλήνων καὶ θειάζει, θειάζει δὲ καὶ τὰ ἡμετέρα, μὴ δίδους τοῖς ἀναγινώσκουσιν ἐκ τοῦ βῆστος συμβαλεῖν πότερον οὕτω νομίζων θειάζει ἢ ὡς ἐπὶ σκηνης. (Apud Hasius, *Commentarius*, p. XVI–XVII, éd. Bekker, Bonn, 1837).

AN IMPERIAL LECTIONARY IN THE MONASTERY OF DIONYSIU ON MOUNT ATHOS. ITS ORIGIN AND ITS WANDERINGS

KURT WEITZMANN (Princeton)

In his book about the *Monuments of Christian Art on Mount Athos* Kondakov reproduces and describes the metal cover of a lectionary in the monastery of Dionysiu on Mount Athos which had caught his attention because a gospodar of Wallachia with his family was represented on it.¹ Nowhere in his book, however, does he mention what is enclosed between the 16th century covers. It is a Greek lectionary of the 11th century with an unusually rich cycle of miniatures of the highest quality which could not have escaped the searching mind of this great expert in the field of Byzantine book illumination, had he seen it. One can only draw the conclusion that he was not permitted to open this lectionary because at that time it was apparently still on the altar, used in the celebration of the liturgy and to be touched only by the priest and the deacon who read from it.

This was not the only frustrating experience of Kondakov with regard to lectionaries on Mount Athos. In the same book on Athos he published the splendid golden covers of the lectionary in the monastery of the Great Lavra,² venerated there as a relic because it is, according to tradition, a gift of the emperor Nicephoros Phocas to Athanasios, the founder of the Lavra. Here too, Kondakov says nothing of the splendid miniatures, three icon-like feast pictures which the present writer was the first to publish³ after overcoming considerable difficulties in obtaining permission to photograph them.

¹ Н. П. Кондаков, *Памятники Христианского Искусства на Афоне*, S. Petersburg, 1902, p. 201 and fig. 8.

² *Ibidem*, p. 195 and pls. XXVI—XXVII.

³ K. Weitzmann, *Das Evangelion im Skevophylakion zu Lavra*, in "Seminarium Kondakovianum", VIII, 1936, pp. 83 ff.

Whereas the Lavra lectionary is kept in the treasury, the Dionysiu lectionary was, when the present writer first saw it in 1935, in a drawer of a writing desk in the library. On two previous visits it had escaped my attention because I had asked only for manuscripts which were listed in the catalogue of Lambros,⁴ but the lectionary under consideration was not included in it because it was apparently not yet in the library at that time.⁵ From a handwritten catalogue Pater Charalampos gave me the inventory No. 740 for it and under this signature I introduced some of its miniatures into the literature.⁶ When I returned to Dionysiu in 1951 after the war, the signature was changed to No. 587, which makes more sense, since Lambros' catalogue stops at No. 586 and our codex is the first of a few handwritten manuscripts added to the collection.⁷

The Dionysiu manuscript⁸ does not have, as is characteristic of many particularly luxurious lectionaries, the full text, not even the complete readings for the Saturdays and Sundays but only selected readings, and the period from the first Sunday of the Matthew-weeks until the first Sabbath of Lent is missing entirely. In general the uncial had been continued well into the 11th century only as script for the lectionary, but at the beginning of that century it gradually began to be replaced by the minuscule which, however, kept a hieratic character peculiar to the lectionary. In such a stylized minuscule the text of our lectionary is written in two columns in very regularized letters of great calligraphic beauty.

Every variety of form is chosen for its complex illustration. The only full page miniature is at the very beginning: the author portrait of John who is standing in a mountainous landscape, presumably the island of Patmos, and dictating to Prochoros.⁹ At the three most important divisions within the text there are larger miniatures extending over both columns: the Anastasis at the beginning, before Easter Sunday;¹⁰

⁴ Spyr. P. Lambros, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*. Cambridge, 1895, Vol. I.

⁵ I am deeply indebted to Pater Charalampos, the kind librarian of the hospitable monastery of Dionysiu, for calling my attention to this hidden treasure and for giving me the permission to photograph it. A full publication of the lectionary with all its miniatures is being prepared by the author.

⁶ K. Weitzmann, *The Narrative and Liturgical Gospel Illustrations*, in: *New Testament Manuscript Studies*, ed. by M. M. Parvis and A. P. Wikgren, Chicago, 1950, p. 157 passim and pls. XIV, XVI-XVII, XX-XXI, XXIV-XXVI, XXXII. Idem, *The Constantinopolitan Lectionary Morgan 639*, in: *Studies in Art and Literature for Belle da Costa Greene*, ed. by D. Miner, Princeton, 1954, p. 365 and fig. 294.

⁷ Under the new number miniatures were published by A. Grabar, *L'iconoclasme byzantin*, Paris, 1957, p. 203 and fig. 142, and by K. Weitzmann, *Byzantine Miniature and Icon Paintings in the Eleventh Century*, in: *Proceedings of the XIIIth International Congress of Byzantine Studies*, London, 1967, p. 209-210, 216, 218 and pls. 3, 6, 24, 30; V. Lazarev, *Storia della pittura bizantina*, Torino, 1967, p. 189 and fig. 226.

⁸ It contains 174 folios and measures 39 × 29.3 cm.

⁹ M. Beza, *Byzantine Art in Roumania*, London, 1940, p. 7 and fig. 30.

¹⁰ M. Beza, *loc. cit.*, K. Weitzmann, *Proceedings*, pl. 24.

Christ in Gethsemane; in front of the twelve Passion-readings on Good Friday;¹¹ and Symeon Stylites on his column before September 1st. Otherwise the framed miniatures are confined within one of the two columns at the heads of the lections for important Sundays and calendar feasts in which cases the artist takes care not to interrupt the flow of the text of an individual lection, rather choosing the margin for additional scenes where desired and leaving them frameless. In a very artful and at times almost playful way the illustrator places additional scenes in very minute figure scale within the initials, on occasion breaking the scenes up so that some of the figures are placed between the columns and even outside the second column.¹²

A similar complexity may be seen in the choice of subjects derived from different sources so that one can justifiably speak of a polycyclic manuscript. The majority, naturally, comes from the narrative cycles of the Four Gospels, but here the illustrator concentrates on scenes of liturgical importance connected with the great feasts and special readings like the twelve Passion readings of which four are illustrated. The Dionysiu codex is the only lectionary known to me in which also the *éωθινά* are illustrated, though only five out of eleven. Moreover many of the narrative scenes are changed so as to give them an additional liturgical overtone as, e.g. the scene of Christ baptizing in the Jordan when the person to be baptized stands in a baptismal font (fol. 13r) or when the scene of Christ among the Doctors shows all participants in the dispute seated on the presbyter bench of a church aspis.¹³ In the calendar most figures of saints and scenes from their lives obviously hark back to a menologion, while scenes of the celebration of the liturgy on the Feast of Orthodoxy¹⁴ or on the 14th of September, the day of the Elevation of the Holy Cross,¹⁵ may well have been invented for a lectionary, though perhaps not for the present one. These remarks do by no means fully explain the complexity of our lectionary's miniature cycle, but are intended to give a brief characterization of the chief liturgical book of the Orthodox Church on which the great splendour was concentrated.

It is regrettable that a manuscript of such importance has neither a dedicatory prologue nor a colophon, and yet, in spite of this shortcoming, we believe we can, on the basis of indirect and circumstantial evidence reconstruct the destination and, in part, also the history of this lecti-

¹¹ *Narr. and Lit.* pl. XVII.

¹² *Ibidem*

¹³ *Ibidem*, pl. XVI

¹⁴ A. Grabar, *op. cit.*, fig. 142.

¹⁵ *Narr. and Lit.*, pl. XXI

onary which from the artistic point of view is perhaps the most outstanding example of this type of service book.

The model for one group of illustrations can be determined with certainty. Most of the figures of saints in the calendar part can be paralleled with the corresponding miniatures in the well known menologion of Basil II in the Vatican library cod. gr. 1613,¹⁶ and since the Dionysiu lectionary is obviously the later of the two manuscripts there can be no doubt that its illustrator is the copyist. Elsewhere I have demonstrated this dependence in the case of the miniatures of St. Nicholas¹⁷ and St. Gregory of Nazianzus¹⁸ both of whom stand in front of a curtain-draped architecture which was derived from the classical stage and reintroduced into Byzantine book illumination during the Macedonian renaissance. Also for a scene like the Elevation of the Holy Cross on September 14, in which the patriarch accompanied by deacons stands on the ambo of St. Sophia and raises the Cross,¹⁹ the model was undoubtedly the corresponding miniature in the Basil menologion.²⁰ The copyist made only stylistic changes and designed a more slender figure type in accordance with the conventions of his time. There is a tendency towards dematerialization which likewise affects the background architecture which, in part, is painted by the illustrator of the lectionary in a brown grisaille-like manner instead of the brilliant, enamel-like colors of the menologion, and in general the gold ground plays a more dominating role.

Many of the other miniatures show so obvious a dependence on the Vatican menologion that one can only conclude that the artist of the lectionary had the Vatican codex at his disposal and exploited it to the limit of its possibilities. Since the Vatican manuscript was made, as the dedicatory poem tells us, for the emperor Basil II, it has rightly been assumed that it was produced in a court atelier. Consequently we would conclude that the Dionysiu lectionary was made in the same place where the model must have been available, i.e., in the imperial atelier; the high quality of its miniatures, unmatched by any other manuscript of the period, fully justifies such an attribution.

Going through the miniature cycle of our lectionary one soon becomes aware of the particular emphasis on those feasts which relate to John the Baptist. While important events in the Christological cycle are missing like the Adoration of the Magi and the Massacre of the Innocents for December 25 and 26, the Circumcision of Christ on January 1, or the

¹⁶ *Codices e Vaticanis selecti*, Vol. VIII, *Il menologio de Basilio II*, Torino 1907 (facsimile).

¹⁷ *Narr and Lit*, pl. XX.

¹⁸ *Proceedings*, pls. 4-6

¹⁹ *Narr and Lit*, pl. XXI.

²⁰ *Proceedings*, pl. 31



Fig 1



Fig 2

Birth of the Virgin and her Presentation in the Temple (September 8 and November 21), and while even such a scene as the Crucifixion is reduced to small figures in initials, the artist took every opportunity to elaborate on events in the life of John the Baptist and related to him. (1) (fol. 8r) We see John standing in the initial T, sending two disciples to Christ (Thursday after Easter); (2) (fol. 13v) John baptizes in the Jordan (Saturday after Easter). These two miniatures which illustrate movable feasts are in small scale and conform to a narrative Gospel cycle like those of the Codex Laurent. Plut. VI, 23 and Paris gr. 74. The calendar miniatures are more sumptuous, i.e. framed and in landscape settings; (3) (fol. 137r) John baptizes in the Jordan (Fig. 1), thus repeating the scene of fol. 13v. in a more splendid manner (January 3); (4) (fol. 138r.) John preaches to the people in the desert and points at the axe laid unto the root of the tree (Fig. 2). Since the entire crowd could not be contained within the frame, which is determined by the width of the writing column, the artist placed one group in the margin thereby achieving a striking artistic effect by suggesting that a group of people is eager to move from the outside to the inside (January 5); (5) (fol. 141r) The Baptism of Christ ²¹ is a framed picture which is preceded by a marginal scene with John the Baptist meeting Christ (January 6); (6) (fol. 142r.) John points out Christ as the lamb of God to the Pharisees (January 7); (7) (fol. 148r) The Finding of the Head of John the Baptist (Fig. 3) ²² (February 24). Depicted is the third finding of the head which according to the *concio* ²³ took place at the time of the emperor Michael III (846—858). A bishop by the name of Theophoros had a vision that the head was buried in Comana and he reported his dream to Constantinople. The head was found and brought to the capital where emperor and patriarch received it and brought it in a procession to the palatial church where it was deposited. ²⁴ Our miniature depicts side by side the digging up of the head at Comana and the procession in Constantinople, headed by the patriarch and the emperor, thus conflating two events into one picture. In precisely the same manner these two events are conflated in a corresponding miniature in the Basil menologion, ²⁵ and once more there can be no doubt that the latter was the model which was copied with only slight changes in mirror reversal. The Dionysiu codex is the only lectionary known to us which has this scene. (8—9) (fol. 148v) The same lection has two more scenes in the margin: John the Baptist in prison sends two

²¹ *Ibidem*, pl 3.

²² *Narr. and Lit*, p. 173 and pl. XXXII.

²³ *Concio in primam, secundam atque tertiam inventionem pretiosi capitis S. Praecursoris Joannis Baptistae. Migne P.L 67, col. 433.*

²⁴ τῷ ἐν βασιλείῳις ἐναποφέρει ναῶν says the text of the *concio*.

²⁵ *Il menologio, op. cit.*, p. 420.



Fig. 3



Fig 4

disciples to Christ; Christ talks to these disciples and sends them back to John; (10) (fol. 154r) In this framed miniature of the Birth of John the Baptist (Fig. 4) three midwives bring food to Elizabeth while a fourth is bathing John (June 24); (11) (fol. 164v) The Decapitation of John the Baptist (Fig. 5). The severing of the head is not depicted;



Fig. 5

instead the henchman is shown brandishing his sword. This is a rather conventional scheme used innumerable times in menologia for various saints and this again suggests that a menologion rather than a Gospel narrative was the source (August 29).

This unusual emphasis on John the Baptist in a lectionary can mean only one thing, namely, that the manuscript was destined for a place dedicated to the Precursor. The most celebrated place in Constantinople and the one which enjoyed the particular protection of the imperial house was of course the famous Studios, and thus we conclude that

our manuscript, being a product of the imperial atelier, was destined for this famous monastery. This, then, explains the emphasis not only on scenes from the life of John the Baptist in general, but on the finding of the head and the decapitation in particular. It is important to realize that at the time the manuscript was made the monastery possessed the relic of the head of the Baptist ²⁶ which had already been transferred from the Palace to the monastery at the time of Constantine VII Prophyrogenetos. In his *liber de ceremoniis* ²⁷ the emperor describes in detail the procession in which he takes part every year on August 29, the day of the Decapitation. The high moment of this procession is the kissing of the relic of the head of John which was deposited at the east end of the South aisle of the basilica of the Studios. If indeed our deduction that the Dionysiu lectionary was made for the Studios seems acceptable, then it may well have been deposited on the very altar which held the head relic. We shall see later that our lectionary and the head relic indeed shared a common fate.

When was the lectionary made and under which circumstances was it given to the Studios? Compared with the miniatures of the Vatican menologion those of the lectionary show a figure style that is marked by an increased slenderness which has the effect of a greater spiritualization. At what time did the figure style reach this stage of the development? Of all the comparable illustrated manuscripts, the closest to the Dionysiu codex are a few miniatures in a Psalter in the Vatican Library, cod. grec. 752, whose Easter tables begin with the year 1059. ²⁸ The majority of its miniatures are a good deal rougher but a few which illustrate the preface are of a considerably higher quality and almost reach the level of the Dionysiu codex. In particular there is a picture of David blessing two groups of prophets flanking him ²⁹ which resembles most closely a scene in the lectionary with Christ blessing the disciples ³⁰ not only in the compositional arrangement but also in stylistic details. The ponderation of the slim, ascetic figures with their small heads which show strained expressions, the garments, still treated according to classical formulae but covering dematerialized bodies, the predominance of the gold ground and at the same time the preservation of a small strip of earth with tufts of grass, all these features are so close in both miniatures that we can assume approximately the same date for the lectionary as for the psalter, i.e. a date around the year 1059.

²⁶ For the history of the head relic, cf. J. Ebersolt, *Sanctuaires de Byzance*, 1921, p. 79, 134.

²⁷ II, 13 ed. Bonn, p. 562—63.

²⁸ E. T. DeWald, *Vaticanus Graecus 752. The Illustrations in the Manuscripts of the Septuagint*, Vol. III, Part 2, Princeton, 1940

²⁹ *Ibidem*, pl. X, Folio 8 recto.

³⁰ *Narr. and Lit.* pl. XXIV.

Taking, thus, into consideration a date for the lectionary in the 50's of the 11th century, its production in the imperial scriptorium and its close relationship with the Studios monastery, we propose to harmonize these three aspects by suggesting that the manuscript was a precious gift to the Studios by none other than Isaac I Comnenos (1057—59). He had received part of his education in the Studios³¹, and he and his wife, the empress Aikaterina, had adorned this monastery with gifts "which to enumerate would surpass the labours of Hercules."³² After a short reign the emperor, weary of life, retired as a monk to the Studios, humbly serving as a keeper of the monastery gate.³³ Since no other emperor in the period under consideration had such a close personal connection with the Studios it becomes, as it will seem to us, more than probable that it was he who had the lectionary made for an altar of this famous St. John monastery and possibly for the very altar where the famous head relic of the Baptist was placed.

There can be no doubt that a splendid lectionary deposited on the altartable must have had a pair of covers matching the beauty of its miniatures and this means in all probability covers in gold with precious stones and enamels. The previously mentioned Phocas Gospels in the treasury of the Great Lawra, with the only such pair of covers still preserved on a middle-byzantine lectionary,³⁴ sets the standard of what can be expected as an imperial gift. The Dionysiu lectionary was deprived of its precious covers without hurting the manuscript proper whose miniatures are in a remarkable state of preservation. We do not know when the covers were separated from the manuscript though it is likely that it happened either during the plundering of Constantinople by the Venetians in 1204 or at the conquest by the Turks in 1453.

It was in the 16th century that a new pair of covers was made, cast in metal. The front cover (Fig. 6) is decorated with a rather conventional representation of a crucifixion with the Virgin and St. John under separate arches, supplemented by the symbols of the Evangelists at the ends of the Cross, two flying angels, the figures of Peter and Paul under arches in the upper spandrels and a bust of St. Stephen at the bottom. Framing this central panel are busts, and standing figures from the Old Testament and saints.³⁵ The main subject for the back cover (Fig. 7)³⁶ is

³¹ Bryennius, ed. Bonn, p. 18.

³² Joh. Skylitzes, ed. Bonn, p. 650.

³³ *Ibidem*, p. 648

³⁴ Kondakov, *op. cit.*, pls. XXVI-XXVII, Weitzmann, *Narr. and lit.*, pl. XI.

³⁵ Busts at the top : David, Moses, Aaron, and Solomon. Standing at the left : Jeremiah, Хаґгаї, Daniel, Samuel, (Sy)meon, and Jacob. Standing at the right : Zachariah, Gideon, Abdias (?), Jonah, Ezekiel, and Baruch. Busts at the bottom : Basil, John Chrysostom, Gregory, and Nicholas.

³⁶ Kondakov, *cf.* note 1.

very unusual for the decoration of a lectionary. The central panel is divided into two zones³⁷ of which the upper and dominating one depicts the Birth of John the Baptist in a place which, in other lectionaries, is most



Fig. 6

frequently occupied by the Anastasis. Other Christological subjects also occur in this place such as the Metamorphosis or a Virgin enthroned, but for the Birth of John the Baptist I know no parallel. One cannot be sure that

³⁷ They are framed, just like the Crucifixion, by the busts and standing figures of saints. Busts at the top : John, Peter, Paul and Matthew. Standing at the left : Mark, Simon, Bartholomew, Thomas, George and Demetrius. Standing at the right : Luke, Andrew, James, Philip, Theodore, and Procopios. Busts at the bottom . Ananias, Azarias, Misacl, and Nestor.

the old cover had the same subject, but what becomes quite clear is that the 16th century artist must have been aware of the manuscript's association with the Studios monastery because of the emphasis on John the

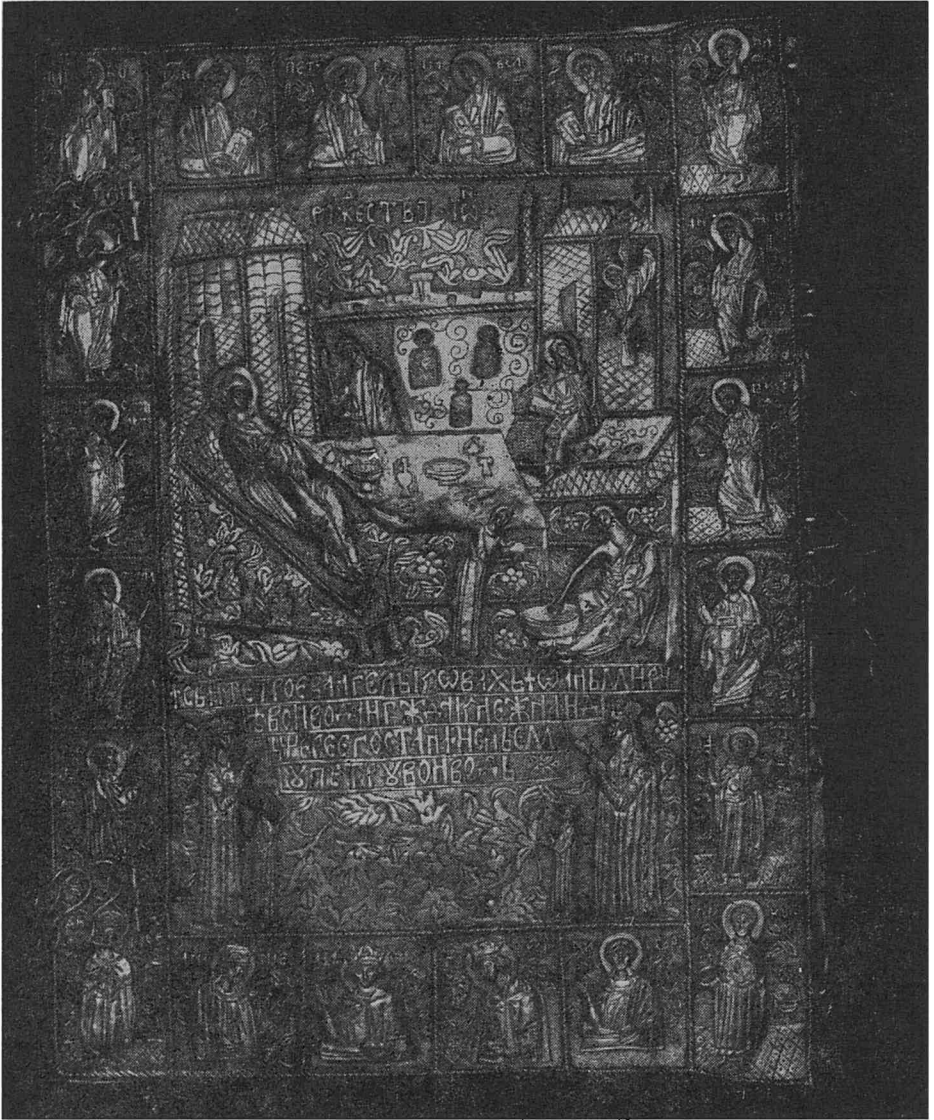


Fig. 7

Baptist. Yet for the representation of the Birth scene the artist did not depend on the miniature of the same subject in our manuscript (Fig. 4). There is only one midwife serving food to Elizabeth, while two are occupied with the washing of the child which, however, is not standing in the basin, but held in the lap of the one who tests the temperature of the

water. Moreover the relief includes, in addition, the scene of the naming of John with a flying angel dictating the name to the writing Zacharias. The fusion of these two scenes into one feast picture already existed in the middle-Byzantine period as proved by a miniature in the Gospel book Vatican Urbin. grec. 2 from the early 12th century.³⁸ Yet the metal relief is not a close copy of an earlier Byzantine model but reflects the contemporary rendering of this subject, as typified, among other details, by the huge prepared dinner table in the center.

In the lower zone there is a four line dedicatory inscription and representation of the donors, whereby the covers are dated within the few years of the donors' rule and are also localized. The inscription reads : сѣи тетроевангелъ ковахъ іоане мирчъ воевода и гжда кнежна и дщере его стана и снъ ему петру воевода (this tetraevangelon was forged by the order of John Mirtchje, voevod, and the gospoda Knejna and his daughter Stana and his son Peter, voevod)³⁹. In this inscription, which erroneously calls the manuscript a tetraevangelon instead of an evangelion, i.e. lectionary, the word ковахъ means to forge and can only be related to the metal covers. At the right stands John Mirtchje as the head of the family — all of whose members are crowned and have their hands raised in prayer — and in front of him his young son Peter, and correspondingly at the left we see the gospoda Knejna and her little daughter Stana. John Mirtchje Tchiobanu was gospodar of Wallachia 1546—54 and 1558—59 whereby the date of the covers about the middle of the 16th century is assured as well as their production in Wallachia. We must therefore assume that the gospodars of Wallachia secured the lectionary after it got uprooted in Constantinople as a result of the Turkish conquest of 1453.

As mentioned before our lectionary stresses in its miniature cycle not only the vicissitudes of John the Baptist but also in particular the story of the third finding of the head. Now we know that in the 11th century the head of John was no longer in the imperial palace, but in the Studios and venerated there as one of the greatest relics of the capital. Cedrenus⁴⁰ tells us how Alexios, the patriarch and abbot of the Studios, brought the famous relic to the dying Basil II from the Studios into the palace in December 1025. In 1200 Antonios, archbishop of Novgorod, on his pilgrimage to Constantinople still saw the head in the Studios.⁴¹ Then we loose sight of the relic until it too, like our lectionary, appears

³⁸ C. Stornajolo, *Miniature delle Omilie di Giacomo Monaco e dell'Evangelario Greco Urbinate*. Rome, 1910, pl. 18.

³⁹ Kondakov, *op. cit.*, p. 201, G. Millet, G. Pargoire et L. Petit, *Recueil des inscriptions ed l'Athos*, Paris, 1904, p. 159, No. 462.

⁴⁰ Vol. II, ed Bonn, p. 479—80. Migne, P. G., 122, 212.

⁴¹ *Itinéraires Russes en Orient*, trad. par Mme. de Khitrowo, Geneva, 1889, p. 100.

in the hands of the gospodars of Wallachia. Thus the lectionary and the head relic had a common fate. But when did they leave the Studios and how did the gospodars of Wallachia come into possession of these precious and famous treasures? Here we are left entirely to conjectures. The head relic was given to the monastery of Dionysiu by Neagoe Bassarab (1512—21)⁴² who was a great patron of Mount Athos and had adorned several of its monasteries with precious gifts. Only a few years earlier the Studios monastery had been transformed into a mosque by Sultan Bayazid II (1481—1512).⁴³ Quite likely at the very time when the monks had to give up and to leave the monastery, its inventory became dispersed and some of it found its way into the hands of the Bassarabas.

Presumably the lectionary was given to Dionysiu by John Mirtchje Tchiobanu and there was reunited for the third time in its vicissitudinous history with the renowned head relic. Also this gospodar was a great patron of the monastery of Dionysiu. After it had been destroyed by fire in 1535 he had the church and monastery rebuilt in 1547. It seems quite likely that the covers of the lectionary were commissioned for the rededication of the newly restored church. For centuries the lectionary and the head relic remained together, and Barskii⁴⁴ saw the head relic in Dionysiu in 1744. At some time thereafter it was taken away by the Turks and the sultan acquired it for the collection of the Seraglio. At least this is the story as it was told to Didron⁴⁵ and indeed the head relic can be seen today in the museum of the Seraglio.

It is known that the gospodars of Moldavia and Wallachia made gifts similar to those by which the monastery of Dionysiu was enriched⁴⁶ also to other monasteries on Athos, to Jerusalem, to St. Catherine's monastery on Mt. Sinai and to many other Greek monastic establishments. Neagoe Bassarab had already had the allegiance of the Wallachian Church transferred from the patriarchate of Ochrida to that of Constantinople. They apparently considered themselves, before the Russians made

⁴² Millet, Pargoire, Petit, *op. cit.*, p. 162, no. 466; Smyrnakis, Τὸ Ἄγιον Ὄρος, 1903, p. 513.

⁴³ A. van Millingen, *Byzantine Churches in Constantinople*. London, 1912, p. 49.

⁴⁴ *Странствованія Василья Григоровича Барского по святымъ мѣстамъ Востока*, Часть III, 1744 г., S. Petersburg, 1887, p. 370.

⁴⁵ Didron, *Annales Archéologiques*, XXIII, 1863, p. 262.

⁴⁶ There is another manuscript in Dionysiu which is not catalogued by Lambros and now bears the No. 588 and which apparently had a very similar fate as our lectionary. It is a gospelbook of the 11th century which has four evangelist-portraits of excellent quality (A. M. Friend, jr., *The Portraits of the Evangelists in Greek and Latin Manuscripts*, *Art Studies*, 1927, pl. XVIII, figs. 169—172), and there can be no doubt that it is the product of a Constantinopolitan atelier. It too has a new pair of cast metal covers with the crucifixion of the front and the Anastasis on the back in the very same style as the covers of our lectionary and it has a date of 1565 (ζοϋ). Kondakov, *op. cit.*, p. 201 read the year as 1555.

the same claim, the true heirs of the Byzantine empire. It must have been part of their cultural policy to obtain possession of the venerable objects of the churches of Constantinople and to distribute them to various orthodox monasteries — in many cases after they had commissioned restorations, as in the case of new bookcovers. The fact that many of them have dedicatory inscriptions helps us gain an insight into the role which these gospodars played as the preservers of the rich Byzantine heritage.

But why was the monastery of Dionysiu singled out for our lectionary and the head relic? The reason is very simple: Dionysiu, like the Studios, is a monastery dedicated to John the Baptist. From this one can only conclude that the donor wanted this lectionary to belong to a monastery dedicated to the Precursor and he may still have been in possession of the evidence that it came from the Studios. This would fully explain why he deposited it in the same place to which his predecessors had donated the head relic. Both gospodars must have had the conception that Dionysiu was the place destined to continue the tradition of the Studios monastery ⁴⁷.

⁴⁷ Mr. Alexandru Dușu has called to my attention that the Dionysiu lectionary has been discussed in the following two Romanian publications: Marcu Beza, *Urme românești în răsăritul ortodox*, 1937, p. 48, 50, 54 and T. Bodogae, *Ajutoarele românești din Stntul Munte Athos*, 1941. Since none of them has been available to me, I was, regrettably, unable to take notice of them in this article.

CRUCES DER BASILAKESTRADITION

PETER WIRTH (München)

A. Garzya veröffentlichte¹ vor kurzem eine *Laudatio* des bekannten byzantinischen Redners der Komnenenara Nikephoros Basilakes² auf den Protekdikos und Nomophylax Alexios Aristenos,³ welche einzig und allein die berühmte Prachthandschrift der griechischen Rhetoren des 12. Jh., cod. Y—II—10⁴ (s. XIII in.) der Bibliothek des Escorial in die Gegenwart gerettet hat. Dem umsichtigen Editor gebührt lebhafter Dank für sorgfältige Textkonstitution, für den Nachweis einer eindrucksvollen Anzahl literarischer Anspielungen oder Zitate, für den Hinweis auf in der Überlieferung unbezeichnete, latente Textlücken und für den Versuch einer Heilung nicht weniger anstoßiger Partien. Nicht wenige philologische Fragen zur Textgestaltung freilich blieben in der Schwebe. Vorliegende Zeilen wollen zur Lösung der noch offenen textkritischen Probleme und Rätsel beitragen.

¹ *Encomio inedito di Niceforo Basilace per Alessio Aristeno*, in „Byzantinische Forschungen“, 1 (1966) (=Polychordia. Festschrift F. Dolger, Bd. I), 92—114

² Zu seinem Leben und Werk C. Neumann, *Griechische Geschichtsschreiber und Geschichtsquellen im 12. Jahrhundert*, Lpz., 1888, S. 72—77; F. Uspenskij, *Očerki po istorii vizantijskoj obrazovannosti*, St. Petersburg, 1892, S. 223—225; A. Ehrhard bei Krumb., *Gesch. Byz. Litt.*², Mchn. 1897, S. 124; Krumbacher, ebda, S. 451, 465, 473—475, 477; F. Chalandon, *Les Comnènes*, II, Paris, 1912, S. 20, 230, 640, 642; L. Oeconomus, *La vie religieuse dans l'empire byzantin au temps des Comnènes et des Anges*, Paris, 1918, S. 30 ff.; F. Fuchs, *Die höheren Schulen von Konstantinopel im Mittelalter*, Lpz. — Berlin, 1926, S. 37; L. Bréhier, Art. Basilakès, *Dict. d'hist. et de géograph. eccl.* VI (1932), col. 1071—1073; P. Lamma, *Comneni e Staufer. Ricerche sui rapporti fra Bisanzio e l'Occidente nel secolo XII*, vol. I, Rom, 1955, S. 256; vol. II, Rom, 1957, S. 22; P. Wirth, *Untersuchungen zur byzantinischen Rhetorik des zwölften Jahrhunderts mit besonderer Berücksichtigung der Schriften des Erzbischofs Eustathios von Thessalonike*, Mchn., 1960, S. 13 ff. 57; R. Browning, *The Patriarchal School at Constantinople in the Twelfth Century*, in „Byzantion“, 32 (1962), 182 f.

³ Zur Rede auf ihn neben Garzya auch Krumbacher, *Gesch. Byz. Litt.*², Mchn., 1897, S. 473; Browning, a. a. O., S. 182.

⁴ Zum Manuskript bes. Krumbacher, a. a. O., S. 470—475; Wirth, a. a. O., *passim*; Browning, a. a. O., *passim*.

Etliche unserer Korrekturen zu Bemerkungen des Herausgebers im kritischen Apparat bestätigen die Richtigkeit von Konjekturen Garzyas: so liest der Scorialensis zu Zeile 189 der bezeichneten Edition nicht $\mu\epsilon\omega\chi\epsilon\tau\epsilon\langle\upsilon\rangle\theta\eta$, sondern einwandfrei $\mu\epsilon\omega\chi\epsilon\tau\epsilon\upsilon\theta\eta$, mit der für *manus prima* des Scorialensis charakteristischen Ligatur der Buchstabenfolge Ypsilon-Theta, zu Zeile 319 nicht $\ast\ast\tau\omega\varsigma$, sondern $\langle\omicron\rangle\upsilon\tau\omega\varsigma$, in dem gleichen Passus wenig weiter nicht etwa $\xi\upsilon\gamma\ast\ast\ast\alpha$, sondern luckenlos erkennbar $\xi\upsilon\gamma\chi\lambda\upsilon\delta\alpha$. Ebenfalls zur Ganze leserlich ist in Z. 490 $\acute{\epsilon}\sigma\theta\lambda\acute{\omicron}\nu$ (G. $\acute{\epsilon}\sigma\ast\ast\ast\upsilon$). Von der in der nämlichen Zeile abgedruckten Wortfolge $\kappa\alpha\tau\acute{\alpha}$ $\tau\acute{\eta}\nu$ läßt sich die Proposition mit bloßem Auge in ihrer Gesamtheit erkennen, so daß statt $\ast\ast\tau\ast\ast$ des Editors im Apparat zur Stelle $\kappa\alpha\tau\acute{\alpha}$ $\langle\tau\acute{\eta}\nu\rangle$ zu registrieren ist. Z. 493 findet sich klar und deutlich statt $\acute{\epsilon}\lambda\ast\ast$ $\acute{\iota}\delta\omicron\varsigma$ $\acute{\epsilon}\lambda\pi\acute{\iota}\delta\omicron\varsigma$, ebenda zwei Worte weiter nicht etwa $\acute{\epsilon}\psi\epsilon\upsilon\ast\ast\ast$, sondern eindeutig $\acute{\epsilon}\psi\epsilon\upsilon\langle\sigma\rangle\alpha\varsigma$.

Nicht zu entziffern vermochte der Herausgeber ein Deleatur des Handschriftenkopisten S¹ zu Z. 459 seiner Edition, vgl. die Notiz im kritischen Apparat: *inter* $\mu\iota\kappa\rho\upsilon$ *et* $\mu\alpha\rho\alpha\pi\acute{\omega}\lambda\epsilon\sigma\epsilon$ *litteras fere tres exaravit, dein oblitteravit*: die getilgte *vox* repräsentierte die Kopula $\kappa\alpha\acute{\iota}$, welche in der spätgriechischen Rhetorik uberaus häufig, gewissermaßen in Abundanz in der Verbindung mit $\mu\iota\kappa\rho\upsilon$ auftritt.

An einigen seiner Lesungen hegt der Editor selbst Zweifel, so Z. 486 f. ($\chi\rho\iota\sigma\tau\omicron\upsilon$ $\kappa\upsilon\rho\acute{\iota}\omicron\upsilon$); im *Codex* steht statt dessen unzweifelhaft $\sigma\omega\tau\acute{\eta}\rho\iota$ $\Theta\epsilon\acute{\omicron}$. Z. 530 erscheint G. die Lesart $\acute{\omicron}\pi\acute{\omega}\rho\iota\nu\omicron\nu$ als *lectio incerta*. Die Handschrift bietet schlicht und klar $\acute{\omicron}\pi\acute{\omega}\rho\alpha$.

Lediglich aus einer unzutreffenden Lesung des Kontexts resultiert der Zusatz $\langle\lambda\acute{\omicron}\gamma\omicron\iota\varsigma\rangle$ in der Partie Z. 54 ff.: $\delta\acute{\epsilon}\chi\omicron\nu\tau\alpha\iota$ $\mu\epsilon\theta\prime\acute{\eta}\mu\acute{\omega}\nu$ $\omicron\acute{\iota}$ $\lambda\acute{\omicron}\gamma\omicron\iota$ $\tau\acute{\omicron}$ $\tau\rho\acute{\upsilon}\pi\alpha\iota\omicron\nu$, $\omicron\upsilon\kappa$ $\acute{\alpha}\chi\theta\omicron\nu\tau\alpha\iota$, $\mu\epsilon\gamma\acute{\alpha}\lambda\omega\nu$ $\acute{\epsilon}\pi\alpha\iota\nu\acute{\epsilon}\tau\alpha\iota$ $\gamma\iota\gamma\acute{\nu}\omicron\mu\epsilon\nu\omicron\iota$, $\lambda\acute{\epsilon}\iota\pi\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$. $\kappa\alpha\acute{\iota}$ $\nu\upsilon\nu$, $\acute{\epsilon}\pi\epsilon\iota\delta\acute{\eta}$ $\mu\acute{\eta}\tau\epsilon$ $\tau\acute{\omicron}$ $\kappa\omicron\sigma\mu\epsilon\acute{\iota}\nu$ $\tau\omicron\acute{\iota}\varsigma$ $\langle\lambda\acute{\omicron}\gamma\omicron\iota\varsigma\rangle$ $\tau\acute{\omicron}$ $\tau\acute{\omega}\nu$ $\mu\alpha\rho\gamma\acute{\mu}\acute{\alpha}\tau\omega\nu$ $\mu\alpha\rho\acute{\epsilon}\lambda\iota\pi\epsilon$ $\chi\acute{\alpha}\rho\iota\epsilon\nu$ $\kappa\alpha\acute{\iota}$ $\tau\acute{\omicron}$ $\mu\epsilon\acute{\iota}\zeta\omega$ $\mu\omicron\iota\epsilon\acute{\iota}\nu$ $\kappa\alpha\acute{\iota}$ $\mu\epsilon\gamma\epsilon\theta\acute{\upsilon}\nu\epsilon\iota\nu$ $\tau\acute{\eta}$ $\tau\acute{\epsilon}\chi\eta\eta$ $\tau\acute{\omicron}$ $\tau\acute{\eta}\varsigma$ $\acute{\upsilon}\pi\omicron\theta\acute{\epsilon}\sigma\epsilon\omega\varsigma$ $\mu\alpha\rho\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\tau\omicron$ $\mu\acute{\epsilon}\gamma\epsilon\theta\omicron\varsigma$, $\beta\omicron\upsilon\lambda\omicron\nu\tau\alpha\iota$ $\mu\acute{\alpha}\lambda\lambda\omicron\nu$ $\alpha\upsilon\tau\omicron\acute{\iota}$ $\sigma\upsilon\nu\alpha\nu\psi\omicron\upsilon\theta\sigma\theta\alpha\iota$... Statt $\tau\omicron\acute{\iota}\varsigma$ vor $\langle\lambda\acute{\omicron}\gamma\omicron\iota\varsigma\rangle$ hest der *Codex* das Pronomen $\alpha\upsilon\tau\omicron\acute{\iota}\varsigma$, das unverkennbar auf $\omicron\acute{\iota}$ $\lambda\acute{\omicron}\gamma\omicron\iota$ in Z. 55 Bezug nimmt. Damit erübrigt sich der erwähnte Einschub des Herausgebers $\langle\lambda\acute{\omicron}\gamma\omicron\iota\varsigma\rangle$ angesichts der klaren Aussage des Zusammenhangs. Umstritten bleibt die Annahme einer Textlucke in Z. 413 vor $\phi\iota\lambda\alpha\nu\theta\rho\omega\pi\acute{\iota}\alpha\nu$; der Passus ließe auch an eine der beliebten rhetorischen Ellipsen denken; die Überlieferung zumindest entbehrt jeglichen Anhaltspunktes für irgendeinen Textverlust.

Sinnstörend ist und den Gesetzen der griechischen Nominalbildung zuwiderläuft die unzweifelhaft fehlerhafte Lesung $\acute{\upsilon}\beta\rho\rho\beta\acute{\iota}\omicron\varsigma$ Z. 417: in der Handschrift steht deutlich $\acute{\alpha}\beta\rho\rho\beta\acute{\iota}\omicron\varsigma$; wir berichtigen, da die Interpretation des weiteren Zusammenhangs für die Heilung einer der schwierigsten Passagen der besprochenen *Laudatio* nicht der Bedeutung entbehrt.

Verbleiben vier schwierige Partien zu klären: in dem Satz Z. 251 ff.: Ἐθρεψε πάλαι καὶ Ἰωσήρ Αἴγυπτον ὄλην λιμώττοντας, ἀλλ' οὐς ἔτρεφε κατεδούλου, καὶ οἷς ἀφηρεῖτο τροπὰς τῆν γῆν ἀφηρεῖτο τὴν τρέφουσαν καὶ γίνεται σιτοδοτῆς οὐκ ἄμισθος... bleibt die Wiederholung der *vox* ἀφηρεῖτο unverständlich, ja sinnwidrig: Horer und Leser erwarten ganz im Gegenteil ein Prädikat des Sinns von 'zuweisen'. Schon der mittelalterliche Korrektor des Codex, Hand S², trug eine Interlinearnotiz über dem benannten Lemma vor: seine Berichtigung entnahm der Kopist ganz ohne Zweifel einer schriftlichen Vorlage, welche er nicht mehr mit völliger Sicherheit zu entziffern vermochte und deshalb wenigstens graphisch getreu nachzeichnete. Anfang der Korrektur wie der Schluß stehen außer Zweifel: ἀπ...θμεῖτο; die beiden dazwischen liegenden Lettern bildeten in der Vorlage offensichtlich eine Ligatur, die eindeutig nur als ρι, d. h. Rho mit nach rechts unten halbkreisförmig gezogener Verbindung des unterzeiligen Buchstabenendes mit nachfolgendem mittelzeiligen Iota aufgelöst werden kann. Die schlagende, schon mittelalterliche Textberichtigung ἀπηριθμεῖτο ist allerdings nicht, wie in der vorliegend behandelten Edition, nur im kritischen Apparat gewissermaßen als Scholion (G.: ἀπ *** θμεῖτο S¹ a.m.) vorzutragen, sondern in den Wortlaut selbst zu tradieren.

Nicht zu entziffern vermochte G. die Partie Z. 470 τὸ τρ <...> τῆ στολῆ εὐκόσμως στολίσαντα. Der benannte Escorialensis bietet statt der Lücke deutlich die *vox* τρυττόν; jede Erklärung scheint zunächst zu scheitern; näher kommt man einer Deutung indes bei Berücksichtigung der für den byzantinischen Redner charakteristischen, pseudo-attizistischen Ambitionen, welche die zur Verblüffung der Horer und Leser angezogene Hesychglosse τρυσσόν (zur Bedeutung 'schwach' Liddell-Scott, *A Greek-English Lexicon*, 9th ed., Oxford 1940, s.v.), ein nur im benannten Glossar belegtes Hapaxlegomenon, getreu dem Gesetz des jonisch-attischen Konsonantenwechsels σσ > ττ überzukorrigieren verlangten. Es galt, ein gelehrtes Hörer- bzw. Leserpublikum durch eine unbekannt *vox* zu überraschen. Ähnlich beutet beispielsweise Eustathios von Thessalonike die berühmte Suda in seiner Rede auf Kaiser Manuel I., ed. W. Regel, *Fontes Rerum Byzantarum*, fasc. 1, Petropoli 1892, p., 66, lin. 12 sq. aus (vgl. beispielshalber Liddell-Scott, a.a.O., s.v. zum Hapax καταφιλονεικῶ; es ist unwahrscheinlich, daß Eustathios die Glosse noch aus irgendeinem erst später verlorenen antiken Texte entnahm). Der Sinn der hier erörterten Basilakespartie Z. 469 ff. ἔδει σε ἀνδρῶν ἀπάντων θαυμασιώτατον τὸ τρυττόν τῆ στολῆ εὐκόσμως στολίσαντα καὶ τὴν τῶν ἀρετῶν πορφύραν τὴν ἄνωθεν ὕφαντουργουμένην ἐπενδυσάμενοι, ἰσάριθμον καὶ τὸ τῆς ἀξίας περιζώσασθαι μέγεθος setzt die prunkvolle Kleidung des verherrlichten Wohltäters Aristenos in Gegensatz zur

schwächlichen menschlichen Natur; in noch deutlicherer Parallele zu der ausgeschriebenen Stelle ist der Gedankenhang weiter unten noch einmal durch die Wendung Z. 472 ff. ἔδει σέ, τὸ τῆς ὕλης ὑπερανάπτοντα χαμαίζηλον καὶ τοῖς τῶν ἔργων θαυμασιώτεροις τὴν ψυχὴν ἀξιοθαυμάστως ἐπιμορφώσαντα, καὶ τὸ τῆς δυνάμεως ἐς ὕλην ἀνάλογον ὑπερναβῆναι ausgeführt. Muß man so bei Kenntnis der stilistischen Eigenheiten, um nicht zu sagen Marotten der byzantinischen Rhetoren an der handschriftlichen Tradition ohne Änderung festhalten, so erweist sich eine Konjektur in dem verderbten Zusammenhang Z. 415 ff. ὡς οὐδὲ τρυφὴν ἐμακάρισεν οὔτε τοσοῦτον ἐθαύμασεν, ἀλλ' ἔχει καὶ πρὸς ἄμφω τὸ μέτριον· οὐδὲ γὰρ † γαλάκων οὐδὲ τρυφερὸς οὐδ' (ὕβρῶβιος *correxi supra*) ἄβρῶβιος unumgänglich: umschrieben wird die Tugend der Mäßigung als Gegenpol zu Genuß von Reichtum und zu Schwelgerei. Schon dem Scholiasten der Rhetorenprunkhandschrift schien eine Interpretation unerläßlich: hievon zeugt am Rande des Kommentators Vermerk ζήτει (d.i. 'vergleiche'): ζήτει und nicht etwa ζήτει τὸ λεῖπον, der Interpret vermutete mit anderen Worten also nicht etwa eine Lucke, sondern suchte nach einem gelehrten Beleg für die bei Basilakes vorkommende *vox*. Auch uns scheint die Annahme eines Textausfalls nicht unvermeidlich; gerne entschlosse man sich Z. 417 zu der leichten und semasiologisch sinnentsprechenden Änderung σαλάκων ('anmaßend', 'prunkend', vgl. dazu Liddell-Scott, a.a.O., s.v.), doch ist andererseits ein in einem heute verlorenen Glossar entnommener Beleg für ein anderweitig fehlendes Hapax nicht schon von vornherein ganzlich von der Hand zu weisen.

Sicher unrichtig bleibt der Versuch des Editors, den Passus in Z. 505 χήρα πίπτει, μικρὸν εἰ † προτοῦ † καὶ πολλαὶ τῶν Περσίδων ἐς τοῦτο τύχης μετέπεσον zu heilen: statt προτοῦ ist im *Codex* von diesem am Ausgang einer Zeile befindlichen Worte lediglich der Anfang zu erkennen: nur mit Zurückhaltung mochte man einen Wortbeginn προσχην oder προσχην (G. προ ***) vorschlagen; eine sichere Losung der *Crua* bietet sich bis jetzt nicht.

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Le prix d'un abonnement annuel est de 3.60.£; 8,—\$, 39,— F. F. 32,— DM Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à CARTIMEX, Boîte postale 134—135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger:

R. P. d'ALBANIE, **Nëdërmarja Shtetnore e Botimeve** Tirana; ■ R. D. ALLEMANDE, **Deutscher Buch Export und Import** Leipzig 701, Leninstrasse 16; ■ R. P. de BULGARIE, **Hemus** Place Slaweikav, 11, Sofia; ■ R. P. DE CHINE, **Waiwen Shudian** P.O.B. 88, Péking; ■ R. P. D. COREENNE, **Chulphanmul**, Phénian; ■ REPUBLIQUE CUBA, **Cubartimpex** Simón Bolívar 1, Palacia Aldama, Habana; ■ R. P. de HONGRIE, **Kultúra**, P.O.B. 149, Budapest 62; ■ R. P. MONGOLE, **Mongolgosknigtorg**, Ulan Batar; ■ R. P. POLOGNE, **Ruch**, Ul. Wrania 23, Warszawa; ■ R. S. TCHÉCOSLOVAQUE, **Artia**, Ve Smeckach 30 — Praha II; ■ U.R.S.S., **Mejdunarodnaia Kniga**, Moskva G-200; ■ R. D. VIETNAM, **Số Xuất Nhap Khau Sách Bào**, 32 Hai Bà Trưng, Hanoi; ■ R. S. F. YOUGOSLAVIE, **Jugoslovenska Knjiga** Terazije 27, Belgrad; **Prasveta** 16/1, Terazije, Belgrad; **Forum Voivode Misica**, Novi Sad; ■ ARGENTINE, **Editorial Sudaminter S.A.**, Alsina 500, Buenos Aires; ■ AUSTRALIE, **Current Books Ltd.**, Distributors 168—174, Day Street Sydney; ■ AUTRICHE, **Globus Zeitungs Drucks und Verlagsanstalt GmbH**, 1200 Wien, Hächstadplatz; ■ BELGIQUE, **Du Monde Entier** 5, Place St. Jean-Bruxelles, **Agence Messageries de la Presse** 14—22, Rue du Persil, Bruxelles; ■ CANADA, **Progress Books** 44 Stafford St Toronto, Ontario, **W. M. Dawson Subscriptions Service Ltd.**, Six Tharncliffe Park Drive, Toronto 17, Ontario; ■ COLOMBIE, **Librería Buchholz Galeria**, av Jiménez de Quesada 8—40 Bogotá, ■ DANEMARK, **Ejnar Munksgaard**, Naregade, 6, København; ■ ESPAGNE, **Librería Herder**, Calle de Balmés 26, Barcelana 7; ■ ÉTATS-UNIS, **Fam Book Service** 69, Fifth Avenue, Suite 8 F., New York, 10003 N. Y.; **Continental Publications**, 111, South Mermanec Ave., St Louis Missouri 63105; **Turner Subscription Agency** 235, Park Avenue South, New York 3 N. Y.; ■ FINLANDE, **Akateeminen Kirjakauppa** P.O.B. 10128, Helsingfors, 10; ■ FRANCE, **Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne**, 111, Rue Réaumur, Paris II, **Eurapériodiques S.A.** 72, Boul. Senard, 22 Saint-Cloud; ■ GRANDE-BRETAGNE, **Collet's Holdings Ltd.** Dennington Estate, Wellingborough, **Northants Central Books, Ltd.**, 37, Inn Road London W. C 1; ■ ISRAËL, **Lepac Ltd.**, P.O.B. 1136 Tel-Aviv; **Haifepac Ltd.** P.O.B. 1794, Haifa; ■ ITALIE, **So. Co. Lib. Ri.** Piazza Margana 33 — Roma; **Messagerie Italiana Sp. A.** Milano, Via Priv. Renza e Lucia 7; ■ JAPON, **Nauka Ltd.** 30—19 Minami — Ikebukuro 2 chome Toshima Ku, Tokyo; ■ PAYS-BAS, **N. V. Martinus Nijhoff**, P.O.B. 269, Den Haag; **Swetz & Zeitlinger**, Keizersgracht 3471—487, Amsterdam C; ■ NORVÈGE, **Trygve Juul Møller-Boekhandel** Øvre Slottsgate 15 Oslo 1; ■ R. F. ALLEMANDE, **Kubon & Sagner**, P.O.B. 68 München 34; **Presse Vertriebsgesellschaft GmbH**, 6, Frankfurt/Main Borsenstrasse 13—15; **Kunst und Wissen**, **Erich Biber** P.O.B. 46, 7000 Stuttgart 1; ■ SUISSE, **Pinkus & Cie** Farschaugasse 7, Zurich, **Fachbücherei Berne**, P.O.B. 397, 300 1 Berne.

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHÉ
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE — CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ŞI ARHEOLOGIE — IAŞ
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTE
 SERIA ARTĂ PLASTICĂ
 — SERIA TEATRU — MUZICĂ — CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
- STUDII CLASICE

PRINTED IN ROMANIA

www.dacoromanica.ro

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- * * * **Istoria României** (Histoire de la Roumanie), I^{er} vol., 1960, 891 p., 190 fig., 16 pl., 45 lei; II^e vol., 1962, 1159 p., 20 pl., 45 lei; III^e vol., 1964, 1259 p., 11 pl., 45 lei; IV^e vol., 1964, 863 p., 16 pl., 45 lei.
- * * * **Brève histoire de la Transylvanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », III, 1965, 468 p., 38 lei.
- N. ADĂNILOAIIE et DAN BERINDEI, **La réforme agraire de 1864 en Roumanie et son application**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 11, 1966, 128 p., 4,25 lei.
- DAN BERINDEI, **L'Union des Principautés Roumaines**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 13, 1967, 228 p., 7,75 lei.
- MIRON CONSTANTINESCU et V. LIVEANU, **Sur quelques problèmes d'histoire**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 14, 1966, 159 p., 5,50 lei.
- A. PETRIC et GH. ȚUȚUI, **L'unification du mouvement ouvrier en Roumanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 16, 1967, 188 p., 7 lei.
- ION POPESCU-PUȚURI et AUGUSTIN DEAC, **La première Internationale et la Roumanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 12, 1966, 155 p., 6,50 lei.
- D. PRODAN, **Bojaren und „Vecini” des Landes Fogaraseh im 16. und 17. Jahrhundert**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 15, 1967, 179 p., 6,75 lei.
- A. GRAUR, **The Romance Character of Romanian**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 17, 1967, 75 p., 2,50 lei.
- CORNELIA BODEA, **Lupta românilor pentru unitate națională — 1834—1849** (La lutte des Roumains pour l'unité nationale — 1834—1849), 1967, 391 p., 23,50 lei.
- * * * **Marea răscoală a țăranilor din 1907** (La grande révolte des paysans de 1907), 1967, 911 p., 51 lei.
- D. TUDOR, **Oltenia romană**, 3^e éd., 1968, 604 p., 5 pl., 37 lei.
- C. GÖLLNER, **Turceica, Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts, II. Band**, 1968, 808 p., 37 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VII, 4, p. 1—258, BUCAREST, 1969